This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. F. II. B. 1968

Moulin

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. F. II. B. 1968

Moulin

ADÈLE ET THÉODORE,

OU

LETTRES SUR L'ÉDUCATION.

ADÈLE ET THÉODORE,

OU

LETTRES SUR L'ÉDUCATION;

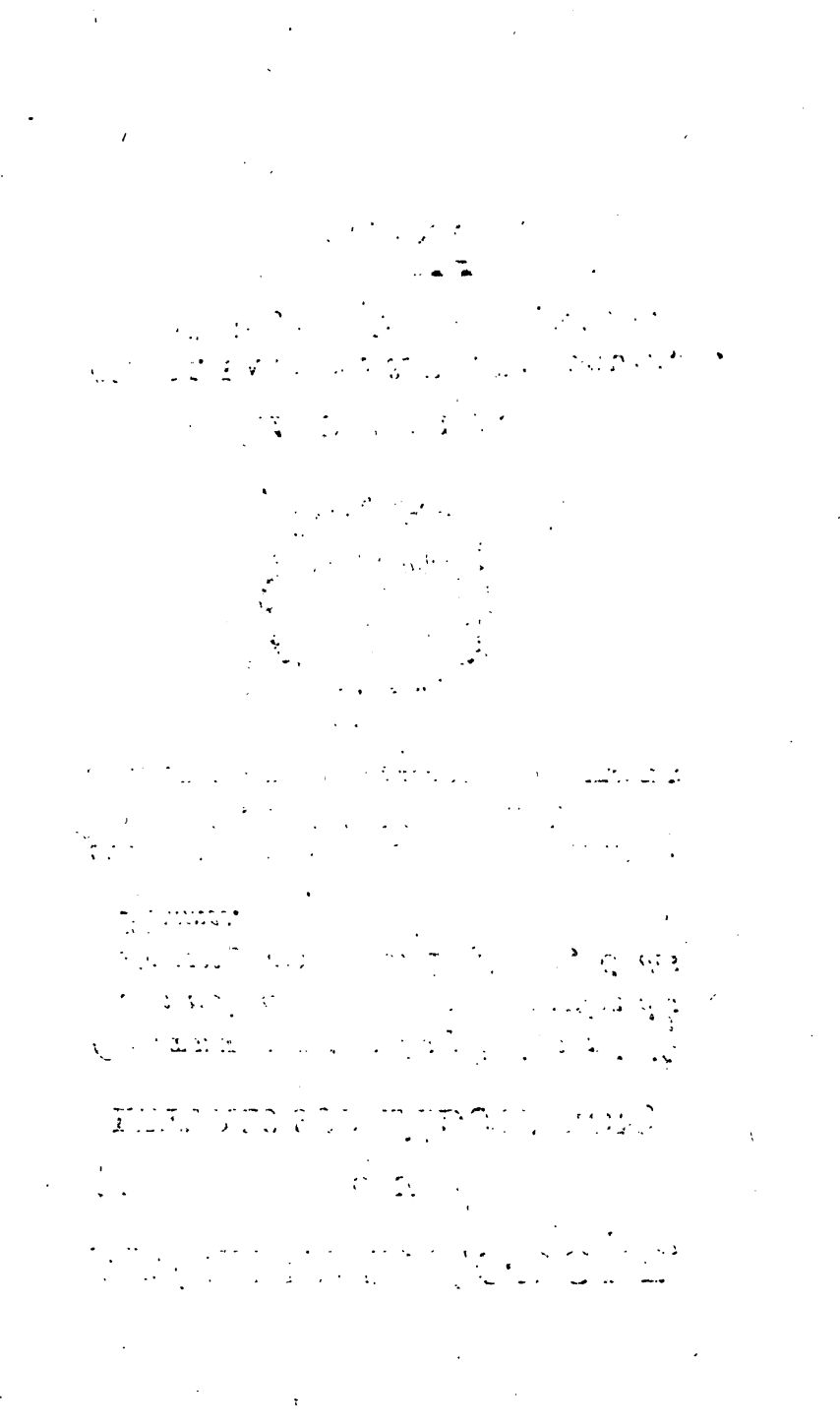
CONTENANT tous les principes relatifs aux trois différens plans d'éducation des Princes, des jeunes Perſonnes, & des Hommes.

TOME TROISIÈME.

A PARIS;

Chez M. LAMBERT & F. J. BAUDOUIN,
Imp. Libraires, rue de la Harpe, près S. Côme.

M. DCC. LXXXII.



ADÈLE ET THÉODORE,

OU

LETTRES SUR L'ÉDUCATION.

LETTRE PREMIÈRE.

La Baronne à la Vicomteſſe.

De Rome.

IL y a deux jours qu'étant ſeule dans ma chambre avec Adèle, Miſſ Bridget entra précipitamment, en me criant de la porte, que je ſerois ſûrement ſatisfaite de la manière dont Dainville avoit fait ma commiſſion : au même inſtant, Dainville arrive en tenant par la main la plus charmante enfant que j'aie jamais vue ; c'étoit une petite fille de ſix ans & demi, jolie comme le jour, & qui, en m'appercevant, courut à moi en me tendant les bras. Je la pris ſur mes genoux, en demandant à

Dainville qui elle étoit : c'eſt, répondit-il, une petite orpheline, elle a perdu ſon père il y a quelques années, & ſa mère vient de mourir. Ah, Maman, dit Adèle, vous en prendrez ſoin !.... Ce ſera une bonne action, reprit Dainville, car elle eſt à la charge d'une vieille femme qui n'eſt pas en état de la garder plus long-temps.... Aſſurément, interrompis-je, c'eſt avec un extrême plaiſir que je m'en chargerai.... Mais où la mettrons-nous, en attendant que nous ayons trouvé une maiſon où l'on puiſſe la placer ?.... = Oh, Maman, gardons-la, elle eſt ſi jolie, elle a l'air ſi doux !.... = Oh, la garder, cela eſt impoſſible !.... = Mais du moins pendant quelques jours.... = Allons, j'y conſens, & je vous charge, Adèle, d'avoir l'œil ſur elle.... car moi j'ai tant d'occupations.... = Ah, de tout mon cœur !.... Maman, je la ferai coucher dans ma chambre !.... = A la bonne heure.... = Oh, cette charmante petite, je ſerai ſa gouvernante !.... Il faut que je lui diſe cela en Italien. En effet, comme tout ce dialogue avoit été en François, l'enfant n'en avoit pas entendu un mot. Adèle, l'embraſſant tendrement : Je vais être votre Maman, lui dit-elle ; le voulez-vous bien ?.... A ce mot de *Maman*,

la pauvre petite ſe mit à pleurer amèrement, en diſant : *Je n'en ai plus !* .... Adèle, fondant en larmes, ſe jette à ſon col, & la ſerrant dans ſes bras : Maman ſera la tienne, chère enfant, s'écria-t-elle .... Alors la petite me regardant avec des yeux remplis de pleurs : Eſt-il vrai, me dit-elle, reſterai-je toujours avec vous ? .... Elle fit cette queſtion avec une ingénuité ſi touchante, un air ſi tendre, un ſon de voix ſi doux, que je me ſentis émue juſqu'au fond de l'âme .... Oui, répondis-je, vous ne nous quitterez plus. Ces paroles cauſèrent au moins autant de joie à Adèle qu'à l'enfant ; d'autant mieux que j'ajoutai que je me décidois en effet à la garder pour toujours, puiſqu'elle paroiſſoit être auſſi ſenſible qu'elle étoit jolie. Mais, Maman, dit Adèle, vous m'avez promis auſſi que je ſerois ſa gouvernante ? .... Nous verrons cela, répondis-je, nous en cauſerons ce ſoir. En effet, à huit heures & demie, lorſque l'enfant fut couchée, j'eus à ſon ſujet une longue converſation avec Adèle. Étoit-ce ſérieuſement, lui dis-je, que vous me demandiez d'être chargée de cette petite fille ? .... = Oui, en vérité, Maman .... J'aime les enfans à la folie, & .... = Mais vous-même, à peine êtes-vous ſortie de

l'enfance ! vous n'avez que treize ans & demi ... = Ma chère Maman me dit quelquefois que j'ai de la raiſon pour mon âge. .... = Cela eſt vrai ; cependant croyez-vous, Adèle, que vous ſoyez en état de bien élever un enfant ? .... = Non, Maman, je n'ai pas cette préſomption ; mais, avec vos conſeils, il me ſemble qu'il n'y a rien qu'on ne puiſſe faire .... Si j'avois une petite ſœur de cet âge, ſûrement je pourrois lui être de quelque utilité ; à mes récréations, je m'amuſerois à lui enſeigner différentes choſes, je la ferois lire, je lui apprendrois de petits contes, & puis je la reprendrois doucement ſi elle ne s'appliquoit pas .... = Par exemple, ſi elle étoit curieuſe, moqueuſe ; = Ah, je ſais par cœur tout ce qu'il faudroit lui dire !... je lui conterois tout ce qui m'eſt arrivé, & *la veillée des quarante, & la Bambolina Franceſe* .... = Et tout cela ne ſerviroit à rien, ſi vous ne lui donniez pas d'excellens exemples .... Comment lui prouverez-vous qu'on doit être appliquée, ſi elle vous voit deſſiner ſans attention, jouer de la harpe, ſans regarder votre muſique ? .... = Maman, en général, je m'applique .... = Oui, en général, j'en conviens, mais les bons exemples ne ſont utiles qu'autant qu'ils ſont donnés conſtamment ....

= Je ſens que la crainte de gâter un enfant, en lui donnant de mauvais exemples, ſeroit pour moi une raiſon de plus de me bien conduire.... = Cela peut être, & je vous avoue que je ſuis tentée d'en faire l'eſſai.... = Oh, Maman, je vous en conjure! .... = Il eſt vraiſemblable que vous ſerez mariée un jour, & par conſéquent mère de famille: ſi cela arrive, vous vous trouveriez alors une expérience qui ſeroit très-utile à vos enfans: vous avez un bon cœur & de la généroſité, je ſuis donc très-sûre que, malgré votre extrême jeuneſſe, vous ſentez parfaitement l'importance des devoirs d'une gouvernante; je vous le répète, ils ſe réduiſent tous à ce ſeul point, *de donner toujours l'exemple des vertus qu'on exige* .... = Oh, j'aurai une attention ſur moi-même! .... = Avec raiſon, car eſt-il rien de plus horrible que de gâter & de corrompre un enfant né avec un bon naturel? .... = Cette ſeule idée fait frémir.... = Dieu vous demanderoit compte un jour de cet enfant malheureux, il diroit: *Je l'avois créé bon, & tu l'as rendu méchant: à la fois barbare, impie & ſacrilège, tu as gâté & défiguré mon ouvrage!.... Il n'eſt point de châtiment trop rigoureux pour toi!...* = O Ciel! .... Mais auſſi il n'eſt point de récom-

penſes qu'une mère comme la mienne ne ſoit en droit d'attendre! .... En diſant ces mots, Adèle laiſſa tomber doucement ſon viſage ſur le mien, & je ſentis ſes larmes couler ſur mes joues! .... Vous m'effrayez, Maman, me dit-elle; maintenant je n'oſe plus deſirer de me mêler de l'éducation de cette charmante petite fille! .... = Vous ſentez trop combien ce devoir eſt ſacré pour ne le pas remplir ..... = Maman! .... Vous penſez! .... Quelle joie vous me cauſez! = D'ailleurs, ſi cette enfant vous devient chère .... = Oh, je l'aimerai paſſionnément! .... = Eh bien, rien ne vous coûtera; dans l'eſpoir de la rendre parfaite, vous vous corrigerez ſans effort de tous vos défauts .... = Et le deſir de juſtifier votre confiance, & de faire votre bonheur..... = Voilà qui eſt dit, je veillerai ſur votre conduite, je vous donnerai des avis, & je conſens que vous ſoyez entièrement chargée de cette enfant..... = Entièrement! ah, Dieu! .... = Oui, c'eſt-à-dire, elle couchera toujours dans votre chambre, elle ne vous quittera pas, elle jouera dans le cabinet où vous faites vos études; à vos heures de récréation, vous lui enſeignerez les petites choſes que ſon âge la rend ſuſceptible d'apprendre;

vous lui donnerez par la ſuite les maîtres que vous jugerez néceſſaires, & vous ſerez enfin ſa maîtreſſe, ſa gouvernante & ſa mère .... = Sa mère! Pauvre petite! .... Puis-je m'en faire appeler Maman? .... = Oui ſans doute, puiſque vous lui en tiendrez lieu. = Elle m'appellera *Maman!* .... Oh, que je voudrois être à demain pour lui dire cela! .... Maman, vous lui direz qu'elle doit m'obéir .... qu'elle doit m'appeler Maman, car peut-être ne me croira-t-elle pas .... Je ſuis fâchée d'être ſi petite pour mon âge: ſi vous me permettiez de porter des talons, je parie qu'elle me reſpecteroit davantage. = Il eſt vrai que vous n'avez pas une figure bien impoſante, mais de la raiſon, de l'application & de la douceur vous feront bien autant reſpecter que des talons.

Après cet entretien, Adèle alla ſe coucher; ſon premier ſoin, en entrant dans ſa chambre, fut d'aller regarder *ſa fille* qui dormoit profondément: au riſque de l'éveiller, elle l'embraſſa pluſieurs fois, & ſûrement, durant la nuit, ne vit qu'elle dans ſes rêves. Le lendemain, auſſi-tôt que je fus éveillée, Adèle entra chez moi en tenant ſon enfant par la main, & en me diſant qu'elle lui avoit donné un nouveau nom, ne

trouvant pas le ſien joli : elle l'appelle *Hermine*, parce qu'elle eſt d'une blancheur éblouiſſante, & qu'elle a l'air extrêmement doux. Au reſte, Hermine eſt déjà accoutumée à ſa *petite Maman*, & lui obéit ponctuellement. Adèle, de ſon côté, ne ſonge qu'à lui donner de *bons exemples*, elle la fait lire, elle traduit mes petits contes en Italien pour les lui apprendre, & elle a prié Dainville de la faire deſſiner. Ainſi, ma chère amie, le voilà ce moyen ſi ſimple que j'ai trouvé pour mettre Adèle en état de bien élever un jour ſa première fille. Elle fera ſous mes yeux cet important apprentiſſage qui ne la diſtraira point de ſes occupations, puiſqu'il ſe borne à garder auprès d'elle une enfant dont l'âge ne demande d'autre ſoin que celui de la reprendre ſi elle parle mal, ſi elle manque de douceur ou de docilité, &c. Hermine deſſinera à côté d'Adèle, qui ne ſouffrira pas qu'elle ſoit ſans application, & qui ſe piquera de lui en donner l'exemple. Du reſte, nous ſommes convenues qu'Hermine n'apprendroit point la muſique ; nous voulons qu'elle ſache faire tous les petits ouvrages de femme, qu'elle écrive & compte bien, qu'elle ſache également l'Italien & le François, & parfaitement l'Hiſtoire : ainſi, ne

jouant d'aucun inſtrument, elle peut toujours étudier dans la chambre d'Adèle ſans la troubler & la diſtraire. Adèle, en l'obſervant avec intérêt, apprendra à connoître les enfans, leurs inclinations, leurs petites ruſes; en préſidant à ſes études, elle s'accoutumera à la vigilance, elle deviendra plus attentive, plus pénétrante, plus patiente; enfin, le deſir d'obtenir la conſidération, l'eſtime & la tendreſſe de ſon Élève, la corrigera de pluſieurs petits défauts, & hâtera le développement entier de ſa raiſon.

Non, ma chère amie, les Dames Romaines ne ſont en général ni jolies, ni bien miſes; elles ne mettent point de rouge, mais elles n'ont pas, comme on me l'avoit dit, du blanc & de la poudre jaune; elles craignent ſingulièrement les odeurs, & n'en portent jamais; & comme elles trouvent les Françoiſes exceſſivement parfumées; quand elles ſavent qu'elles doivent nous rencontrer, elles ſe rempliſſent le nez de petites feuilles vertes, afin de ne rien ſentir: j'avoue que j'ai été un peu ſurpriſe en voyant, pour la première fois, cette verdure ſortant à moitié de tous ces nez de femmes: Adèle n'a pas témoigné le moindre étonnement de cet uſage, car depuis la

veillée des quarante, rien ne paroît plus la ſurprendre.

La grande *fineſſe* (c'eſt ainſi qu'on appelle à Rome une politeſſe) conſiſte à faire placer en voiture la perſonne conſidérable à la droite du fond. Vous ſeriez malheureuſe ici, car il n'eſt pas permis d'aller vîte en voiture; on trouve qu'un train un peu leſte n'a aucune dignité, & on ne s'arrête jamais dans les rues; de manière que ſi l'on donne une commiſſion à ſon Laquais, on ne l'attend point, ſeulement on marche plus lentement. Lorſque les mœurs ſont corrompues, le ton doit néceſſairement s'en reſſentir; auſſi je ne pourrois vous donner une idée ni de ce qu'on appelle ici *de la galanterie*, ni de la manière générale de s'exprimer: par exemple, l'homme le mieux élevé, en parlant d'une femme, la déſigne par ſon nom tout court, & dit *la Mareſcotti*, *la Paleſtrine*, *la Barberini*, &c. L'eſprit eſt peut-être ici plus commun qu'en France; mais dans aucun Pays policé, l'éducation n'eſt auſſi négligée, & l'ignorance auſſi profonde. D'ailleurs, comme dans le reſte de l'Italie, tous ces grands Seigneurs dont les palais ſont ſi ſomptueux, vivent comme s'ils étoient des Bourgeois mal à l'aiſe: il eſt vrai

qu'ils ont beaucoup d'oſtentation, & que dans les grandes occaſions, ils étalent une grande magnificence; mais du reſte, ils n'ont ni dîner ni ſouper, point d'état de maiſon, & journellement ils ſe trouvent fort bien éclairés avec une chandelle, & parfaitement nourris pour un petit écu par jour [1].

A l'égard de la jalouſie, on prétend qu'elle n'exiſte plus que parmi le peuple qui eſt d'une férocité à faire frémir, car il donne ici des coups de coûteaux, comme à Paris il donne des coups de poings. On ne peut imaginer combien les meurtres ſont communs à Rome. Quand un homme en aſſaſſine un autre, l'aſſaſſin eſt toujours favoriſé par le peuple; toutes les boutiques, les maiſons lui ſont ouvertes; de-là, il ſe ſauve dans les Égliſes, où il trouve un aſyle auſſi sûr que ſacré. Eſt-ce là ce Peuple Romain ſi célèbre dans l'Hiſ-

1 Dans toutes les grandes maiſons, on trouve aux portes des appartemens, un homme habillé de noir, avec une longue cravatte blanche; c'eſt une eſpèce de Suiſſe qu'on appelle à Rome un *Decan*. Les Cardinaux & les grands Seigneurs ont auſſi pour faire les honneurs de leurs maiſons, un homme qu'ils appellent *Gentilhomme*, & qui l'eſt en effet ordinairement. Le Cardinal de Mazarin a été *Gentilhomme* à Rome.

toire ? Que produit le climat ſur les mœurs ? C'eſt la forme du gouvernement qui fait tout.

Adieu, ma chère amie ; embraſſez Conſtance de ma part, & dites-lui que par le premier courier, je répondrai ſûrement à ſa jolie petite Lettre.

LETTRE II.

La Vicomteſſe à la Baronne.

JE vais voyager auſſi, je pars lundi pour les eaux de Spa : mon Médecin vouloit m'envoyer à Plombières, je lui ai repréſenté que je m'y ennuyerois à la mort, que je deſirerois aller à Spa, & non-ſeulement il y conſent, mais il me l'ordonne, & j'obéis. J'emmène avec moi Madame de Valcé, dont la ſanté eſt véritablement dérangée depuis ſa fauſſe couche ; ſans cette raiſon, je n'aurois ſûrement pas cédé au deſir extrême qu'elle a de faire ce voyage, car ſes procédés ont enfin abſolument détruit le ſentiment aveugle que j'avois pour elle. Je trouverai à Spa beaucoup de gens de ma connoiſſance, entr'autres, le Chevalier d'Herbain, qui eſt parti hier avec Porphire qu'il y mène, & dont il ne peut plus ſe ſéparer ; Madame de Bleſac & ſa belle-fille, la petite Comteſſe Anatolle, M. d'Oſtalis, & Madame de Germeuil revenue à Paris depuis trois mois, & qui ne va, dit-elle, à Spa que par *ſentiment* pour Madame de Valcé, & pour la ſuivre, car cette ancienne

amitié s'eſt renouée avec une extrême vivacité : au reſte, jamais la *divine amitié* n'a été plus à la mode que dans ce moment ; les femmes ſe chériſſent toutes, elles ne peuvent plus ſe quitter ; à ſouper, elles fuyent, elles évitent les hommes, & ſe placent enſemble à côté les unes des autres, elles ſont inſéparables ; ſi quelque importun ſe gliſſe indiſcrètement parmi elles, toute la troupe entière le maudit, ſe déſole, & marque ſon chagrin par les mines les plus expreſſives..... Cependant, malgré tout cela, les méchans ſoutiennent qu'elles s'envient & ſe déchirent tout comme de notre temps, & qu'au fond, les hommes ne ſont pas plus eſſentiellement maltraités qu'ils ne l'étoient il y a dix-huit ans. A propos, mon cœur, ſavez-vous que la belle, la ſérieuſe, l'inſipide Madame de N..... a pris un amant ? Vous ſerez ſans doute ſurpriſe de m'entendre accuſer auſſi poſitivement une perſonne qui jouiſſoit d'une bonne réputation ; je n'ai jamais pu ſouffrir qu'une femme ſe permît d'attaquer ainſi l'honneur d'une autre femme, même lorſqu'elle parle à ſon amie intime ; mais je puis dire ſans ſcrupule que Madame de N..... a un amant, puiſqu'elle en fait gloire, & le dit elle-même à qui veut l'en-

tendre : cette franchise lui fait un honneur infini, & l'a rendue très-intéressante ; tout le monde loue sa *candeur* ; on répète qu'elle est *d'une vérité, d'une bonne-foi* qui doit tout faire excuser ; & enfin, cet amant lui procure des éloges & des amis sans nombre.

Voilà une indulgence qui met fort à l'aise, & qui sûrement établira dans la société une franchise universelle ; on avouera naïvement ses fautes, ses foiblesses, & j'espère qu'avant peu l'horreur du mensonge deviendra telle, que les poltrons & les gens sans probité ne chercheront à cacher ni leur lâcheté ni leurs friponneries ; j'ose même dire que tout nous promet cette heureuse révolution dans les mœurs. J'ai entendu l'autre jour un homme que vous connoissez beaucoup, se vanter avec orgueil d'avoir *caponné* au billard deux autres hommes ; il n'a pas dit : *j'ai volé* ; mais comme *caponner* est à-peu-près le synonyme de *friponner*, il y a tout lieu de croire que les hommes égaleront bientôt les femmes en sincérité.

Adieu, mon cœur ; ma santé est déjà meilleure ; le seul projet d'aller à Spa me ranime ; jugez du bien que me feront les eaux.

LETTRE III.

Réponſe de la Baronne.

De Rome.

AINSI donc à préſent on convient ſimplement qu'on a un amant, & cette effronterie paſſe pour de la *franchiſe*, de la *bonne-foi !* Autrefois la décence faiſoit tolérer une foibleſſe, & maintenant l'impudence fait excuſer le vice ! .... « Pourquoi » dites-vous (dit Jean-Jacques Rouſſeau) que la » pudeur rend les femmes fauſſes; celles qui la » perdent le plus, ſont-elles au reſte plus vraies » que les autres ? Tant s'en faut, elles ſont plus » fauſſes mille fois ; on n'arrive à ce point de » dépravation qu'à force de vices qu'on garde » tous, & qui ne règnent qu'à la faveur de l'in- » trigue & du menſonge.

« Je ſais (dit encore Rouſſeau) que les femmes » qui ont ouvertement pris leur parti ſur un » certain point, prétendent bien ſe faire valoir » de cette franchiſe, & jurent qu'à cela près, il » n'y a rien d'eſtimable qu'on ne trouve en elles; » mais je ſais bien auſſi qu'elles n'ont jamais per-

» ſuadé

» ſuadé cela qu'à des ſots. Le plus grand frein de
» leur ſexe ôté, que reſte-t-il qui les retienne ?
» & de quel honneur feront-elles cas, après avoir
» renoncé à celui qui leur eſt propre ? Ayant mis
» une fois leurs paſſions à l'aiſe, elles n'ont plus
» aucun intérêt d'y réſiſter ? »

Qui pourroit n'être pas frappé de la ſolidité de raiſonnement de ce beau paſſage d'Émile ?

Adèle devient chaque jour plus raiſonnable ; Hermine contribue infiniment plus que moi à la former ; l'autre jour Adèle, pour la première fois, depuis qu'Hermine eſt ici, n'a pas bien deſſiné, &, tout le temps de l'Académie, a paru diſtraite & inappliquée. Quand la leçon fut finie, je lui dis tout bas : vous vous relâchez, & vous venez de donner à votre enfant un pernicieux exemple. A ces mots, elle leva les yeux au Ciel, & tomba dans la rêverie ; un inſtant après, elle vint à moi, & me dit bien haut : Maman, voici l'heure de ma récréation, je vous ſupplie de me permettre de l'employer à deſſiner. = Pourquoi donc ? vous avez deſſiné vos deux heures.... = Oui, ma chère Maman, mais j'ai eu le malheur de manquer d'application aujourd'hui ; je vous en demande mille pardons, & je veux réparer

ma faute.... Entendez-vous, Hermine, interrompis-je, quel charmant exemple vous donne votre petite Maman ? Adèle eſt trop jeune encore pour ne pas faire des fautes quelquefois ; mais vous voyez comme elle les répare, & sûrement bientôt elle n'en fera plus du tout.

Pendant ce diſcours, la joie pétilloit dans les yeux d'Adèle, & au moment même elle fut chercher ſon porte-feuille, & deſſina une heure entière avec une application parfaite. Jugez, ma chère amie, ſi je m'applaudis d'avoir trouvé un moyen ſi ſimple & ſi doux de la perfectionner : d'ailleurs, je goûte encore le plaiſir de faire une bonne action, en tirant de la miſère une pauvre petite orpheline dont, ſans moi, la deſtinée eût été ſi malheureuſe ! Comme elle a été choiſie parmi cent autres, elle eſt réellement charmante de caractère & de figure ; ſa première éducation a été très-bonne, elle n'étoit même pas née pour l'état où je l'ai trouvée. Différens événemens ruinèrent ſa famille, & la mort de ſa mère, qui ne ſubſiſtoit que d'une petite penſion viagère, mit le comble à ſon infortune. J'ai préféré une enfant Italienne, afin qu'elle entretînt Adèle dans l'habitude de parler Italien. La ſeule perſonne dans la

hier au Bal, elle a parlé plusieurs fois à mon fils, & j'ai remarqué que Théodore ne lui répondoit pas avec une politesse bien exacte. Aujourd'hui je le lui ai reproché; mais, a-t-il répondu, Madame de D..... est si méprisable!.... = Et parce qu'elle est méprisable, faut-il que vous ayez l'air d'avoir reçu une mauvaise éducation? D'ailleurs, en traitant Madame de D..... avec autant de légèreté, vous avez manqué d'égards pour les femmes auxquelles vous devez un véritable respect.... = Comment!.... = Sans doute; puisque Madame de D..... est reçue dans la société, vous ne pouvez être impoli avec elle, sans l'être aussi pour toutes les femmes qui se trouvent dans la même assemblée. Souvenez-vous toujours qu'un homme honnête & délicat doit l'apparence du respect à toutes les femmes, & qu'il n'aura jamais l'air noble & distingué, s'il prend avec la moins estimable des manières familières: qu'il ne recherche point celle qu'il croit digne de mépris, mais qu'il la traite toujours en public avec égards & déférence, & cette conduite lui vaudra l'estime & l'intérêt de toutes celles dont il doit apprécier & désirer le suffrage: enfin, croyez que le plus mauvais air qu'un jeune homme puisse avoir, est

de paroître mépriser les femmes. Par exemple, que pensez-vous de ce jeune François que nous avons vu à Rome, & qui nous a suivis à Naples ... = Le Marquis d'Hernay. ... = Oui, vous paroît-il aimable ... = Mais je ne voudrois pas lui ressembler. = Cependant il a de l'esprit, de l'instruction, & il se conduit bien .... = Mais il est ridicule .... = Infiniment; cela est vrai, parce qu'il a toujours avec les femmes un ton légèr ou méprisant; il pense que la familiarité donne l'air de l'aisance, & que le dédain montre la supériorité; il s'abuse, & prouve seulement qu'il est un fat mal élevé. = Et il a de l'esprit! Cela est bien surprenant! .... = Une mauvaise éducation gâte l'esprit ainsi qu'elle corrompt le cœur .... = Il a du bon sens, sa conversation même est solide; les Artistes à Rome nous ont dit qu'il se connoissoit en tableaux, en statues; que du moins il en raisonnoit très-bien; il paroît savoir l'Histoire, pourquoi donc sa société est-elle si peu agréable? .... = C'est qu'il est plein de suffisance, & qu'il gâte tout ce qu'il dit de plus sensé par un ton tranchant, un air capable, qu'on ne pourroit tolérer dans personne, & qui rendent surtout un jeune homme de vingt ans complétement absurde, impertinent & ridicule.

Vous voyez, mon cher Vicomte, combien je m'attache à donner à Théodore un véritable dégoût pour la Pédanterie; comme vous dites fort bien, plus une éducation eſt ſoignée, plus cette attention eſt néceſſaire, & ſoyez ſûr que Théodore, à vingt ans, ſera auſſi modeſte, auſſi ſimple, qu'inſtruit. En général, tous nos jeunes gens aujourd'hui ſont d'une ignorance honteuſe, ou d'une pédanterie inſupportable; *Beaux-eſprits* & *Philoſophes*, ou ne ſachant rien, & livrés aux plus affreux déſordres; c'eſt la faute des parens qui ne leur donnent point de principes, ou qui leur inſpirent une folle prétention à l'eſprit. J'ai vu un père, eſtimable d'ailleurs, répandre des copies d'une Lettre que ſon fils, âgé de dix-huit ans, lui écrivoit de ſa garniſon ſur un Ouvrage de morale qui venoit de paroître. Le pauvre jeune homme fut cela, &, comme de raiſon, la tête lui tourna. De même, on envoie à ſeize ans ſon fils dans les Pays étrangers, on lui dit: *Allez-vous inſtruire, allez étudier les hommes.* Il part, il revient, il dit: *Je ſuis inſtruit, je connois les hommes.* On le croit dans ſa famille, il débite avec orgueil & confiance tous les lieux communs qu'il a pu apprendre de ſon Gouverneur;

il assure *que les Anglois sont profonds, les Italiens ignorans & superstitieux, les Espagnols dans la barbarie; il vante la liberté Angloise, & déclame contre l'Inquisition;* ses parens l'écoutent avec étonnement, on l'admire, on le cite, on le prône, & l'on en fait pour la vie un sot aussi ridicule qu'ennuyeux. Ne réfléchira-t-on jamais davantage sur l'éducation, & faut-il qu'en dépit du plus heureux naturel, elle nous donne éternellement des vices ou des travers?

LETTRE VI.

Le même au même.

De Naples.

THÉODORE vient d'avoir aujourd'hui un petit ſuccès très-flatteur : nous dînions lui & moi chez l'Ambaſſadeur de France, où ſe raſſemble tous les jours la meilleure compagnie de Naples ; il y avoit ſept ou huit perſonnes, entr'autres, trois ou quatre véritablement diſtinguées par leurs connoiſſances & leur eſprit ; de ce nombre étoient deux Anglois. J'avois à parler à l'Ambaſſadeur, qui, en ſortant de table, m'a mené dans ſon cabinet, & j'ai laiſſé *Théodore* dans le ſallon, environ trois quarts d'heure. En rentrant, nous avons trouvé la converſation fort animée ; on parloit littérature, & les Anglois ſoutenoient, contre le Marquis d'Hernay, qui prétend ſavoir l'Anglois, & contre deux Italiens qui le ſavent réellement, que le Paradis perdu eſt le plus beau Poëme qui exiſte dans aucune Langue vivante : ils nous contèrent que pour appuyer leur opinion, ils avoient voulu citer pluſieurs paſſages, entr'autres, quelques

vers du Livre premier & quatrième, mais qu'ils n'avoient pu ſe les rappeler qu'imparfaitement, & ils demandèrent à l'Ambaſſadeur s'il avoit Milton. Non, répondit-il, mais j'ai vu jadis M. d'Almane ſavoir Milton par cœur, & peut-être pourra-t-il encore vous ſatisfaire. Ma mémoire, repris-je, eſt fort diminuée, Théodore me ſuppléera. A ces mots, l'étonnement fut général, tous les yeux ſe fixèrent ſur Théodore, qui juſqu'alors avoit écouté en ſilence la converſation, parceque perſonne ne l'avoit interrogé. Quoi! s'écria-t-on, M. votre fils ſait l'Anglois! Depuis ſa plus tendre enfance, répondis-je, & comme les vers que vous citiez ſont très-remarquables, je ſuis ſûr qu'ils ſont tous préſens à ſa mémoire. Eſſayez de les dire, Théodore. Alors Théodore, en rougiſſant, débita de ſuite environ deux cent vers ſans faire une faute, & prononçant véritablement comme un Anglois même. On donna les plus grands éloges à ſa mémoire, & ſurtout à ſa modeſtie; & quand nous fûmes ſeuls, je l'embraſſai tendrement: Vous venez, lui dis-je, de me procurer un très-grand plaiſir; je ne puis être flatté de vous avoir entendu dire des vers de Milton, on vous les a fait apprendre; quand vous ſeriez un ſot, vous les

sauriez de même ; mais vous êtes réservé, modeste, voilà ce qui doit me causer une véritable satisfaction. Conservez ces précieuses qualités, elles ajoutent aux succès & désarment l'envie : le mérite dont on s'enorgueillit nous est toujours contesté, tandis qu'on ne manque jamais de vanter celui qu'on nous découvre ; ainsi, par amour-propre même, nous devrions triompher du vain désir d'étaler nos talens & notre instruction, bien sûrs que mille occasions ne peuvent manquer de les faire connoître, sans que nous nous en mêlions. Théodore a trouvé ce raisonnement très-juste, & n'a point cherché à me dissimuler combien il étoit flatté de l'éloge que je venois de donner à sa conduite. La modestie est peut-être la seule vertu qu'on puisse sans inconvénient louer avec excès dans un jeune homme ; toute autre louange peut l'enorgueillir & lui donner de l'affectation. Combien de personnes qui sont imprudentes, brusques ou pédantes & apprêtées, uniquement parce qu'on a vanté sans mesure leur franchise, leur naturel ou leur savoir & leur politesse ! .... Mais la modestie n'est pas une qualité qu'on soit jamais tenté de pousser trop loin ; d'ailleurs, le pourroit-on, puisqu'elle est si

belle, que même, portée à l'excès, elle ne ſauroit dégénérer en vice; Ainſi, faites-la donc aimer à votre Élève, tachez de le rendre véritablement modeſte, vous ne pouvez craindre qu'il le devienne trop.

Je me ſuis décidé, mon cher Vicomte, à prolonger de ſix mois mon ſéjour en Italie; je ne retournerai point en France cet Automne, je paſſerai l'hiver à Rome, j'en partirai ſur la fin de Février, je ſéjournerai un mois à Florence, autant à-peu-près à Turin, & je ſerai en Languedoc dans le courant d'Avril; j'y reſterai ſept ou huit mois; ſi vous le pouvez, venez m'y voir & remplir enfin cet ancien engagement, ſinon j'irai vous chercher à Paris, car après deux ans d'abſence, je ne pourrai réſiſter au deſir de vous revoir & de vous préſenter Théodore, grandi, formé, aimable autant qu'on peut l'être auſſi jeune,... ce fils ſi cher!.... & qui, je l'eſpère, ſera le vôtre un jour.

LETTRE VII.

La Vicomteſſe à la Baronne.

De Spa.

Le charmant, le délicieux ſéjour que Spa ! oh, je ſerai malade tous les ans pour y revenir !.... On y trouve tout, du monde, du jeu, des fêtes, de la diſſipation, de la ſolitude, de la liberté... Que n'y êtes vous ! rien n'y manqueroit. Cependant j'ai fait une *Amie nouvelle*, car comment revenir des Eaux ſans cela ? c'eſt une amie que j'ai rencontrée pendant quinze ans, ſans me douter jamais qu'il fut poſſible de l'aimer. C'eſt enfin Madame de L****, je lui paſſe toutes ſes prétentions, qui au reſte ne ſe trouvent point en rivalité avec les miennes ; elle ſe plait à déconcerter les perſonnes timides ou qui débutent dans le monde ; elle eſt charmée d'avoir un gros ſon de voix qui véritablement eſt fait pour en impoſer aux plus intrépides, elle a pris, par goût, des manières bruſques & un air boudeur & refrogné ; elle eſt comblée de joie lorſqu'elle peut penſer qu'elle embarraſſe & qu'on la craint ; moi, j'aimerois

mieux plaire que de produire tous ces grands effets, ainſi je ne lui diſpute aucun de ſes avantages, & nous nous accordons fort bien enſemble; au vrai, malgré des travers ſi ſinguliers, elle a des qualités très-attachantes, une âme noble & ſenſible, une extrême franchiſe & beaucoup d'eſprit; elle répouſſe lorſqu'on ne la voit qu'en paſſant, mais elle *retient* quand on la connoît.

Nous avons encore ici une autre Françoiſe, Madame de Rainville, que je ne connoiſſois point du tout; celle-là n'attire ni ne retient, elle n'eſt jamais naturelle un moment: elle étoit faite pour être inſipide, commune & froide, mais elle a sûrement entendu dire *que les perſonnes ennuyées ſont toujours ennuyeuſes*, & frappée de cette maxime, elle veut paroître éternellement amuſée; en conſéquence elle aime tout *avec paſſion*, la Muſique, la Danſe, les Spectacles, la promenade, la converſation; toutes ces choſes la tranſportent; elle ſe pique d'être gourmande, de n'avoir pas un goût modéré, d'avoir *du feu*, de *l'enthouſiaſme*, & de diſputer avec chaleur & véhémence; elle parle toujours, n'écoute point, ne ſent rien, ſe met vainement à la torture pour perſuader qu'elle a *de l'énergie*, de l'activité, & ne parvient qu'à ſe

rendre importune, ridicule & véritablement insupportable : elle me réfroidit, me glace, & me fait presque prendre en aversion les choses que j'aime le mieux. L'autre jour nous avons été dîner à la cascade de Coo ; Madame de Rainville fut dans un tel ravissement, elle loua avec tant d'emphase l'eau, la verdure, le payſage & même le soleil qui nous brûloit, tout cela étoit accompagné de gestes si *expressifs*, si *animés*, qu'elle m'a donné un dégoût, qui ne me passera peut être jamais, pour les Rivières, les Cascades & les Dîners sur la pelouse.

M. d'Ostalis est arrivé à Spa la semaine dernière, il dîne presque tous les jours chez moi, & je passe aussi ma vie avec Madame de Blesac, la petite Comtesse Anatolle, le Chevalier d'Herbain, & Madame de L****, ma nouvelle amie ; je vais souvent au Wauxhall ; j'y mène danser Constance ; nous allons nous promener sur la montagne d'*Annette & Lubin* [1], nous nous affligeons un peu, qu'Annette soit si laide, & que Lubin

1 Cette Montagne a pris son nom d'un Payſan & d'une Payſanne mariés il y a 15 ou 16 ans, par un François qui les nomma Annette & Lubin, & leur fit bâtir une jolie petite ferme sur le haut d'une des Montagnes qui environnent Spa.

vende de la bière, ce qui nuit beaucoup aux idées paſtorales & champêtres; je rentre dans ma maiſon à neuf heures, ma petite ſociété s'y raſſemble, & nous cauſons juſqu'à minuit, car je n'ai pas la ſimplicité de me coucher à dix heures, de me lever avec le jour pour aller boire des eaux que je peux prendre dans mon lit; on dit qu'elles ſont meilleures à la fontaine, mais il n'y a de bon pour moi que ce qui ne me contrarie pas.

Je ſuis moins mécontente de Madame de Valcé depuis que je ſuis ici, c'eſt-à-dire, de ſon extérieur & de ſes manières; pour ſes ſentimens...., je n'y dois plus compter..... Mais cependant elle n'a que vingt-deux ans, elle eſt encore bien jeune! .... Ah, le cœur d'une mère eſt toujours prêt à pardonner!

Adieu, ma chère amie; vous ſerez également heureuſe par Adèle & par Théodore, vous le méritez! .... J'envie votre félicité, mais croyez qu'en même temps elle me conſole de mes peines! Oui, je jouis de votre bonheur, autant que je m'enorgueillis de vos vertus & de votre amitié.

LETTRE

LETTRE VIII.

Le Vicomte au Baron.

Vous allez être satisfait, mon cher Baron; je suis enfin brouillé *sans retour* avec Madame de Gerville : elle m'a joué dans une affaire où elle paroissoit vouloir me servir, & m'a sacrifié de la manière la plus noire & la moins adroite. Me voici un peu isolé, car, depuis sept ans sur-tout, je n'avois exactement d'autre société que la sienne. Je vous entends d'ici : *rentrez dans votre famille, rapprochez-vous de votre femme.* Je sais que Madame de Limours est très-aimable ; mais je suis retenu par l'embarras *de faire connoissance avec elle :* au vrai, nous sommes devenus absolument étrangers l'un à l'autre ; enfin j'essayerai, je vous le promets.

Tout le monde est revenu de Spa. On prétend que M. d'Ostalis en rapporte un goût très-vif pour la jeune Comtesse Anatolle ; on ne dit point encore que cette dernière y réponde. Elle est bien jeune pour se décider si promptement, elle n'a que dix-sept ans ; mais on assure qu'une partie de

sa société approuveroit fort cet arrangement, & se charge de la disposer à un choix qui au reste seroit le meilleur qu'elle pût faire dans ce genre. Elle aime son mari; mais elle en est traitée de manière à ne pas conserver long-temps les sentimens qu'elle a pour lui. Le Comte Anatolle dédaigne toutes les Françoises, il n'aime que les étrangères, & il faut absolument, pour lui plaire, être Russe, Angloise ou Polonoise. Mon charmant petit Théodore n'aura, grâce au Ciel, aucun de ces travers; combien j'ai d'impatience de le revoir! il touche à sa quinzième année. A cet âge, j'étois déjà amoureux, à perdre la tête, d'une des femmes de ma mère, Mademoiselle Adrienne, que j'élevai depuis au grade de Chanteuse dans les chœurs de l'Opéra. A quinze ans j'avois déjà escaladé dix fois les murs du jardin de mon père, pour aller voir une petite Payſanne que j'aimois presque autant que Mademoiselle Adrienne. J'avois pourtant un Gouverneur très-sévère, mais heureusement il étoit sourd & distrait; je m'échappois sans qu'il pût m'entendre, & je le trompois sans qu'il y prît garde. Au reste, quelques précautions qu'il eût employées, je suis bien sûr que j'aurois trouvé les

moyens de me ſouſtraire à ſa vigilance. Comment faites-vous donc avec Théodore, cet enfant ſi éveillé, ſi vif, ſi ſpirituel? Comment a-t-il impunément quinze ans? Comment enfin vous y prenez-vous pour vous rendre maître de ſon imagination, & pour le ſurveiller toujours ſans lui devenir importun?

LETTRE IX.

Le Baron au Vicomte.

De Rome.

PREMIÈREMENT, Madame d'Almane n'a point de jolies femmes-de-chambre, & je ne ſuis ni ſourd, ni diſtrait. On n'eſt véritablement amoureux ni à quatorze ans & demi, ni à quinze, ni même à ſeize. Vous l'étiez, dites-vous, à cet âge; mais vous aimiez également Mademoiſelle Adrienne & votre petite Payſanne; ainſi vous n'aviez de penchant ni pour l'une ni pour l'autre. Comme l'amour doit preſque tout ſon pouvoir à l'imagination, l'idée que nous nous formons de cette paſſion, l'opinion que nous en avons, décident de l'empire qu'elle prendra ſur nous, & de l'influence qu'elle aura ſur notre deſtinée. Si nous croyons que l'amour n'eſt qu'un égarement paſſager, une ſorte d'enivrement, qui, même en tournant la tête, peut laiſſer le cœur froid, nous ſerons ſéduits par la ſeule beauté, nous n'aurons que des fantaiſies. Telle étoit l'opinion que vous aviez de l'amour; votre imagi-

nation s'enflamma avant que votre cœur put aimer : cette première expérience vous persuada que trouver une femme plus jolie qu'une autre, c'est être amoureux ; il en est résulté que vous vous êtes livré successivement à mille fantaisies passagères, que vous avez formé beaucoup d'intrigues & jamais un attachement véritable. Je veux au contraire que mon Élève soit persuadé que cette passion peut faire le charme, la félicité de la vie, quand l'objet qui l'inspire réunit à la fois les grâces, les talens, l'esprit & les vertus ; qu'il croye qu'alors elle doit durer toujours, ou que du moins, si le temps l'affoiblit, elle laisse dans le fond du cœur une amitié si tendre, des souvenirs si doux, qu'on ne peut ni regretter l'amour, ni desirer de l'éprouver encore. Avec cette opinion, non-seulement mon Élève n'aimera pas deux objets à la fois, mais il n'aimera pas deux fois dans sa vie ; il sera difficile & délicat sur le choix, & s'attachera pour ne jamais changer. Puisque l'amour est pour nous une illusion nécessaire durant notre jeunesse, l'Instituteur doit donc chercher à faire servir ce sentiment au bonheur & à la gloire de son Élève. Une fantaisie peut être assez vive pour nous égarer, nous avilir,

nous perdre ; une passion peut nous porter aux grandes choses : l'une fera faire des extravagances, des sacrifices de premier mouvement ; l'autre peut seule engager aux actions qui demandent de la persévérance. Celle qui dit à son amant : *soyez deux ans sans parler*, & qui fut obéie, cette femme pouvoit se flatter d'inspirer une passion ; & non une fantaisie. Et en effet, que ne doit-on pas attendre d'un sentiment dont nous ne sommes susceptibles que dans la force de l'âge ; d'un sentiment produit par une imagination exaltée, & que l'estime & l'amitié doivent rendre aussi doux, aussi solide que violent ? Je sais bien qu'on peut aimer passionnément un objet méprisable ; mais ce malheur n'arrive qu'aux gens foibles, bornés ou méprisables eux-mêmes, ou qui enfin s'abusent sur leur choix. Il est donc important qu'un jeune homme *ne commence pas* par une fantaisie qui lui raviroit à la fois & ses principes & sa délicatesse. C'est une passion vertueuse qui doit l'arracher à son indifférence ; mais, avant l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, il n'en seroit pas susceptible. Comment donc le préserver, jusqu'à cette époque, des égarements où le cœur n'a point de part ? Soyez vigilant, attentif, conservez

lui ſon innocence, occupez-le ſans relâche, ne le laiſſez jamais un ſeul inſtant oiſif; ou déſœuvré, & croyez que ſon imagination ne l'éclairera ſur rien de ce que vous voulez lui cacher. Mais, me direz-vous, eſt-il poſſible qu'un jeune homme puiſſe conſerver de l'innocence juſqu'à dix-ſept ou dix-huit ans? Je n'ignore pas qu'en effet ce n'eſt plus la mode aujourd'hui; mais elle exiſtoit jadis, & nous voyons encore les enfans des Princes, mieux ſurveillés que les nôtres, ſortir des mains de leurs Gouverneurs ſans connoître l'amour ni ce qui peut y reſſembler. Vous me demandez comment je puis être auſſi vigilant ſans me rendre importun à mon fils; c'eſt qu'il n'eſt pas plus ſurveillé maintenant qu'il ne l'étoit à ſix ans, du moins en apparence. Il a toujours couché dans un cabinet à côté de ma chambre, & dans ma chambre même lorſque nous voyageons, même en ſéjournant long-temps dans le même lieu; cette habitude n'eſt point une ſujétion pour lui, au contraire j'ai ſu la lui rendre agréable. Il eſt naturellement communicatif, il aime à cauſer, il n'a de confiance ſans réſerve que pour moi; mais il a tant d'occupations, depuis deux ans ſur-tout, que nous avons rarement dans la journée la poſſi-

bilité de nous entretenir un peu de suite : j'ai donc pris le parti de lui promettre que tous les soirs nous aurions ensemble une petite conversation quand nous serions dans nos lits. Théodore, ayant toujours mille choses à me dire, attend ce moment avec impatience, d'autant mieux que souvent, dans la journée, je lui annonce que j'ai quelques petits secrets à lui dire, & je ne manque jamais d'ajouter : *ce détail est trop long, je n'ai pas le temps de vous en instruire à présent, mais vous le saurez ce soir.* Enfin, quand le soir arrive, Théodore est enchanté d'aller se coucher ; tout en se déshabillant, il s'approche de mon oreille & me questionne ; je refuse de l'entendre, *la prudence* ne me permettant pas de parler devant mon Valet-de-chambre, de choses aussi importantes ; Théodore, d'un air grave & capable, me fait signe qu'il approuve ma discrétion ; mais il me presse de me coucher, & quand nous sommes dans nos lits, éclairés seulement par une lampe de nuit qui ne donne qu'une foible clarté, semblable à cette espèce de jour qu'on appelle *entre chien & loup*, c'est alors que les confidences commencent ; c'est alors qu'emportés par le plaisir de nous entretenir sans contrainte, nous parlons souvent

tous les deux à la fois, ou bien que nous nous interrogeons mutuellement avec un intérêt & une curiosité réciproques. Ces conversations sont d'autant plus agréables, que nous n'avons jamais la crainte d'être troublés ou interrompus; d'ailleurs, j'ai le soin de paroître toujours, à cette heure, plus gai, plus facile, plus affectueux que dans aucun autre moment de la journée. Si Théodore a quelqu'aveu à me faire, il choisit cet instant de préférence: enfin, ces entretiens nocturnes ont pour lui tant de charmes, qu'il m'a témoigné plus d'une fois le vif chagrin qu'il éprouvoit en pensant qu'à notre retour en France il ne coucheroit plus dans ma chambre; hier encore il m'en parla. Je regretterai beaucoup aussi, lui dis-je, nos conversations d'après souper; mais il faudra bien trouver le moyen de nous parler dans la journée..... = Dans la journée; ah! papa, quelle différence!..... = Tu ne me trouves pas de si bonne humeur dans le jour, n'est-ce pas?..... = Oh! papa, j'en conviens, vous êtes toujours bien aimable; mais le soir!... & puis je crois aussi que vous m'aimez mieux à cette heure: par exemple, jamais vous ne me tutoyez quand nous sommes levés.... = Mais sûrement; quand

tu te conduis bien, je t'aime mieux à la fin de la journée qu'au commencement ou au milieu, puiſque je te dois douze heures entières de ſatisfaction..... == Mon cher papa, laiſſez-moi coucher dans votre chambre à B*** & à Paris.... == Vous me faites-là une petite propoſition tout-à-fait diſcrette, c'eſt-à-dire, qu'il faut vous promettre de me coucher tous les ſoirs à votre heure.... == Bon, vous avez bien fait d'autres choſes pour moi! D'ailleurs, Papa, je vais avoir quinze ans; en partant d'Italie, nous allons en Languedoc, nous y paſſerons ſix mois; à la campagne, ainſi qu'en voyage, vous vous êtes toujours couché en même temps que moi.... == Fort bien, mais à Paris? == Oh, quand j'arriverai à Paris, j'aurai quinze ans & demi paſſés, vous me permettrez bien de me coucher un peu plus tard.... == Oui, à dix heures & demie.... == Onze heures à.... == Et la converſation nocturne qui dure toujours au moins une heure, & vos Maîtres le matin? .... == Ah! cela eſt vrai; vous ſerez obligé de vous coucher à dix heures & demie.... == Comment donc, je ſerai obligé!.... == Oui, mon cher Papa, vous ne me refuſerez pas une grâce qui fait mon bonheur.... == Songe

donné qu'il eſt inouï de ſe coucher à dix heures à Paris, il faudra donc renoncer à toute ſociété ...: = Vous ſerez charmé d'en avoir un prétexte; vous n'aimez pas le monde.... = Je ne le regrette pas quand je ne le ſacrifie; mais je l'aime quand je m'y trouve .... Il eſt vrai que j'y rentrerai pour t'y mener, & ce temps n'eſt pas fort éloigné.... = Quand j'aurai dix-ſept ans? Par exemple, alors vous n'aurez pas de raiſons pour m'empêcher de coucher dans votre chambre?... = Oh, cela, je l'avoue! ... = Eh bien, Papa, vous qui êtes ſi généreux, voulez-vous diſputer pour dix-huit mois ſur leſquels il n'y en a que ſix de grâce; puiſque nous paſſerons le reſte à la campagne & au Régiment où je vais entrer? = Allons, allons, raiſonneur, taiſez-vous & donnez; je vous promets de m'habituer à cela.

Vous jugez bien, mon cher Vicomte, que ce n'eſt pas ſans raiſon que je me fais autant prier d'une choſe que je deſire: ſi Théodore pouvoit ſoupçonner que je ne ſouhaite l'avoir dans ma chambre qu'afin de veiller ſur ſa conduite, il ſeroit bientôt éclairé ſur mes motifs ſecrets, il ne regarderoit plus ma chambre que comme une priſon, & je ne ſerois plus à ſes yeux qu'un

Geolier, qu'un tyran. C'eſt ainſi que les mêmes précautions, priſes inconſidérément ou avec prudence, deviennent véritablement utiles ou ne peuvent produire que de pernicieux effets.

Je ne m'abuſe pas ; je ſais bien qu'un jour Théodore ſentira tout-à-coup que l'engagement de coucher dans ma chambre peut devenir gênant; je m'appercevrai facilement de cette révolution dans ſes idées, par ſa diſtraction & ſon refroidiſſement; j'aurai prévu ce moment, & j'aurai alors des moyens tous prêts & infaillibles pour retenir Théodore auſſi fortement que jamais; je vous les ferai connoître quand nous ſerons à cette époque.

Je ſavois déjà votre rupture avec Madame de Gerville, & vous devez avoir reçu une Lettre où je vous mandois que la trahiſon de Madame de Gerville ne m'étonnoit pas, car depuis que je ſuis dans le monde, je n'ai jamais vu une ſeule perſonne intrigante, ſur l'amitié de laquelle on dût raiſonnablement compter.

LETTRE X.

Madame d'Oſtalis à la Baronne.

RASSUREZ-VOUS, ma chère tante; M. d'Oſtalis *ne s'éloignera point de moi*, la fantaiſie qui l'occupoit ne *deviendra point une paſſion*;.. j'ai ſuivi vos conſeils, & j'ai retrouvé tout mon bonheur. Je vous mandois dans ma Lettre datée de Verſailles, que je n'avois que des ſoupçons, mais bientôt je ne doutai plus des ſentimens de M. d'Oſtalis; il ſemble que ſon attachement pour moi, ſi ſolide & ſi ſoutenu, ait ennuyé tous ceux qui nous connoiſſoient, car ſon changement a paru cauſer une joie univerſelle; j'ai vu cette joie maligne percer même à travers des témoignages d'intérêt, que pluſieurs perſonnes ont voulu me donner dans cette occaſion : on vouloit paroître me plaindre, on feignoit de s'attendrir ſur mon ſort, & l'on n'avoit au vrai d'autre motif que celui de m'inſtruire d'un événement dont on croyoit peut-être que mon amour-propre ſeroit encore plus bleſſé que mon cœur; mais les envieux & les méchans ont été trompés dans leur attente; j'ai

eu l'air de ne pas comprendre les avis indirects, & de ne pas croire les avertissemens positifs. Les uns se sont moqués de ma crédulité, d'autres ont pensé que je l'affectois par égards pour M. d'Ostalis; en général, cette conduite a été fort approuvée; cependant je n'étois pas sans chagrin & sans inquiétude, je voyois M. d'Ostalis véritablement amoureux & de la plus charmante personne qui ait paru dans le monde depuis dix ans; il est vrai que je ne remarquois rien dans la Comtesse Anatolle qui dût encourager la passion qu'elle inspiroit; mais elle n'a que dix-sept ans, elle est fort aigrie contre son mari, elle est naturellement très-sensible, & toute la société de sa belle-mère *protégeoit* visiblement M. d'Ostalis. Madame de Blesac, aussi bornée que peu clairvoyante, & remplie de la plus ridicule vanité, ne croit pas possible qu'une personne qui a l'honneur d'être sa belle-fille, puisse jamais prendre un amant, & pensoit de très bonne-foi que M. d'Ostalis n'alloit chez elle tous les jours que pour avoir l'avantage de faire sa partie de piquet: charmée de son assiduité & de sa complaisance, elle faisoit à chaque instant son éloge, de manière que la Comtesse Anatolle entendoit éternellement louer

un homme dont sans doute elle connoissoit les sentimens, & qui d'ailleurs peut paroître aimable sans que personne soit occupé du soin de le faire valoir. Après beaucoup de réflexions, je me décidai à ne rien changer à ma conduite; je montrai à M. d'Ostalis la même égalité, la même douceur, le même desir de lui plaire & de l'attirer; seulement j'allai beaucoup moins chez Madame de Blesac, & je cessai absolument de parler de la Comtesse Anatolie. Comme sa belle-mère me la confioit souvent avant le voyage de Spa, & qu'elle venoit déjeuner chez moi deux ou trois fois par semaine, il étoit impossible que je cessasse de la recevoir, mais je n'en recherchai plus les occasions, & je les éloignai même autant que je le pouvois, sans avoir l'air de l'affectation. Du reste, quand je me trouvois avec elle, je la traitois toujours avec la même amitié, démonstration qui ne me coûtoit rien, car j'ai naturellement beaucoup de penchant pour elle. M. d'Ostalis comprit bien que j'avois lu dans son cœur; son embarras avec moi redoubla, il vit enfin que j'étois également déterminée à ne point me plaindre & à ne point le questionner; il commença à sentir vivement ses torts; sa passion

combattoit son repentir, & pour un moment, étouffa sa générosité naturelle ; il crut peut-être que je m'enorgueillissois en secret de ma modération, il voulut chercher à en diminuer le mérite, il eut l'air de penser que ma douceur n'étoit que l'effet de l'indifférence ; alors je lui témoignai de la sensibilité. Ce n'étoit ni ce qu'il attendoit, ni ce qu'il désiroit ; en le mettant davantage dans son tort, j'augmentois son dépit ; les combats qui se passoient dans son âme étoient trop violens pour ne pas causer une extrême altération dans son caractère. Il devint absolument différent de lui-même, il vit couler mes larmes sans en être attendri, il me laissa entrevoir qu'il me soupçonnoit d'artifice, de fausseté ; je demandai enfin une explication, & il me refusa. O combien j'ai senti vivement, dans cette situation cruelle, le malheur d'être éloignée, privée de vous ! J'ai des amis sur lesquels je puis compter, mais ce n'est que dans le sein de ma mère, de ma bienfaitrice, que je puis déposer de semblables chagrins ! Avec quelle autre sur la terre me seroit-il permis d'avouer l'égarement & les torts d'un objet qui m'est si cher ! Mes sentimens sont si bien connus à cet égard, que les personnes qui ont le plus d'amitié

d'amitié pour moi ; Madame de Limours, Mesdames de S. . . ., le Chevalier d'Herbain, n'ont jamais osé me dire un seul mot de la conduite de M. d'Ostalis, bien certains que, sur ce point, ils ne pourroient obtenir ma confiance.

Telle étoit ma position, ma chère tante, lorsque je reçus votre Lettre qui me ranima & m'offrit tous les conseils dont j'avois besoin. Je compris qu'il étoit également dangereux d'affecter de l'indifférence, de montrer trop de sensibilité, ou de céder au dépit & à l'humeur. Je pris le parti d'écrire à M. d'Ostalis un billet dont voici la copie :

« Vous me fuyez, vous paroissez embarrassé » avec moi, eh pourquoi ? Quels reproches crai- » gnez-vous d'une personne qui vous doit dix » ans de bonheur, & qui, pendant tout cet » espace, n'a cessé d'être parfaitement heureuse » que depuis trois mois ? Il faudroit que je fusse » bien ingrate pour me croire généreuse en ce » moment !... Ah ! je n'ai ni le droit ni l'envie » de me plaindre avec amertume ; c'est une amie » qui veut vous parler, vous ouvrir son cœur... » Ne me refusez pas cette explication : je vous » promets de ne vous point questionner ; je ne » vous demande que de m'entendre. »

Ce billet, en dissipant un peu de l'embarras de M. d'Ostalis, lui rendit une partie de sa générosité, il me fit une réponse pleine de tendresse, sans cependant me promettre l'entretien que je sollicitois. Le soir même, nous soupâmes ensemble chez l'Ambassadeur d'Espagne; la Comtesse Anatolle y étoit, & je remarquai que M. d'Ostalis n'osa se placer à table à côté d'elle. Je m'en allai avant minuit, & je laissai M. d'Ostalis, car depuis son retour de Spa, nous n'allions plus ensemble dans la même voiture. M. de P*** me donna la main jusqu'au bas de l'escalier, & sortit en même temps que moi. En tournant dans la rue Traversière, une des grandes roues de ma voiture se brise, & la voiture verse; la secousse fut si violente, que mes deux glaces furent cassées en mille morceaux, & un des éclats me fit une écorchure assez considérable au front. M. de P***, qui m'avoit suivie jusqu'alors (car il loge dans mon quartier), s'arrêta au moment même, descendit précipitamment, & avec l'aide de ses gens & des miens, il parvint à me tirer de mon carrosse: il m'offrit le sien pour me conduire chez moi, je le refusai, & comme je n'étois qu'à deux pas de la maison de Madame de S***, j'y fus à pied, & je me dé-

barrassai ainsi de Monsieur de P***. Madame de S*** n'étoit pas rentrée, & ne trouvant chez elle ni chevaux, ni voiture, j'écrivis à M. d'Ostalis pour le prier de m'envoyer la sienne; & pour ne pas l'inquiéter, ou lui donner lieu de croire que je desirois qu'il vînt lui-même, je lui mandai simplement que j'en avois été quitte pour un peu de peur, & j'envoyai mon billet par un des gens de Madame de S***, qui ne m'avoit point vue, & qui ne savoit aucun détail. Au bout d'un quart d'heure, j'entendis une voiture entrer dans la Cour, &, un instant après, la porte du cabinet où j'étois s'ouvrit précipitamment, & je vis paroître M. d'Ostalis; je me levai, mais ayant à peine la force de me soutenir sur mes jambes, je retombai dans mon fauteuil. Figurez-vous, ma chère tante, l'étonnement, l'effroi de M. d'Ostalis, en me voyant couverte de sang, pâle, échevelée, & une large blessure au front; il s'élance vers moi, me serre dans ses bras en fondant en larmes, il me fait cent questions à la fois, n'écoute point mes réponses, tire les cordons de toutes les sonnettes, assemble toute la maison, & envoie chercher un Chirurgien & un Médecin. Au milieu de tout ce mouvement, Madame de

S*** rentre avec un Chirurgien qu'elle m'amenoit, car un de ſes gens ayant été l'avertir de mon accident, elle avoit été au même moment me chercher le ſecours dont je pouvois avoir beſoin; le Chirurgien me trouva de la fièvre, & décida que la ſaignée étoit indiſpenſable, mais qu'il falloit la différer de quelques heures; Madame de S*** me conjura vainement de reſter chez elle, je la quittai à deux heures après minuit. Quand nous fûmes en voiture, M. d'Oſtalis & moi, tout-à-coup il ſe mit à genoux devant moi, & ſaiſiſſant une de mes mains: Ah, s'écria-t-il, cette explication que vous me demandiez, que n'êtes-vous en état de la deſirer encore!.... = Eh quoi, interrompis-je, quand vous m'aimez toujours avec la même tendreſſe, quand vous venez de me le prouver d'une manière ſi touchante, penſez-vous ne m'avoir pas déjà rendu tout mon bonheur? = Cependant, reprit-il d'une voix baſſe, que je ſuis coupable, ſi j'ai pu vous affliger un moment! Ah, du moins croyez que je ſens mes torts, & que je brûle du deſir de les réparer!... Il prononça ces paroles avec une expreſſion qui me pénétra, je ne pouvois lui répondre! .... Je penchai mon viſage ſur le ſien, & je l'embraſſai; il me

ſerra la main, & la baiſant avec tranſport : Vous pleurez, s'écria-t-il, ces larmes ſi douces & ſi pures m'annoncent un pardon ſans lequel je ne pourrois vivre, & qui doit m'inſpirer autant de reconnoiſſance que de joie ! Comme il diſoit ces mots, la voiture s'arrêta ; quoique je fuſſe briſée & d'une foibleſſe extrême, je ne voulois pas me plaindre, dans la crainte d'inquiéter M. d'Oſtalis, mais il s'apperçut que je ſouffrois beaucoup, &, me prenant dans ſes bras, il me porta dans ma chambre. Je fus ſaignée le lendemain à ſix heures du matin. Mon accès de fièvre n'eut aucune ſuite, je me ſentis la tête abſolument dégagée, & je n'eus plus d'autre mal qu'une courbature qui me força de garder mon lit vingt-quatre heures. Le ſoir même, j'eus enfin une longue explication avec M. d'Oſtalis..... Je ſais bien, lui dis-je, que l'amour n'eſt pas un ſentiment durable ; ce n'eſt point d'une paſſion auſſi fragile que, dans aucun temps, j'ai fait dépendre la félicité de ma vie ; il m'étoit doux ſans doute d'occuper votre cœur uniquement, mais je n'ai compté que ſur votre confiance & ſur votre amitié ; je me ſuis flattée que je ſerois à jamais votre ſeule & véritable amie, & voilà le bonheur que j'ai craint de perdre. En effet, ſi

vous étiez parvenu à ſéduire une jeune perſonne innocente & ſenſible, ſi elle vous eût ſacrifié ſon repos & ſa réputation, vous auriez voulu la rendre heureuſe; ſon âme eſt naturellement honnête. Eh, quel cœur délicat peut ſe contenter de l'amour! Elle vous eût demandé de la confiance, de l'eſtime même; elle vous eût dit : « Vous m'avez » perdue, vous m'avez arrachée à la vertu que » j'aimois & que je regrette, vous avez donné » à tout ce qui m'entoure, à tout ce qui me » connoît, le droit affreux de me mépriſer; ſi » vous ne devenez pas mon ami, que deviendrai-» je quand vous ceſſerez d'être mon amant? » Qu'auriez-vous pu répondre? continuai-je: vous euſſiez promis tout ce qu'elle exigeoit: elle eſt aimable, elle a de l'eſprit, elle auroit bientôt obtenu ces ſentimens dont je ſuis ſi jalouſe, & que ma tendreſſe me rend digne de poſſéder ſans partage! Eh bien, s'écria M. d'Oſtalis, ſoyez donc tranquille, vous ne me verrez jamais un attachement qui puiſſe vous alarmer! .... Ce ſacrifice que vous me demandez, il eſt déjà fait, & ne me coûte rien. Oui, je m'abuſois en croyant vous préférer un autre objet; je ne connoiſſois pas mon cœur .... Ah, quand c'eſt vous qu'on aime, l'inconſtance n'eſt qu'une illuſion!

Vous savez, ma chère tante, si l'on peut compter sur la sincérité & sur la parole de M. d'Ostalis; ainsi, vous jugez bien que toutes mes inquiétudes sont entièrement dissipées. Huit jours se sont écoulés depuis cette conversation; je n'ai pas voulu vous écrire plus tôt, afin de pouvoir vous rassurer entièrement sur ma santé: ma blessure au front est presque guérie, & ne laissera aucune marque, & je me porte mieux que jamais. Je ne vous avois écrit, depuis ma longue Lettre de Versailles, que d'une manière très-vague, parce qu'à la distance où nous sommes l'une de l'autre; je ne voulois pas vous affliger par de tristes détails; en vous faisant partager mes peines, au moins faut-il que je sois près de vous pour vous en consoler! Maintenant que je suis heureuse, je ne jouis qu'imparfaitement de mon bonheur, parce que vous l'ignorez, & cependant ce bonheur est votre ouvrage; je le dois à l'éducation que j'ai reçue de vous, à l'époux que vous m'avez choisi, aux conseils que vous m'avez donnés! O ma chère & tendre bienfaitrice, dans tous les momens de ma vie, vous êtes présente à mon souvenir, chaque instant de satisfaction que je goûte est un de vos bienfaits,

& cette idée me rend ma félicité plus précieuſe encore ! .... Mes larmes coulent, vous en verrez la trace ſur ce papier, & peut-être y mêlerez-vous les vôtres ! .... Adieu, ma chère tante ; mon cœur eſt trop plein .... Je ne puis écrire davantage.... Adieu ; j'attends votre réponſe avec une impatience inexprimable.

LETTRE XI.

La même à la même.

JAMAIS M. d'Oſtalis ne s'eſt conduit avec moi d'une manière plus charmante : il ne me quitte plus, nous ſortons enſemble, nous n'avons plus qu'une même voiture ; enfin, nous ſommes exactement comme nous étions avant le voyage de Spa, à l'exception que M. d'Oſtalis me témoigne encore plus d'égards & d'affection, s'il eſt poſſible. J'ai oublié de vous conter une petite ſcène qui ſe paſſa entre nous le lendemain de mon accident, & qui parut lui faire quelque impreſſion. Madame de S*** & le Chevalier d'Herbain étoient chez moi ; la première conta que M. de P***, qui avoit aidé à relever ma voiture, & qui m'avoit offert la ſienne, étoit dans ſon lit avec la fièvre. Cela eſt tout ſimple, dit le Chevalier d'Herbain, il eſt malade de l'inquiétude que lui cauſe l'état de Madame d'Oſtalis, parce qu'il eſt amoureux d'elle. Ah, reprit Madame de S***, j'en ſuis charmée, Madame d'Oſtalis ne pourra plus ſe vanter que jamais perſonne n'a été occupé d'elle un moment

Alors je voulus ſoutenir que M. de P*** ne penſoit point à moi, mais le Chevalier d'Herbain m'interrompant : Il eſt inutile de vous en défendre, me dit-il, M. de P*** vous aime, ce n'eſt pas votre faute, mais rien n'eſt plus vrai. Il ſe leva en riant, & tirant M. d'Oſtalis dans une embrâſure de fenêtre, ils parlèrent tout bas un moment, & ſortirent enſemble. Un demi-quart d'heure après, ils rentrèrent, ils paroiſſoient attendris l'un & l'autre; le Chevalier d'Herbain s'approcha de mon lit, & me baiſa la main avec un air de ſatisfaction qui me fit comprendre que M. d'Oſtalis venoit de lui faire part de ce qui s'étoit paſſé entre nous, & je ne pouvois deviner le ſujet qui avoit donné lieu à cette explication. Lorſque nous fûmes ſeuls, M. d'Oſtalis & moi, il tira un papier de ſa poche : Le Chevalier d'Herbain, me dit-il, qui n'étoit pas fâché de me faire une petite leçon, m'a donné cette Lettre qu'il a reçue ce matin de Madame de Limours. Ce billet que M. d'Oſtalis me pria de lire, contenoit ce qui ſuit :

« Je n'ai vu Madame d'Oſtalis qu'un moment » ce matin, je comptois aller dîner avec elle, » mais je ne pourrai ſortir que ce ſoir à ſix

» heures. Savez-vous que M. de P * * * eſt ma-
» lade ; il a dit à quelqu'un de ma connoiſſance
» qui le quitte dans l'inſtant, que la ſcène d'hier
» *lui avoit fait un mal affreux, qu'il avoit craint*
» *véritablement pour la vie de Madame d'Oſ-*
» *talis*, &c. Il n'a cependant avoué aucun *ſen-*
» *timent particulier*, mais la perſonne qui m'a fait
» ce récit prétend qu'il eſt amoureux. Amoureux
» de Madame d'Oſtalis, me ſuis-je écriée ! Il
» eſt donc bien extravagant ! .... == Oh ! Madame
» d'Oſtalis à préſent tournera bien d'autres têtes ;
» elle a perdu ce qui en impoſe le plus aux
» amans ..., == Quoi donc ? .... == La tendreſſe
» d'un mari.

« Ce mot m'a frappée, faites-en l'uſage qu'il
» vous plaira. Quelle femme oſera ſe flatter de
» conſerver la *tendreſſe de ſon mari*, s'il eſt vrai
» que Madame d'Oſtalis n'ait pu y parvenir ! »

Il m'a paru que le mot qui frappoit tant Madame de Limours, produiſoit auſſi quelque impreſſion ſur M. d'Oſtalis. Enfin, ma chère tante, l'hiver s'avance, & pour cette fois je ſuis bien ſûre d'avoir le bonheur de vous revoir dans quatre ou cinq mois, puiſque vous m'avez donné votre parole que vous ne prolongeriez plus votre ſéjour

en Italie. M. d'Aimeri & le Chevalier de Valmont vous attendent avec une vive impatience ; le Chevalier ſe conduit toujours parfaitement ; vous le trouverez formé, parlant un peu davantage ; mais avec cette même modeſtie que vous aimiez tant ; il eſt moins timide & paroît toujours auſſi réſervé ; Madame de Valcé n'eſt plus occupée de lui, ſa coquetterie s'eſt tournée vers un nouvel objet, *une connoiſſance faite aux eaux*, un Anglois, qui paſſe ici tout l'hiver, une grande figure bien blonde, bien fade, & qui me ſemble réunir beaucoup de ſuffrages, quoiqu'il ait des manières impolies & bruſques, qui, je crois, réuſſiroient fort mal dans un François. Enfin, Madame de Valcé apprend l'Anglois, & l'on prétend qu'elle a déjà dit : *j love you* ; cela eſt poſſible ; car elle n'attache pas une grande valeur à cette phraſe. Au reſte, ſa figure eſt bien changée, elle eſt d'une maigreur exceſſive, ſon teint ſe couperoſe ; elle n'eſt preſque plus jolie, elle n'a cependant que vingt-un ans ! Madame de S *** en a vingt-neuf, & elle eſt toujours auſſi fraîche, auſſi belle qu'elle l'étoit à dix-huit ; c'eſt que ſa vie eſt innocente, & ſon âme pure & tranquille ; je vois que rien ne conſerve mieux la beauté

qu'une bonne conduite. Adieu, ma chère tante ; j'espère que maintenant chaque pas que vous faites, vous rapproche de nous, & que votre première Lettre sera datée de Florence.

LETTRE XII.

La Baronne à la Vicomteſſe.

NOUS partons demain pour Florence, ma chère amie ; il m'eſt impoſſible de regretter l'Italie quand je retourne en France, cependant je ne quitterai pas Rome ſans attendriſſement. Vous connoiſſez mon attachement pour M. le C.... de *** : je ne puis m'accoutumer à l'idée que vraiſemblablement je ne le reverrai jamais. Il jouit ici de toute la conſidération que peuvent procurer un rang élevé, un eſprit ſupérieur, une grande expérience, une parfaite connoiſſance des affaires & des hommes, & la probité la plus délicate & la mieux reconnue. Il poſſède également les qualités auxquelles nous devons notre eſtime & les vertus qui gagnent les cœurs. Il ſait joindre à la repréſentation d'un homme en place les manières naturelles & faciles, & le ton ſimple d'un particulier. Il n'a ni *morgue* ni pédanterie (la vraie dignité vient de l'âme, & ne doit rien à l'affectation) ; ſa phyſionomie, ſa converſation, ſon

maintien, peignent son caractère; on le connoît presque en le regardant; enfin, on trouve en lui l'assemblage heureux & si rare de la prudence & de la franchise, de la noblesse & de la bonhommie.

Je laisse encore à Rome deux personnes (le Comte & la Comtesse de Belmire) dont je conserverai toujours le souvenir. Adèle aime véritablement la Comtesse, elle pleure depuis hier; Miss Bridget la gronde d'une sensibilité qu'elle ne peut concevoir, car elle brûle de retourner en France; & nous, malgré nos regrets, nous faisons nos paquets de bon cœur, & nous tressaillons de joie en pensant que nous serons à B*** dans trois mois au plus tard. Vous m'avez promis, ma chère amie, de vous y trouver, de m'y *recevoir*, & d'y passer deux mois; mais vous ne me parlez point de Madame de Valcé. S'il vous est agréable de la mener avec vous, je me flatte que vous êtes bien sûre de tout le plaisir que j'aurai à la recevoir. Je compte aussi sur M. de Limours; M. & Madame d'Ostalis y viendront sûrement, & le Chevalier d'Herbain me mande qu'il n'avoit pas besoin *de ma permission* pour venir me voir après deux ans d'absence. Qu'il me sera doux de réunir ainsi

chez moi toutes les personnes que j'aime, & après en avoir été séparée si long-temps!

Eh bien, ma chère amie, j'ai fait encore un Ouvrage d'éducation!... Ne vous fâchez pas, c'est le dernier. En vérité, ce n'est pas pour mon plaisir que je passe les nuits à écrire toujours sur le même sujet [1]; une tête vive & une imagination de femme ne se fixent pas ainsi sans quelque peine! Mais j'avois un besoin indispensable de ces Ouvrages, ils n'existoient pas, je les ai faits. Pour revenir à celui que je vous annonce, il est nécessaire qu'avant de vous en détailler le plan, je vous fasse connoître les réflexions qui m'en ont fait sentir l'utilité.

Je me représentois ma fille se mariant à dix-neuf ans, & sortant de mes mains parfaitement bien élevée; je la voyois avec d'excellens principes, des idées justes, un esprit cultivé, un cœur pur, un caractère formé, & plus d'expérience qu'on n'en a communément à vingt-cinq ans; j'étois certaine qu'elle chériroit la vertu, qu'elle auroit de l'empire sur elle-même; je ne redoutois pour elle ni les mauvais exemples ni le pouvoir des

1 Et environ dix-huit ou dix-neuf volumes.

passions,

passions ; cependant je ne prévoyois pas sans crainte qu'elle entendroit souvent, dans le monde, soutenir des opinions dangereuses d'une manière subtile & quelquefois séduisante, même par des gens sans esprit, mais remplis de tous les pernicieux principes qu'ils ont appris par cœur dans les méprisables Ouvrages qui, depuis vingt ans sur-tout, ont perverti tant d'esprits médiocres ; je voyois Adèle étonnée, n'imaginant pas qu'on pût répondre à des argumens aussi forts, & forcée d'admirer des raisonnemens dont son âme & sa conscience lui attestoient la fausseté, & que son esprit cependant cherchoit en vain à réfuter. Sûre qu'elle ne seroit jamais tentée de lire les Livres infâmes dans lesquels la religion & les mœurs sont ouvertement outragées, comment espérer qu'elle n'auroit pas le desir de connoître quelques Ouvrages malheureusement célèbres, & qui, renfermant les mêmes principes, sont d'autant plus dangereux, qu'on peut les lire sans rougir ? J'osois croire que l'amour de la vertu seroit assez profondément gravé dans le cœur d'Adèle pour la guider toujours, même sans le secours de la raison ; mais je m'affligeois en pensant qu'elle éprouveroit peut-être le chagrin de douter

quelquefois des vérités les plus douces & les plus consolantes !.... Comment prévenir ces dangers ? Lui ferai-je lire à quatorze ou quinze ans ces mêmes Livres dont je viens de parler, afin de lui démontrer la fausseté & la vaine subtilité des raisonnemens qu'ils contiennent ? Mais cette réfutation est trop importante, & demande trop de réflexions, pour que je puisse la faire aussi bien qu'il me seroit possible, en lisant rapidement avec elle ; & d'ailleurs, cette lecture seroit bien longue & nous prendroit un temps bien précieux.... Après avoir pensé long-temps à cette difficulté, je vis que je pouvois la résoudre en m'imposant un travail délicat & pénible, mais qui ne demandoit que de la patience, de la méditation & de la raison. Je lus tous les Ouvrages que je jugeois dangereux, faisant sur chacun deux extraits ; l'un des mauvais principes, & l'autre des contradictions qui, dans le même Auteur, détruisoient ces principes : ce travail fait, je commençai mon Ouvrage, qui n'est qu'une espèce de *Roman* en Lettres, dont voici le plan : Un jeune homme né avec de l'esprit & un bon naturel, mais avec des passions très-vives, quitte sa Province, entre dans le Régiment des Gardes,

& vient se fixer à Paris ; il forme des liaisons dangereuses, & lit avec enthousiasme des Livres qui achèvent d'ébranler ses principes ; cependant il a laissé dans sa Province une sœur plus âgée que lui de sept ou huit ans, & qu'il aime depuis son enfance ; il lui écrit avec exactitude, & lui rend un compte détaillé de ses aventures, de ses pensées & de ses lectures ; sa sœur lui répond ; lui donne des conseils, & combat d'une manière toujours simple & solide ses opinions & ses erreurs. J'ai placé dans les Lettres du jeune homme tous mes extraits de principes faux & dangereux ; ces passages sont marqués par des guillemets ; une note indique le titre, le volume & la page de l'Ouvrage d'où je les ai pris ; j'ai mis aussi en notes, dans ces Lettres du jeune homme, *les contradictions* & *les inconséquences* tirées du même Auteur cité. Après chaque Lettre du jeune homme, on trouve la réponse de sa sœur, & jamais cet ordre n'est changé. Quoique j'aie tâché de jeter quelque intérêt dans l'Ouvrage, cette régularité de réponses respectives lui donne de la monotonie, & lui ôte du naturel, mais aussi ne l'ai-je pas fait pour être lu. Il contient quatre-vingt Lettres, quarante du frère, & quarante de la

ſœur. Il y a quinze jours que j'ai fait copier ſur une feuille volante la première de toutes, qui eſt du jeune homme ; & me trouvant ſeule avec Adèle : Vous avez quatorze ans & demi, lui dis-je, il eſt temps de ſonger à former votre eſprit, vous faites aſſez bien des extraits, je ſuis très-contente des derniers ſix mois de votre Journal ; à préſent il faut tâcher d'apprendre à écrire avec préciſion, élégance, & ſur-tout à raiſonner ſolidement ; voulant vous rendre cette étude agréable & même amuſante, j'ai compoſé un Roman dont vous ferez la moitié .... = Oh, que cela m'amuſera ! .... = Tous les huit jours je vous donnerai une Lettre, vous la lirez avec une profonde attention, & vous y ferez une réponſe ; nous allons commencer aujourd'hui. Suppoſez que vous êtes une femme mariée depuis dix ans, que vous habitez la Province, que vous avez un frère à Paris qui vous écrit régulièrement, que ce frère ſe laiſſe entraîner par de pernicieux exemples, & corrompre par de mauvaiſes lectures .... = Ce frère-là n'eſt pas Théodore .... = Non, car il a été mal élevé, & il a le malheur de débuter ſeul & ſans guide dans le monde ; c'eſt à vous à le ramener .... = A-t-il de la confiance en moi ? ....

= La plus grande.... = Oh bien, je le remettrai dans la bonne route! .... = Tenez, voici sa première Lettre...= Ah, donnez, Maman!...= Auparavant, écoutez-moi. Cette Lettre est d'un homme dont l'esprit est déjà gâté, & dont le cœur commence à se corrompre. Je vous préviens qu'elle ne contient, ainsi que toutes celles que vous recevrez, que de mauvais principes & de fausses opinions; en la lisant, répétez-vous bien que vous ne devez vous attacher qu'à combattre toutes les idées qui s'y trouvent, cherchez avec soin toutes les raisons qu'on peut opposer aux siennes, il en est de victorieuses; si vous ne renversez pas son système, ce sera votre faute. Les passages marqués avec des guillemets sont tirés de différens Auteurs, comme les notes vous l'expliqueront, & vous verrez dans d'autres notes ces Auteurs se contredire eux-mêmes de la manière la plus absurde .... = Maman, puis-je *combattre* aussi les Auteurs? .... = Assurément, & même avec succès, car ils repoussoient la vérité, & vous la cherchez, & vous la trouverez au fond de votre cœur. = Maman, je vais lire cette Lettre que vous me donnez, & j'y répondrai cet après midi? .... = Non, je veux que vous y réfléchissiez davantage,

vous ne me rendrez la réponſe que dans huit jours.

Au bout du temps preſcrit, Adèle me rendit ma Lettre, & m'apporta ſa réponſe dont je lui fis remarquer tous les défauts. Vos raiſons, lui dis-je, n'ont point aſſez de force; il n'y a ni ordre ni ſuite dans vos idées, votre ſtyle manque d'élégance, & quelquefois de correction & de clarté; à préſent je vais vous montrer comment vous auriez dû répondre. Alors je lui lus deux fois la ſeconde Lettre de mon Ouvrage, elle en parut enchantée, & trouva qu'en effet la ſienne ne valoit rien. Je lui donnerai ainſi ſucceſſivement toutes les Lettres du jeune homme, & quand elle m'apportera ſes réponſes, je ne manquerai jamais de lui lire celles que j'ai faites. Cette étude durera un an, & la conduira à quinze ans & demi; à ſeize ans & demi, elle la recommencera, & comme alors elle écrira plus facilement, elle fera ſes quarante réponſes en ſix mois. De cette manière, je formerai à la fois ſon ſtyle, ſon eſprit & ſa raiſon; je l'armerai contre toutes les impreſſions dangereuſes qu'on voudra lui donner par la ſuite; je la mettrai en état de raiſonner ſenſément ſur toutes ſortes de ſujets; je lui donnerai

ce que les femmes poſſèdent ſi rarement, *une excellente Logique ;* & en même temps je connoîtrai poſitivement ſi ſon eſprit eſt médiocre ou ſupérieur ; & sûrement, quel qu'il ſoit, cette méthode lui donnera de la profondeur & de la ſolidité. M. d'Almane, de ſon côté, fait écrire Théodore de la même manière ſur mon Ouvrage ; ſa première Lettre avoit beaucoup de reſſemblance avec celle d'Adèle, cependant elle étoit meilleure, & la petite ſupériorité d'âge s'y faiſoit ſentir.

Adèle s'attache chaque jour davantage à ſon Élève ; rien n'eſt plus drôle & en même temps plus intéreſſant que de la voir toujours accompagnée de *ſa fille*, la reprenant, la grondant quelquefois avec une petite mine grave & ſévère, ou la careſſant & jouant avec elle, en affectant un certain air de complaiſance & de ſupériorité qui me fait rire & en même temps m'attendrit. Pauvre petite ! comme elle aimera ſes enfans : ſon cœur s'ouvre déjà à ce ſentiment ſi doux & ſi pur .... O, puiſſe-t-elle goûter un jour tout le bonheur qu'elle me procure !

Elle commence à jouir d'avance des plaiſirs d'une bonne mère ; à meſure qu'elle les connoît,

elle devient moins ſenſible à ceux qui la touchoient auparavant ; elle donne avec plus de ſatisfaction *la moitié de ſon ſuperflu* aux pauvres, parce qu'elle le donne toujours à des mères de famille ; elle s'informe, avec un tendre intérêt, *des pauvres femmes qui ont des petites filles de cinq ou ſix ans* ; & l'autre jour, rencontrant dans la rue une petite fille qui demandoit l'aumône, elle fut émue juſqu'au fond de l'âme, parce que cette enfant avoit quelque reſſemblance avec Hermine. Adèle la fit habiller, &, à ſa prière, j'ai payé ſon apprentiſſage chez une Lingère. Adèle conſacre l'autre moitié de ſon ſuperflu, non à ſes fantaiſies, mais à celles d'Hermine ; & au lieu d'acheter pour elle des chiffons, elle achette des poupées & des joujoux pour ſon enfant.

Adieu, ma chère amie ; je penſe avec un plaiſir inexprimable que je vous reverrai bientôt, & que je vous retrouverai plus heureuſe, puiſque Madame de Valcé ſe conduit mieux, & que M. de Limours, brouillé ſans retour avec Madame de Gerville, s'eſt enfin rapproché de vous. Votre bonheur fait partie du mien, & quel que ſoit mon ſort, je ne puis me louer de la deſtinée quand vous n'êtes pas tranquille & ſatisfaite.

LETTRE XIII.

M. d'Aimeri au Baron.

VOUS aviez bien raison, Monsieur, *il est plus facile de renoncer à ce qui nous plaît, que d'en user modérément.* J'ai permis à mon petit-fils de jouer quelquefois aux jeux de hasard, pourvu que ce fût avec sagesse ; il m'avoit bien assuré que, n'aimant point le jeu, il seroit toujours, sans aucun effort, maître de lui à cet égard, &, dans une seule séance, il a perdu avant-hier deux mille louis!... Mardi dernier, nous devions aller souper ensemble chez l'Ambassadeur de ****, il y avoit une fête, une violente migraine m'empêcha d'y aller ; mais voyant que Charles regrettoit beaucoup la fête, &, je l'avoue, le croyant infiniment plus raisonnable qu'il ne l'est, je lui permis d'aller seul souper chez l'Ambassadeur. Le lendemain, à mon réveil, je reçus ce billet :

« L'honneur me force à vous déclarer moi-» même une faute inexcusable à mes propres » yeux. Je vous ai caché que je devois à M.

» de ****, depuis huit jours, cent louis perdus » au trente & quarante en différentes fois ; l'eſ- » poir de me r'acquitter m'a fait jouer encore » contre lui la nuit paſſée ; je n'ai pas gagné un » ſeul coup, l'excès de mon malheur m'a fait » perdre la tête ; je jouois toujours, & j'avouerai » même que ſi M. de **** n'avoit pas quitté la » partie, mon extravagance n'auroit point eu » de bornes ; enfin, j'ai perdu deux mille louis !... » Je me jette à vos pieds pour vous conjurer » d'acquitter ma dette ; d'ailleurs, je recevrai avec » autant de ſoumiſſion que de reſpect toutes les » punitions qu'il vous plaira m'impoſer ; ſi j'oſois » encore vous demander une grâce, ce ſeroit de » m'envoyer pour quatre ou cinq ans à mon » Régiment .... Je quitterai ſans peine le monde » & Paris, & je le quitterois avec joie, s'il » m'étoit permis de me flatter que mon père » daignât encore me pardonner, me guider & » me ſuivre. »

Après avoir lu ce billet, je fis appeler mon petit-fils ; il vint, il étoit pâle & tremblant, & s'approchant de mon lit, il ſe tint debout à mon chevet, ſans oſer ni parler ni lever les yeux : Charles, lui dis-je, de quelle inquiétude ne

devez-vous pas être agité, car vous connoiſſez la fortune bornée de M. de Valmont... il poſſède en tout quinze mille livres de rentes, & moi je n'en ai que vingt-cinq; vous pourriez même, d'après toutes les dépenſes que j'ai faites pour votre éducation, me ſuppoſer des dettes, mais raſſurez-vous; loin d'en avoir, des économies de douze ans m'ont procuré la ſomme de vingt-quatre mille francs, c'eſt la moitié de votre dette; j'emprunterai le reſte à mon Notaire, & demain vous aurez deux mille louis. O Ciel! s'écria Charles, j'ai donc follement diſſipé en quelques heures le double de la ſomme, qu'il vous fallut douze ans pour amaſſer!..... Cette ſomme étoit à vous; je comptois l'augmenter, & je la deſtinois aux frais de votre mariage.... Mon mariage!... Ah, je ne me marierai jamais!... Toutes mes eſpérances de bonheur ſont détruites! .... Et ces vingt-quatre mille francs que vous allez emprunter vont vous coûter toute l'aiſance de votre vie!.... Non, j'ai pour huit ou dix mille francs de bijoux, je les vendrai, & je me déferai auſſi de mon petit cabinet de tableaux qui vaut bien ſix cent louis; ainſi.... Ah, Dieu! vos tableaux, le ſeul goût que vous

ayez! .... Ah, mon père, que vous me rendez coupable!.... = Vous l'êtes en effet! Vous ne me coûtez que des sacrifices, mais vous pouviez perdre l'honneur, & par conséquent me coûter la vie. Si M. de * * * n'eût pas quitté la partie, s'il vous eût gagné une somme que j'eusse été dans l'impossibilité de payer.... = Ah, quelle affreuse supposition! .... Mais, il est vrai, j'avois perdu la tête! .... = Et c'est ce qui arrive toujours quand on joue un jeu au-dessus de ses facultés; ainsi, l'on perd en dupe, & l'on ne gagne pas d'une manière légitime, puisqu'en général le joueur qui gagne a, sur celui qui perd, l'extrême avantage de se posséder, & d'avoir parfaitement sa tête[1]. Par exemple, croyez-vous que les quarante-huit mille francs que M. de * * * recevra demain soient un argent bien acquis? Non sûrement, car si vous eussiez conservé votre sang-froid, vous

1 Réflexion utile, surtout pour les jeunes Princes. Il est généralement reconnu que, dans une société de Joueurs, le plus riche a sur les autres un avantage énorme à la longue, parce qu'il conserve mieux son sang froid, & qu'en risquant plus d'argent il ne risque pas de se mettre à l'aumône. Un Prince peut ruiner un Particulier dans une séance, il peut l'obliger à vendre, pour le payer, la seule Terre qu'il possède; & ce Particulier, avec le *plus grand bonheur*, ne peut ruiner le Prince!....

ne les auriez point perdus.... = Cette ſeule réflexion ſuffit pour faire abhorrer les jeux de haſard.... = On en peut faire beaucoup d'autres ſur ce ſujet, mais je vous les épargnerai; je ſuis certain que vous ſentez toute l'étendue de votre faute, je la pardonne, & ne vous en parlerai jamais .... = O Ciel, quel excès d'indulgence!.... = Cependant, Charles, cette indulgence doit vous effrayer; ſongez qu'elle vous rendroit entièrement inexcuſable ſi vous retombiez jamais dans un égarement de ce genre .... = Ah, mon père, ne le craignez pas, je vous donne ma parole d'honneur la plus ſacrée de ne jouer de ma vie aux jeux de haſard. = Je la reçois & j'y dois compter, car vous ſeriez le plus ingrat & le plus mépriſable des hommes ſi vous y manquiez. Après cette explication, Charles m'exprima ſa reconnoiſſance de la manière la plus touchante, enſuite il me laiſſa voir toutes les inquiétudes qu'il éprouvoit que cette perte au jeu ne nuisît à ſa réputation, & ne fît tort au projet ſi cher que nous avons formé; je ne l'ai raſſuré que juſqu'à un certain point, en lui diſant qu'Adèle ne ſe marieroit sûrement pas avant deux ou trois ans; qu'ainſi, dans cet eſpace, il pourroit prouver

qu'il étoit entièrement exempt du vice dont cette aventure alloit le faire accuſer pendant quelque temps.

En effet, ou je le connois bien mal, ou cette folie ſera la dernière de ce genre qu'il fera jamais ; il a de l'honneur, de la délicateſſe, de l'eſprit, il ſait s'occuper, ainſi je ſuis perſuadé que la leçon d'avant-hier l'a corrigé pour la vie, & d'autant plus ſûrement qu'il n'a au fond nulle paſſion pour le jeu. Puiſſiez-vous, Monſieur, d'après ce récit, avoir la même opinion ! Du moins, ſongez que mon petit-fils n'a que vingt ans, & que pluſieurs années s'écouleront encore avant que Madame d'Almane s'occupe ſérieuſement du ſoin de choiſir un époux à la charmante Adèle ; ainſi ne précipitez point votre jugement, & ne m'arrachez pas entièrement une eſpérance qui fait tout le bonheur de ma vie.

LETTRE XIV.

Le Baron à M. d'Aimeri.

De Florence.

ASSUREMENT, Monſieur, mon opinion ſe rapporte à la vôtre ; n'en doutez pas, je crois, comme vous, que le Chevalier de Valmont ne jouera jamais aux jeux de haſard : la meilleure leçon qu'il ait reçue n'eſt pas d'avoir perdu deux mille louis, mais de vous enlever, en un moment, le fruit d'une économie de douze ans, & d'une économie dont il étoit l'objet ; de vous voir vendre, pour payer ſa folie, & vos bijoux & vos tableaux : voilà ce qui doit corriger, pour la vie, un jeune homme ſenſible & généreux. D'ailleurs, je penſe abſolument, comme vous, que le Chevalier de Valmont n'eſt pas fait pour avoir la paſſion du jeu ; ſi vous ne l'aviez pas élevé de manière à l'en préſerver, envain aujourd'hui vous eſſayeriez de l'en garantir. Un jeune homme élevé comme ils le ſont preſque tous en général, n'ayant ni ordre, ni principes, ni mœurs, & depuis l'enfance accoutumé à penſer que les

richeſſes peuvent procurer de la conſidération, parce qu'il a vu ſes parens faire des dettes pour étaler du faſte, & des baſſeſſes pour avoir de l'argent ; ce jeune homme à dix-huit ans ſera rempli de la vanité la plus puérile ; quelle que ſoit ſa fortune, il voudra avoir des bijoux, des habits magnifiques, de ſuperbes chevaux, les voitures les plus élégantes, *une petite maiſon* bien recherchée, &c. Ne pouvant ſuffire à toutes ces dépenſes, il cherchera dans le jeu les reſſources dont il a beſoin. Peu lui importe que la réputation de joueur nuiſe à ſon établiſſement, à ſon avancement : ce n'eſt pas un mariage convenable qu'il veut faire, ce ne ſont pas des places, des honneurs qu'il deſire ; il eſt décidé à ne point ſe marier, ou à ne ſe marier que pour de l'argent ; & ſi jamais il montroit de l'ambition, il ne deviendroit courtiſan que par l'eſpoir de s'enrichir. Malheureux père d'un tel fils, n'accuſez que vous-même de ſes déréglemens & de ſa cupidité ! Si vous l'avez élevé, c'eſt votre faute ; ſi vous dédaignâtes de préſider à ſon éducation, c'eſt votre faute encore. Pourquoi chargeâtes-vous un étranger de votre emploi le plus ſacré, le plus important, pour travailler à la fortune de ce même

fils

fils ? Vous deviez plutôt vous occuper de son bonheur : il vaudroit mieux qu'il fût vertueux & modéré, que riche, vicieux & dissipateur. Qu'avez-vous gagné en obtenant quelques grâces lucratives, un gouvernement, des pensions, quand votre fils vous déshonore & vous force à vendre vos terres ?... Mais écartons cet horrible tableau, & pour en perdre le souvenir, tournons nos regards sur nous-mêmes, parlons de nos enfans ; parlons de Théodore & du Chevalier de Valmont. Soyez tranquille sur l'avenir ; vous avez donné à votre fils des principes de religion, le goût des bienséances & des mœurs, le mépris du faste & la noble ambition de se distinguer par les qualités réunies de l'esprit & du cœur. Avant même de penser à ma fille, il a prouvé qu'il étoit incapable de se laisser tenter par un intérêt sordide, en refusant d'épouser une personne très-riche, mais dont la naissance n'étoit pas assortie à la sienne. Il va revoir Adèle..... l'amour achèvera ce que vos soins & votre exemple ont commencé. Telles sont mes espérances, puissent-elles se réaliser pour notre bonheur commun !

Permettez-moi, Monsieur, de vous recom-

mander une chose que je regarde comme très-importante, c'est d'exiger du Chevalier de Valmont qu'il se rende le compte le plus exact de sa dépense; s'il n'a point d'ordre, il fera des dettes; & l'embarras de les payer pourroit, par la suite, lui faire naître la tentation de jouer encore. Sous prétexte de vous débarrasser d'un soin importun, engagez-le à se charger aussi d'une partie de votre dépense journalière. C'est ce que je pratique avec Théodore depuis six mois; c'est lui qui arrête & qui paye toutes les semaines les mémoires de mon Valet-de-chambre; & si j'ai besoin d'un habit, c'est lui qui me l'achette. Adieu, Monsieur; si la petite folie du Chevalier cause le moindre embarras dans vos affaires, j'ai chez M. Girard, rue Saint-Nicaise, quinze mille francs dont je vous supplie de disposer; j'écris en conséquence à M. Girard par ce même Courier.

Vous ne me parlez point de ma nouvelle maison, je me flatte cependant que vous avez été la voir. Le Vicomte de Limours qui s'est chargé de me la faire bâtir en mon absence, sur des plans que j'ai laissés, me mande qu'elle est commode & gaie, & que les appartemens de mes enfans, de mon *gendre* & de ma *belle-fille* sont très-

agréables. Je vous prie d'y mener le Chevalier de Valmont, & de ne pas négliger de lui faire voir le logement destiné à mon *gendre*. Adieu, Monsieur; ayez la bonté de m'adresser votre réponse à Turin.

LETTRE XV.

La Baronne à Madame d'Oſtalis.

De Turin.

JE partirai d'ici le 25, ma chère fille, & j'eſpère que, lorſque vous recevrez cette lettre, vous ſerez prête à vous mettre en route pour aller m'attendre à B***. La Vicomteſſe me mande que les affaires de M. de Limours la retiendront à Paris juſques vers la fin de Mai; ainſi, nous nous retrouverons ſeules à B***, au moins pendant ſix ſemaines; & malgré ma vive amitié pour la Vicomteſſe je n'en puis être fâchée, car, après une abſence auſſi longue, j'ai tant de queſtions à vous faire, tant de choſes à vous dire!....

J'approuve fort le deſir que témoigne M. d'Oſtalis d'entrer dans les négociations; il a de la prudence, de l'inſtruction, il parle avec facilité pluſieurs langues; il a d'ailleurs une figure ouverte, agréable & noble, & ce dernier avantage, quoique frivole, n'eſt cependant pas inutile dans un homme en place, & ſur-tout un Ambaſſadeur qui doit *attirer*, *gagner*, *concilier*; ce qu'on ne peut

faire que bien difficilement avec un extérieur ignoble, repouſſant, & des manières empéſées & gauches.

Je crois, ma chère fille, que vous ſerez contente du préſent que vous rapporte Adèle; c'eſt un charmant porte-feuille de deſſins, une jolie collection d'Ariettes Italiennes & un aſſortiment de ſouffres (1), où vous trouverez les empreintes de tous les plus beaux antiques dont les cabinets d'Italie ſoient ornés. Adèle poſſède une collection ſemblable, & s'eſt amuſée à la ranger ſuivant un ordre chronologique, de manière qu'elle s'eſt formé, en douze tiroirs, plusieurs ſuites très-complettes de Mythologie & d'Hiſtoire Grecque & Romaine. Cet aſſortiment complet, mais rangé ſans ordre, coûte douze ou quinze louis. Il me ſemble qu'on devroit faire ce préſent à toutes les jeunes perſonnes qui deſſinent, en exigeant qu'elles claſsâſſent tous ces ſouffres, ainſi qu'a fait Adèle; en s'amuſant elles acquerreroient un goût de deſſin également pur, élégant & correct; elles prendroient une idée juſte du coſtume antique, & elles retraceroient à leur mémoire tous les traits

1 Une compoſition faite pour prendre exactement les empreintes des Pierres gravées.

les plus intéreſſans de la Mythologie & de l'Hiſtoire ancienne.

Non, ma chère fille, je ne ſuis enchantée ni des Opéras Italiens, ni des ſalles de Spectacles, que j'imaginois infiniment plus belles; elles ſont ſpacieuſes, mais leur forme manque d'élégance; à l'égard des décorations, il me ſemble qu'en général, la perſpective eſt mieux entendue dans les nôtres. Les Italiens font un grand uſage des *tranſparents*; ce genre de décorations eſt éblouiſſant, mais il ne repréſente rien de vrai, rien qui ſoit dans la nature, & ne peut convenir qu'à des ſujets de féeries. J'ai vu des Théâtres aſſez grands pour pouvoir contenir une troupe nombreuſe de guerriers montés ſur de véritables chevaux; mais ces pauvres chevaux marchoient avec tant de peine ſur des planches, ils jouoient ſi mal leurs rôles, les Cavaliers les conduiſoient ſi gauchement, & ces Héros paroiſſoient avoir une telle peur de tomber, que j'ai trouvé ce Spectacle beaucoup plus ridicule qu'étonnant. J'ai entendu pluſieurs Opéras dont la muſique m'a paru excellente, quoiqu'en général la ſcène ſoit négligée & monotone. Les Acteurs jouent mal, ſans cependant jouer ridiculement; *les Princeſſes* ſont miſes

comme les *Nobles Génoiſes*; elles ont d'énormes paniers qui leur donnent beaucoup de diſgrâces. L'Amant ou la Maitreſſe, dans la ſcène la plus paſſionnée, ne manquent jamais, au moment du *point d'orgue*, de ſe tourner bruſquement le dos, apparemment pour n'avoir point de diſtraction, & le public fait recommencer les morceaux qui lui plaiſent, ce qui détruit toute illuſion.

Je crois qu'on peut aſſurer que le goût du chant eſt porté à ſon plus haut degré de perfection en Italie; toutes les voix de femmes paroiſſent charmantes, parce qu'elles ſont toujours naturelles; on les exerce à la légèreté & non à forcer le ſon, ou à le donner de la gorge, défaut de preſque toutes les Chanteuſes Françoiſes. Les Italiennes au contraire ne dénaturent jamais leur voix, & elles l'adouciſſent dans les hauts, ce qui produit des ſons d'une juſteſſe & d'une pureté raviſſantes. J'ai vû en Italie pluſieurs ballets pantomimes dans le genre noble, parfaitement compoſés & bien exécutés, entr'autres celui d'Orphée qui m'a fait le plus grand plaiſir; mais les ballets bouffons ſont d'une platitude & d'une indécence que nous ne trouverions pas tolérables aux ſpectacles de la foire Pour leur muſique concertante,

je vous assure qu'elle n'est pas, dans son exécution, supérieure à la nôtre, & que nous sommes plus délicats sur *l'ensemble* & *l'aplomb*, que les Italiens mêmes. Adieu, ma chère fille, quand je vous verrai, je vous dirai quels sont les Compositeurs Italiens que j'aime le mieux, car un jugement de cette importance ne peut se confier à la poste. Adieu, mon enfant : dans six semaines je vous embrasserai; vous verrez Adèle, je vous entendrai dire : *Qu'elle est grandie ! qu'elle est jolie ! qu'elle est aimable !*.... Dans six semaines je serai en France, à B*** avec vous !.... mais en attendant, ce vilain Mont-Cenis nous sépare, & je suis à Turin ! & j'y dois rester encore un siècle, un grand mois ! .... O quel bonheur de se retrouver dans sa Patrie après deux ans d'absence ! voilà le plus grand plaisir que les voyages puissent procurer.

LETTRE XVI.

La même à la même.

J'AI lû avec un plaiſir extrême, mon enfant, les détails que vous me faites ſur vos filles; j'ai ſeulement blâmé une choſe qui me paroît mériter une explication un peu approfondie. Vous donnez à vos filles de l'argent pour leurs *menus plaiſirs*; vos filles n'ont que dix ans, elles ſont trop jeunes pour faire de bonnes actions.

Duclos a dit: [1] « Tout ce que les Loix exi-
» gent, ce que les mœurs recommandent, ce
» que la conſcience inſpire, ſe trouve renfermé
» dans cet axiôme ſi connu & ſi peu développé:
» *ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas*
» *qui vous fut fait.* L'obſervation exacte & pré-
» ciſe de cette maxime fait la probité. *Faites à*
» *autrui ce que vous voudriez qui vous fut fait*,
» voilà la vertu. Sa nature, ſon caractère diſtinctif
» conſiſte dans *un effort ſur ſoi-même, en faveur*
» *des autres.* C'eſt par cet effort généreux qu'on

1 Conſidérations ſur les mœurs.

» fait un ſacrifice de ſon bien-être à celui d'autrui ».

On peut donner de la probité à un enfant, parce que la probité eſt fondée ſur une juſtice qui ſe trouve dans tous les cœurs, & dont l'eſprit le plus borné pourra concevoir les principes ; mais on ne rendra point un enfant *vertueux*, parce qu'il n'eſt pas fait pour atteindre la perfection, ou même pour en approcher. Si vous voulez qu'un enfant, à dix ans, ſoit un Savant, un Bel-eſprit, qu'il ſache le Grec, qu'il diſſerte ſur les beautés de l'Iliade, & qu'il ſente les grâces, le charme de la Fontaine, & la ſublimité de Corneille, il ne ſera jamais qu'un pédant & qu'un ſot. De même, ſi vous exigez de lui de la bienfaiſance, ſi vous prétendez qu'il ſoit un *Sage*, un *Héros*, un *Saint*, toutes les bonnes actions que vous lui ferez faire ne lui paroîtront que pénibles ; il oubliera le but & l'objet, il ne ſe rappellera que le ſacrifice, & il trouvera la vertu trop auſtère & trop exigeante pour pouvoir l'aimer jamais. Un autre inconvénient de cette pernicieuſe méthode eſt de donner à un enfant des idées fauſſes qui lui feront confondre le *devoir* & la *perfection*, la *probité*, la *vertu* ; de manière qu'il n'aura de ſa vie des principes ſolides & inébranlables ; il ſe re-

procherа comme des crimes des actions innocentes; deviendra superstitieux, intolérant; il sera tourmenté par les plus vains scrupules; ou bien (ce qui est beaucoup plus probable) rébuté de tant de pratiques qu'il regarde comme indispensables, il les abandonnera toutes, & tombera dans les plus grands égaremens.

Bornez-vous donc à donner à vos filles une exacte probité, formez, assurez bien leurs principes, n'exigez d'elles que ce que les Loix & la Religion nous prescrivent *comme des devoirs indispensables :* celui qui se pénétreroit véritablement de l'esprit de l'Évangile, seroit sans doute le plus humain & le plus parfait des hommes; mais la Bonté divine, en nous montrant la vertu dans toute sa sublimité, nous la fait admirer & chérir, nous exhorte à la suivre, mais ne nous l'ordonne pas, ne nous prescrit point la perfection, & n'exige rigoureusement de nous que la foi, unie à des mœurs pures & à la probité; l'aumône même (ce devoir sacré pour tous les cœurs sensibles) n'est dans l'Évangile qu'un conseil, qu'une exhortation, & non un précepte positif.

Il est cependant nécessaire que les enfans ayent une idée de la vertu, & qu'ils soient accoutumés

de bonne heure à l'admirer ; offrez-leur en l'image auguſte & ſacrée ; qu'ils en trouvent l'empreinte & le modèle dans vos actions & dans votre conduite ; prouvez-leur à la fois, & qu'elle exiſte, & qu'elle rend heureux, & ſoyez sûre qu'ils la chériront un jour. Inſenſiblement le deſir d'obtenir la conſidération dont vous jouiſſez, les éloges qu'on vous donne, les portera à vous imiter ; bientôt la pitié ſe développant dans leurs âmes, leur fera comprendre une partie des charmes attachés à la bienfaiſance ; un enfant ſenſible (comme Adèle, par exemple,) peut même éprouver ce mouvement bien long-temps avant l'âge de dix ans. Adèle, à ſix ou ſept ans, trouvoit un plaiſir inexprimable à donner pour obliger, ou pour ſoulager la miſère de quelque infortuné ; n'ayant point d'argent, elle donnoit avec une extrême ſatisfaction (lorſqu'on le lui permettoit) ou une de ſes robes à une petite-fille qu'elle voyoit preſque nue, ou un de ſes joujoux à ſon frère ; mais ces différentes actions n'étoient ni preſcrites ni même conſeillées. Si elles n'euſſent pas été volontaires, Adèle les auroit fait à regret ; d'ailleurs, ces dons ne pouvoient s'appeler des ſacrifices ; elle avoit peu de mérite à donner une vieille robe ou un

joujou dont elle étoit lasse, car jamais elle n'offroit le plus nouveau; ainsi, elle étoit ce qu'on peut être de mieux dans l'enfance : *obligeante*, mais elle n'étoit pas *bienfaisante*. A dix ans, elle commençoit à être profondément touchée des grands exemples de vertu; cependant je crois que si je lui eusse donné alors de l'argent pour ses menus plaisirs, tout l'argent eût été employé en chiffons : aussi n'en a-t-elle eu qu'à douze ans & demi; & à cette époque, je ne lui ai point dit : Je veux que vous soyez *charitable*, mais j'ai produit des scènes, des événemens qui lui ont fait sentir qu'elle l'étoit : c'est son cœur & sa raison qui l'ont rendue bienfaisante. Ensuite elle m'a demandé, à cet égard, des conseils, & j'ai fortifié sa vertu naissante par des raisonnemens, par mon approbation & des preuves d'estime.

Attendez-donc avec patience le développement du cœur & de l'esprit de vos Élèves, & songez qu'en vous pressant, loin de perfectionner l'un ou l'autre, vous ne feriez que gâter l'ouvrage de la nature. Le Jardinier, avec beaucoup de soins & d'art, parvient bien à faire mûrir quelques fruits avant la saison qui les donne, mais ces fruits ne valent jamais rien.

Adieu, ma chère fille ; nous partons, grâces au Ciel, dans six jours, & nous sommes dans des transports de joie qui ressemblent à de la folie. Adieu, chère enfant ; je vous écrirai encore samedi ; embrassez pour moi Diane & Séraphine.

LETTRE XVII.

Le Comte de Roſeville au Baron.

DANS ma dernière Lettre, que vous avez dû recevoir à Naples, mon cher Baron, je vous mandois que le mariage de Stoline étoit arrêté avec un riche Négociant, & que mon jeune Prince, entièrement guéri d'une fantaiſie qui m'a cauſé tant d'inquiétudes, avoit appris cette nouvelle avec une très-légère émotion; mais tout a bien changé depuis, & vous allez juger ſi j'ai dû reſſentir de vives alarmes!

Il y a environ quatre mois que le Comte de Stralzi eſt revenu des Provinces qu'il a parcourues par ordre du Prince; nous avons confronté ſes Mémoires avec ceux du Baron de Sulback, & nous avons trouvé que les deux voyageurs ſe contrediſoient preſque ſur tous les points. Le Prince, eſtimant véritablement le Baron de Sulback, penchoit beaucoup à le croire de préférence: Je penſe, lui dis-je, comme vous; j'ai la meilleure opinion du caractère & de l'eſprit de M. de Sulback, mais je ne l'ai point vu à

l'épreuve ; ainſi, je puis me tromper : d'ailleurs, il eſt poſſible qu'avec de bonnes intentions, il ait mal jugé ; c'eſt une choſe qui mérite d'être approfondie, d'autant mieux qu'il eſt abſolument néceſſaire que vous connoiſſiez au vrai l'état des Provinces que vous gouvernerez peut-être un jour. = Comment donc faire pour m'éclaircir ? . . . . = Aller vérifier vous-même le rapport qu'on vous a fait . . = Je ſerois charmé de voyager . . . & je vois qu'en effet un Prince doit tout examiner par lui-même, s'il veut connoître la vérité . . . . = Oui ſans doute, mais ſouvenez-vous auſſi qu'il ne doit prendre une telle peine que pour les choſes réellement importantes ; il eſt impoſſible qu'il puiſſe tout éclaircir par lui-même ; les petits détails ne ſont pas faits pour lui, il ne pourroit y entrer ſans ſe rétrécir l'eſprit, & ſans perdre de vûe les grands objets dignes de l'occuper . . . . = Il me ſemble qu'il faut ſurtout qu'un Prince connoiſſe parfaitement ſes Miniſtres, & que s'il n'a pu trouver les occaſions d'éprouver leur probité, leur intelligence, il ne les choiſiſſe du moins que ſur une réputation ſans tache & ſolidement établie. = Aſſurément, &, dans ce cas, il doit non-ſeulement conſulter la voix publique, mais faire

encore

encore des recherches particulières ; il faut qu'il ſache, ainſi que le recommande l'Abbé Duguet : « Comment ils ſe ſont conduits juſques-là, de » quoi ils ſe ſont mêlés, quelles liaiſons ils ont » eues, comment ils ont gouverné leur propre » bien ; quelle autorité ils ont dans leur fa- » mille, quelles vûes ils ont ſuivies dans l'établiſ- » ſement de leurs enfans, quelle délicateſſe ils » ont fait paroître ſur des biens mal acquis ou » douteux, pour ne les point mêler avec les leurs » par des alliances ; avec quelle régularité ils ont » payé des dettes dont ils étoient chargés, mais » qu'ils n'avoient point contractées ; avec quelle » équité ils ont terminé des procès qu'ils n'avoient » pu éviter, &c. » Mais, reprit le Prince, comment s'y prendre pour être informé avec exactitude de tous ces détails ? == Il faut charger ſecrétement pluſieurs perſonnes de prendre ces informations, & confronter enſuite les témoignages ; d'ailleurs, on peut facilement acquérir des éclairciſſemens qui ne roulent que ſur des faits, il ſuffit de queſtionner & de ne croire ni les amis ni les ennemis des gens qu'on veut connoître, ni ceux qui pourroient avoir des prétentions à ces mêmes emplois. == C'eſt alors qu'un

ami peut être bien utile au Prince qui desire & qui cherche la vérité ! .... = Vous mériterez d'être aimé pour vous-même, vous le ſerez, j'ai l'orgueil de le croire, & je ſuis sûr auſſi que vos amis ſeront aſſez eſtimables pour mériter d'être conſultés par un grand Prince; cependant gardez-vous d'accorder jamais une confiance aveugle; deſirez, recherchez les conſeils de l'amitié; mais peſez-les & ne les ſuivez qu'après une profonde réflexion; ſongez que le plus vertueux & le plus éclairé des hommes peut ſe tromper: ainſi, ne formez point de réſolutions ſans conſulter, ne recevez point d'avis ſans les examiner mûrement, & quel que puiſſe être le mérite de votre ami, ne vous laiſſez jamais décider par lui ſeul dans le choix des perſonnes que vous voudrez employer; il eſt poſſible qu'il ſoit prévenu, mal diſpoſé; il eſt homme; enfin .... il peut être injuſte un moment.

Quelque temps après cette converſation, le Chevalier de Murville m'apprit que Mirandel, ce jeune Négociant qui devoit épouſer Stoline, venoit de retirer ſa parole ſans vouloir expliquer les raiſons d'un procédé qui nous parut très-extraordinaire, d'après la paſſion que ce jeune

homme avoit montrée pour Stoline. J'engageai le Chevalier de Murville à ſe charger encore de chercher un autre mari ; il me répondit qu'il avoit déjà penſé à un homme abſent alors de ***, mais qui reviendroit ſûrement avant deux mois. Le ſurlendemain le Chevalier m'écrivit que Mirandel ſe promenoit toujours aux environs du lac **** & de l'habitation de Stoline, & qu'il croyoit qu'on pourroit renouer cette affaire ; je l'autoriſai à faire quelques tentatives qui n'eurent aucun ſuccès, & nous renonçâmes entièrement à ce projet de mariage. Le 6 du mois dernier, le Prince vit le Comte de Stralzi un moment le matin, & lui propoſa de le ſuivre à la chaſſe ; le Comte s'en excuſa ſous je ne ſais quel prétexte, & ſortit avec un air de préoccupation qui me frappa. A l'inſtant où nous allions partir, on vint dire au Prince qu'un vieil Officier, auquel il avoit donné rendez-vous, arrivoit & attendoit ſes ordres. Oh, dit le Prince, il vient trop tard, l'heure que j'avois indiquée eſt paſſée, dites que je pars pour la chaſſe. Ce pauvre homme, repris-je, ſe flattoit que vous écouteriez aujourd'hui le récit de ſes infortunes, il va s'en aller déſeſpéré .... = Mais c'eſt ſa faute, pourquoi manque-

t-il l'heure que je lui ai fait donner ?.... = Il n'eſt pas là pour vous expliquer les raiſons de ce retard, peut-être en a-t-il de bonnes. Eh bien, dit le Prince avec un peu d'humeur, qu'on le faſſe entrer. Un moment après, nous vîmes paroître un vieillard vénérable avec un viſage pâle & abattu, & un bras en écharpe. Monſieur, lui dit le Prince, M. de Sulback ne vous avoit donc pas prié de ma part de vous trouver ici à dix heures ?... = Pardonnez-moi, Monſeigneur, répondit l'Officier, d'un ton interdit & tremblant. Cependant, reprit le Prince, il eſt près de midi. Ces paroles prononcées d'un ton impérieux & de reproche, intimidèrent tellement ce malheureux vieillard qui n'avoit jamais paru à la Cour, & qui voyoit pour la première fois le fils de ſon Souverain, qu'il ne put répondre. Il balbutia quelques mots entrecoupés, & baiſſa les yeux. Je vis qu'il étoit hors d'état de parler de ſon affaire, & voulant lui donner le temps de ſe remettre de ſon trouble, je m'approchai de lui : Vous demeurez peut-être loin du Palais, lui dis-je.... = Oh, ce n'eſt pas cela, j'ai été retardé .... par un *petit accident* .... = Quel accident, demanda le Prince d'un ton plus humain ? .... = Un accident .... qui

ne mérite pas.... C'eſt.... que .... je me ſuis caſſé le bras ce matin. O Ciel, s'écria le Prince, ce matin ! & vous êtes venu .... & vous reſtez debout, pouvant à peine vous ſoutenir ſur vos jambes !.... En achevant ces paroles, le Prince tire précipitamment un fauteuil, & prenant affectueuſement le vieillard par la main, l'invite à s'aſſeoir. Qui, moi, dit l'Officier, ſe peut-il que Monſeigneur faſſe attention ! .... Repoſez-vous, interrompit le Prince, en le faiſant aſſeoir, & lui tenant toujours la main .... = Ah, Monſeigneur, quelle bonté !.... quelle bonté ! .... L'Officier n'en put dire davantage, ſes pleurs lui coupèrent la parole .... Eh quoi donc, reprit le Prince, vous étonnez-vous de me trouver de l'humanité ? = Ah, Monſeigneur, vous me dédommagez dans ce moment de quarante ans de malheurs ! .... Ici le Prince eſſuya ſes yeux remplis de larmes, & après un inſtant de ſilence : Il eſt impoſſible, dit-il, que vous puiſſiez m'expliquer votre affaire aujourd'hui, vous êtes trop ſouffrant, je ſuis même au déſeſpoir que vous ſoyez venu.... = Monſeigneur, je venois vous implorer pour mon fils ! .... = Donnez-moi votre Mémoire, & comptez ſur mon activité & mon plus tendre intérêt .... Alors le vieillard, trop

pénétré pour pouvoir répondre, tira ſon Mémoire de ſa poche, le préſenta au Prince, & ſe leva pour ſortir. Le Prince, voyant qu'il tremblioit & marchoit avec peine, le ſoutint ſous le bras, & le conduiſit ainſi juſqu'à la porte, quoique le Vieillard, auſſi confus que touché de la bonté du Prince, n'acceptât pas ſans quelque réſiſtance le ſecours qu'il lui offroit, & qu'il ſe débattît doucement en pleurant de joie, & en témoignant ſa ſurpriſe & ſa reconnoiſſance par des exclamations redoublées. Quand il fut parti: Eh bien, dis-je, Monſeigneur, penſez-vous qu'il fût *excuſable* de ne pas ſe trouver à l'heure préciſe que vous aviez indiquée? Vous repentez-vous maintenant d'avoir différé votre chaſſe? .... = Ah Dieu, ce malheureux qui venoit, malgré la ſouffrance qu'il éprouve... ſi j'avois refuſé de l'entendre, quel eût été ſon déſeſpoir! .... = Ne balancez donc jamais à ſacrifier vos plaiſirs à l'humanité, ou, pour mieux dire, qu'aucun *plaiſir* ne vous attache aſſez pour que le ſacrifice vous en parût véritablement pénible. Vous ne devez rien aimer avec paſſion que la vertu & la gloire. = Combien je me repens auſſi d'avoir reçu d'abord ce pauvre vieillard avec une ſéchereſſe qui a paru

lui faire tant de peine! .... = En effet, vous l'avez cruellement intimidé! Cet homme qui, pendant quarante ans, a ſervi l'État avec valeur, cet homme couvert d'honorables bleſſures, & qui vit toujours de ſang-froid les ennemis & le danger, ce brave & vénérable vieillard trembloit devant vous, devant un enfant de ſeize ans! .... Dites-moi, Monſeigneur, vous enorgueilliſſez-vous d'inſpirer un ſemblable mouvement? .... = Au contraire, j'en ſuis humilié, & ſurtout affligé. Je vois que cet homme me croyoit inſenſible, dur, impérieux, puiſqu'il ſe troubloit & ſe déconcertoit ſi facilement .... = Il vous ſuppoſoit l'orgueil inſenſé qui caractériſe les Tyrans .... il n'imaginoit pas qu'un bras caſſé pût vous faire excuſer ſon retard; il n'oſoit même en parler, & n'appeloit ce malheur qu'un *petit accident*!.. il penſoit que vous ne conſidériez les hommes d'un état obſcur que comme des êtres d'une eſpèce inférieure à la vôtre; il connoiſſoit toute l'abſurdité d'une ſemblable opinion, mais il avoit beſoin de vous, il trembloit! .... Beaucoup de Princes ſont aſſez bornés pour s'applaudir en ſecret d'inſpirer cette eſpèce de crainte ſervile; ils ne ſavent pas qu'elle eſt toujours accompagnée de

mépris & d'aversion ; la hauteur, le dédain, le caprice & l'humeur, unies à la force, peuvent se rendre redoutables, & faire des esclaves qui se vengeront de leur abaissement par la haine, mais la vertu seule imprime le respect & peut obtenir des hommages sincères. Souvenez-vous, Monseigneur, de votre plus beau titre, de votre première dignité ; n'oubliez point que vous êtes homme, & que vous ne pourriez avilir un autre homme sans vous dégrader vous-même. Le Prince convint de la vérité de ce raisonnement, ensuite il parla encore du vieillard, & il ajouta : Que son affaire réussisse ou non, ce pauvre homme ne sera pas venu inutilement chez moi avec son bras cassé, car il touchera demain matin le premier quartier d'une pension que je lui assurerai pour toute sa vie ; ensuite je lui demanderai pourquoi il avoit de moi une opinion si étrange, car enfin je n'ai rien fait qui dût me donner la réputation d'être absurde.... Cela est vrai, repris-je ; mais cet homme n'est jamais venu à la Cour que pour y solliciter des Commis, souvent insolens, & des Ministres quelquefois remplis de morgue & d'humeur. Peut-être rebuté, maltraité des uns & des autres, il en aura conclu que le pouvoir & l'autorité ren-

dnient dur, injuſte & mépriſant, & que les Maîtres de tous ces gens-là devoient être encore bien plus intraitables & beaucoup moins humains. = Il eſt triſte pourtant qu'un Prince perde l'amour d'une partie de ſes ſujets, parce que ſes Miniſtres ont de l'humeur, de la rudeſſe & de la pédanterie !..... = Heureuſement, répondis-je, que ce mal n'eſt pas ſans remède.... Dans cet inſtant on vint demander au Prince ſi ſon intention étoit toujours d'aller à la chaſſe; quoiqu'il fût tard, il parut le deſirer, & j'y conſentis en l'aſſurant que nous y reſterions même juſqu'à la nuit, s'il en avoit envie. Le Prince profita de la permiſſion; car, à la nuit tombante, nous étions encore à ſix lieues de ***. Je propoſai alors au Prince d'aller regagner ſes voitures, & au moment où nous entrions dans un petit bois fort touffus, le cheval d'un des Écuyers du Prince, s'emporta & s'abattit. Le Prince & moi nous mîmes pied à terre, nous trouvâmes le jeune homme engagé ſous ſon cheval; on vint nous aider à le relever, & nous vîmes qu'il étoit couvert de ſang & grièvement bleſſé, ſur-tout à la tête. Le Prince étoit d'autant plus affecté, qu'il a pour ce jeune homme des bontés particulières. On envoya un Piqueur

chercher les voitures; mais le blessé ne pouvant se résoudre à faire six lieues dans l'état où il étoit, se ressouvint que le Comte de Stralzi possédoit un château dont nous ne devions pas être éloignés, & il supplia le Prince de l'y faire conduire. Un des Piqueurs dit qu'il savoit le chemin de ce château, qui n'étoit pas à un quart de lieue du bois où nous étions, & il ajouta que le château n'étant qu'à deux lieues de la petite ville ****, le blessé ne manqueroit ni de Médecin, ni de Chirurgien. Le Prince, par un mouvement de compassion que j'approuvai, voulut escorter le blessé jusqu'au château, afin de le recommander lui-même aux gens du Comte de Stralzi. Nous arrivâmes à six heures au château, & la nuit étoit déjà fort obscure. Quelques gens du Comte nous dirent que leur Maître étoit chez lui; ce qui nous surprit, car il avoit assuré le matin que des affaires importantes le retiendroient à *** le jour entier. Cependant tout le château est en rumeur, plusieurs domestiques courent chercher leur Maître, d'autres paroissent embarrassés de nos questions & nous répondent d'une manière équivoque. Notre nombreuse troupe rempliſſoit les appartemens, nous avions déjà établi le malade dans une cham-

bre commode, & nous le quittions pour aller regagner les voitures, ne ſachant point encore ſi le Comte de Stralzi étoit abſent, ou s'il ſe cachoit dans ſon château, lorſqu'en traverſant un grand ſalon, nous le vîmes enfin paroître. Il s'avança avec un air ſi déconcerté, on voyoit ſur ſa phyſionomie quelque choſe de ſi ſombre, & une émotion ſi extraordinaire, que le Prince & moi, également ſurpris & frappés, nous nous regardâmes avec une eſpèce d'effroi. Le Comte bégaya quelques excuſes que je n'entendis point: le Prince les yeux attachés ſur lui le regardoit fixement ſans l'écouter, & lui dit enfin en ſouriant: ſi je reviens jamais vous voir, je tâcherai de mieux choiſir mon moment. Le Comte rougit & voulut envain diſſimuler l'excès de ſon embarras; le Prince changea de diſcours, & lui recommanda ſon Ecuyer; enſuite il fit quelques pas pour ſortir. Dans cet inſtant, un cri perçant ſe fait entendre; nous treſſaillons tous; le Prince s'arrête; le Comte frémit & s'avance éperdu vers la porte qui s'ouvre impétueuſement..... Un ange, une figure céleſte, angélique, Stoline enfin paroît, s'élance dans la chambre, & courant ſe précipiter aux genoux du Prince, en élevant vers lui ſes deux bras

fortement tendus : ô Monſeigneur, s'écrie-t-elle, vous qui jadis tirâtes ma famille du ſein de la miſère & de la mort, daignez me conſerver le plus précieux de tous les biens !.... ſauvez-moi l'honneur !.... Ah ! raſſurez-vous, interrompit le Prince ; croyez que l'innocence & la beauté n'auront point envain imploré mon ſecours..... En diſant ces mots, il ſaiſit avec tranſport les deux bras de Stoline, il la relève, & la prenant par la main, comme s'il craignoit qu'elle ne voulût s'éloigner, ou qu'on eût la lui ravir, il ſe retourne avec fureur, il cherche des yeux le Comte de Stralzi ; mais il le cherche en vain, j'avois moi-même favoriſé ſa fuite..... Je fis ſigne à toute la ſuite qui nous entouroit, de me laiſſer ſeul avec le Prince ; & quand nous fûmes ſans témoin : Eh bien, Monſeigneur, lui dis-je, à quel parti vous arrêtez-vous ?.... Mais, reprit-il, vous le devinez ſûrement ; je veux conduire Stoline où elle deſirera que je la mène. Il prononça ces mots avec un ton qu'il n'avoit jamais pris avec moi. Je vis qu'un pouvoir ſupérieur au mien m'arrachoit dans cet inſtant toute mon autorité, & que le Prince affectoit même cet air d'indépendance, afin de m'ôter l'envie de m'oppoſer à ſes deſſeins.

j'étois sûr qu'il se révolteroit contre la force, & qu'il abuseroit de la douceur & de l'indulgence; je pris donc le parti de paroître ignorer absolument tout ce qui se passoit dans son âme, & avec un air de simplicité & de bonhommie qui le confondit. Certainement, dis-je, il est digne de vous, Monseigneur; de conduire Stoline dans un lieu honorable & sûr; mais auparavant sachons d'elle son histoire. A ces paroles la jeune fille rougit & répandit quelques larmes: elle nous conta « Que » le Comte de Stralzi, en revenant un jour du » jardin du Chevalier de Murville, l'avoit ren» contrée avec sa mère, se promenant dans la » campagne, qu'il lui avoit écrit plusieurs lettres, » qu'elle n'avoit lu que la première, ayant ren» voyé toutes les autres sans les ouvrir; qu'enfin » il avoit cessé totalement cette vaine poursuite. » Ce matin, continua-t-elle, j'étois, comme à » mon ordinaire, levée avec le jour: à peine » sortois-je de mon lit lorsqu'une vieille servante » entra dans ma chambre & me dit, qu'une de » nos voisines, que j'aime particulièrement, venoit » de m'envoyer prier d'aller sur le champ chez » elle: je sortis avec la servante, ce qui m'ar» rivoit quelquefois, ma mère ayant la plus

» grande confiance en cette malheureuse ; nous » traversâmes un immense verger, & nous nous » trouvâmes dans une allée d'ormes au bout de » laquelle j'apperçus une voiture arrêtée, ce qui » m'étonna ; car cet endroit est fort désert ; je » voulus prendre un autre chemin ; mais la » servante me dit que cette voiture appartenoit » au Prince, qui se promenoit sur les bords du » lac....» (ici Stoline s'arrêta en rougissant à l'excès ; il y eut un moment de silence.) Eh bien, reprit le Prince, avec une voix tremblante, vous crûtes donc que cette voiture étoit à moi ? = Oui, Monseigneur, &.... je ne changeai point de chemin.... = Ah, Stoline !.... si j'eusse été là !.... je vous aurois préservée de l'indigne outrage..... Enfin, interrompit-je, c'étoit le Comte de Stralzi ?..... = Non, Monsieur, c'étoit ses » lâches Émissaires ; ils me saisirent & me mirent » dans la voiture avec l'infame servante, qui » m'enveloppa la tête dans un mouchoir, de ma- » nière que je ne pouvois ni voir ni faire entendre » mes cris. On m'amena dans ce château, on » m'enferma dans une chambre, & une heure à » peu-près avant l'arrivée du Prince, je vis tout- » à-coup paroître le Comte de Stralzi : après avoir

» vainement mis en uſage pour me ſéduire, les » promeſſes, les proteſtations, les prières, il alloit » employer la violence, lorſqu'il entendit un » grand bruit de chevaux & de voitures : au » même moment on vint frapper à la porte, & » l'avertir de l'arrivée du Prince..... Il s'apperçut » ſans doute de la joie que cette nouvelle me » cauſoit, ſa fureur en redoubla ; après beaucoup » d'irréſolutions il me quitta & m'enferma dans » la chambre où j'étois. A peine fut-il parti que » je m'approchai de la fenêtre, je l'ouvris & je » la franchis ſans balancer ; je tombai ſur l'herbe, » & je me trouvai dans un petit jardin ; la porte » en étoit ouverte, je ſortis & j'entrai dans la » cour du château ; je rencontrai quelques Pi- » queurs du Prince, je les priai de me conduire ; » & ils me guidèrent juſqu'aux portes de cet » appartement ». Quand la dangereuſe Stoline eut fini ce récit, ... ô ciel ! m'écriai-je, à quels horribles excès les paſſions peuvent conduire !..... Quel bonheur pour vous, Monſeigneur, de pouvoir ſouſtraire l'innocence aux attentats du vice !... Mais il eſt ſept heures, ne perdons plus de temps ; Stoline ſans doute brûle du deſir de ſe retrouver dans les bras de ſa mère & de ſon père.....

A ces mots, la jeune fille, en pleurant, joignit les mains, & supplia le Prince de la faire conduire le soir même chez ses parens. Je vous y conduirai moi-même, reprit vivement le Prince. Je conçois, interrompis-je, que vous soyez acculé de rendre vous-même à ces honnêtes gens une fille qui doit leur être si chère; mais cette histoire va faire du bruit..... on saura que Stoline a été enlevée. Le public n'est que trop porté à dénaturer les faits & les actions les plus simples; si l'on sait que vous avez vous-même reconduit Stoline chez son père, croyez que plus d'une personne, par sottise ou par malignité, confondra le libérateur avec le ravisseur; ainsi, je vous conseille d'envoyer Stoline sous la garde du jeune Sulback. Mon air de simplicité, de confiance & de bonhommie, en désarmant le Prince, lui avoit absolument ôté toute envie de me braver, de manière qu'il m'écouta avec douceur. Il me représenta cependant que la maison d'Alexis Sedzen n'était qu'à trois lieues du château, & qu'en conduisant Stoline, nous ne retarderions notre arrivée à ** que d'une heure tout au plus. Je remarquai que cette circonstance ne faisoit rien à mon observation, & le Prince se rendit. Enfin, nous donnâmes

nâmes une voiture à Stoline, avec M. de Sulback pour l'eſcorter, & nous partîmes, & n'arrivâmes à ** qu'à neuf heures & demie du ſoir. Je prévins le Prince que j'allois, au moment même, rendre un compte exact au Prince, ſon Père, de notre aventure. Je revins au bout d'une demi-heure. Eh bien, me dit le Prince, que penſe mon père de la conduite du Comte de Stralzi? Il étoit inſtruit de tout; répondis-je: ce malheureux jeune homme, en s'évadant du château, eſt venu ſur le champ tout avouer à ſon oncle. Ce dernier a été ſe jeter aux pieds du Prince, votre père, pour implorer ſa clémence.... = Et qu'a répondu mon Père?.... = Qu'il vous donnoit le droit, Monſeigneur, de décider de la punition du coupable.... = A moi!.... = Oui, Monſeigneur, parce qu'étant mieux que perſonne informé de toutes les circonſtances de cette action, vous étiez en état de prononcer à ce ſujet un jugement équitable. Vous imaginez bien, Monſeigneur, continuai-je, que le Prince, votre Père, veut éprouver, dans cette occaſion, votre raiſon & votre juſtice, & que ſi vous prononciez un jugement trop ſévère .... = Cependant, le Comte de Stralzi mérite une punition .... = Oui ſans doute, mais

ſouvenez-vous d'une maxime que vous avez tant admirée quand vous l'avez lue :

« Il y a [1] une baſſeſſe dans la haîne, que la » grandeur d'âme ne peut ſouffrir. Le Prince doit » punir quelquefois quand il y eſt forcé, mais il » punit, comme les Lois, ſans aigreur, ſans » malignité, ſans ſe livrer au plaiſir de la ven- » geance ; il n'a d'autres intérêts que ceux du » Public, & il ne laiſſe point entrer dans ſon » cœur d'averſion ſecrète qui en trouble la » tranquillité & qui en altère la bonté & la » candeur. »

Enfin, Monſeigneur, continuai-je, réfléchiſſez-y, & dans deux jours vous rendrez une réponſe. Ce terme expiré : J'ai penſé, dit le Prince, que la jeuneſſe du Comte de Stralzi devoit porter à l'indulgence ; il me ſemble qu'il faut, non le perdre, mais chercher à le corriger ; ainſi, mon avis ſeroit de l'exiler ſeulement de la Cour pendant un an, & je deſirerois que mon Père eût la bonté de le voir, de lui prononcer lui-même cet arrêt, en ajoutant que, s'il réforme véritablement ſes mœurs, le ſouvenir de ſa faute

1 Inſtitution d'un Prince, par l'Abbé DUGUET.

ne l'empêchera de parvenir à aucun des honneurs dont ſa naiſſance le rend ſuſceptible, ſi ſa conduite n'y met pas d'obſtacle. Croyez-vous, ajoutai-je Prince, en rougiſſant, qu'il entre dans ce jugement de l'*aigreur* ou quelque *eſprit de vengeance* ? Non, répondis-je, on pourroit même dire que vous pouſſez trop loin la douceur & l'indulgence; mais le motif vous fait honneur & prouve une délicateſſe qui ſûrement engagera le Prince, votre Père, à ratifier ce jugement..... Je pouvois avec d'autant plus de raiſon louer le Prince ſur ſa modération, qu'il m'avoit avoué, dès le lendemain de ſon aventure, qu'il étoit paſſionnément amoureux; à ſeize ans & demi, ce ſentiment devenoit inquiétant. J'héſitois ſur le parti que j'avois à prendre, lorſque j'appris que Mirandel, ce jeune Négociant qui avoit dû épouſer Stoline, renouveloit ſa demande; il convenoit que le Comte de Stralzi l'avoit détourné de ce deſſein, en lui rendant ſuſpectes les bontés du Prince pour la famille d'Alexis Stetzen; l'aventure de l'enlèvement, en diſſuadant Mirandel, lui avoit rendu toute ſa paſſion; je voulus en profiter pour preſſer le mariage, mais Stoline elle-même y mit obſtacle; malgré les prières de ſon père, elle refuſa poſiti-

vement de pardonner à l'amant que l'amour & le repentir lui ramenoient. Je ne ſavois que penſer d'une ſemblable réſiſtance, quand le Prince, un matin, entrant dans mon cabinet, m'expliqua lui-même ce que je ſoupçonnois confuſément; il tenoit une Lettre ouverte, il avoit l'air ému, & la colère & l'indignation étoient peintes ſur ſon viſage. Je vous ai promis, me dit-il, de ne vous rien cacher; je viens de recevoir une Lettre, la voici, liſez-la. Je pris le papier, c'étoit une Lettre de Stoline, qui n'étoit que trop touchante; elle y conjuroit le Prince, *ſon Protecteur*, *ſon Libérateur*, *ſon ſeul appui ſur la terre*, de la défendre *des perſécutions* d'un homme auſſi tyrannique que léger, qui, après l'avoir *refuſée*, *calomniée*, vouloit enfin l'épouſer malgré *la juſte averſion* qu'elle avoit pour lui.... Eh bien, Monſeigneur, dis-je après avoir lu cette Lettre, je vois que c'eſt Stoline qu'on doit accuſer de légéreté, car elle avoit conſenti de fort bonne grâce, il y a quelques mois, au mariage qu'elle refuſe aujourd'hui.... = Quoi qu'il en ſoit, interrompit le Prince, je ne ſouffrirai point qu'on lui faſſe de violence.... = Eh! qui croyez-vous capable d'uſer de violence? .... = Mais .... ſes parens. = *Oui*,

Stoline veut vous le perſuader, mais elle vous trompe.... = Elle! .... tromper! .... = La croirez-vous de préférence à moi? .... = Mais quel intérêt pourroit l'engager? .... = Elle a vu l'impreſſion qu'elle produiſoit ſur vous; cette découverte lui a tourné la tête, & lui fait dédaigner l'amant qu'elle aimoit jadis .... = Quelle folie! .... vous croyez.... = Je ne vous apprends rien de nouveau. Sa Lettre vous fait entendre aſſez clairement qu'elle ne peut aimer *que ſon Libérateur, ſon ſeul appui ſur la terre*.... Ah, Monſeigneur, vous avez condamné le Comte de Stralzi à l'exil, parce qu'il avoit voulu corrompre l'innocence!.... Quelle peine vous impoſerez-vous à vous-même?.... = Comment? .... = Cette jeune fille, vous l'avez ſéduite en lui laiſſant voir le ſentiment qui vous égare! Vous lui avez ravi & ſa raiſon & ſa vertu.... Elle oſe vous écrire à l'inſu de ſes parens!... Que dis-je, afin d'avoir un prétexte pour vous implorer, elle emploie le menſonge le plus criminel, elle calomnie ſon père, elle le repréſente ſans ſcrupule comme un tyran, afin de s'offrir à vous ſous la forme intéreſſante d'une victime!.... Cette âme, autrefois ſi pure, eſt maintenant remplie d'artifices, & voilà votre ouvrage! = Mais êtes-

vous bien sûr qu'on ne veuille pas, en effet la contraindre à épouser cet homme? .... = Vous pouvez bien facilement vous en convaincre vous-même: envoyez chez Mirandel, il loge près du Palais, on vous dira qu'il est parti cette nuit pour la France, sa Patrie. De plus, Alexis Stezen n'a nul intérêt à forcer dans cette occasion l'inclination de sa fille; avec la dot que lui donne le Prince, votre Père, il est bien sûr de la marier honorablement. A ces mots, le Prince interdit baissa les yeux en soupirant... Vous sentez, reprisje, les conséquences de votre égarement, mais ce n'est point assez de connoître ses fautes, il faut les réparer..... Que dois-je donc faire, interrompit-il avec inquiétude? .....=Vous guérir d'une folie aviliſſante?... = Ah, j'en puis gémir, mais en guérir!.... = Est-ce vous qui parlez? vous, le fils d'un grand Prince; vous, fait pour commander aux hommes, vous ne sauriez triompher du plus fragile de tous les sentimens!.... D'ailleurs, pouvez-vous même avoir ce qu'on appelle *une passion* pour une personne que vous n'avez vue que deux ou trois fois dans votre vie?.... = C'en est assez pour l'aimer.... Et depuis l'enfance, son idée m'occupe.... = Eh bien, quel est votre espoir? voulez-vous achever de la séduire, de la

perdre ? .... = Cette penſée me fait horreur ! .... = Cherchez donc à vous diſtraire .... = Je ne le puis .... = Je vais vous en offrir un moyen ; nous devions voyager dans quelques mois, partons ſans différer. A ces mots, le Prince rêva un moment ; enſuite, me tendant la main : J'y conſens, me dit-il ; la ſeule conſolation que je puiſſe goûter, c'eſt de vous prouver que, malgré ma foibleſſe, je ne ſuis pas indigne de votre eſtime.... Ah, m'écriai-je, vous me charmez ſans me ſurprendre ! Tout ſentiment qui combattra votre devoir ne pourra m'inquiéter, je ſuis bien sûr que vous ſaurez toujours le vaincre ; mais, pourſuivis-je, il faut que vous répondiez à Stoline pour l'aſſurer de votre protection, & lui promettre que jamais, pour quelque établiſſement que ce puiſſe être, on ne fera de violence à ſon cœur. Le Prince, enchanté de la permiſſion que je lui donnois, me ſerra la main, & ſe mit à écrire au moment même. J'étois bien aiſe qu'il répondît ſur le champ, parce que, dans la diſpoſition où je le voyois, j'étois certain que ſa lettre ſeroit telle que je pouvois la deſirer ; en effet, il me pria de la lire, & je la trouvai auſſi ſimple que j'aurois pu la dicter. Le lendemain, le départ du

Prince fut annoncé publiquement ; nous partons dans deux jours, nous allons dans ces mêmes Provinces que M. de Sulback & le Comte de Stralzi ont parcourues par ordre du Prince ; nous vérifierons nous-mêmes tous les faits contenus dans les Mémoires ; nous voyagerons *incognito*, & avec très-peu de ſuite : le Prince compte revenir à ** dans trois mois ; mais notre abſence ſera beaucoup plus longue. Dans ma première Lettre je vous expliquerai le reſte de mon projet. Vous voyez, mon cher Baron, que ſi j'écris moins ſouvent que vous, du moins je m'en dédommage par la longueur de mes Lettres. Vous & ma Sœur êtes mes ſeules correſpondances ; mais il n'y a que vous au monde à qui je puiſſe confier de ſemblables détails : pour ma Sœur, je ne lui parle preſque que du Chevalier de Murville, qu'elle aime bien davantage encore depuis que je lui ai mandé qu'il ſe mouroit de *conſomption*. J'ai un peu exagéré, pour faire ma cour à la Vicomteſſe, cependant le pauvre Chevalier eſt réellement dans un état de langueur qui n'eſt pas, je crois, ſans danger.

Adieu, mon cher Baron ; adreſſez toujours vos Lettres à **, ſous l'enveloppe de M. le Comte de Ziller, qui me les fera parvenir.

LETTRE XVIII.

M. d'Aimeri au Baron.

Vous n'avez pas d'idée, Monſieur, de la joie qu'a éprouvée mon petit-fils, lorſque je lui ai montré votre lettre, datée du Château de B.,.. *Adèle eſt donc en France !* s'eſt-il écrié. Ce mouvement a été d'autant plus vif, qu'avant-hier à ſouper chez l'Intendant, nous avons vû un homme, M. D.... qui revenoit de Turin, & qui n'a parlé que de Madame d'Almane & de la charmante Adèle ; Charles l'a beaucoup queſtionné & ſait que *Mademoiſelle d'Almane eſt la plus jolie perſonne qui exiſte, la plus aimable, la plus naturelle ; qu'elle a la candeur & la naïveté de l'enfance, & toutes les grâces de la jeuneſſe ; qu'elle chante l'Italien & joue de la harpe comme un ange ; qu'elle deſſine ſupérieurement ; qu'elle élève une petite orpheline, & qu'elle eſt la meilleure comme la plus jeune & la plus charmante des mères.* M. D.... a cité mille traits de la tendreſſe mutuelle d'Adèle & d'Hermine ! cette ſingulière adoption a intéreſſé les gens mêmes qui ne vous connoiſſent pas ;

Charles en étoit attendri juſqu'aux larmes ; il ſait par cœur toutes les petites hiſtoires que nous a contées M. D.... & il ne me parle plus d'autre choſe. O comme une imagination de vingt ans s'enflamme facilement !.... Il deſire avec ardeur que le temps de ſon ſervice ſoit écoulé, afin de voler en Languedoc ; mais, malgré toute ſon impatience, il eſt impoſſible que nous puiſſions partir d'ici avant le 25 Juillet. Adieu, Monſieur ; j'eſpère qu'ayant à préſent moins d'occupations, vous m'écrirez un peu plus ſouvent, & je penſe avec un grand plaiſir que je ne recevrai plus de lettre de vous à 15 jours de date.

LETTRE XIX.

Le Baron au Vicomte.

De B****.

LE Château de B*** eſt aujourd'hui fort brillant, mon cher Vicomte ; nous célébrons de bon cœur l'événement qui intéreſſe toute la France, & quoiqu'à deux cent lieues de Verſailles, j'ai illuminé mes quatre tours & mon portail. Mes Payſans boivent, mangent & danſent dans mes jardins, & j'ai, ainſi que vous, le plaiſir d'entendre crier : *Vive le Roi !* cri touchant, qu'un François n'entendit jamais ſans émotion, ſurtout à la diſtance où je ſuis de la Cour ; car au fond d'une Province éloignée ces acclamations ne peuvent venir que du cœur ; elles expriment alors véritablement le bonheur & la reconnoiſſance. Vous ne verrez point le détail de ma fête *dans la Gazette*, c'eſt un Citoyen qui la donne, & non un Courtiſan : on traite aujourd'hui de préjugés les ſentimens les plus vertueux, les ſentimens qui, dans tous les temps, ont produit les actions les plus éclatantes ; l'inſenſibilité & la licence ſous

les beaux noms de la *raiſon* & de la *philoſophie*, rompent avec audace les liens ſacrés, & mettent leur gloire à mépriſer toutes les bienſéances. On parle ſur le Gouvernement avec une légéreté que trop ſouvent la préſence des domeſtiques ou des enfans ne peut réprimer. Pour moi, livré à l'éducation des miens, je ne puis aller que bien rarement à Verſailles; mais je veux que Théodore aime ſon Roi, puiſqu'il eſt fait pour le ſervir & pour en recevoir des grâces; je veux qu'il aime ſa Patrie, puiſque ſon devoir eſt de la défendre, & de verſer ſon ſang pour elle. Dans ceci comme dans tout le reſte, j'appuie le précepte par l'exemple, & je me conduis de manière à prouver à Théodore que je m'intéreſſe également au bonheur & à la gloire de la France & du Souverain qui nous gouverne. Enfin, à chaque événement heureux pour la Patrie, je ne manque jamais de montrer ma ſatisfaction, en donnant une petite fête dans l'intérieur de ma maiſon, qui, en amuſant mes enfans, leur fait prendre une véritable part au bonheur public [1].

1 Cette dernière idée n'eſt pas de moi, & j'en fais volontiers hommage à ſon auteur, qui m'eſt inconnu. Il y a environ deux ans que j'ai lu dans le Journal de Paris pluſieurs Lettres

Je ſuis bien fâché, mon cher Vicomte, que vous ne puiſſiez venir nous voir que dans ſix ſemaines; par cet arrangement je ne paſſerai que quinze jours avec vous, puiſque mon fils entrant au ſervice, m'obligera à vous quitter dans les premiers jours de Juin au plus tard. Nous irons à Strasbourg, & nous n'en reviendrons qu'au mois de Janvier; car je veux que Théodore commence un cours de Droit qu'il continuera l'été d'enſuite.

Je vous envoie une Lettre pour Porphire, je l'engage à venir avec vous en Languedoc; j'ai un bien vif deſir de le revoir, & d'entendre la lecture d'un certain Ouvrage dont Madame d'Oſtalis fait tant d'éloges. Adieu, mon cher Vicomte; mandez-moi poſitivement s'il faut renoncer à l'eſpérance de vous voir avant le 20 de Mai.

---

fort agréables, ſignées *Bonnare, père*, (nom imaginaire.) Dans une de ces jolies Lettres, j'ai trouvé cette idée d'un bon Citoyen, & j'en ai été aſſez frappée pour m'en reſſouvenir au bout d'un an, & pour en faire honneur au Baron d'Almane.

LETTRE XX.

La Baronne à la Vicomteſſe.

ARRIVEZ-DONC, ma chère Amie : nous vous préparons des ſpectacles, des fêtes, des *ſurpriſes* charmantes.... un petit théâtre de chambre, où l'on ne voit les Acteurs qu'à travers une gaze, imitation en grand du tableau magique de Zémire & Azor ; des Pantomimes exécutées par nos enfans, Diane, Séraphine, Adèle, Hermine ; ..... d'autres ſcènes où vous verrez paroître Théodore, M. d'Almane & Dainville ; un orcheſtre compoſé de deux harpes, Madame d'Oſtalis & moi.... & puis des bals, & puis des courſes à pied, de Bergers & de *Nymphes*, & puis des concerts, des trios, des quatuors..... Enfin toutes nos répétitions ſont faites, & nous aſpirons après le jour heureux où doivent commencer les repréſentations. J'ai eu à ce ſujet l'occaſion de faire à ma fille une leçon très-importante. Nous avons fait avant-hier une répétition devant M. & Madame de Valmont, & quelques autres perſonnes. Seraphine a mal joué, ſa mère l'a grondée, & l'a tellement dé-

concertée, que la pauvre enfant, au milieu d'une ſcène très-gaie, s'eſt miſe à fondre en larmes, & Madame d'Oſtalis l'a renvoyée honteuſement dans ſa chambre: nous ſommes tous rentrés dans le ſalon. Adèle, au déſeſpoir de cet événement, a dit à Madame de Valmont: qu'il n'étoit pas étonnant que Séraphine eût mal joué, & qu'elle eût montré tant de ſuſceptibilité, parce qu'elle étoit fort malade, qu'elle avoit un mal de tête affreux, & même un peu de fièvre. J'ai entendu cela, j'ai demandé tout haut à Adèle ſi Séraphine en effet lui avoit dit qu'elle fût ſouffrante? *Oui, Maman*, a répondu Adèle, mais d'un ton foible & en rougiſſant. Je n'ai fait ſemblant de rien, je ſuis ſortie, & je ſuis rentrée au bout d'un demi-quart-d'heure. Un moment après Madame d'Oſtalis arrive d'un air très-ému, elle me dit tout bas qu'elle veut me parler, & fait ſigne à ma fille qu'elle peut nous ſuivre. Nous allons dans un petit cabinet, & Madame d'Oſtalis nous dit: Je ſuis furieuſe: Séraphine vient de me faire un menſonge, & de le ſoutenir de la manière la plus aſſurée. = Comment donc? = Oui, ma tante, elle m'a nié poſitivement qu'elle eût dit à Adèle qu'elle avoit mal à la tête.... Eh quoi, interrompit Adèle,

vous lui avez dit? .... Oui, reprit Madame d'Oſtalis, ma tante m'a appris que vous aſſuriez qu'elle étoit malade, que vous le teniez de ſa bouche, & voilà ce qu'elle nie; mais vous jugez bien que je n'hésite pas à vous croire, & je l'ai traitée.... O ciel! s'écria, Adèle, la pauvre petite a raiſon: dans l'intention de l'excuſer, j'ai cru pouvoir me permettre un menſonge innocent, & je n'ai fait qu'une tracaſſerie..... Allez donc, dis-je à Madame d'Oſtalis, lui faire réparation, &, pour la dédommager, lui pardonner tout-à-fait, & lui permettre de ſouper avec nous. Quand nous fûmes ſeules: Comment, dis-je, Adèle, vous aviez fait cette hiſtoire, & non-ſeulement à Madame de Valmont, mais à moi?..... = Il eſt vrai, Maman; vous ſavez ſi je hais le menſonge, mais j'ai penſé que lorſqu'il ne faiſoit tort à perſonne, & qu'il pouvoit excuſer quelqu'un qui nous intéreſſe, il étoit permis de l'employer. = Il eſt permis de l'employer dans cette circonſtance, quand il s'agit d'excuſer un tort véritable, une faute grave, ou pour cacher notre ſecret, ou enfin celui qui nous eſt confié; voilà les ſeuls cas où l'on puiſſe ſe permettre de mentir: la faute qu'a faite Séraphine ne pouvoit donner mauvaiſe

opinion

opinion ni de son cœur ni de son caractère ; elle n'étoit donc pas *grave* ; ainsi votre amitié pour elle, votre attachement pour Madame d'Ossalis, ne vous obligeoient donc pas à mentir dans cette occasion ; & toutes les fois qu'on fait un mensonge (même innocent) sans une extrême nécessité, ou un grand intérêt, on a toujours tort, & en même temps l'on commet une imprudence, car en multipliant ainsi ces petits mensonges officieux, on perd le droit d'être cru en défendant ses amis. Par exemple, tout le monde ici saura ce soir que Séraphine n'avoit point mal à la tête ; une autre fois quand vous voudrez l'excuser de quelques petits torts, en disant même la vérité, votre témoignage à cet égard sera toujours suspect ; & si vous n'étiez pas aussi jeune & aussi bien connue ici, on pourroit croire, d'après ce trait, que vous êtes naturellement menteuse, puisque vous avez menti sans y être forcée par une nécessité indispensable. Nous devons tout à nos amis, excepté d'exposer notre réputation pour eux ; l'honneur est un bien que nous ne pouvons jamais sacrifier à quelqu'intérêt que ce puisse être. Si vous mentez pour rendre un léger service à votre amie, celui qui découvre le mensonge aura le droit de vous

juger menteuse ; voilà donc un mensonge que vous ne devez pas faire. Si vous déguisez, si vous niez la vérité dans une chose qui intéresse le bonheur de votre amie, ce mensonge, s'il est découvert, ne pourra nuire à votre réputation ; il a son excuse dans la nécessité, celui-là vous est permis, & le sentiment le rend un devoir. D'ailleurs, reprit Adèle, je vois combien il est rare que le mensonge le plus innocent puisse être sans inconvénient ; je voulois servir Séraphine, & je n'ai réussi qu'à la faire gronder, & à m'ôter pour long-temps la possibilité de la défendre & de l'excuser ! ..... Souvenez-vous, repris-je, qu'il ne faut jamais s'écarter de ses principes. Le contraire pourroit mener loin ; ce n'est point assez de faire une *bonne action*, il faut encore qu'elle s'accorde avec la justice & la probité ..... = Seroit-il possible qu'on pût s'écarter de la probité en faisant une bonne action ? ..... = Supposons que vous ayez deux voisins, l'un, pauvre, vertueux, & père d'une famille nombreuse ; l'autre, immensément riche, vicieux & méchant, & n'ayant acquis sa fortune que par des vols & des friponneries reconnues. Votre pauvre voisin vient vous apprendre que sa famille est prête à expirer de faim, & vous,

n'ayant point d'argent, vous ne pouvez le secourir; il vous quitte désespéré: un moment après, le mur qui vous sépare du voisin méchant & riche s'écroule, tombe, & vous découvre une vaste chambre entièrement remplie d'or. Vous savez que le possesseur de cet argent en ignore le compte, que vous en pourriez prendre sans qu'il le sût, par conséquent sans exposer votre réputation; vous vous rappelez, vous croyez entendre encore les plaintes déchirantes du vertueux père de famille, vous pouvez sauver sa vie ainsi que celle de sa femme & de ses enfans; cent louis feroient sa fortune, son bonheur; cet argent acquis par le crime passeroit des mains du vice dans celles de la vertu; le méchant non-seulement peut s'en passer, mais ne s'appercevra même pas qu'il lui manque, tandis que cette somme peut arracher à la mort une famille entière!.... O, Maman, s'écria douloureusement Adèle, ne me tentez pas davantage.... = Enfin, répondez, dans cette situation que feriez-vous?.... = Ah, cet infortuné père de famille!.... = Vous voleriez! vous feriez un crime qui mérite la mort!.... = Un crime! ô Ciel! j'aimerois mieux mourir moi-même.... Cependant une si juste compassion

ne pourroit-t-elle faire pardonner?... = La compassion, quand l'honneur & la probité la combattent, n'est plus qu'une foiblesse dont il faut triompher. = Je le sens.... En effet, rien ne peut faire excuser un vol.... Mais convenez du moins, Maman, que cette situation seroit bien embarrassante.... = Oui, pour une personne qui suivroit aveuglément les mouvemens de son cœur, sans consulter la justice & la raison; mais pour Adèle, à *dix-huit ans*, cette situation ne seroit que douloureuse & non embarrassante. Quand vous aurez cet âge, vous comprendrez parfaitement qu'on ne peut être constamment vertueux qu'en agissant toujours d'après ses principes & un plan fixe & arrêté: *Ne faites jamais ce que la Religion & les Lois vous défendent*: Voilà le précepte sacré qui doit vous guider dans toutes vos actions, & que nul prétexte, nulle situation extraordinaire ne peuvent nous dispenser de suivre. S'il est une circonstance qui puisse rendre le vol excusable à vos yeux, vous en trouverez peut-être une autre qui vous fera paroître le meurtre légitime.... = Le meurtre! grand Dieu!..... = Oui, le meurtre, le parricide même!.... L'Histoire, vous le savez, fournit plus d'un exemple de ces horribles actions produites par les motifs qui font faire aussi les

actions vertueuſes, l'amour de la Patrie & le deſir de la ſervir. C'eſt ainſi que nos inclinations les plus louables, nos ſentimens les plus nobles, nos vertus même, peuvent nous égarer, ſi nous renonçons à nos principes, c'eſt ainſi que la pitié, l'humanité, vous inſpiroient tout-à-l'heure la tentation de voler..... Un crime eſt toujours un crime, quelque utile qu'il puiſſe être, quelque bien qu'il produiſe; & dût-il aſſurer la félicité d'une Nation entière, celui qui le commet ſe ſouille, ſe déshonore & devient un ſcélérat. = Allons, Maman, je ne perdrai jamais de vûe ce précepte ſi facile à retenir : *Ne faites jamais ce que la Religion & les Lois vous défendent.* Je ne mentirai plus pour excuſer des bagatelles, puiſque la Religion & la conſcience défendent le menſonge; je ne diſſimulerai la vérité que lorſque la prudence, la diſcrétion & l'amitié m'en feront une indiſpenſable néceſſité; & je ne volerai jamais pour faire une bonne action. Mais, Maman, continua Adèle, encore un mot ſur le menſonge, car vous venez de me rendre véritablement ſcrupuleuſe à cet égard. Il n'y a pas de jours où nous ne faſſions mille petits menſonges; quand vous faites fermer votre porte, que vous reſtez chez vous, & que vous dites

après aux personnes qui sont venues vous voir, que vous étiez sortie? .. = Ce seroit une puérilité d'appeler cela un mensonge; tous ceux que la politesse fait faire ne sont que des complimens d'usage d'autant plus innocens, qu'ils ne trompent personne. = Oui, Maman, quand vous les faites, car vous ne les affirmez point, & vous ne les appuyez point par des détails; mais j'ai vu plusieurs personnes faire ces mêmes complimens d'un air si vrai, si touché, que j'y aurois été attrapée, si je n'avois découvert ensuite qu'elles avoient menti. = Ah, cela est différent; quand on dit toutes ces choses avec emphase & un ton de sentiment, cela s'appelle, non de la politesse, mais de la fausseté. = Et puis, Maman, pour être polie, il n'est pas nécessaire, je crois, de dire toujours : *Je suis bien affligée....* = Oh, point du tout. Cependant autrefois, on étoit encore plus exagéré, car on étoit *au désespoir* pour toutes les choses qui ne font *qu'affliger* aujourd'hui : au reste, dans ce genre, les expressions les plus simples sont toujours les meilleures; &, en général, il est difficile d'avoir un ton noble en se permettant toutes ces exagérations. = Je me souviens que vous m'avez interdit ces manières de parler : *Cela est incroyable, inouï, je suis outrée...*

& puis : *Cela eſt raviſſant*, ... *charmant*, *charmant*; & puis encore : *Veritablement*, ... *infiniment*, & bien d'autres encore dont j'ai fait une liſte, afin de ne jamais m'en ſervir quand je ſerai dans le monde. = Je ne les ai pas proſcrites entièrement, ſeulement je vous ai recommandé de ne les pas répéter ſans ceſſe, & de ne les employer qu'à propos. Rien n'eſt plus froid & plus inſipide que cette éternelle exagération : en prodiguant ainſi les épithètes fortes, on s'ôte la poſſibilité d'exprimer ſon étonnement, ſon attendriſſement, ſa joie, lorſqu'on éprouve réellement ces différens mouvemens ; ainſi, l'on a les expreſſions de la paſſion quand l'enthouſiaſme eſt ridicule, & l'on paroît froid quand il faudroit avoir l'air de ſentir vivement... Adèle, après cette converſation, eſt allée dans ſa chambre pour écrire une partie des conſeils que je venois de lui donner ; c'eſt une habitude qu'elle a priſe d'elle-même depuis quelque temps ; elle fait une eſpèce de Journal de tous nos entretiens, & elle y écrit avec aſſez de détail les idées & les principes dont elle a été le plus frappée. J'exige ſeulement qu'elle ſoumette ce petit Ouvrage à ma cenſure, afin de m'aſſurer qu'elle m'a bien compriſe, & pour la rectifier ſi

par hasard elle se trompoit. Mais l'Ouvrage auquel elle travaille avec le plus de goût, c'est le Roman en Lettres dont je vous ai parlé; elle voit avec plaisir que déjà ses dernières réponses sont très-supérieures aux premières; elle jouit elle-même de ses progrès; elle sent ses idées naître & se développer; elle n'a nulle confusion dans la tête, & a l'esprit parfaitement juste, parce qu'elle n'a jamais rien appris, rien écouté dans la conversation, rien lu qui fût au-dessus de son intelligence; elle a toujours le plus grand desir d'arriver au moment où je lui permettrai de lire les Chef-d'œuvres des trois Langues qu'elle sait [1], mais sa confiance en moi modère son impatience, car elle est bien sûre que je ne lui refuse ce plaisir qu'afin de la mettre en état de le mieux goûter; & nous sommes convenues que nous ne commencerions cette intéressante lecture que lorsqu'elle auroit écrit toutes les réponses de mes Lettres, c'est-à-dire, dans neuf ou dix mois. Adieu, ma chère amie; venez par votre présence achever de rendre le château de B*** le plus délicieux séjour de l'univers, & mettre le comble au bonheur de votre heureuse amie.

1 Le François, l'Anglois & l'Italien.

LETTRE XXI.

Madame de Valcé à Madame de Germeuil.

Du Château de B.

VOUS voulez donc des détails ſur la vie qu'on mène ici, & ſur les plaiſirs *piquans* qui s'y trouvent. Il faut vous ſatisfaire. Nous avons eu beaucoup de fêtes *très-brillantes*, des comédies morales & ſans amour, des pantomimes jouées par des enfans, des bals de payſans & de femmes-de-chambre, des promenades ſur l'eau, & nous ſoupons à neuf heures, & tout le monde eſt couché à onze; vous jugez combien tout cela me convient. Au reſte je ſuis la ſeule qui ne ſoit pas charmée de cette vie paſtorale; ma mère eſt dans un raviſſement continuel; Madame d'Oſtalis, toujours en admiration devant ſa tante, & louant tout ce qui lui plaît; mon père ne regrettant ni l'Opéra, ni *Mademoiſelle Hortenſe*, le Chevalier d'Herbain renonçant au perſiflage, & devenu auſſi fade qu'il eſt naturellement moqueur & cauſtique, & enfin Porphire ne faiſant plus que des Idylles & des Eglogues, dans leſquelles il dépeint

& célèbre les vertus de Madame d'Almane, les talens & les charmes d'Adèle, & la félicité *si pure*, qu'on *goûte en ces beaux lieux!*.... Afin de vous rendre compte de tous les personnages, il y a encore ici le père & la mère du Chevalier de Valmont; le premier, un campagnard du plus mauvais ton, riant toujours, appelant sa femme *mon cœur* & *mon chat*; importun, bavard, & ne pouvant se taire que lorsque *Madame la Baronne d'Almane* se dispose à parler. Madame de Valmont, quoique d'une insipidité peu commune, seroit assez bien; elle auroit même une tournure assez noble, si elle ne faisoit pas tant de filet, & si elle ne portoit pas constamment une palatine de souci d'hanneton. Figurez-vous toutes ces personnes entourant Madame d'Almane, ne voyant qu'elle, ne s'occupant que d'elle; ajoutez à ce tableau une troupe d'enfans, Adèle, Hermine, Théodore, Constance, Séraphine, Diane, ennuyeuses petites créatures qui suivent tous les pas de Madame d'Almane, & l'écoutent comme un oracle; figurez-vous cette société rassemblée dans un vaste château dont l'ameublement seul vous donneroit des vapeurs, car on n'y voit que des profils sévères, avec de grands nés à la Romaine, d'une tristesse mortelle;

repréſentez-vous toutes ces choſes, & imaginez-vous, je vous prie, quelle mine je dois faire dans ce paiſible aſyle *des vertus & du bonheur!*

Vous voulez un fidèle portrait d'Adèle, cette petite merveille, ce chef-d'œuvre de la nature & de l'éducation; je vais contenter votre curioſité & avec détail. Adèle n'eſt pas grande pour ſon âge, elle eſt exceſſivement mince. Elle a un petit viſage abſolument rond, des traits délicats, une mine très-enfantine; on ne remarque au premier abord que ſes yeux qui ſont réellement d'une beauté frappante & d'une expreſſion ſingulière; ſa phyſionomie eſt naturellement douce & ſpirituelle; elle a un ſourire agréable & fin; ſon teint, ſans être éclatant, eſt joli; elle a peu de couleurs, mais elle rougit à chaque inſtant, & ſes joues ſeulement rougiſſent; elle s'embellit en parlant, en chantant; elle a une bouche & des dents charmantes, & de jolies mains. Elle n'eſt pas belle comme ma ſœur, mais elle l'efface, ou, pour mieux dire, on oublie de regarder Conſtance, quand elle eſt auprès d'Adèle. Cette petite figure fera du bruit, & je vous aſſure que lorſqu'elle débutera dans le monde, on ne parlera plus de la Comteſſe Anatolle. A l'égard de ſon éducation

ſi vantée, ſi prônée, je n'en vois pas le merveilleux; il me ſemble qu'elle ne doit rien qu'à la nature; elle eſt ſi obligeante & ſi bonne enfant, qu'il eſt impoſſible non-ſeulement de la prendre en averſion, mais même de n'avoir pas une ſorte de penchant pour elle; du reſte elle eſt très-timide, parle peu, ne dit que des choſes ſimples & communes, & elle me paroît être plus enfant qu'on ne l'eſt communément à ſon âge, car elle joue avec Diane, Séraphine & ſa petite Hermine, point du tout par complaiſance, mais pour ſon compte & pour ſon plaiſir. On dit qu'elle a de l'inſtruction: la converſation roule ici ſouvent ſur l'*Hiſtoire*, *les Arts & la Littérature*; Adèle alors écoute avec une attention qui ne montre que de la curioſité; elle n'a point cet air capable qu'on a toujours en écoutant ce qu'on ſait déjà, & jamais elle ne ſe mêle à ces entretiens. Il faut bien que ce ſoit par ignorance, car comment ſe perſuader qu'une jeune perſonne de quatorze ans fût aſſez modeſte pour ſe taire ainſi toujours, quand elle pourroit ſurprendre & ſe faire admirer en parlant? Elle a une voix charmante, je ne puis juger de ſon talent pour la harpe & pour le deſſin, vous connoiſſez mon peu de goût pour la muſique

& pour les *Arts*. Je vois qu'elle parle avec une égale facilité l'Anglois & l'Italien, & qu'elle a d'ailleurs une infinité de petits talens agréables, qu'elle ne doit qu'à elle-même : par exemple, c'eſt elle qui *ſable* ici tous les ſurtouts de table pour le fruit; elle fait les plus jolies découpures du monde; elle fait auſſi des chiffres de cheveux pour des bagues, des payſages en cheveux, & elle a appris ces différentes choſes à ſes récréations. Théodore, cet autre *prodige*, n'eſt pas auſſi joli que ſa ſœur; il n'a pas, comme le Chevalier de Valmont, la figure intéreſſante d'un *Héros de roman*; cependant il eſt grand, fait à peindre, il a une tournure également leſte & noble, un viſage agréable & une phyſionomie très-piquante. Il eſt auſſi timide qu'Adèle, & *pas plus inſtruit*.... je le parierois, quoiqu'il ait quinze ans & demi paſſés!.... Il ne manque ni de grâces ni de politeſſe, mais il ne ſait encore ni louer une femme, ni la regarder.... Ma mère s'entend mieux à former ſes élèves, car (ſans parler de moi, ni me vanter) Conſtance eſt déjà fort avancée pour ſon âge; elle *a une paſſion*, oui, *une paſſion* très-vive, & qui ſans doute *fera le deſtin de ſa vie*.... Elle aime Théodore à la folie; ce ſont *des émotions.... des rougeurs.... des rêveries....*

enfin, rien n'eſt plus drôle & plus viſible. A treize ans, je n'étois encore que coquette, & Conſtance eſt paſſionnée. La différence qui ſemble exiſter dans ces deux éducations n'eſt qu'apparente ; la coquetterie & la paſſion font faire à-peu-près le même chemin : eh, qu'importe la cauſe, quand les effets ſont ſemblables !.... Adieu, mon cœur ; vous avez été durant votre exil l'objet de ma plus tendre compaſſion, maintenant vous pouvez me le rendre ; je vous aſſure que vous n'étiez pas plus déplacée parmi vos campagnards que je ne le ſuis ici.

LETTRE XXII.

La Baronne à Madame d'Oſtalis.

Du Château de B.

Ne regrettez pas tant le château de B***, ma chère fille, vous l'avez quitté, il n'eſt plus le même, & la ſociété a perdu un de ſes plus grands charmes. Depuis votre départ, nous avons un chaud ſi exceſſif qu'il eſt impoſſible, ſur-tout à *des Dames de Paris*, de ſortir avant huit heures du ſoir. La Vicomteſſe a établi une petite lecture où perſonne n'eſt obligé de reſter, & où tout le monde aſſiſte; cette occupation ne dure que trois quarts-d'heure; & c'eſt Adèle qui lit tout haut, le théâtre de la Chauſſée. Comme elle joue bien la Comédie, qu'elle a un joli ſon de voix, & qu'elle récite parfaitement des vers [1], elle lit avec un charme qui

1 Apprendre aux enfans à déclamer, c'eſt leur donner un talent ſans lequel la prononciation n'eſt jamais parfaite; quand on ſait déclamer, on ſent mieux la beauté des vers, on aime la Tragédie, & l'on trouve plus de plaiſir à voir jouer Cinna ou Athalie qu'un Drame en proſe. Ce talent ſi agréable dans une jeune perſonne, peut être utile à un homme, même à un Militaire. Il y a pluſieurs emplois &

attache jusqu'à Madame de Valcé, qui d'ailleurs se pique toujours d'avoir un goût très-vif pour Adèle; ce suffrage me prouve qu'il est impossible de ne pas plaire, même à la personne la plus envieuse & la plus dénigrante, lorsqu'on a de la simplicité, du naturel, & de la douceur. Dans trois semaines je me retrouverai dans la solitude; je ne resterai qu'un mois ici après le départ de la Vicomtesse, ainsi je serai sûrement à Paris au commencement de Novembre. J'attends tous les jours M. d'Aimeri & le Chevalier de Valmont; le premier a eu une attaque de goutte qui a retardé son départ de ***; il a été un mois dans son lit, mais il est guéri, & sa dernière lettre annonce un prochain retour. Je vous avoue que je ne serois pas fâchée que la Vicom-

---

quelques places, où l'on est obligé de *haranguer* & de parler en public, ce qu'on fera toujours de mauvaise grâce si l'on n'a aucune idée de l'art de la déclamation. Pour les Magistrats & les jeunes gens destinés à l'État Ecclésiastique, il est absolument indispensable qu'ils le sachent. « Des personnes respectables (dit M. Verdier) par leurs intentions pieuses, veulent » proscrire la déclamation théâtrale de l'Éducation, cependant..... C'est hasarder de perdre un art qui peut donner » une grande énergie à la voix de l'innocence, & à la parole » de Dieu. *Cours d'Éducation par M. Verdier en un vol.*

Il est vrai que rien n'est plus ridicule qu'une mauvaise déclamation, ainsi il faut, ou ne point apprendre cet Art, ou ne se former que d'après les conseils des plus grands Maîtres.

tesse

teſſe fût partie avant ſon arrivée, car pour cette fois l'*entrevûe d'Adèle & du Chevalier de Valmont* ſera réellement intéreſſante, & je crains la pénétration de la Vicomteſſe, & la malignité de Madame de Valcé. Adèle a quinze ans moins deux mois..... Je ſuis bien sûre que le Chevalier ne la reverra pas ſans ſurpriſe & ſans émotion; les témoins dans ce moment me ſeroient bien importuns. Adieu, ma chère enfant; je vous écrirai auſſi-tôt que M. d'Aimeri ſera ici, & avec tous les détails que votre amitié peut deſirer.

J'ai reçu aujourd'hui deux lettres de Strasbourg, M. d'Almane & Théodore ſont en parfaite ſanté, &, à ce qu'ils me mandent, auſſi triſtes qu'étonnés *de ſe lever & de ſe coucher ſans m'avoir embraſſée une ſeule fois dans la journée.* Vous ſavez ſi je partage de tels ſentimens!..... Adieu, ma chère fille; combien le mois de Janvier me rendra heureuſe, puiſque je ſerai alors réunie à tout ce que j'aime.

TAYLORIAN ST. OXFORD

LETTRE XXIII.

La Baronne à la même.

Du Château de B**.

ENFIN, ils ſont arrivés avant hier, ma chère fille, & juſtement le lendemain du départ de la Vicomteſſe! Nous étions dans mon cabinet, Madame de Valmont, Adèle, Hermine & moi, & nous liſions, lorſqu'un courier eſt venu nous annoncer qu'il avoit laiſſé M. d'Aimeri & le Chevalier de Valmont à quatre lieues de B***. A cette nouvelle les deux joues d'Adèle ſont devenues très-rouges; mais comme la moindre ſurpriſe produit toujours en elle cet effet, *ſa rougeur* eſt la choſe du monde la moins ſignificative. J'ai donné une voiture à Madame de Valmont; elle a été au-devant de ſon père & de ſon fils, & Adèle a été jouer de la harpe dans ſa chambre, je l'ai ſuivie, & je n'ai pas remarqué qu'elle eût la plus légère diſtraction. A ſept heures j'ai entendu le bruit d'une voiture, j'ai quitté Adèle, je ſuis deſcendue, & j'ai trouvé dans le grand veſtibule M. d'Aimeri & le Chevalier de Valmont: je les ai embraſſés

l'un & l'autre, & nous ſommes entrés dans le ſalon : M. d'Aimeri m'a demandé des nouvelles d'Adèle, le Chevalier m'a beaucoup queſtionné ſur Théodore, enſuite il eſt devenu très-diſtrait, & n'a plus regardé que la porte.... Enfin, à huit heures, cette porte s'ouvre doucement, & nous voyons paroître Adèle tenant gravement Hermine par la main. Dans cet inſtant, j'avois les yeux attachés ſur ceux du Chevalier de Valmont, & je vis dans les ſiens du trouble, de la joie, de l'attendriſſement.... tout ce que je pouvois y deſirer. Après les premiers complimens, le Chevalier, tout-à-coup adreſſant la parole à la petite Hermine, lui parla en Italien, ce qui nous ſurprit, car il ne ſavoit pas cette langue quand nous partîmes : il dit à ce ſujet, avec beaucoup de grâce, qu'il l'avoit appris, afin de pouvoir s'entretenir avec *Mademoiſelle Hermine*, parce qu'il ſavoit qu'elle ne parloit pas le François. Adèle n'a point été inſenſible à cette galanterie, & m'a paru très-flattée que le Chevalier connût déjà Hermine de réputation. Le lendemain Adèle étoit miſe avec ſa ſimplicité ordinaire, ſes cheveux noués avec le même ruban qui les attachoit la veille, rien de recherché, ni de nouveau ; mais Her-

mine étoit très-parée, & j'ai vu qu'Adèle desiroit que le Chevalier la trouvât jolie ; pour lui n'osant louer *la mère*, il répète à chaque instant qu'Hermine est charmante, il s'en occupe, il joue avec elle, mais avec un certain air de sentiment & même de respect, qui est véritablement touchant. Adèle lui sait gré de cette complaisance ; cependant je suis très-sûre qu'elle n'en connoît ni le mérite ni le motif. Madame de Valmont retourne demain chez elle avec son père & son fils, ils viendront encore me faire quelques visites, & passer avec moi les deux derniers jours que je resterai ici. Adieu, ma chère fille ; le Chevalier de Valmont est réellement bien aimable, & il a une douceur & une délicatesse qui pourroient lui tenir lieu de tous les agrémens qu'il possède d'ailleurs.

Je vous prie, mon enfant, d'ordonner chez moi qu'on fasse dès-à-présent du feu dans tous les appartemens ; je sais bien que la maison étant bâtie depuis plus de dix-huit mois, les plâtres doivent être secs, mais ce n'est pas pour moi que je les crains ; & si je devois l'habiter seule, je ne prendrois pas toutes ces précautions.

LETTRE XXIV.

La Vicomteſſe à la Baronne.

De Paris.

JE dois vous avouer, ma chère amie, que j'ai eu avant-hier un petit retour de jeuneſſe. Il y eut lundi un Bal maſqué chez l'Ambaſſadeur de ****, j'y ai mené la Comteſſe Anatolle; il y avoit bien long-temps qu'on ne m'avoit vue au Bal, & en vérité, je ne crois pas que j'y retourne jamais. O l'inſipide choſe quand on n'eſt plus coquette!.... Ne jouant aucun rôle, j'étois ſeulement ſpectatrice, & je ne pouvois concevoir qu'un ſemblable plaiſir eût eu tant d'attrait pour moi; je trouvois ridicule tout ce qui jadis me paroiſſoit charmant; j'ai reconnu Madame de G****, elle a toujours au même degré de perfection *l'eſprit du Bal*; & bien loin de m'amuſer comme autrefois, elle n'a été à mes yeux qu'une bavarde inſupportable, folle de ſang-froid, étourdie par air, bruyante ſans gaieté, méchante ſans fineſſe, & pendant quatre heures entières débitant de ſuite des extravagances ou des platitudes avec une voix glapiſ-

ſante & un ton de comérage qui dépareroient & rendroient importune la perſonne la plus aimable & la plus ſpirituelle. Une des choſes qui m'a le plus frappée à ce Bal, c'eſt le ridicule dont les hommes démaſqués y ſont, preſque tous affectent l'air de l'indifférence & de l'ennui, & reçoivent en général tous les maſques avec beaucoup de dédain; ils forment dans la ſalle pluſieurs grouppes arrêtés, & ne paroiſſent fixés-là que par le déſœuvrement & la pareſſe de ſortir pour aller ſe coucher. J'aime mieux ceux qui n'y ſont que pour afficher une intrigue ſeulement ſoupçonnée, & pour faire reconnoître à tout le monde la femme *maſquée juſqu'aux dents*, qui croit ſon ſecret ignoré de l'Univers entier. D'autres plus amuſans encore, prennent l'air du myſtère par fatuité, & paſſent une partie de la nuit à promener quelques triſtes capotes bien ennuyeuſes, & qu'ils ne connoiſſent pas, uniquement afin de perſuader qu'ils ſont occupés d'une manière très-intéreſſante... Comme les yeux changent avec l'âge! J'avois été deux cent fois au Bal de l'Opéra, & jamais je n'avois vu tout cela; c'eſt qu'on ne peut être à la fois Acteur & Spectateur: voilà pourquoi nous vivons quelquefois vingt ans dans le monde ſans le con-

noître ; tant que nous conservons ces passions frivoles qui nous y font jouer de *petits rôles*, nous y sommes aveugles.

Vous allez revenir, il faut vous mettre *au courant de la société*. M. de Mérange & Madame de Clemis sont maintenant ennemis déclarés, ce qui est d'autant plus étonnant, qu'ils n'ont jamais été ni amans ni amis ; cette aversion vient uniquement de rivalité de prétentions : il est bien rare qu'un homme & une femme se haïssent seulement parce qu'ils s'envient ; mais quand cela arrive, cette espèce d'inimitié est la plus cruelle & la plus profonde de toutes. Pourquoi cela ? C'est peut-être parce qu'un homme & une femme sont naturellement faits pour s'aimer ; comme les haines sont, dit-on, plus vives entre les plus proches parens.

Vous trouverez Madame de Lurcy dans l'affliction ; le meilleur de ses amis, le plus cher de ses *confidens*, M. de C***, vient de mourir d'une fièvre maligne. Les femmes, comme je vous l'ai déjà mandé, s'aiment toutes avec une tendresse extrême ; cependant, depuis quelque temps, elles ne confient *leurs vrais secrets* qu'à des hommes ; il me semble qu'il est bien plus naturel d'avouer ses

foibleſſes à une perſonne de ſon ſexe ; auſſi je ſuis perſuadée que les femmes ne choiſiſſent pour confidens des hommes, qu'afin de ménager des ſucceſſeurs à leurs amans. C'eſt une précaution prudente, il n'y a rien de plus ſenſé que de ſe préparer pluſieurs reſſources toutes prêtes en cas de malheur.

Vous verrez chez moi, ma chère amie, Madame de Fervaques avec laquelle le haſard m'a fait renouveler connoiſſance ; elle m'a eu jadis de très-grandes obligations ; ces obligations ont été ignorées du public, elle les a oubliées, m'a négligée, & enfin, abandonnée ſans ſujet & ſans brouillerie. Je viens tout-à-l'heure de trouver l'occaſion de lui rendre un petit ſervice, mais qui a été ſu, dont on a beaucoup parlé, & Madame de Fervaques a montré la plus vive reconnoiſſance ; elle eſt venue chez moi, elle m'accable de démonſtrations d'amitié, qui me prouvent ſeulement qu'elle eſt auſſi fauſſe qu'inconſéquente. Comme vous n'avez fait que la rencontrer, vous ne ſerez pas fâchée de trouver ici ſon portrait. Madame de Fervaques eſt une perſonne ſans caractère, ſans paſſions, ſans vertus, & ayant tous les grands défauts qu'une petite vanité peut donner. Elle a

une connoiſſance parfaite des uſages, & ce qu'on appelle *un ton excellent*, mais elle attache un ſi grand prix à cette ſcience, qu'elle en eſt eſclave, & qu'elle n'a de véritable eſtime que pour les perſonnes qui la poſſèdent; ſa politeſſe eſt exacte, jamais obligeante, & ſouvent déplacée; car elle eſt *polie* dans l'intérieur de ſa famille comme dans un cercle; *polie* avec ſon amie intime, *polie* enfin dans tous les inſtans de ſa vie; elle aimeroit mieux cent fois avoir un mauvais procédé que de manquer de politeſſe; elle eſt très-capable d'oublier un ſervice eſſentiel, mais elle n'a jamais oublié de rendre une viſite. On peut conclure de ce portrait qu'on doit avoir *des égards* pour Madame de Fervaques, qu'elle mérite mieux que perſonne *qu'on envoie ſavoir de ſes nouvelles, qu'on ſe faſſe écrire chez elle, qu'on aille la voir quand ſa porte eſt ouverte*, mais qu'en même temps on eſt abſolument diſpenſé de l'aimer.

Pour achever de vous inſtruire, il faut vous dire encore une choſe dont j'ai oublié de vous parler, c'eſt que vous ſerez obligée de réformer votre langage; car la Langue Françoiſe a ſubi beaucoup de changemens en votre abſence. Quand vous êtes partie, on étoit déjà convenu de re-

trancher abſolument toutes les liaiſons, & de prononcer comme *aux champs*, *ſte*, *voſ'*, *noſ'*, au lieu de *cette*, *votre*, *notre*, &c. S'exprimer exactement étoit dès-lors une pédanterie du plus mauvais ton; de ſorte que le langage d'un Villageois approche beaucoup plus de la manière de parler d'un homme de la Cour, que celui d'un Académicien; nous avons précieuſement conſervé cette habitude, & nous y avons ajouté de corrompre encore la prononciation d'une grande quantité de mots qu'on prononçoit correctement de votre temps. Par exemple, maintenant nous diſons *ſegret* pour *ſecret*, *inmenſe* pour *immenſe*, &c. J'ai fait un petit Recueil de ces changemens, il faudra que vous l'appreniez par cœur avant de recevoir du monde, ſans quoi vous auriez l'air d'une Provinciale & d'une précieuſe ridicule; au reſte, vous êtes bien la maîtreſſe de mettre de *la pédanterie dans vos phraſes*, de vous écouter en parlant; s'il vous échappe une répétition, de vous arrêter pour chercher le ſynonyme du mot que vous aurez eu le malheur de dire deux fois de ſuite, enfin, de prétendre à *l'éloquence* dans la converſation familière; tout cela vous eſt permis, & vous fera même paſſer pour une perſonne très-ſpirituelle;

car, pourvu que vous prononciez comme votre Femme-de-chambre, on ne vous accusera jamais d'avoir de l'affectation, & quelque apprêtée que vous puissiez être, on vous trouvera toujours de l'aisance & du naturel.

Adieu, ma chère amie; vous êtes attendue avec impatience, je suis chargée d'un million de choses tendres pour vous, entr'autres, de la part de Madame d'Ircé, qui brûle d'envie de parler d'éducation avec vous, & qui se croit des talens supérieurs en ce genre, parce qu'elle habille en *Matelot* sa fille, âgée de six ans; vous trouverez cette mode établie ici, mais je n'imagine pas cependant qu'Adèle l'adopte pour Hermine.

LETTRE XXV.

M. de Lagaraye à Porphire.

J'AI lû deux fois votre manuscrit, mon cher Porphire, & je ne connois point d'ouvrage qui peigne aussi fidèlement les mœurs & le monde; vous critiquez avec courage les ridicules, les travers & les vices; hardiesse beaucoup plus grande que celle dont s'énorgueillissent les insensés qui attaquent la Religion, les Rois & le Gouvernement. Au milieu de la corruption générale, l'insolence & l'impiété ne peuvent manquer de trouver des admirateurs, mais vous osez vous moquer du vice; vous osez dire, sans ménagement, toutes les vérités que vous croyez utiles; rien de ce qui mérite d'être frondé n'échappe à votre censure; en même-temps vous rendez un hommage sincère à la Religion, vous louez la vertu sans emphase, mais du fond du cœur, & vous voulez prouver *qu'on ne peut être heureux que par elle!*..... Croyez-moi, l'ouvrage moderne qui passe pour être le plus hardi, ne l'est pas de moitié autant que le vôtre. Vos motifs sont louables, vous faites un noble & digne usage de vos talens,

cependant, ne vous abuſez point, mon cher Porphire, ſi vous ne deſirez qu'un ſuccès de plus & que des Admirateurs, vous ſerez trompé dans votre attente; on n'eſt pas loué de ceux qu'on démaſque. Quel courtiſan, du temps de Fénélon, eût vanté Télémaque? Ainſi, quand vous auriez fait un Chef-d'œuvre, la partie la plus nombreuſe du public ſeroit contre vous, vous auriez toujours pour détracteurs, les Athées, les ambitieux, les coquettes, les pédans, les mauvais pères, les perſonnes ſans mœurs & ſans principes, & tous les gens du monde en général. Va, mon fils, travaille pour la gloire, & non pour la réputation! Fais mieux encore, ne cherche qu'au fond de ton âme le prix de tes travaux; ſerois-tu digne de peindre la vertu, d'en tracer tous les charmes, ſi la vertu ſeule ne pouvoit te récompenſer? .... Ah! ſi jamais l'injuſtice te révolte, ſi la calomnie te noircit; enfin, ſi la haine te perſécute, ſonge alors que ton ouvrage peut garantir, des piéges affreux du vice, la jeuneſſe innocente & ſans expérience, qu'il peut ramener vers le bien des cœurs égarés & ſéduits, & que ſi tes ennemis le déchirent, il n'eſt point lu ſans attendriſſement & ſans quelque reconnoiſſance par les pères vertueux & les tendres mères de famille.

LETTRE XXVI.

La Vicomteſſe à la Baronne.

De Paris

JE ſuis ſi agitée, ſi à plaindre dans cet inſtant, ma chère amie, qu'il faut abſolument que je vous écrive, quoique je ſois sûre de vous voir demain; mais je ne pourrai vous voir ſeule dans ces premiers momens, & je prends le parti d'envoyer Renaud à ***, il vous y attendra, &, à votre paſſage, vous remettra ma Lettre. Je ſentirai moins le poids de mes maux quand je vous les aurai confiés. Madame de Valcé! .... Ah! maintenant il ne m'eſt plus poſſible de me flatter de la ramener jamais! .... Son cœur eſt corrompu ſans reſſource! .... *Corrompu!* .... Juſte Ciel, puis-je prononcer ce mot affreux ſans mourir de douleur... c'eſt de ma fille dont je parle! .... Mon âme eſt déchirée! .... Écoutez ce triſte récit, & jugez de ma ſituation.

Madame de Valcé & Madame de Germeuil viennent tout-à-coup de ſe brouiller, & la dernière, pour ſe venger, a eu la noirceur de m'en-

voyer plusieurs Lettres de Madame de Valcé, dans lesquelles je suis traitée avec indignité. Je vais copier celle dont la date est la plus nouvelle, & qui fut écrite il y a trois semaines. La voici :

« Encore une fois, rien ne peut m'empêcher » de louer cette petite maison à Saint-Mandé, & » sous mon nom, puisque cette vieille femme ne » veut point de *Duplessis*. Vous me proposez un » bel expédient : *Que le Marquis de* ***, dites-» vous, *fasse le marché comme pour lui.* Fort bien, » mais alors il y établiroit un de ses gens pour » concierge ; & si je veux y aller sans lui, & » même sans qu'il le sache ?.... Vous riez, j'en » suis sûre, ou vous êtes indignée. Le *sentiment*, » l'*amour*.... Je répondrai, moi : & le *refroidis-» sement*, l'*inconstance* ? .... Il faut tout prévoir. » Enfin, je desire pouvoir disposer à mon gré de » cette jolie petite maison ; ainsi, je vous le » répète, concluez le marché en mon nom ; je » prendrai des précautions pour que cela soit » ignoré ; mais quand on le découvriroit, le » grand mal ! Est-il défendu d'aimer *la cam-» pagne*, la solitude, l'agriculture, de faire ses » délices d'un charmant jardin ?.... Vous pré-» tendez que ma mère *éclatteroit* !.... Eh, ne la

» croyez donc pas si *revêche*, vous lui faites tort. » *Son amie* lui dicte bien quelques phrases un peu » sévères, mais *son ami* lui inspire des sentimens » *très-humains*..... Au pis aller, si elle se fâche, » nous ferons quelques coquetteries au Chevalier » d'Herbain, & il rétablira la paix; il ne souf- » frira pas qu'on ait *l'inconséquence* de gronder » pour si peu de chose. Adieu, chère petite; ter- » minez donc avec votre vieille dévote, &, pour » votre récompense, vous pourrez, tant que vous » voudrez, aller rêver & méditer dans mon her- » mitage. »

Peut-on pousser plus loin la dépravation & la méchanceté? Avouer sans nécessité qu'on n'aime point son amant, annoncer légèrement qu'on le quittera, calomnier sa mère de gaieté de cœur!... Renoncer à tout principe, à toute pudeur, sans être emportée ni par la passion ni par une imagination ardente!... Se déshonorer de sang-froid!... Je suis plus épouvantée qu'irritée de sa noirceur & de ses vices!.... Quand je songe à l'éducation qu'elle a reçue, je n'accuse que moi de ses désordres; la colère & l'indignation ne me sont point permises, je ne dois éprouver que des remords.... Livrée pendant douze ans à la dissipation, aux

amusemens

amuſemens les plus frivoles, j'oubliai que j'étois mère, j'abandonnai ma fille : le Ciel me punit aujourd'hui d'un égarement ſi criminel !..... Je ne puis me le diſſimuler, c'eſt un vice donné par l'éducation, qui ſeul a corrompu ſon âme ; c'eſt la coquetterie ſeule qui l'a perdue !.... L'infortunée, avec une mère telle que vous, elle eût été raiſonnable, honnête, elle ſeroit eſtimée, heureuſe ! .... Elle me calomnie, elle me hait.... Ah ! je ne puis que la plaindre, & je dois lui pardonner.

Je renfermerai au fond de mon âme un ſi cruel chagrin, je n'en parlerai ni à M. de Limours, que je ne veux point aigrir, ni à Madame de Valcé.... Mais c'en eſt fait, j'ai perdu tout le repos de ma vie ; j'enviſage dans l'avenir des peines dont je ne puis ſupporter l'idée !.... Elle achevera de ſe perdre, de ſe déshonorer par quelque ſcène d'éclat .... Ah ! ma chère amie, ſi je n'étois pas ſûre de vous voir demain, & de pleurer en liberté avec vous, la tête me tourneroit. O vous, mère ſi tendre & ſi vertueuſe, vous obtiendrez du Ciel, pour votre malheureuſe amie, le pardon de ſes fautes ; vous obtiendrez qu'il me conſerve le ſeul bien qui puiſſe me dédommager ! ..... ma chère

Conſtance! .... Hélas! je me trouve ſi coupable, que tout ce qui pourroit me rendre heureuſe encore me paroît à peine poſſible! .... Chaque réflexion diminue l'eſpérance dans mon cœur. Ah! venez rendre à ce cœur déchiré la force qui l'abandonne; venez, vous ſeule au monde pouvez me tirer de l'état affreux où je ſuis!

LETTRE XXVII.

M. d'Aimeri au Baron.

MADAME d'Almane eſt partie hier pour Paris, & *nous* la cherchons encore où elle n'eſt plus. Le Chevalier, ce matin, m'a propoſé de venir me promener avec lui au château de B***; nous y avons été à cheval, nous nous ſommes arrêtés ſur le bord de la rivière. C'eſt ici, me dit le Chevalier, que j'ai vu Mademoiſelle d'Almane pour la première fois. Ma mère vint faire une viſite à Madame d'Almane; tout le monde étoit à la promenade, on nous conduiſit ſur cette pelouſe; en y arrivant, nous rencontrâmes, à cent pas de la compagnie, une charmante enfant qui s'amuſoit à courir; je fus frappé de ſa figure, ſes cheveux noirs, rabattus ſur ſon front, cachoient la moitié de ſon viſage, mais ils laiſſoient voir deux grands yeux!.... les plus beaux qui exiſtent! .... Comme Charles achevoit ces mots, nous nous trouvâmes près des portes du château; là, Charles s'arrêta, & me montrant un grand ſorbier: Vers le temps dont nous parlons, dit-il, je montai ſur cet arbre, &

j'en tombai ; Adèle desiroit une branche de sorbier.... = Et vous fûtes plus empressé qu'adroit? .. = Je tombai sur la tête, je me fis une blessure assez considérable, mais Adèle pleura, elle arracha le mouchoir qui couvroit son sein, & le mit sur mon front! .... En disant ces paroles, les yeux de Charles se remplirent de larmes, & il tomba dans la rêverie. Nous sommes entrés dans le jardin où nous avons trouvé bien d'autres souvenirs..... Ici, Charles fit la découverte d'un nid d'oiseau, qui fut offert à Adèle, & reçu avec une vive reconnoissance ; là, Théodore, Adèle & Charles jouoient les soirs à différens petits jeux. C'est dans ce bosquet de chèvre-feuille que Charles fit ses adieux à Adèle, lorsque nous partîmes pour aller voyager dans le Nord.... Enfin, chaque objet nous retrace un souvenir intéressant ; Charles se rappelle avec attendrissement ce temps de bonheur & d'innocence, ce temps où la charmante Adèle témoignoit un extrême plaisir en le voyant, & lui disoit lorsqu'il s'en alloit : *Si vous revenez bientôt, je vous aimerai bien.*

Vous pouvez juger, Monsieur, par ce détail, si le Chevalier est amoureux! Il a la tête absolument tournée, & je n'en suis pas sur-

pris, rien ne peut être comparé à Mademoiſelle d'Almane ; elle a dans ſa figure, dans ſon maintien, dans ſes manières, un charme inexprimable qui n'appartient qu'à elle ; plus on la voit, plus on la trouve aimable ; elle réunit à une inſtruction étonnante pour ſon âge, à des talens charmans, une modeſtie, une ſimplicité, qui déſarmeroient l'envie même ; elle eſt toujours également douce, bonne, obligeante ; on voit que toutes les qualités qu'elle montre ſont vraies ; elle n'a jamais un moment de prétention ou d'affectation ; rien de ce qu'elle fait d'honnête ne paroît lui coûter ; elle a tellement pris l'habitude & le *pli* du bien, qu'on ſeroit tenté de croire qu'elle eſt exactement née ce qu'elle eſt, & qu'elle ne doit abſolument rien à l'éducation ; elle eſt ſi naturelle, on voit en elle ſi peu d'art, qu'on a peine à ſe perſuader qu'elle ne ſoit pas entièrement l'ouvrage de la nature. Adieu, Monſieur ; nous n'irons à Paris que dans trois ſemaines ; mandez-moi, je vous prie, ſi vous comptez toujours ne revenir de Strasbourg que ſur la fin de Décembre.

LETTRE XXVIII.

Le Comte de Roſeville au Baron.

De ***

LA Gazette a dû vous apprendre que nous voyageons encore, mon cher Baron ; ainſi, la date de cette Lettre ne vous ſurprendra point. Nous avons enfin vérifié tous les faits contenus dans les Mémoires du Baron de Sulback & du Comte de Stralzi, & nous avons trouvé vrai tout ce qu'a dit le premier, & par conſéquent le rapport du Comte de Stralzi entièrement faux. Il y avoit à peine trois ſemaines que nous étions partis de la Cour, lorſque le jeune Prince reçut une Lettre du Prince, ſon père, dont voici la copie :

« J'apprends avec un plaiſir inexprimable, mon » cher fils, l'effet que produit votre préſence » dans tous les lieux où vous paſſez ; méritez ces » preuves d'attachement par votre ſenſibilité, par » votre reconnoiſſance ; promettez-vous de rendre » heureux un jour ce peuple qui vous aime, parce » qu'il eſpère que vous ferez ſon bonheur ; gardez-» vous de recevoir jamais avec l'air de l'indiffé-

» renee les témoignages de ſon affection : non-
» ſeulement il attend de vous ſa félicité, mais il
» veut encore votre amour, le ſien n'eſt qu'à ce
» prix; ſi vous n'êtes que juſte, il n'aura pour
» vous que du reſpect; il vous devra de la fidé-
» lité, fuſſiez-vous un Tyran; les marques de ſa
» tendreſſe peuvent donc ſeules vous mettre au
» rang des grands Souverains. Oui, en vous ché-
» riſſant, il immortaliſera votre nom!.... Son
» bonheur dépendra de vous, mais auſſi votre
» renommée, votre véritable gloire, ne dépen-
» dront que de lui ſeul. D'ailleurs, en gagnant les
» cœurs de tous mes Sujets, vous augmenterez
» encore leur affection pour moi; ils jugeront de
» mes ſentimens pour eux, par les ſoins que j'ai
» pris de votre éducation; ils me béniront en vous
» voyant digne de régner. Voyagez encore ſix
» ſemaines dans mes États, rapportez-moi des
» Mémoires détaillés & fidèles; ſi, dans quelques
» Provinces éloignées de la Cour, le mérite & la
» vertu languiſſent ignorés, opprimés peut-être;
» arrachez-les à l'obſcurité: enfin, tandis que les
» ſoins du Gouvernement me retiennent au mi-
» lieu d'une Cour trompeuſe, où je ne puis en-
» tendre les cris du peuple & les plaintes des

» infortunés, vous, mon fils, libre encore, rem-
» plissez le devoir sacré d'un Sujet fidèle, d'un
» ami tendre; instruisez-vous pour m'éclairer.

» Quand vous aurez parcouru toutes mes Pro-
» vinces, je desire que vous acquieriez encore
» une connoissance qui vous sera très-utile.
» Voyagez pendant sept ou huit mois dans les
» Etats voisins des miens; il est bien nécessaire
» que vous connoissiez les forces & les ressources
» de nos voisins; examinez avec attention
» chez les étrangers les établissemens publics,
» les manufactures, &c. Allez, mon cher fils,
» vous instruire, perfectionner votre raison, &
» vous rendre digne de régner un jour sur une
» nation capable de tout entreprendre pour son
» Souverain & pour la gloire ».

Le jeune Prince lut cette lettre en soupirant, & ne reçut pas sans quelque peine cet ordre positif, de ne retourner à ** que dans dix mois; cependant il obéit sans murmure, car il n'a pas pour le Prince, son père, un respect *de forme* & seulement extérieur, mais il a pour lui cette vénération profonde, cet attachement passionné, qu'inspirent aux grandes âmes l'admiration & la reconnoissance. Il y a maintenant quatre mois

que nous sommes dans les pays étrangers. Dans toutes les Villes où nous séjournons, nous formons des liaisons de société ; le Prince est aimable, obligeant, poli ; il a de l'aisance & des grâces, il ne sort jamais un instant de l'incognito qu'on nous a prescrit ; il est toujours dans la société *le Comte de Gemrid*, de manière qu'il n'y porte ni gêne ni contrainte. Nous entendons parler de la Cour & du Gouvernement ; nous entendons louer ou blâmer sans fard. Plus d'une fois, le Prince en secret, choqué de la liberté des critiques, m'en a témoigné sa surprise. Cette licence, me dit-il, est bien extraordinaire & bien imprudente;... = Elle est sans doute condamnable, mais elle n'est point extraordinaire, car elle existe par-tout..... = Par-tout ! Comment, vous croyez que dans les Etats de mon Père?... = Il y a par-tout des mécontens & des frondeurs : un Prince doit excuser tout ce que l'humeur peut faire dire contre lui ; il abuse du droit qu'il a de punir, s'il s'en sert pour se venger. = Cependant s'il on attaque son honneur?... = L'honneur d'un Souverain dépend du jugement de la Nation entière, de l'opinion générale, & non des discours de quelques insensés. Je suppose que vous calomnyez un homme de votre Cour, vous

flétriſſez ſa réputation, & l'infortuné ne peut ſe venger, tandis que lui, s'il étoit coupable de cette faute envers vous, il riſqueroit de se perdre, & ne pourroit vous faire aucun tort! Dans ce cas la juſtice même vous preſcrit donc l'indulgence! Si la méchanceté peut vous offenſer, du moins elle ne peut vous nuire; vous devez donc vous borner à la mépriſer. = Mais faut-il qu'un Prince laiſſe impuni l'auteur d'un libelle qui le déchire! = Non sûrement, puiſqu'il doit punir les ſcélérats. Je ne parlois que des diſcours qui ſe tiennent dans la ſociété. Vous trouverez peut-être des gens aſſez bas pour venir vous dénoncer les perſonnes qui oſeront parler de vous avec légèreté; alors, Monſeigneur, que votre indignation ne tombe que ſur le délateur. = Cependant m'avertir de ce qui ſe dit contre moi, n'eſt-ce pas me rendre un ſervice? = C'eſt ſelon; ſi ce qu'on dit eſt fondé, l'amitié doit vous en avertir dans l'eſpoir de vous réformer, mais elle ne doit pas vous nommer la perſonne qui vous accuſe. Un honnête homme conſidère les imprudences dont il eſt témoin, comme des ſecrets qui lui ſont confiés; ſi l'on parle ſans feinte devant moi, c'eſt qu'on m'eſtime aſſez pour ne pas craindre mon indiſcrétion; cette confiance m'ho-

norera davantage, ſi je ne la dois point aux préventions de l'amitié, & ſi ma ſeule réputation l'inſpire; l'étranger, l'inconnu, l'ennemi même qui me la témoigne, s'aſſure de ma foi, & je ne pourrois le trahir, ſans me déshonorer. = Mais ſi une perſonne dont je me croirois aimé diſoit du mal de moi?.... = Si cette perſonne parloit dans un premier mouvement de mécontentement & d'humeur, je ne vous en informerois point. = Si c'étoit de ſang-froid, & par une méchanceté réfléchie, m'en avertiriez-vous?..... = Oui, mais en ſa préſence. Souvenez-vous, Monſeigneur, qu'il y a toujours dans une accuſation ſecrette de la noirceur ou de la lâcheté, & ne regardez jamais que comme un délateur celui qui vous découvre une perfidie, & qui craint d'être nommé. Nous partons demain, mon cher Baron, pour ***. Le Prince laiſſe ici des regrets, & une réputation dont je dois être ſatisfait; & il retirera de ſes voyages une véritable inſtruction, parce qu'il n'a nulle envie d'étaler celle qu'il a déjà; il parle peu, queſtionne beaucoup, écoute avec une extrême attention, & chaque ſoir il écrit tout ce qu'il a vu & entendu de remarquable dans la journée.

Êtes-vous encore à Strasbourg, mon cher

Baron, ou jouissez-vous enfin du bonheur de vous retrouver à Paris, au milieu de vos amis & de votre charmante famille? Parlez-moi de vous, de Madame d'Almane, de vos enfans & du Chevalier de Valmont pour lequel j'ai conservé le plus tendre intérêt.

LETTRE XXIX.

La Baronne à Madame de Valmont.

De Paris.

C'EST bien d'elle-même, Madame, qu'Adèle a voulu vous écrire le lendemain de notre arrivée. Puisqu'elle vous a fait la description de ma nouvelle maison, je ne vous parlerai que de son appartement & de celui de son frère, parce qu'elle ne connoît ni l'un ni l'autre : ceci vous surprend, sans doute, il faut vous l'expliquer. M. d'Almane loge au rez-de-chaussée, & moi au premier ; à côté de ma chambre, est un assez grand cabinet où couche Adèle maintenant ; à l'extrémité de ce cabinet, se trouve une porte qui est condamnée ; Adèle m'a demandé ce qu'il y avoit au-delà de cette porte, & j'ai répondu que c'étoient de grands galetas que je ferois arranger par la suite pour lui composer un appartement dans le cas où elle se marieroit, & en supposant que son mari voulût vivre avec moi. Au vrai, ce prétendu galetas est un charmant appartement composé de six pièces, & tout arrangé. On n'y voit point de dorures, il est meublé avec une extrême simplicité,

mais il n'en conviendra que mieux à ma fille, car elle a assez bon goût pour préférer l'élégance & la commodité à la magnificence ; je n'attendrai certainement pas qu'elle soit mariée, pour lui procurer le plaisir si agréable d'être bien logée ; elle a quinze ans passés ; dans un an j'ouvrirai la porte condamnée, & je l'établirai dans son nouvel appartement. Théodore, de son côté, éprouvera la même surprise, & nous n'annonçons point cette nouvelle, parce que M. d'Almane désirant garder encore un an son fils dans sa chambre, ne veut pas qu'il puisse avoir le désir d'occuper un autre appartement.

M. d'Almane est arrivé sur la fin de la semaine dernière, ainsi nous voilà tous réunis & bien parfaitement heureux. Mes enfans ne sont point encore dans le monde ; cependant comme nous soupons à neuf heures & demie, Théodore soupe à table ; mais il se couche avant onze heures ; son père le suit toujours : moi, je reste avec la société jusqu'à minuit trois quarts. Adèle soupe à huit heures, dans sa chambre, avec Miss Bridget & la petite Hermine, ainsi elle se lève toujours deux ou trois heures avant moi ; & quoique, pendant cet espace, Miss Bridget préside à ses études, j'ai la précaution de les

diriger de manière qu'elle puiſſe me prouver à mon réveil qu'elle a bien employé ſon temps ; par exemple, je ne veux point qu'elle faſſe de muſique, mais je veux qu'elle peigne, qu'elle écrive & qu'elle calcule. Elle fait à préſent tous ſes extraits d'hiſtoire, en Anglois & en Italien, ce qui l'entretient dans l'habitude d'écrire ces deux langues, ſans être obligée d'y conſacrer une étude particulière. Elle écrit en François les extraits de Pièces de théâtre & les Lettres de mon ouvrage. Quand je ſuis levée, je corrige ſes fautes de ſtyle & de langage, enſuite je la fais chanter & jouer de la harpe juſqu'à midi ; alors elle va ſe promener, ſi le temps le permet, ou elle lit. A une heure, nous dînons tous enſemble ; après le dîner, elle brode, ou fait de la tapiſſerie pendant une demi-heure. A trois heures, elle a deux maîtres ; l'un, de danſe, l'autre, de chant ; ce qui l'occupe juſqu'à cinq que nous nous enfermons dans mon cabinet : nous liſons une heure. A ſix, l'*Académie* ; elle deſſine à la lampe & d'après nature, juſqu'à ſon ſouper. Vous voyez, Madame, par ce détail, qu'Adèle s'occupe d'une nouvelle étude ; elle commence à peindre en miniature : elle gardera ce maître juſqu'à dix-huit ans ; & pendant cet eſpace, elle deſſinera toujours deux heures par

jour. Accoutumée par gradation à s'occuper, à ne jamais perdre un moment, cette application continuelle ne peut être fatiguante pour elle ; le changement d'occupation la délasse : d'ailleurs, ayant surmonté toutes les difficultés, l'étude lui paroît en général beaucoup plus agréable que pénible, & l'habitude du travail lui rendroit l'oisiveté insupportable. Je lui procure, trois fois par semaine, une récréation aussi instructive qu'amusante ; aussi-tôt après le dîner, nous montons en voiture, Adèle, Théodore & moi, & nous allons voir des cabinets de tableaux, ou de pierres gravées, de médailles, ou des monumens intéressans, ou enfin des manufactures. Si ce sont des manufactures, nous ne manquons jamais, avant de sortir, de lire dans l'Encyclopédie, l'explication de la chose que nous allons voir ; de manière qu'après cette lecture nous comprenons parfaitement tout ce que nous voyons faire, & nous continuerons cette espèce de cours jusqu'au mois de Mai. Je vous obéis, Madame ; je ne vous parle que d'Adèle, votre bonté pour elle vous rendra tous mes détails intéressans, & vous voyez avec quelle confiance j'emploie un moyen si doux pour moi de vous amuser & de vous plaire.

LETTRE

LETTRE XXX.

De la même à la même.

M. d'Aimeri & le Chevalier de Valmont ſont arrivés hier en parfaite ſanté; le dernier, en revoyant Théodore, lui a montré une amitié dont mon fils eſt touché juſqu'au fond de l'âme. Avant mon départ pour l'Italie, Théodore étoit trop enfant pour pouvoir être regardé & traité *comme un ami*, maintenant il eſt aſſez raiſonnable pour ſentir le prix de l'amitié: la petite différence d'âge qui ſe trouve entre lui & le Chevalier de Valmont eſt à peine ſenſible à préſent & ne le ſera plus du tout dans un an.

Oui, Madame, j'ai fait connoiſſance avec cette charmante Comteſſe Anatolle dont la Vicomteſſe nous a tant parlé; je la trouve en effet infiniment jolie & très-aimable, mais je vois avec peine qu'on lui laiſſe former des liaiſons bien dangereuſes; elle commence à jouir de ſa liberté, *elle va ſeule*, parce qu'elle vient d'accoucher; on devroit être raiſonnable dès qu'on eſt mère; cependant à 18 ans il eſt impoſſible de pouvoir ſe paſſer

de guide, ſurtout lorſqu'on a reçu l'éducation la plus négligée. Adieu, Madame; je ne vous rends point compte de vos commiſſions, Adèle a voulu s'en charger; elle s'en occupe avec l'activité que vous lui connoiſſez, & qui redouble encore quand vous en êtes l'objet.

LETTRE XXXI.

La Baronne à Madame d'Ostalis.

IL est certain qu'on n'eut jamais plus de délicatesse & d'honnêteté qu'il en a !.... C'est maintenant une véritable passion, mais d'autant plus touchante, qu'il la renferme au fond de son cœur avec un soin extrême : à peine ose-t-il regarder Adèle ; il semble même éviter les occasions de lui adresser la parole, & jamais encore il n'a pris la liberté de la louer ; tous ses éloges s'adressent à la petite Hermine, tous ses témoignages de tendresse à Théodore, aussi mon fils l'aime-t-il réellement à la folie. Aujourd'hui le Chevalier a dîné chez moi ; en sortant de table, Théodore parloit de lui à Porphire, & il disoit : *Je l'aime comme s'il étoit mon frère !* A ce mot de *frère*, Charles s'est précipité vers Théodore, & lui a saisi la main avec une expression & un attendrissement impossibles à dépeindre ! Au même moment il a craint sans doute d'avoir fait une indiscrétion (car lorsque nous sommes pénétrés d'un sentiment profond, nous croyons que tout le décèle), il s'est embarrassé,

& il a rougi & baiſſé les yeux. Adèle brodoit à côté de moi; je l'ai regardée dans cet inſtant, mais je n'ai pu voir ſon viſage; elle venoit de perdre ſon aiguille, & elle la cherchoit avec beaucoup d'attention, en penchant la tête vers le parquet..... Elle eſt reſtée dans cette attitude un temps aſſez conſidérable pour rendre cette action *un peu ſuſpecte*..... Elle s'eſt relevée exceſſivement rouge; étoit-ce embarras, ou bien ſimplement l'effet du ſang porté à la tête? je l'ignore.

A l'égard de ſes ſentimens, je ſuis bien ſûre qu'elle n'en a point *de décidés*, & je le ſuis auſſi que la raiſon les réglera toujours. J'ai cru remarquer qu'elle parle de Madame de Valmont avec plus d'intérêt encore depuis qu'elle a vu ſon fils, & qu'elle trouve une ſorte de plaiſir à prononcer ce nom de *Valmont*. Elle a ſorti de la boëte qui les renfermoit, la jolie petite collection de cailloux que le Chevalier lui donna avant notre départ pour l'Italie; ces cailloux, oubliés pendant trois ans & demi, ſont maintenant rangés avec beaucoup d'ordre dans la chambre d'Adèle, ſur de jolies tablettes de bois d'Acajou, achetées exprès pour ce ſeul uſage. Voilà tous les *indices* que j'ai pu raſſembler juſqu'ici; du reſte Adèle

n'eſt ni *rêveuſe* ni *diſtraite*, elle eſt tout auſſi gaie que de coutume; les jours où le Chevalier n'eſt point admis, c'eſt-à-dire, cinq jours au moins de la ſemaine, je n'apperçois pas la plus légère altération dans ſon humeur; enfin je vous aſſure que s'il y a un ſentiment de préférence, il ne l'occupe que bien foiblement, & ne trouble en rien ſa tranquillité.

Le Marquis d'Hernay, ce jeune homme que nous avons vu en Italie, eſt de retour; le Chevalier l'a rencontré un ſoir chez moi; il ſait qu'il n'eſt point marié, qu'il eſt très-riche, qu'il jouit d'une bonne réputation, & j'ai cru remarquer qu'il ne le voyoit pas, ſans quelque inquiétude, auſſi bien traité de M. d'Almane.

La Comteſſe Anatolle a ſoupé hier chez moi; M. de Saint-Phar, qu'on dit être amoureux d'elle, eſt reſté juſqu'à huit heures trois quarts, dans l'eſpoir que je le prierois à ſouper; mais comme je n'ai point adopté cette manière ſi à la mode d'attirer du monde chez ſoi, je ne l'ai point retenu; la Comteſſe Anatolle a été aſſez triſte toute la ſoirée, elle s'eſt plaint *de la migraine*; après ſouper, il y a eu un *chuchotage* d'une demi-heure entr'elle, Madame de Valcé & Madame de

Clairfonds, enſuite elle a été ſe coucher. On n'a point encore de reproche eſſentiel à lui faire, mais elle prend de la coquetterie, elle ſe livre à Madame de Valcé,... Vous verrez que tout cela tournera mal. C'eſt bien dommage, car elle a certainement un excellent naturel & une âme charmante. Adieu, ma chère fille ; mandez-moi des nouvelles de Madame de S**** ; je ſais déjà que l'inoculation a bien pris, & qu'elle a un peu de fièvre ; j'eſpère que vous reviendrez au bout des trois ſemaines ; je ne m'accoutume pas à vous ſavoir à une lieue de moi, & à paſſer ſi long-temps ſans vous voir, mais j'approuve fort que vous ne reveniez point avant le temps preſcrit. Beaucoup de gens ne ſe font nul ſcrupule de tromper le public à cet égard, & d'apporter à Paris la petite vérole. Cependant cette ſupercherie eſt bien cruelle, elle bleſſe également l'humanité & la probité.

LETTRE XXXII.

La Baronne à Madame de Valmont.

Ce 25 Avril.

IL eſt enfin décidé que nous partirons pour la Hollande dans huit jours, M. d'Almane, mes enfans, Dainville & moi. Vous imaginez bien, Madame, qu'Hermine ſera du voyage, car elle eſt toujours inſéparable de ſa mère. Nous ſerons ſûrement de retour dans un mois. Le Chevalier de Valmont avoit bien envie de voir la Hollande, & de venir avec nous; mais au lieu de cela, il part demain pour ſa garniſon. M. d'Aimeri, comme vous ſavez ſans doute, Madame, ne l'y ſuivra point; il eſt temps en effet de le laiſſer ſur *ſa bonne-foi*, afin de connoître quel uſage il eſt capable de faire d'une entière liberté. Il va dans une Ville où l'on joue beaucoup, il y ſera ſans Mentor, & entouré d'une foule de jeunes gens dont il ne recevra que de mauvais conſeils; il aura certainement du mérite à ſe bien conduire. Il nous a fait ſes adieux aujourd'hui, & s'eſt véritablement attendri en embraſſant Théodore; ils ſe ſont

promis de s'écrire, car ils ne se reverront que l'hiver prochain. Adieu, Madame; adreſſez-moi votre première Lettre à la Haye. Je connois votre goût pour les fleurs, ainſi vous pouvez compter ſur une petite boîte des plus beaux oignons de jacinthes qui ſoient à Harlem.

LETTRE XXXIII.

La Baronne à Madame d'Oſtalis.

D'Amſterdam.

JE reviens de Broëk,[1] dans l'inſtant, ma chère fille; on ne peut dépeindre ce Villlage ſans être accuſé d'embellir la vérité; cependant tout ce que je dirai de ce lieu charmant ſera encore mille fois au-deſſous de la réalité. Tous ſes habitans, quoique de ſimples payſans, ſont très-riches; les rues ſont pavées de briques poſées ſur champ, mais de différentes couleurs, formant des eſpèces de mozaïques, & de la propreté qu'on peut deſirer dans une chambre; les maiſons ſont peintes & propres comme le lambris d'un appartement bien ſoigné; tout, juſqu'aux toits, eſt reluiſant, brillant, & paroît neuf; chaque maiſon a un jardin & une terraſſe, l'un & l'autre fermés ſeulement par de jolies barrières baſſes & à jour qui laiſſent voir tout l'intérieur; la terraſſe eſt communément devant la maiſon, le jardin eſt après, & la ſépare

1 Qui ſe prononce *Brouk*. Ce Village eſt à deux lieues d'Amſterdam.

de la maiſon voiſine, ce même ordre ſe trouve toujours, & des deux côtés des rues; les jardins ſont ornés de vaſes de porcelaines, de grottes de coquillages, de fleurs, d'arbres, & de plates-bandes formées par des grains de verre de diverſes couleurs, d'un éclat éblouiſſant, & rangés artiſtement en différens deſſins. Il y a d'autres plates-bandes en petites coquilles placées avec autant d'art & de ſoin que celles que nous arrangeons dans des tiroirs. Derrière les maiſons & les jardins, on apperçoit d'immenſes & fertiles prairies remplies de troupeaux: les étables & les écuries ſont auſſi ſur les derrières, de ſorte que les voitures & les beſtiaux ne paſſant jamais dans ces rues ſi propres, rien ne peut les ſalir. L'intérieur des maiſons eſt auſſi étonnant que l'extérieur; le pavé en eſt de pierres luiſantes communément jaunes & noires en carreaux égaux. Les principales pièces ſont boiſées; cette boiſerie n'eſt ni peinte ni vernie, elle a ſa couleur naturelle, & elle eſt ornée des plus jolies ſculptures. Dans la belle pièce, il y a toujours une grande armoire avec des battans en glaces, au travers deſquelles on voit de charmantes porcelaines & une nombreuſe argenterie, ſi brillante, qu'elle ſemble ſortir des mains de

l'ouvrier. Nous ſommes entrés dans pluſieurs maiſons, nous ayons trouvé par-tout le même ordre & la même élégance. Ils ne peuvent s'envier mutuellement; on croiroit, à l'uniformité de leurs habitations, que leurs fortunes ſont parfaitement égales, car qui voit une des maiſons de Broëk, les connoît toutes. A chaque maiſon, il y a deux portes; dont l'une qui s'appelle la porte de *cérémonie*, ne s'ouvre jamais que pour deux événemens, le mariage & la mort; c'eſt par cette porte qu'entrent les nouveaux mariés, ils ne la repaſſent que pour être conduits au tombeau; dans l'intervalle, cette porte reſte condamnée. Les Payſans de Broëk ont auſſi une chambre qui n'eſt jamais habitée que le jour du mariage, & qu'ils regardent enſuite comme un temple qu'on profaneroit en y demeurant; cette chambre eſt plus ornée qu'aucune autre, le lit en eſt exceſſivement paré & couvert de dentelles; on y voit ſur une table une jolie corbeille qui contient les ajuſtemens qu'avoit la mariée le jour de ſa noce; & du reſte, on n'entre dans ce réduit myſtérieux & ſacré que pour le nétoyer, l'embellir, le décorer de vaſes de fleurs, ou pour le montrer aux étrangers.

A l'égard de leur habillement, il répond à tout

le reſte ; celui des hommes eſt fort ſimple, celui des femmes eſt très-recherché ; elles ſont vêtues de belles perſes, elles ont le plus beau linge & beaucoup de petits bijoux d'or & de perles fines ; un béguin de toile blanche cache leurs cheveux, & des deux côtés eſt attaché avec de grandes épingles d'or ornées de perles fines. J'ai vu pluſieurs ſervantes arrangées ainſi ; leurs maîtreſſes ont de plus de beaux coliers, des bagues, & des juſtes d'une plus belle toile.

Leurs mœurs ſont d'une pureté irréprochable, ils ſont très-unis entr'eux, ils ont pour leurs enfans la plus vive & la plus tendre affection ; auſſi les petits enfans ſont ſi accoutumés à être careſſés, qu'ils ſont eux-mêmes careſſans au dernier point ; je me ſuis arrêtée devant tous ceux que j'ai rencontrés, & ils venoient de leur propre mouvement me baiſer avec une petite manière charmante. Les habitans de Broëk ſont très-ſauvages ; quand ils voyent arriver des étrangers, ils courent tous ſe renfermer dans leurs maiſons, & refuſent d'ouvrir la porte ; mais ils ont une galanterie naturelle, ou, pour mieux dire, un certain reſpect pour les femmes, qui les rend tout différens à leur égard ; auſſi-tôt qu'ils en voyent, ils s'em-

preſſent, s'aſſemblent, les ſuivent, les conduiſent, les mènent chez eux (fuſſent-elles avec des hommes), & leur font tout voir avec l'air le plus honnête & le plus obligeant. C'eſt ainſi qu'ils nous ont traitées pendant trois heures que nous avons paſſées avec eux. Leurs femmes ne ſortent jamais de Broëk; une fille trouveroit difficilement à ſe marier, ſi elle alloit dans un autre Village un peu éloigné. Amſterdam leur eſt auſſi peu connu que Londres ou Conſtantinople; elles ſe trouvent heureuſes chez elles, Broëk eſt pour elles l'Univers; & c'eſt ainſi qu'elles conſervent leurs mœurs & leurs vertus. Ils ſe marient toujours entr'eux. Pluſieurs Nobles de ce Pays ont voulu épouſer des filles de Broëk à cauſe de leurs richeſſes, mais aucun n'a pu y parvenir. Les habitans de Broëk font grand cas de leur ſimplicité & de leur état de Payſans; ils mènent une vie très-frugale; embellir leur habitation, eſt le plus grand plaiſir qu'ils connoiſſent; vivre unis & paiſibles, eſt le ſeul bonheur qu'ils apprécient. Le ſang, ſi beau dans toute la Hollande, l'eſt particulièrement à Broëk; tous les enfans ſont charmans, les hommes ont l'air robuſte, les femmes ſont grandes, bien faites, communément jolies, & elles ont toutes

le teint d'une fraîcheur ſurprenante. Enfin, ce Village offre un tableau unique dans ſon genre; tout y charme le cœur & les yeux; nul objet malheureux ou déſagréable ne le gâte; non-ſeulement on n'y rencontre pas un pauvre, mais on n'y voit pas une perſonne qui paroiſſe être dans un état peu aiſé, pas un eſtropié, pas un vieillard infirme, pas une maiſon négligée; la ſanté, toutes les recherches de l'aiſance, toute l'élégance de l'induſtrie & de la propreté, la ſimplicité, la bonhommie, la vertu, le bonheur, voilà les biens ineſtimables & les images charmantes qu'on y trouve, & qui, jointes à la ſingularité piquante des habillemens, des maiſons & des coutumes, en font un lieu d'autant plus extraordinaire, qu'il n'eſt qu'à cent lieues de nous.

J'ai été hier à Sardam [1], autre Village plus étendu, plus riche encore que Broëk, où l'on retrouve à-peu-près les mêmes mœurs & les mêmes coutumes, mais infiniment moins joli, moins propre & moins ſingulier que Broëk.

Nous achevons ici notre *cours de manufactures*; nous avons déjà vu faire du papier, des cordes,

1 Village immortaliſé par le ſéjour que Pierre-le Grand y a fait.

des cables, &c. Nous avons vu à Harlem une fonderie de caractères pour imprimer, nous avons vu auſſi tailler des diamans. Nos enfans ſont enchantés de la Hollande, la manière dont on y voyage eſt en effet bien agréable. Nous ſommes dans un beau Yacht, c'eſt-à-dire, dans un charmant ſallon; nous cotoyons des rives délicieuſes, nous pouvons lire, écrire, & même faire de la muſique tout auſſi commodément que dans une maiſon.

Les deux Pays qui me paroiſſent contraſter le plus entr'eux, ſont l'Italie & la Hollande: en Italie, la nature eſt majeſtueuſe & variée, elle préſente par-tout de grands effets, d'énormes rochers, de hautes montagnes, des précipices, des caſcades; en Hollande, le Pays eſt toujours plat, uniforme, des canaux, de la verdure, de petites plantations; c'eſt toujours la même choſe. En Italie, on trouve à chaque pas d'antiques monumens qui retracent les faits les plus anciens de l'hiſtoire; l'architecture moderne y eſt grande, noble, impoſante, tout y frappe l'imagination, tout y demande du détail, de l'attention & de l'examen; les tableaux, comme le reſte, y ſont toujours d'un genre héroïque & ſublime; en Hollande, aucun veſtige

de monumens, tout paroît neuf, rien n'a l'air antique ou vieux; il ne faut considérer que l'ensemble; dans le détail, chaque chose perd de son prix, & devient mesquine & de mauvais goût; chaque objet en particulier n'est qu'un colifichet: l'architecture, les arts, y paroissent ignorés. Tout est agréable, mais petit & sans aucune noblesse. Les tableaux qu'on y trouve sont d'un fini précieux, mais ils sont presque toujours petits, & toujours d'un petit genre, ils n'offrent que des objets ignobles; en Italie, ils représentent des Héros, des demi-Dieux; ici, ce sont des Matelots ivres, des Vendeuses de choux, des Marchandes de poisson; en Italie, les hommes sont vains, artificieux, paresseux; en Hollande, ils sont bons, simples, industrieux, laborieux, ils méprisent le faste & la magnificence.

Adèle a fini d'écrire les réponses des Lettres de mon ouvrage; &, d'après ma promesse, nous avons commencé le plan de lecture de tous les chef-d'œuvres que nous désirons connoître depuis si long-temps. Le jour où nous nous sommes embarqués au Moerdik, j'ai donné à ma fille les Lettres de Madame de Sevigné, & Clarisse en Anglois. Adèle a lu dans le Yacht ces deux ouvrages

vrages alternativement, & avec un plaisir & un intérêt dont je jouissois véritablement ; elle est assez formée pour sentir les grâces du style de Madame de Sevigné, & pour être profondément touchée des beautés sublimes de Clarisse ; elle a été aussi très-frappée du caractère atroce de Lovelace, & réellement épouvantée de son artifice & de son hypocrisie : c'est ce que je desirois ; il est important d'apprendre de bonne heure à une jeune personne à se défier des hommes en général, nul livre au monde ne peut mieux que Clarisse inspirer cette utile & sage défiance. Adieu, mon enfant ; nous partons demain pour Utrecht, & dans quinze jours au plus tard j'aurai le plaisir de vous embrasser. Depuis que nous sommes en Hollande, Théodore a déjà reçu trois Lettres du Chevalier de Valmont ; il me les a montrées ; elles sont d'une tendresse !..... sûrement jamais l'*amitié* ne s'est exprimée d'une manière aussi passionnée.

LETTRE XXXIV.

La Vicomteſſe à la Baronne.

J'AI une nouvelle à vous mander, ma chère amie, qui m'eut autrefois cauſé une peine bien ſenſible, mais qui ne peut m'affecter aujourd'hui. Madame de Valcé prend une maiſon; elle me quitte, & comme on quitte une auberge, ... ſa belle-mère vient de mourir, & laiſſe une ſucceſſion très-conſidérable, puiſqu'elle avoit hérité de ſon frère, il y a deux ans.

Cet évènement, qui rend M. de Valcé immenſement riche, le rend auſſi digne de toute la tendreſſe de ſa femme; je crois qu'il n'attache pas un grand prix à ces démonſtrations; cependant il eſt facile, foible & borné : il n'eſt pas ſeduit, mais il ſe laiſſe ſubjuguer. Il prend un état de maiſon extravagant; M. de Limours & moi n'avons été conſultés ſur rien; nous ne nous plaindrons point; car c'eſt avoir un grand tort que d'apprendre au Public ceux de ſa fille. Madame de Valcé eſt dans un enyvrement qui m'humilie, & me fait pitié; qu'on eſt à plaindre, quand l'ar-

gent peut cauſer de ſemblables émotions, puiſqu'on eſt incapable d'éprouver jamais celles qui viennent du cœur! Adieu, ma chère amie; je vous attends avec une extrême impatience : j'ai mille choſes à vous dire qui me pèſent cruellement, & qu'il eſt impoſſible d'écrire.

LETTRE XXXV.

M. de Lagaraye à Porphire.

Il vient de m'arriver une petite aventure qui me paroît faite pour intéreſſer un jeune Philoſophe, & qui peut faire naître des idées utiles & neuves.

Vous ſavez qu'un de mes voiſins, M. de Valincourt élève un de ſes neveux, enfant infortuné, ſourd & muet de naiſſance; vous avez pu voir chez moi ce jeune-homme qui s'appèle Hippolyte, & dont la phyſionomie pleine d'expreſſion eſt très-remarquable; cependant comme il y a deux ans que vous n'êtes venu à Lagaraye, il eſt vraiſemblable que vous n'en aurez conſervé qu'une idée confuſe; il n'eſt pas inutile de vous le faire connoître. Hippolyte n'eſt point joli, mais il a un viſage ſi gai, un ſourire ſi fin, un regard ſi pénétrant, qu'il eſt impoſſible de n'être pas frappé de ſa figure; ſes prunelles ont un mouvement rapide & continuel, qui rend ſa phyſionomie auſſi animée que ſpirituelle; c'eſt par les yeux qu'il écoute, qu'il entend & qu'il s'exprime; on y voit une curioſité habituelle & conſtante, & l'on

y découvre avec facilité ſes idées, ſes ſenſations & tous les ſentimens de ſon âme. Il y a environ deux ans que ſon oncle partant pour Paris, & comptant n'y reſter que ſix ſemaines, ne voulut point le mener avec lui; je m'en chargeai pour cet eſpace de temps, & le jeune Hippolyte, alors âgé de quatorze ans, vint avec joie s'établir à Lagaraye. Comme il eſt naturellement ſenſible & bon, & que ſon malheur ajoute à l'intérêt qu'il inſpire, il eſt aimé de tout ce qui le connoît; il a été élevé par un oncle vertueux; il a toujours été traité avec indulgence & tendreſſe; il n'a jamais reçu que d'excellens exemples, & ſon cœur eſt auſſi tendre que pur & reconnoiſſant. Huit jours après le départ de ſon oncle, tout-à-coup il tomba malade d'une fièvre maligne; il fut vingt-neuf jours dans le plus grand danger; je le ſoignai avec une véritable affection; je le veillai pluſieurs nuits; il me prouva que la reconnoiſſance n'a pas beſoin, pour ſe faire entendre, du ſecours de la parole; ſes yeux me parloient avec une expreſſion moins trompeuſe & plus touchante que les plus éloquens diſcours. J'eus le bonheur de lui rendre la ſanté. Il étoit en pleine convaleſcence, lorſque je reçus une Lettre de M.

de Valincourt, qui me mandoit que des affaires importantes le retiendroient à Paris au moins ſept ou huit mois encore, qu'il me prioit de lui envoyer Hippolyte, & de le confier à ſon homme d'affaires, prêt à partir pour l'aller rejoindre. Hippolyte ne me quitta point, ſans répandre beaucoup de pleurs; je priai ſon conducteur de me donner de ſes nouvelles, auſſi-tôt qu'il ſeroit arrivé à Paris; M. de Valincourt m'écrivit pour me remercier & m'apprendre que ſon neveu jouiſſoit d'une ſanté parfaite, enſuite j'ai été pendant plus de dix-huit mois ſans en entendre parler. Hier on m'apporte une Lettre de la Poſte: je l'ouvre; je vois une écriture aſſez mal formée, & qui m'eſt inconnue; je regarde la ſignature: quelle eſt ma ſurpriſe, en liſant le nom d'Hippolyte de Valincourt!... Alors je lis, avec autant d'émotion que de curioſité, une Lettre conçue en ces termes:

» O quels tranſports peuvent égaler les miens!... » Je ſuis donc aſſuré maintenant que toute ma » reconnoiſſance vous ſera connue! je puis donc » vous remercier dans votre langage..... Mon » Père! ô laiſſe-moi te donner ce nom; puiſque » tu m'as ſauvé la vie, puiſque j'ai pour toi les

» ſentimens du fils le plus tendre!.... Mon Père,
» quel eſt mon bonheur! un homme auſſi bon,
» auſſi bienfaiſant que toi [1] me procure le plaiſir
» inexprimable de te parler, de t'entendre ſi tu
» daignes m'écrire, de te faire lire dans mon
» cœur!.... Je n'avois que des idées, je penſe à
» préſent, je réfléchis, je ſens dans toute ſon
» étendue tous les charmes, toute la félicité atta-
» chée à l'état de l'homme;..... que de vérités
» ſublimes mon nouveau Bienfaiteur m'a fait
» connoître! Avant d'être inſtruit je ne doutois
» point de l'exiſtence d'un Être ſuprême, Créateur
» de l'homme & de l'Univers, mais j'ignorois ſa
» Loi; ſans mon reſpectable & cher Inſtituteur,
» je n'aurois jamais lû l'évangile..... Ah, faut-il
» s'étonner que l'homme ſoit ſi bon, ſi vertueux,
» quand il trouve dans ce livre divin la connoiſ-
» ſance de ſes devoirs, & tout ce qui peut lui

1 M. l'Abbé de l'Épée qu'on ne peut louer dignement qu'en expoſant le tableau de ſa vie. Il conſacre ſa fortune au ſoulagement des Pauvres, ſes lumières & ſes talens à l'inſtruction des Sourds & Muets de naiſſance; il arrache ces infortunés à l'erreur, à l'ignorance, il les rend à la Religion, à l'État, à la Société, il leur apprend (par le moyen d'une méthode dont il eſt l'inventeur) à lire, à écrire, à compter. Il eſt l'Auteur d'un ouvrage auſſi eſtimable qu'ingénieux & utile, qui a pour titre; *Inſtitution des Sourds & Muets de naiſſance.*

» faire chérir la vertu !..... Mille fois au fond de
» l'âme, je l'avouerai, l'excès de votre bienfai-
» ſance étonna, confondit ma foible raiſon ; l'hu-
» manité m'étoit chère ſans doute, la compaſſion
» avoit des droits puiſſans ſur mon cœur, mais je
» ne pouvois concevoir comment on ſe dévouoit
» ainſi tout entier à des ſoins ſi triſtes & ſi péni-
» bles ! hélas, je ne connoiſſois que la Loi natu-
» relle, je n'étois pas fait pour comprendre la
» perfection ; aujourd'hui que la Religion m'é-
» claire, j'admire, ſans étonnement, vos vertus
» ſublimes, & celles du Sage à qui je dois une
» nouvelle exiſtence ; je conçois facilement que
» l'homme ſoit un être ſi parfait, puiſque la
» Religion, les Lois, l'honneur & la nature ſe
» réuniſſent pour le porter au bien ! Auroit-il
» même beſoin de la crainte des châtimens pour
» s'interdire le mal ?..... ne lui ſuffit-il pas de ſavoir
» qu'il eſt haï s'il eſt méchant !.... des Méchans !...
» ſeroit-il vrai qu'il en exiſtât !..... ce doute me
» trouble & m'afflige.... mais enfin s'il en eſt, ces
» Monſtres inſenſés ſont sûrement trop rares pour
» pouvoir redouter d'en rencontrer jamais. Je
» dois donc me flatter de ne voir que des hom-
» mes ſenſibles & bienfaiſans..... Depuis mon

» ſéjour ici, j'ai eu l'occaſion d'en obſerver de » différens États, & je n'en ai connu que de » vertueux; à l'école où je m'inſtruis, avec une » foule d'enfans & de jeunes gens de mon âge, » j'ai vû ſouvent des étrangers aſſiſter à nos » leçons, j'y ai vû entr'autres un grand Souve- » rain [1] qui m'a prouvé par les témoignages » d'eſtime & de vénération qu'il donnoit à mon » Maître, que les Rois ſavent diſtinguer, honorer » & récompenſer le mérite & la vertu.

» Enfin, chaque objet nouveau que je vois, » chaque connoiſſance que j'acquiers, ajoute à » mon affection pour les hommes; ô mon Père! » quand je pourrai retourner en Bretagne, me » permettras-tu de t'aider quelquefois dans l'em- » ploi ſacré que tu t'impoſes? Je ne puis être » heureux qu'en partageant ma vie entre mon » oncle & toi ».

Eh bien, mon cher Porphire, n'enviez-vous pas le deſtin d'Hippolyte? il n'a jamais vécu que dans la ſolitude & avec des gens vertueux, il n'a jamais entendu parler; l'indiſcrétion, la médi- ſance, la calomnie ſont des vices dont il n'a point d'idée; il ne juge des hommes que par des dé-

1 L'Empereur.

monſtrations trompeuſes ; il les voit ſe ſourire, s'embraſſer, ſe traiter mutuellement avec autant d'amitié que d'égards ; il prend la fauſſeté pour de la tendreſſe, & la politeſſe pour de la ſenſibilité ; il croit habiter un Paradis terreſtre ; il regarde tous les hommes comme ſes amis, comme ſes frères ! .... Douces & charmantes illuſions que la lecture ſeule détruira bientôt ! Hélas ! que deviendra-t-il en parcourant les faſtes ſanglans de l'Hiſtoire ! Avec quel douloureux étonnement, & quelle profonde indignation ne lira-t-il pas l'éloge des Conquérans barbares qui ont déſolé l'univers ! .... O Porphire, pour avoir bonne opinion des hommes, faut-il donc être ſourd & muet de naiſſance [1] ?

1 L'Auteur a pris le fond de l'idée de cette Lettre dans un ouvrage Anglois intitulé *The World*, le monde. Voici le paſſage.

» At the village of Aronche, in the province of Eſtrema-» dura (Says an old Spaniſh author) Lived Gonzales de » Caſtro, who from the age of Twelve to fifty-two was » deaf, dumb, and blind. his chearful ſubmiſſion to ſo de-» plorable a misfortune, and The misfortune itſelf, ſo » endeared him to the village, That to worship the holy » virgin, and to Love and ſerve Gonzales, were conſidered » as duties of the ſame importance ; and to neglect the Latter » was to offend the former.

» It happened one day, as he was ſiting at his door, and » offering up his mental prayers to St. Jago, That he found » himſelf, on a ſudden, reſtored to all the privileges he had

» Loſt. The news ran quickly Through the village, and old » and young, rich and poor, The buſy and The idle, Thron» ged round him with congratulations.

» But as if the bleſſings of This life were only given us » for afflictions, he began in a few weeks to loſe the relish » of his enjoyements, and to repine at the poſſeſſion of » Thoſe faculties which ſerved only to diſcover to him The » follies and diſorders of his neighbours and to teach him » That the intent of ſpeech was too often to deceive.

» Though the inhabitants of Aronche were as honeſt as other » villagers, yet Gonzales, who had formed his ideas of men » and Things from Their natures and uſes, Grew offended » at Their manners. He ſaw The avarice of age, the prodi» gality of youth, the quarrels of brothers, The Treachery » of friends, The frauds of Lovers, The inſolence of the » rich, the Knavery of the poor, and the depravity of all. » Theſe, as he ſaw and heard, he ſpoke of with complaint, » and endeavoured by the gentle'ſt admonitions to excite » men to goodneſs.

» From This place The ſtory is torn out to the laſt para» graph, which ſays That he lived to a confortable old age, „ deſpiſed and hated by his neighbours for pretending to be „ wiſer and better than Themſelves, and That he breathed „ out his ſoul in Theſe memorable words, That *he who* „ *would enjoy many friends, and Live happy in the world,* „ *ſhould be deaf, dumb, and blind to the follies and vices* „ *of it* „.

Voici la traduction Littérale :

„ Au village d'Aronche, dans la province d'Eſtramadure „ (dit un ancien Auteur Eſpagnol) vivoit Gonzalès de Caſ„ tro, qui depuis l'âge de 12 ans juſqu'à celui de 52, fut „ ſourd, muet & aveugle. Sa ſoumiſſion à une infortune ſi „ déplorable, & *l'infortune elle-même* le rendit cher à tout „ le village, de manière que prier la Sainte Vierge, ſervir &

„ chérir Gonzalès, paroiſſoient deux devoirs de la même „ importance, & dans l'opinion générale, négliger Gonzalès „ c'étoit offenſer la Sainte Vierge. Un jour qu'il étoit aſſis à „ ſa porte, priant mentalement Saint Jacques, tout-à-coup „ ſa langue ſe délia & il retrouva l'uſage des ſens qu'il avoit „ perdus; la nouvelle s'en répandit promptement, & les vieux „ & les jeunes, les riches & les pauvres, les gens affairés & „ les pareſſeux, s'aſſemblèrent autour de lui pour le féliciter. „ Mais combien trompeuſes ſont les bénédictions de cette „ vie! Gonzalès bientôt perdit le goût de ces jouiſſances, & „ ſe plaignit des facultés qui ne ſervoient qu'à lui découvrir „ les folies & les déſordres de ſes voiſins, & à lui apprendre „ que trop ſouvent on abuſoit du don de la parole pour „ tromper. Quoique les Habitans fuſſent auſſi honnêtes que „ d'autres Villageois, cependant Gonzalès qui s'étoit formé „ des idées ſur les hommes & ſur les choſes d'après leur nature „ & leur uſage, fut indigné des mœurs de ſes Compatriotes; „ il vit l'avarice de la vieilleſſe, la prodigalité des jeunes „ gens, les querelles des frères, les tromperies des amans, „ les trahiſons des amis, l'inſolence du riche, la friponnerie „ du pauvre, la dépravation de tous. Il s'en plaignit, il „ tâcha, par de ſages conſeils, d'exciter les hommes à la „ bonté. — En cet endroit l'hiſtoire eſt déchirée juſqu'au dernier paragraphe qui dit: « que Gonzalès parvint à la vieil- „ leſſe haï & mépriſé par ſes voiſins, parce qu'il étoit meil- „ leur & plus ſage qu'eux; & qu'en expirant il dit ces méme- „ rables paroles: que pour avoir beaucoup d'amis & pour „ vivre heureux dans le monde, il faudroit être ſourd, muet „ & aveugle aux folies & aux vices dont il eſt rempli. *The World, vol.* 1.

LETTRE XXXVI.

La Baronne à Madame de Valmont.

De Paris.

M. d'Almane & Théodore ſont partis hier pour Strasbourg, & moi, au lieu de reſter dans ma maiſon, je ſuis entrée ce matin avec Adèle dans un petit appartement que j'ai loué dans l'intérieur du Couvent de ***, & nous y paſſerons l'été & l'automne. Je dis à ma fille que des raiſons d'économie m'ont décidée à ce parti; mais au vrai, comme elle commencera à entrer dans la ſociété l'hiver prochain, j'ai deſiré que ce premier début dans le monde fût précédé de ſix mois de retraite abſolue; d'ailleurs, je ne ſuis pas fâchée qu'elle voye des *Penſionnaires*; en connoiſſant l'éducation du Couvent, elle appréciera davantage celle qu'elle a reçue. Cet après midi, nous nous ſommes promenées dans le jardin, nous avons rencontré beaucoup de jeunes perſonnes de l'âge d'Adèle, qui, en nous voyant, ſe ſont miſes à courir de toute leur force pour nous éviter, & en faiſant

de grands éclats de rire. Adèle m'a demandé raiſon de cet étrange procédé. Pourquoi donc ces fuites & ces rires, m'a-t-elle dit ? Ce ſont nos figures, ai-je répondu, qui excitent cette frayeur & cette gaieté. = Mais qu'avons-nous donc de formidable & de riſible ? = Rien en effet ; auſſi tout ſimplement on ne fait que ſe moquer de nous. = S'en moquer & pourquoi ? ..... = La malignité ſaiſit un ridicule & s'en moque, la ſotiſe ſe moque ſans aucune raiſon. = Ainſi donc toutes ces jeunes perſonnes ſont imbéciles ? .... = Peut-être ont-elles beaucoup d'eſprit naturel, mais elles ont toute la ſotiſe que peut donner une mauvaiſe éducation, c'eſt-à-dire, de la niaiſerie, de la *ſauvagerie*, de l'impoliteſſe, de la groſſiéreté... = Quoi ! perſonne ne les reprend donc de ces défauts ? = Abandonnées de leurs mères, elles ſont livrées à des gouvernantes incapables de les bien élever, & qui d'ailleurs les laiſſent à elles-mêmes toute la journée, ſans ſe donner la peine de les obſerver & de les ſuivre. = Oh, les pauvres petites, on ne doit que les plaindre, ce n'eſt pas leur faute ſi elles ſont ridicules ! .... Si j'euſſe été miſe dans un Couvent, ſi je n'avois pas la plus tendre des mères, j'aurois tous ces défauts. = Oui

sans doute, ma chère Adèle, & cette douce indulgence que vous montrez n'eſt, au fond, que de la juſtice, conſervez-la précieuſement; ſi vous la perdiez, vous ternириez l'éclat de toutes vos vertus, & vous deviendriez ingrate envers moi, car vous ne pouvez vous enorgueillir des qualités & des talens que vous poſſédez, ſans oublier que c'eſt à moi que vous les devez.

Ne vous attriſtez point, Madame, en vous repréſentant la petite mine d'Adèle à travers une grille; nous ne recevons point de viſites, excepté Madame d'Oſtalis & Madame de Limours qui entrent dans le Couvent; ainſi, nous n'allons point au parloir, à moins que ce ne ſoit pour prendre une leçon de peinture ou de danſe, & alors ce n'eſt point à travers la grille, nous allons dans le parloir extérieur. Au reſte, nous menons une vie charmante, la lecture fait nos délices; nous liſons préſentement Télémaque le matin, & les Fables de la Fontaine dans l'après-midi. A chaque page, Adèle tranſportée me remercie de lui avoir refuſé ces Ouvrages admirables lorſqu'elle étoit trop peu formée pour en connoître le prix, & elle ne peut concevoir qu'on ait la folie de les faire lire à des enfans. La lecture a pour elle tant d'attrait, qu'elle

nuiroit à ſes autres occupations, ſi je n'y prenois garde; enfin, cette méthode ſi ſimple me paroît ſi bonne, qu'il me ſemble impoſſible qu'elle ne ſoit pas un jour univerſellement adoptée.

LETTRE XXXVII.

La même à la même.

LA pauvre Adèle vient d'éprouver plusieurs chagrins dont je vais d'abord, Madame, vous expliquer les causes. Parmi douze ou quinze Pensionnaires en chambre qui sont ici, il y en a une qu'on appelle Mademoiselle de Céligni; cette jeune personne, âgée de dix-sept ans, est d'une très-jolie figure; au reste, aussi mal élevée que les autres, mais née avec assez d'esprit pour savoir, quand elle le veut, dissimuler ses défauts, sur-tout à des yeux de *quinze ans & demi*. Elle a fait plusieurs avances à ma fille, qui, naturellement reconnoissante & sensible, en a été très-touchée. J'ai bien vu que cette liaison ne convenoit nullement à Adèle, mais j'ai voulu qu'elle lui servît de leçon, & je la lui ai laissé former. En conséquence, j'ai permis qu'Adèle attirât Mademoiselle de Céligni, qu'elle lui donnât à déjeûner quelquefois, & qu'elle l'engageât à venir dîner avec nous. Comme je ne quitte jamais Adèle un moment, j'ai toujours été en tiers entr'elle & sa nouvelle amie. J'ai bien-

tôt remarqué que cette dernière trouvoit ma présence infiniment gênante. Un jour, à la promenade, j'ai feint d'être fatiguée, je me suis assise, & j'ai dit à ma fille de se promener avec Mademoiselle de Céligni ; au bout d'une demi-heure, elles sont revenues me trouver, & je me suis apperçue qu'Adèle avoit l'air mécontent, & qu'elle traitoit Mademoiselle de Céligni avec assez de froideur. Je me suis doutée de la vérité, mais je n'ai point questionné Adèle, & nous nous sommes couchées sans nous expliquer à cet égard. Le lendemain, pendant qu'Adèle écrivoit des extraits, j'ai été faire une visite *à la Sœur Sainte Hélène*, une Religieuse de mes amies, qui sait toujours la première toutes les nouvelles du Couvent ; je lui ai confié ma curiosité, & le desir que j'éprouvois de savoir ce que Mademoiselle de Céligni avoit dit à ma fille ; alors la Sœur Sainte Hélène (qui déjà en secret m'avoit avertie de me défier du caractère de Mademoiselle de Céligni) m'a conté que cette jeune personne prétendoit qu'Adèle s'étoit plainte de *l'esclavage* où je la retenois, en la suivant toujours *comme son ombre*. Après ce récit, j'ai été rejoindre Adèle, & je lui ai rendu fidèlement le rapport de la Sœur Sainte

Hélène ; Adèle m'a écoutée avec la tranquillité que devoit lui donner la certitude que je ne croyois pas un mot de cette hiſtoire. Eſt-il poſſible, a-t-elle dit, qu'on puiſſe pouſſer à cet excès la fauſſeté, la méchanceté !.... A préſent, Maman, je vais vous dire la vérité...., Mademoiſelle de Céligni, mécontente de ma froideur, m'impute tout ce qu'elle-même m'a dit hier .... = Vous ne m'apprenez rien de nouveau, hier je devinai à votre air ce que vous m'avouez aujourd'hui : j'étois bien ſûre auſſi que les détails de votre converſation ſeroient contés d'une manière infidelle, & je n'ai queſtionné la Sœur Sainte Hélène qu'afin d'être en état de démaſquer à vos yeux Mademoiſelle de Céligni. = Quoi, Maman, vous ſaviez donc qu'elle étoit méchante ? = Je voyois qu'elle n'a point de principes, qu'elle eſt très-bavarde, & par conſéquent je ne doutois pas qu'elle ne fût très-capable de mentir, & de faire des tracaſſeries. = Eh ! pourquoi ma chère Maman n'a-t-elle pas daigné m'éclairer ? .... = J'ai deſiré que l'expérience même vous détrompât. = Maman, vous me ſoulagez d'un grand fardeau, il m'en coûtoit de vous avouer qu'elle avoit voulu me donner de pernicieux

conſeils ; cependant j'étois décidée à vous en parler, puiſque je l'étois à ne jamais la revoir, même avant que vous m'euſſiez appris qu'elle m'a calomniée .... = A ne jamais la revoir ! voilà ce que je ne ſouffrirai point .... = Comment donc, Maman ! .... = Il faut éviter de ſe brouiller, une rupture fait du bruit & nuit toujours à la réputation des deux perſonnes qui ſe déſuniſſent ; on peut s'éloigner inſenſiblement & par degrés, ce qui ne produit point de ſcènes, point d'hiſtoire dont le Public puiſſe s'amuſer ; enfin, ſouvenez-vous qu'il eſt plus prudent de *délier* que *de rompre*. = Quoi ! Maman, nous verrons toujours Mademoiſelle de Céligni .... = Vous ne l'attirerez plus, mais vous la recevrez avec politeſſe ; vous ne lui direz plus que vous l'aimez, mais vous lui témoignerez les mêmes égards .... = Il eſt dur pourtant de vivre avec une perſonne qu'on mépriſe ! .... = Il faut apprendre à vivre avec des gens dangereux, bavards, indiſcrets, parce qu'on en rencontre dans le monde ; on doit les éviter quand on le peut, mais il faut les ſupporter patiemment quand on en trouve, ou lorſqu'on a eu l'imprudence de ſe lier avec eux. = Ah, cette imprudence, je n'y retomberai plus ! Avant de former

une liaiſon, j'étudierai long-temps le caractère de la perſonne pour laquelle je me ſentirai quelque penchant. — Vous ferez bien auſſi de vous informer de ſa réputation, & même de celle des gens qui lui ſont attachés, car on peut ordinairement juger de la délicateſſe d'une perſonne par le choix de ſes amis, ce qui eſt une raiſon de plus pour nous porter à n'en choiſir que d'eſtimables.

D'après cet entretien, Adèle s'eſt décidée à revoir Mademoiſelle de Céligni, & à la traiter de la manière que j'ai preſcrite; mais cette obéiſſance lui coûte beaucoup : dans une défiance continuelle de Mademoiſelle de Céligni, elle ne lui parle exactement que *de la pluie & du beau tems*; craignant toujours, de ſa part, une interprétation maligne; & pour éviter qu'elle ne faſſe ſur elle une nouvelle hiſtoire, elle a la précaution de ne lui jamais dire un mot à demi-bas, & de ne jamais ſe trouver ſeule avec elle un moment. Cette contrainte continuelle l'accoutume à la circonſpection, à la prudence, & en même-tems entretient le repentir amer qu'elle éprouve d'avoir formé ſi légèrement une liaiſon ſi peu faite pour elle.

Adieu, Madame; j'ai reçu hier une Lettre de ****, dans laquelle on me mande que le Chevalier de Valmont n'eſt ni embarraſſé ni ébranlé par toutes les moqueries que tous ſes camarades font de ſa ſageſſe; on ajoute que ceux même qui lui reſſemblent le moins, lui pardonnent ſes principes en faveur de ſes grâces & de ſa ſimplicité. Je partage bien ſincèrement, Madame, la joie que doivent vous cauſer ſes ſuccès & ſa conduite.

LETTRE XXXVIII.

Le Comte de Roſeville au Baron.

NOUS ſommes enfin de retour à **, mon cher Baron, j'y ai ramené mon Élève dans ſa dix-neuvième année, & heureuſement aſſez fortifié dans ſes principes, aſſez formé, pour être en état de réſiſter aux ſéductions que l'amour lui préparoit. Nous avons retrouvé Stoline, encore libre, encore ſur les bords du lac ***, dans la maiſon de ſon père; ſous différens prétextes, & enfin ſous celui d'une ſanté languiſſante & délabrée, elle a trouvé le ſecret d'éluder & d'éloigner toutes les propoſitions de mariage qui lui furent faites en notre abſence. Le lendemain de l'arrivée du Prince, il reçut un billet qui contenoit ces mots :

« Je me meurs.... Hélas ! avant d'expirer, ne » puis-je me flatter de voir un inſtant mon bienfaiteur, mon libérateur ! .... Ah ! s'il refuſe à » mes vœux cette grâce, mes derniers momens » ſeront auſſi douloureux, que ma vie fut infortunée. STOLINE ».

Le Prince, les yeux remplis de larmes, m'apporta ce billet, & ſans me donner le temps de parler : Il ſeroit inutile, me dit-il, de vous oppoſer au deſſein que j'ai d'aller, dans ce moment même, chez Alexis Stezen.... Moi, interrompis-je, chercher à vous empêcher de faire un acte d'humanité ! pouvez-vous le croire ? .... Ah, mon ami! s'écria le Prince en m'embraſſant avec l'expreſſion de la plus vive reconnoiſſance .... Je n'exige qu'une choſe, repris-je, c'eſt que nous menions avec nous un Médecin, afin que vous ſachiez au vrai quel eſt l'état de Stoline; déſignez vous-même le Médecin qui vous inſpire le plus de confiance. Le Prince, après un moment de réflexion, nomma le Docteur Walter; je l'envoyai chercher ſur le champ, & nous partîmes auſſi-tôt qu'il fut arrivé; nous trouvâmes Stoline dans un grand fauteuil, avec tout le coſtume d'une malade, un air très-languiſſant, un viſage un peu pâle, mais plus touchant & plus charmant que jamais; ſon émotion & ſa joie, à la vûe du Prince, ne furent que trop viſibles.... Elle rougit, elle pâlit, & ſes yeux ſe remplirent de larmes, elle fit un mouvement pour ſe lever, & retomba dans ſon fauteuil; le Prince, au moins auſſi troublé

qu'elle, s'assit en balbutiant quelques mots que je ne pus entendre ; ensuite, s'adressant à la mère de Stoline, il lui dit qu'il avoit amené un Médecin, & il ordonna qu'on le fit entrer. Pendant ce discours, je regardois fixement Stoline, & je remarquai que la visite du Médecin lui déplaisoit beaucoup. Le Docteur Walter parut, nous le laissâmes seul avec la malade, & nous passâmes, le Prince & moi, dans une autre chambre. Au bout d'un demi-quart d'heure, le Docteur vint nous retrouver, & nous assura positivement que non seulement l'état de Stoline n'avoit rien de dangereux, mais qu'elle se portoit si bien, qu'il n'étoit même pas possible qu'elle se crût malade ; & ma conscience m'oblige, continua le Docteur, à déclarer qu'il y a certainement quelque artifice là-dessous. Ce témoignage d'un homme aussi honnête qu'habile, & que personne n'avoit pu prévenir, me parut faire une profonde impression sur l'esprit du Prince ; il se promena à grands pas dans la chambre avec beaucoup d'agitation ; ensuite, se tournant vers moi : Partons, me dit-il ; rien ne me retient plus. A ces mots, il sortit précipitamment, je le suivis, charmé de sa fermeté & de le voir s'arracher de ce dangereux séjour

ſans dire adieu à Stoline. A peine fut-il en voiture, qu'il ſe reprocha cette action comme une cruauté; il ſe repréſenta Stoline dans les pleurs, il excuſa ſes artifices en faveur du ſentiment qui les produiſoit; & comme s'il eût voulu ſe venger de la ſatisfaction que me cauſoit la victoire qu'il avoit remportée ſur lui-même, il me laiſſa voir ſans aucun ménagement & ſes regrets & ſa foibleſſe. Je l'écoutai ſans montrer la plus légère émotion, ma tranquillité l'irrita, il auroit mille fois mieux aimé des ſermons que cet air de ſécurité; outre le plaiſir de m'inquiéter, des reproches de ma part euſſent établi une diſcuſſion en règle, & prolongé un entretien ſi intéreſſant pour lui, au lieu que la converſation tomboit néceſſairement; cependant, quand je vis que le Prince alloit réellement ſe mettre en colère, je pris enfin la parole: Vous ne réuſſirez point, lui dis-je, à m'alarmer, je ſais que l'humeur peut bien quelquefois vous faire dire des extravagances, mais vous m'avez toujours prouvé que dans toutes les occaſions eſſentielles, vous ne conſultiez jamais que l'honneur & la raiſon; que m'importe vos diſcours, quand je ne puis avoir d'inquiétude ſur votre conduite!.... Ces paroles flattèrent d'autant plus

le Prince ; qu'elles furent prononcées d'un ton bruſque, & comme ſi la vérité ſeule me les eût arrachées. Le Prince s'adoucit ; le deſir de juſtifier l'eſtime qu'il m'inſpiroit le rendit à lui-même, il me tendit la main, & pouſſant un profond ſoupir : Oui, dit-il, vous me connoiſſez mieux que je ne me connois moi-même ! .... Votre confiance me fortifie ; & m'élève trop à mes propres yeux, pour ne pas me flatter de la mériter toujours.

Quelques jours après, le Chevalier de Murville, à ma prière, fut trouver Stoline ; il lui parla de manière à lui faire ſentir les conſéquences de ſa conduite ; & cette jeune perſonne, après quelques incertitudes, s'eſt enfin décidée à combler tous les vœux du fidèle Mirandel, elle vient de l'épouſer & de partir avec lui pour la Province de ****. Maintenant qu'elle eſt à cent lieues de la Cour, je ſuis délivré d'une bien vive inquiétude. Le Prince a reçu cette nouvelle avec courage ; il eſt triſte, mais il cherche à ſe diſtraire, & ſe livre à l'étude avec plus d'ardeur que jamais. Il y a quelques jours que j'eus à ſon ſujet une longue converſation avec le Prince ſon père, qui deſire le marier cette année, ce que j'approuve

fort ; mais la Princeſſe qu'on vouloit lui donner, eſt extrêmement laide, & plus âgée que lui de ſix ans ; s'il faut, dans une circonſtance ſemblable, conſulter ſurtout la politique, doit-on encore lui ſacrifier les intérêts les plus chers ? D'ailleurs il me ſemble que les alliances entre les Souverains ne ſont utiles que par les avantages préſens qu'elles procurent, malheureuſement on ne peut guères compter ſur l'union qu'elles cimentent ; l'ambition briſe bientôt ces liens ſacrés ; ce ſont, non les alliances, mais la modération du Prince, les forces de l'Etat, la ſageſſe du Gouvernement, qui préviennent les guerres, & qui font fleurir la paix. D'après ces réflexions, j'ai propoſé une jeune Princeſſe d'une figure aimable, d'une éducation diſtinguée, & qui, par ſa douceur, ſes talens & ſon caractère, fera ſûrement le bonheur du Prince & l'ornement de la Cour. Auſſi-tôt que j'aurai vû former une union ſi bien aſſortie, il ne me reſtera plus qu'un deſir, celui d'aſſiſter aux nôces de Théodore & de Conſtance ! Il eſt bien doux, après douze ans d'*expatriation*, de ſe retrouver dans ſon pays, au milieu de ſa famille & de ſes amis ; mais je ne quitterai point **, ſans un cruel dé-

chirement de cœur, ou, pour mieux dire, il me ſeroit impoſſible de la quitter, ſans la certitude d'y revenir. J'y laiſſerai l'objet de toutes les penſées qui m'ont occupé depuis douze ans!.... Vous concevrez mieux qu'un autre, mon cher Baron, tout ce que cette ſéparation aura de douloureux pour moi.

Je reçois dans l'inſtant votre Lettre, datée du 25, & je vois que ma dernière ne vous eſt point encore parvenue. Soyez tranquille ſur l'affaire de M. le Comte d'Oſtalis, toutes les démarches ſont faites, agiſſez en aſſurance de votre côté. Quel plaiſir pour moi de renouveller connoiſſance avec M. d'Oſtalis à **, lui ſeul peut m'empêcher de regretter l'Ambaſſadeur que nous perdons.

LETTRE XXXIX.

La Baronne à Madame de Valmont.

OUI, Madame, le premier de Novembre fut un grand jour pour Adèle & Théodore. Nous étions toujours au Couvent, lorſqu'à huit heures du matin on nous annonce que M. d'Almane & Théodore nous attendent au parloir. Adèle prend Hermine par la main, & nous deſcendons avec l'empreſſement que donne le deſir de voir deux perſonnes ſi chères, après ſix mois d'abſence; nous paſſons la grille, nous volons au parloir du dehors; Adèle ſe précipite dans les bras de ſon père; je reçois mon cher Théodore dans les miens; Adèle en pleurant, l'embraſſe à ſon tour; enſuite nous ſortons du couvent, & nous montons tous en voiture. Arrivés chez moi nous entrons dans mon appartement, où nous trouvons Madame d'Oſtalis & Madame de Limours; Adèle, en mettant le pied dans ma chambre, s'apperçoit auſſi-tôt que toutes les porcelaines qui l'ornoient n'y ſont plus, ainſi que la garniture de cheminée & la table à thé; à cette remarque, Madame d'Oſtalis lui don-

nant le bras, la conduit dans mon cabinet, & lui fait voir qu'il eſt preſqu'entièrement dépouillé des eſtampes, des miniatures, des deſſins qui couvroient la boiſerie l'hiver paſſé; Adèle étonnée de ce déménagement, en demandoit en vain la raiſon; tout le monde ſouriоit, & perſonne ne lui répondoit; enfin Madame de Limours s'approchant de moi, Adèle, me dit-elle, nous donnera à déjeûner ce matin, ſi vous le permettez; elle a du thé excellent qui nous attend dans ſa chambre; venez. Alors nous ſuivons Madame de Limours, nous entrons dans le cabinet de ma fille, nous n'y voyons rien de nouveau, ſinon que le lit d'Adèle n'y eſt plus. Adèle ſurpriſe m'interrogeoit, quand tout-à-coup la porte des prétendus galetas, cette porte condamnée, s'ouvre bruſquement, & nous découvre un appartement charmant; la petite Hermine s'y élance, en faiſant un cri de joie: Adèle attendrie ſe jette à mon cou, en me diſant: O Maman, je reconnois votre bonté, mais vous m'éloignez de vous, j'en étois plus près dans ce cabinet!..... Comme elle achevoit ces mots, Madame de Limours la prit par le bras & la fit entrer dans une très-belle chambre à coucher; là ma fille, regardant de tous côtés, voit & re-

connoit une partie des choſes qu'elle a trouvées de moins dans mon appartement, elle devine aiſément que le reſte eſt dans les autres pièces du ſien. Madame d'Oſtalis ouvre une commode & en tire un petit écrain dans lequel Adèle trouve le peu de diamans & tous les bijoux que je poſſédois [1]. Bien loin de montrer de la joie, Adèle conſidère triſtement toutes ſes richeſſes : Ah Maman, me dit-elle, je ne puis voir avec plaiſir que vous vous dépouilliez ainſi pour

1 Si, à propos de ce trait de Madame d'Almane, on diſoit par haſard qu'il n'eſt pas difficile de préſenter dans un Roman de ſemblables exemples, je répondrai que dans tout le cours de cet Ouvrage je ne propoſe rien qui n'ait été fait, & que je connois une Mère qui, beaucoup plus jeune que Madame d'Almane, a fait pour ſes deux filles les petits ſacrifices dont on vient de parler, ſi l'on peut appeler *ſacrifices* le plaiſir de donner à ſes enfans toutes ces bagatelles. Un Philoſophe diſciple de Montaigne, Charon, dit : » Les parens doivent » recevoir leurs enfans, s'ils en ſont capables, à la ſociété & » partage des biens, à l'intelligence, conſeil & traite des » affaires Domeſtiques, & encore à la communication de ſes » deſſeins, opinions & penſées; voir conſentir & contribuer » à leurs honnêtes ébats & paſſe-temps, ſelon que le cas le » requiert, réſervant toujours ſon rang & autorité, &c. *De la Sageſſe, Livre* 3, *Chap.* 14. A propos de Charon, je ne puis m'empêcher d'obſerver que Rouſſeau a pris une foule d'idées de cet Auteur, particulièrement tout ce qu'il dit contre les femmes qui ne nourriſſent pas leurs enfans. Voyez le Chap. *ſur les devoirs des Parens & Enfans.*

moi

moi ; croyez-vous qu'il me ſoit poſſible de jouir des choſes dont vous vous privez ? . . . Raſſurez-vous, ma fille, repris-je, amuſez-vous ſans ſcrupule de ces colifichets faits pour votre âge ; ſi j'en achetois quelquefois, s'ils m'étoient agréables, c'étoit uniquement parce que je vous les deſtinois. Payez-moi donc de mon attention, en me témoignant qu'ils vous font plaiſir. A ces mots, Adèle m'embraſſa, & me ſerra dans ſes bras ſans pouvoir me répondre ; Madame de Limours vint nous ſéparer de force pour faire voir à Adèle le reſte de ſon appartement ; enſuite nous rentrâmes dans ſa chambre pour y prendre du thé ; & après le déjeûner, nous conduiſîmes Théodore chez lui ; il ſe doutoit bien que *la porte condamnée* ſeroit ouverte auſſi pour lui, il n'eut pas le plaiſir de la ſurpriſe, mais il fut enchanté de ſa nouvelle habitation. Quand nous nous retrouvâmes ſeules, Adèle & moi, elle m'exprima ſa reconnoiſſance dans les termes les plus touchans. Vous m'avez donné, me dit-elle, à la fois, & dans un inſtant, de quoi ſatisfaire toutes les fantaiſies d'une jeune perſonne qui n'auroit pas eu le bonheur d'être élevée par vous ; ainſi, vos dons ſont bien au-delà de mes deſirs, ils ne ſont véritablement précieux

à mes yeux que parce qu'ils viennent de vous. = Vous devez donc concevoir, ma chère Adèle, le plaiſir extrême que j'ai goûté en vous donnant tous ces chiffons ? = Ah ! sûrement, mais cependant je vois toujours avec peine vos cheminées, vos tablettes dégarnies, & ce vilain petit cabaret de terre de pipe, qui ſeul remplace toutes vos porcelaines. = Écoutez-moi, mon enfant, & je ceſſerai de vous faire pitié. N'eſt-il pas vrai que du café ou du thé eſt auſſi bon dans une taſſe de terre de pipe que dans une taſſe de porcelaine ? = Oui, mais pour le plaiſir des yeux.... = Je vous aſſure que je ne trouvois aucun plaiſir à regarder mes porcelaines ; en ſuppoſant que cette vûe puiſſe en procurer, vous conviendrez que cela n'eſt poſſible que dans les premiers momens de la nouveauté : d'ailleurs, rien n'eſt plus incommode que d'avoir ſa chambre remplie de vaſes, de magots, de porcelaines ; cela eſt ſi vrai, que ſi l'on ſe réſervoit une pièce où l'on ne voulût jamais laiſſer entrer perſonne, on n'y mettroit sûrement aucun de ces ornemens. On n'a donc toutes ces choſes que pour le plaiſir de les faire voir, c'eſt-à-dire, par vanité, pour montrer qu'on a du goût & de l'argent ? Eh bien, moi, j'ai une autre eſpèce de

vanité, celle de prouver que je ne fais cas de toutes ces ſuperfluités que pour les donner à ma fille. J'aurai beaucoup plus d'orgueil quand on verra chez moi avec étonnement ce vilain petit cabaret de fayence, que lorſqu'on y louoit le bon goût de ma table à thé. Je n'ai pas beſoin de vous aſſurer que cette manière de penſer ne contribue en rien à ce que je fais pour vous; elle peut bien quelquefois, je l'avoue, ajouter à la récompenſe des ſacrifices dont vous êtes l'objet; mais pour me déterminer aux choſes qui peuvent vous être agréables, il me ſuffit de conſulter mon cœur. = Maman, vous pénétrez, vous élevez le mien par votre tendreſſe & par vos exemples, à préſent je ne conçois plus comment on peut placer ſa vanité dans des choſes frivoles; il me ſemble qu'il ne faudroit que du bon ſens & un amour-propre bien entendu pour ſe conduire toujours d'une manière eſtimable. Se peut-il qu'une perſonne riche & vaine n'imagine rien de mieux, pour ſe diſtinguer, que d'avoir une belle maiſon, une ſuperbe argenterie, & beaucoup de diamans? car enfin, à chaque pas, elle trouvera des gens qui l'égaleront en magnificence, & qui même la ſurpaſſeront, au lieu que ſi elle vouloit ſe diſtinguer par la mo-

dération & la bienfaiſance, elle rencontreroit peu de rivaux, & les louanges qu'elle obtiendroit ſeroient véritablement ſatisfaiſantes. = Vous parlez avec beaucoup de raiſon; mais, quelque ſage que ſoit ce calcul, un mauvais cœur ne le fera jamais. = Maman, je vous promets de déteſter toujours cette ridicule oſtentation .... = Avoir une maiſon bien diſtribuée, commode, élégante dans ſa ſimplicité, des habits de bon goût, mais ſans recherche ni magnificence, des loges aux Spectacles qu'on aime le mieux, un excellent ſouper, voilà tout ce que les richeſſes peuvent procurer d'agrémens; les diamans, une vaiſſelle magnifique, des bijoux, de ſuperbes ameublemens, &c. ne ſont abſolument que des choſes de pure oſtentation [1],

1 « Nous ne vivons (dit Charon) que par relation à autrui, » nous ne nous ſoucions pas tant quels nous ſoyons en nous & » en effet & en vérité, comme quels nous ſoyons en la cog» noiſſance publique. Tellement que nous-nous defraudons » ſouvent & nous privons de nos commodités & biens, & » nous gehennons pour former les apparences à l'opinion » commune. Ceci eſt vrai, non-ſeulement aux choſes externes » & du corps, & en la deſpence & emploitte de nos moyens; » mais encore au bien de l'eſprit, qui nous ſemblent être ſans » fruict, s'ils ne ſe produiſent à la vue & approbation étrangère, » & ſi les autres n'en jouiſſent... Finalement la couronne & » la perfection de la vanité de l'homme ſe monſtrent en ce qu'il » cherche, ſe plait & met ſa félicité en des biens vains &

toujours condamnables dans des particuliers, & véritablement indécentes & ridicules dans tous les gens qui, par leur naiſſance & leur état, ſont ſi naturellement diſpenſés de toute eſpèce de repréſentation. Souvenez-vous donc toujours que le faſte dérobe à l'humanité ſouffrante les ſecours qui lui ſont dûs, & qu'on ne peut l'aimer ſans avoir une âme commune & la vanité la plus puérile.

Enfin, Madame, maintenant Adèle jouit à-peu-près de l'état & des privilèges d'une nouvelle mariée; elle a une Femme-de-chambre à elle, *Miſſ Sara*, que j'ai fait venir d'Angleterre, jeune perſonne de vingt-quatre ans, très-bien élevée, & qui ne ſait pas un mot de François; Adèle a une penſion dont une femme mariée pourroit ſe contenter, & je ne ſuis plus chargée que de ſes Maîtres & de ceux d'Hermine. J'ai expreſſément

„ frivoles ſans leſquels il peuſt bien & commodement vivre ;
„ & ne ſe ſoucie pas comme il faut des vrais & eſſentiels.....
„ Dieu a tous biens en eſſence, & les maux en intelligence,
„ l'homme au contraire poſsède ſes biens en fantaiſies & les
„ maux en eſſence ; les bêtes ne ſe contentent ni ne ſe paiſ-
„ ſent d'opinions & de fantaiſies, mais de ce qui eſt préſent,
„ palpable, & en vérité ; la vanité a été donnée à l'homme en
„ partage : il court, il bruict, il meuſt, il fuit, il chaſſe, il
„ prend une ombre, il adore le vent, un feſtu eſt le gain de
„ ſon jour. — *De la Sageſſe par Charon, Livre* 1, *Chap.* 3.

exigé d'Adèle qu'elle ne laiſſât point faire de mémoires à ſa Femme-de-chambre ; tous les ſoirs Miſſ Sara lui donne la petite note de la dépenſe du jour ; Adèle la paye ſur le champ, & au même moment elle écrit cet emploi d'argent ſur un grand Livre conſacré à cet uſage. Ce Livre me ſera communiqué tous les quinze jours, afin que je puiſſe juger ſi cette règle que j'ai preſcrite a été exactement obſervée, & ſi la dépenſe faite eſt raiſonnable. En outre, Adèle a un autre Livre ſur lequel elle fait écrire toutes les quittances des Marchands qui la fourniſſent. Elle eſt toujours chargée de voir chaque matin le Livre de la dépenſe de ma maiſon, & d'en arrêter le compte. Tous ces petits ſoins ne lui prennent pas plus d'un quart-d'heure par jour, & lui apprennent le prix de tous les comeſtibles, ainſi que celui de toutes les marchandiſes qu'on peut acheter : d'ailleurs, accoutumée à l'ordre dès l'enfance, ces ſoins ne lui paroiſſent point aſſujettiſſans, ils ne lui ſont même pas étrangers en grande partie, elle ſe trouve ſeulement chargée d'un détail plus conſidérable ; mais comme elle y a été conduite inſenſiblement & par degrés, elle n'en eſt point du tout embarraſſée.

Adèle commence à paroître dans le monde ; à ſeize ans, il eſt temps d'y débuter ; elle ſoupe avec nous, elle vient dans le ſallon une demi-heure avant le ſouper, & elle va ſe coucher en ſortant de table, car il faut toujours ſe lever de bonne heure, ce qui durera tant qu'elle aura des Maîtres, c'eſt-à-dire, deux ans encore. Je compte auſſi la mener, à-peu-près tous les quinze jours, faire des viſites avec moi ; mais le plaiſir le plus ſenſible que ſon âge puiſſe lui procurer, c'eſt celui de continuer le nouveau plan de lecture que nous avons commencé en Hollande, & d'aller aſſez ſouvent à la Comédie Françoiſe voir jouer tous les Chef-d'œuvres de nos Auteurs Dramatiques. Avant-hier, elle a vu jouer Phèdre qu'elle n'avoit point encore lue ; il eſt impoſſible de dépeindre l'impreſſion que cette Pièce a faite ſur elle, plaiſir qui ſe renouvellera ſouvent & pendant bien long-temps. Imaginez, Madame, quel doit être le bonheur d'une perſonne inſtruite, ſenſible & ſpirituelle, qui voit, dans le cours d'un hiver, *les premières repréſentations* de Cinna, des Horaces, de Rodogune, d'Athalie, d'Andromaque, de Zaïre, du Miſantrope, du Tartuffe, des Femmes Savantes, &c. &c. & qui peut ſe dire au prin-

temps : *Ce plaiſir ſi vif eſt loin d'être épuiſé, je verrai encore bien d'autres premières repréſentations de Pièces tout auſſi parfaites.*

Pour vous rendre compte, Madame, de toutes mes occupations, nous avons commencé un Cours de Phyſique, nous ſommes environ quinze perſonnes à le ſuivre, nous prenons deux leçons par ſemaine; ce Cours durera deux mois; nous ferons enſuite, pendant le même temps, celui de Chimie, & nous finirons par un Cours d'Hiſtoire naturelle qui nous conduira au mois de Mai; nous recommencerons l'hiver prochain ces trois mêmes Cours; c'eſt la ſeule manière dont ils puiſſent être profitables, car il eſt impoſſible d'en retirer le moindre fruit en ne les faiſant chacun qu'une fois. Adèle & Théodore ne ſont point étrangers au Cours d'Hiſtoire naturelle; ils ont déjà acquis, en s'amuſant, quelques connoiſſances ſur la Minéralogie; ils connoiſſent aſſez bien les plantes & les coquilles; ils ont lû dans leur enfance, & ſavent par cœur *le Spectacle de la Nature*, & une *Hiſtoire des Inſectes*, en deux volumes, aſſez bien faite & très-curieuſe; &, dans quatre mois, ils liront l'Ouvrage immortel qu'il faut (même ſans goût pour l'Hiſtoire naturelle) relire toute ſa vie.

Ne croyez pas, je vous prie, Madame, que mon projet ſoit de rendre Adèle *ſavante*; vous connoiſſez ma manière de penſer à cet égard, elle n'eſt point changée; je ne prétends que lui donner une connoiſſance très-ſuperficielle de toutes ces choſes, qui puiſſe ſervir quelquefois à ſon amuſement, la mettre en état d'écouter ſans ennui ſon père, ſon frère ou ſon mari, s'ils ont le goût de ces ſciences, & la préſerver d'une infinité de petits préjugés que donne néceſſairement l'ignorance.

LETTRE XL.

Le Baron au Vicomte.

PUISQUE vous ne reviendrez de Gand que le mois prochain, je ne puis me diſpenſer, mon cher Vicomte, de vous mander des nouvelles de nos enfans : Depuis quelque temps, je remarquois en Théodore un changement aſſez viſible, il devenoit diſtrait, rêveur ; tantôt ſes regards ſe portoient ſur la Comteſſe Anatolle, qui ſoupe très-ſouvent ici ; tantôt il conſidéroit avec émotion la figure ſi charmante de l'aimable Conſtance ; j'ai vu enfin *qu'il étoit temps* de parler. Un jour que nous avions dîné chez Madame de Limours, & qu'il avoit entendu, pour la première fois, chanter Conſtance : je m'apperçois avec plaiſir, lui dis-je, de l'impreſſion que votre Couſine fait ſur vous. A ces mots Théodore rougit, & la ſurpriſe & la joie ſe peignirent ſur ſon viſage. Oui, mon fils, repris-je, Conſtance eſt parfaitement élevée, elle eſt charmante à tous égards, & tous mes deſirs ſeroient remplis ſi elle devenoit un jour ma belle-fille. Je vous avoue, dit Théodore, que

j'ai ſoupçonné plus d'une fois que vous aviez formé ce deſſein ; mais comme vous ne m'en aviez jamais parlé, j'ai toujours rejeté cette penſée. = Vous étiez trop jeune pour être inſtruit d'un projet en l'air, & qui maintenant même n'a rien de certain encore. = Cependant les nœuds de parenté, & l'amitié qui vous uniſſent à M. de Limours .... = Sûrement ce mariage ſeroit fort ſortable ; mais il faut avant tout que vous le deſiriez vivement... = Ah ! vous n'en doutez pas... = Il faut auſſi que le cœur de Conſtance n'y mette point d'obſtacle, & que vous ayez mériré par votre conduite que ſes Parens vous choiſiſſent de préférence à tant d'autres qui rechercheront cette alliance. Conſtance n'a que quatorze ans ; on ne la mariera ſûrement point avant qu'elle ait atteint ſa dix-ſeptième année, & ſi juſqu'à ce temps vous ne vous conduiſiez pas de manière à juſtifier les eſpérances que l'on conçoit de vous, ou ſi vous paroiſſiez prendre un autre attachement, ſoyez bien ſûr que M. de Limours ne vous donneroit pas ſa fille. Ah ! mon Père, reprit Théodore, je ſerai toujours avec vous, je ne chercherai jamais à vous cacher mes plus ſecrettes penſées, je ſuivrai aveuglément tous vos conſeils, puis-je avoir la crainte

de m'égarer un instant ?.... = Non, sans doute, si vous persistez dans cette manière de penser.... = Si j'y persisterai ! ô Ciel, en douteriez-vous ? Ne m'avez-vous pas appris deux importantes vérités : que la vertu seule peut assurer le bonheur de la vie, & qu'à mon âge on ne peut se passer d'un guide ; quand la reconnoissance la mieux fondée, & la plus vive affection ne m'attacheroient pas inviolablement à vous, la raison & mon propre intérêt me feroient rechercher vos conseils & préférer votre société à toute autre. Pour vous consulter & vous obéir, il me suffiroit de connoître votre sagesse & vos lumières ; jugez donc de l'empire absolu que vous avez sur moi, vous, en qui je trouve à la fois un bienfaiteur, un père aussi tendre qu'éclairé, & l'ami le plus indulgent & le plus aimable !.... Théodore prononça ces paroles avec ce ton animé, cet air sensible & vrai, qui donnent tant de prix aux témoignages de son amitié : charmant enfant, comme il me récompense de tout ce que j'ai fait pour lui !....

Il m'a promis de ne jamais laisser connoître à Constance l'espoir qu'il a de l'épouser, & de n'en parler à personne, excepté à Madame d'Almane, & je suis bien certain qu'il tiendra fidèlement sa

parole. Depuis cet entretien, il regarde Conſtance avec un intérêt beaucoup plus vif, & il eſt infiniment moins frappé des charmes de la Comteſſe Anatolle. Cette dernière ne voit plus M. de Saint-Phar ; les uns diſent qu'il n'y a jamais eu de *véritable engagement* ; les autres prétendent que M. de Saint-Phar a ſacrifié la Comteſſe Anatolle à Madame de R***; quoi qu'il en ſoit, la Comteſſe Anatolle a perdu ſa réputation, on lui fait d'autant moins de grâce, qu'elle eſt plus jolie & plus aimable ; on la déchire cruellement, & elle eſt ſûrement très à plaindre, s'il eſt vrai qu'elle n'ait en effet que de la coquetterie à ſe reprocher.

LETTRE XLI.

La Baronne à Madame de Valmont.

ON a raiſon de dire, Madame, qu'une mère eſt *bien fière* la première fois qu'on lui demande ſa fille en mariage; je viens d'éprouver cette ſatiſfaction. Le Marquis d'Hernay, un jeune homme que j'ai vu en Italie, deſire vivement épouſer Adèle; il m'a fait *preſſentir* à ce ſujet il y a environ trois ſemaines; j'ai répondu très-vaguement, & j'en ai parlé à ma fille le même jour. Au ſeul mot *d'établiſſement*, avant que j'euſſe nommé le Marquis d'Hernay, elle a changé de viſage. Eh quoi, Maman, s'eſt-elle écriée, ſongeriez-vous déjà à me marier? .... Non pas dans ce moment, répondis-je, puiſque vous avez une fortune honnête & un ſort aſſuré, rien ne pourra me décider à vous marier que votre éducation ne ſoit entièrement finie, mais je pourrois dès-à-préſent, ſi vous y conſentiez, prendre des engagemens conditionnels; enfin, celui qui ſe propoſe.... c'eſt le Marquis d'Hernay.... = M. le Marquis d'Hernay! .... = Un très-bon ſujet, un homme

dont la fortune & la naiſſance.... Oh, Maman, interrompit Adèle en ſouriant, eût-il encore une naiſſance plus diſtinguée, une fortune plus conſidérable..... il eſt impoſſible que cet homme-là ſoit deſtiné à vous appeler *Maman*..... = Mais, Adèle, vous êtes bien dénigrante .... = Je trouve qu'il me fait beaucoup d'honneur .... mais j'avoue qu'il ne me paroît pas fait pour devoir prétendre à devenir *votre fils*..... = Et votre mari, convenez-en?.... = Maman, convenez vous-même que vous penſez comme moi?..... = Parlons raiſon: Pourquoi avez-vous tant d'éloignement pour lui?..... = Maman, parce que vous le trouvez ridicule. = Je ne vous ai point dit cela. = Mais je l'ai vu, & toujours votre opinion décidera la mienne. = Eh bien, quand il ſeroit vrai *qu'il fût ridicule*; s'il eſt eſtimable? = Ma chère Maman me trouvera un mari eſtimable, & qui ne ſera point ridicule..... = Prenez garde, Adèle, de vous former des chimères & de pouſſer trop loin la délicateſſe.... = Je ne le puis; je vous aſſure que depuis que j'exiſte, je n'ai jamais réfléchi à la tournure que je deſirerois dans un mari; je ſais que je n'aurois pas aſſez de lumières & d'expérience pour bien choiſir moi-même, & que je

ſerois auſſi inſenſée qu'ingrate, ſi je ne me repoſois pas entièrement ſur vous du ſoin de mon bonheur... = Ainſi donc, vous accepterez avec joie le mari que je vous propoſerai ſérieuſement ? = Oui, Maman, n'en doutez pas, quel qu'il ſoit. = Je mérite cette confiance en effet, mais combien ce choix eſt important ! Si vous ſaviez, ma fille, combien les hommes ſont difficiles à connoître !... = Des mœurs ſi différentes des nôtres, & puis ſachant ſe contrefaire quand ils veulent !..... Comme Richardſon a peint cela ! cet horrible Lovelace !..... Quel hypocrite ! quel monſtre !..... = Il eſt vrai qu'ils ne ſont occupés qu'à nous tromper, à feindre des ſentimens qu'ils n'éprouvent pas, afin de nous ſéduire, & de pouvoir s'en vanter après... = Cela fait frémir ! Mais comment une femme eſt-elle aſſez extravagante pour ſacrifier à un homme ſon repos & ſa réputation ? = Voilà l'abîme où conduit une imagination déréglée ; on ſe perſuade qu'on a *une paſſion invincible*, on ne fait plus d'efforts pour y réſiſter, l'on y céde, & l'on n'eſt déſabuſée qu'après avoir perdu l'honneur. Toute perſonne raiſonnable, quelque ſenſible qu'elle puiſſe être, n'aura jamais de *paſſion*. Auſſi avez-vous vu que Richardſon

(qui

(qui sûrement connoissoit profondément le cœur humain) s'est bien gardé de faire Clarisse *passionnée*; même, durant le temps qu'elle s'abuse sur Lovelace, elle n'a pour lui qu'un très léger mouvement de préférence, & jamais un moment *de l'amour*. Elle a cependant le cœur le plus tendre, mais elle a des principes solides, une raison supérieure, une imagination sage, & par conséquent il est impossible qu'elle soit susceptible d'un sentiment qui ne peut remplir le cœur qu'après avoir tourné la tête, & dont la raison préservera toujours facilement une personne réfléchie & qui a de l'empire sur elle-même. D'après cette conversation, Madame, il est inutile de vous dire que je n'ai point accepté l'offre de M. le Marquis d'Hernay; il a désiré une réponse positive, & depuis ce moment, il a cessé entièrement de venir chez moi.

Vous êtes curieuse de savoir, Madame, quelle impression le monde fait sur Adèle: comme elle le voit avec toute sa raison, elle est singulièrement frappée des ridicules qu'elle y découvre. Je l'ai menée l'autre jour chez Madame de B*****, il y avoit beaucoup de monde, & nous y sommes restées assez long-temps; elle y a fait plusieurs re-

marqués qu'elle m'a communiquées quand nous nous sommes retrouvées seules. Peut-on être, m'a-t-elle dit, plus aimable! que ne l'est Madame de B***** ? Non sûrement, ai-je répondu, & vous trouverez bien peu de personnes qu'on puisse lui comparer ; elle possède la vraie politesse, celle qui oblige toujours & ne fatigue jamais ; elle a le mérite infiniment rare de bien parler, de s'exprimer avec élégance & pureté, sans qu'il soit possible de l'accuser un moment de pédanterie ; on peut dire de sa conversation ce qu'on a dit de la manière d'écrire de Madame de Sevigné : *qu'elle n'est jamais recherchée & jamais commune.* Elle a tant de naturel, qu'on est plus charmé que surpris de ce qu'on lui entend dire de plus saillant ; ce n'est que la réflexion qui peut faire sentir toute sa supériorité. = Avec quel feu vous faites son éloge, Maman, elle n'est cependant pas votre amie ? .... = Fût-elle mon ennemie, je la louerois de même ; il est si doux de rendre hommage à la vérité! = Maman, comment se nomme cette jeune personne qui étoit assise à côté de Madame de B*****, qui avoit une *cravate* si bouffante, & tant de fleurs *remuantes* dans la tête ? .... = Madame de *** ; comment la trouvez-vous ? = Point

du tout jolie, & puis elle a des manières bien désagréables, une façon de tourner la tête à droite, à gauche, & à toute minute.... en faisant des mines! ....Quel grouppe d'hommes elle avoit autour d'elle!... = Dès qu'elle est dans une chambre, tous les hommes qui s'y trouvent viennent l'entourer ainsi. = A cause de toutes les mines qu'elle fait, je parie; en effet, cela est drôle à voir de près.... = Oui, voilà ce qu'on appelle de la coquetterie; voilà ce que mépriſent les hommes, & ce qui les attire. = Maman, avez-vous remarqué quand Madame de B***** a fait l'éloge de Madame de C******, avec quelle froideur Madame de *** a répondu? .... = Oui, elle n'a pu diſſimuler ſon chagrin, car l'envie eſt un vice que nul art ne ſauroit cacher; vous en voyez la preuve, puiſque vous, ſi jeune, ſi peu pénétrante encore, vous avez découvert dans l'inſtant que Madame de *** étoit envieuſe. = Et comment peut-on l'être? comment du moins peut-on être inſenſible au plaiſir ſi noble de paroître équitable?

Vous voyez, Madame, combien Adèle trouve la coquetterie ridicule, & l'envie révoltante; ſi, depuis l'âge de huit ans, elle eût vu du monde chez moi, elle ſeroit accoutumée à toutes ces

choſes, elle ne les remarqueroit pas, ou du moins elle n'en ſeroit pas choquée; & comment m'y prendrois-je alors pour l'en préſerver elle-même? Au contraire, je n'ai pas beſoin de lui dire à quel point le vice eſt haïſſable; elle ouvre les yeux, le voit & le déteſte.

Oui, Madame, le Chevalier de Valmont ſe conduit toujours auſſi parfaitement que votre tendreſſe peut le deſirer; ſes liaiſons ne ſont pas étendues, parce qu'il a voulu les bien choiſir; il s'eſt lié particulièrement cet hiver avec le Marquis de ****, ce jeune homme ſi diſtingué par ſes vertus, ſes talens & ſes qualités brillantes, & dont la conduite a procuré à tous les pères de famille la ſatisfaction de pouvoir offrir à leurs fils un modèle digne d'être imité. Le Chevalier de Valmont témoigne toujours à Théodore la plus vive amitié; ils ont l'un & l'autre les mêmes principes, les mêmes ſentimens, ils ſont faits pour s'aimer toute leur vie.

LETTRE XLII.

La Baronne à Madame d'Oſtalis.

EH bien, mon enfant, votre affaire avance-t-elle? M. d'Oſtalis eſpère-t-il réellement obtenir cette Ambaſſade? ... Envoyez-moi un courier pour le *oui*, & même pour le *non*; ce *non* vous feroit reſter !... Je ſouhaite, de préférence à tout, l'avancement de votre mari, & tout ce qui peut contribuer à ſa gloire & augmenter ſa fortune.... mais je ſuis dans la ſituation la plus pénible, celle où les deſirs du cœur ſe trouvent en contradiction avec les vœux formés par la raiſon!.... Moi, former le vœu de vous voir partir pour la ** ! Non, ne le croyez pas! .... Ah, ma fille! .... combien je me reproche maintenant mon voyage d'Italie ! ces deux ans écoulés loin de vous, & que j'aurois pu paſſer avec vous! .... Enfin, n'en parlons plus, attendons l'événement avec réſignation; & préparons-nous à le ſupporter avec courage.

J'ai ſoupé hier chez Madame de Valcé pour la première fois de l'hiver; la Vicomteſſe l'a ſi poſitivement exigé, que je n'ai pu m'en défendre. Il y

avoit environ 40 perſonnes, & de la meilleure compagnie. Nous avons vu Madame de Valcé fort mal accueillie dans la ſociété, mais aujourd'hui elle a cent mille livres de rente, & tout le monde va chez elle avec empreſſement. Elle en eſt d'une fierté inconcevable, elle ignore apparemment qu'elle n'en a pas plus de conſidération réelle: les gens qui ont une excellente maiſon ſont comme les Rois, ils ne ſavent jamais ce qu'on dit d'eux; un bon ſouper fait faire ſouvent autant de fauſſetés & de baſſeſſes que l'ambition en peut produire. Au reſte, Duclos dit avec beaucoup de raiſon: *Les hommes* [1] *ne peuvent juger que ſur l'extérieur. Sont-ils donc ridiculement duppes, parceque ceux qui les trompent ſont baſſement & adroitement perfides?* Il eſt vrai auſſi qu'à moins d'être aveuglé par un amour-propre démeſuré, il ſuffit d'avoir un peu d'expérience pour ſavoir qu'on peut toujours, quand on le veut, attirer du monde chez ſoi, même ſans donner à ſouper; il n'eſt pas néceſſaire pour cela d'être aimable, il faut ſeulement le deſirer, garder ſa chambre, & ouvrir ſa porte. Voilà ce qu'il n'eſt pas inutile d'apprendre à une

1 Conſidérations ſur les mœurs.

jeune perſonne pour la préſerver de la vanité ridicule d'attacher un grand prix à des liaiſons étendues. Cette fureur d'attirer tout Paris chez ſoi occaſionne une perte de temps qui n'eſt rachetée par aucun plaiſir réel. Au milieu d'un ſemblable tourbillon, il eſt impoſſible de cultiver ſes talens, d'orner ſon eſprit de nouvelles connoiſſances, & de conſerver le goût de l'étude & de l'occupation. Mon intention n'eſt pas aſſurément que ma fille vive dans la ſolitude, je veux bien qu'elle ſe trouve quelquefois avec ſoixante perſonnes, pourvu qu'elle ne les raſſemble pas chez elle. Je deſire enfin qu'elle ne reçoive que ſes amis & les gens qui lui paroîtront vraiment aimables, & alors elle n'aura jamais quarante perſonnes à ſouper. Au reſte, M. & Madame de Valcé ſe ruinent, c'eſt acheter bien cher *la gloire* d'être cité pour avoir une des meilleures maiſons de Paris. Adieu, ma chère fille; je ne vous preſſerai point de m'écrire; vous devez juger, par ma tendreſſe pour vous, de l'impatience avec laquelle j'attends de vos nouvelles.

LETTRE XLIII.

La Baronne à Madame de Valmont.

M. d'Oſtalis eſt nommé Ambaſſadeur en **, il partira dans deux mois, & ſa femme le ſuivra. Loin d'exiger ce ſacrifice, il a preſſé Madame d'Oſtalis de reſter en France, mais ſans doute il étoit bien sûr qu'elle n'écouteroit que ſon devoir!.... Oui, tel eſt le devoir d'une femme! Pour ſuivre ſon mari, il faut qu'elle abandonne, ſans balancer, ſes amis, ſa famille, ſa mère! .... Adèle peut-être un jour fera ces mêmes ſacrifices! .... Cette cruelle idée me ravit ma ſeule conſolation.... Madame d'Oſtalis m'arrache le cœur quand elle me dit : *Adèle vous reſte?* .... Hélas, qui me répondra qu'elle me reſtera toujours!

Quel triſte été je vais paſſer! M. d'Almane & Théodore partent dans ſix ſemaines, & moi.... quinze jours après, j'irai m'établir à St. ***, cette petite terre que nous avons à ſix lieues de Paris, j'y reſterai juſqu'à la St. Martin.

Adieu, Madame; plaignez-moi.... Vous ſavez mieux qu'une autre tout ce que je dois ſouffrir en ce moment.

LETTRE XLIV.

La même à la même.

AH ſans doute, Madame, l'intérêt de ce qui nous eſt cher peut nous faire ſupporter avec courage les privations les plus cruelles! N'ai-je pas fait moi-même toutes les démarches qui pouvoient, dans cette occaſion, être utiles à M. d'Oſtalis? .... Eh, ſi l'on me prouvoit qu'Adèle, à deux mille lieues de moi, dût trouver le bonheur, croyez-vous que j'héſitaſſe un moment à me ſéparer d'elle? Je ne lui ſacrifierois même pas alors toute ma félicité; en aſſurant la ſienne, je ne pourrois me croire malheureuſe.

Oui, Madame, je ne recevrai ici que mes amis particuliers; j'ai amené avec moi un Peintre en miniature, le ſeul Maître dont Adèle ait beſoin à préſent, car je puis ſuppléer tous les autres. M. Leblanc, un Homme-d'affaires de M. d'Almane, paſſera auſſi avec nous ſix mois, & il donnera à ma fille quelques connoiſſances générales ſur les affaires dont une femme peut ſe trouver chargée, ainſi que le recommande le plus

ſage comme le meilleur des Inſtituteurs. « Il ſeroit » bon, dit M. de Fénélon, que les jeunes per- » ſonnes ſuſſent quelque choſe des principales » règles de la Juſtice ; par exemple, la différence » qu'il y a entre un *teſtament* & une *donation*, » ce que c'eſt qu'un *contrat*, une *ſubſtitution*, » un *partage*, des *cohéritiers*, les principales rè- » gles du Droit ou des Coutumes du Pays où l'on » eſt pour rendre ces actes valides ; ce que c'eſt » que *propres*, ce que c'eſt que *communauté*, ce » que c'eſt que *biens meubles* & *immeubles*. Si » elles ſe marient, toutes leurs principales affaires » rouleront là-deſſus.... Les filles qui ont une naiſ- » ſance & un bien conſidérable ont beſoin d'être » inſtruites des devoirs des Seigneurs dans leurs » Terres. Dites-leur donc ce qu'on peut faire pour » empêcher les abus, les violences, les chicanes » ſi ordinaires à la campagne. Joignez-y les » moyens d'établir de petites Écoles & des Aſſem- » blées de Charité pour le ſoulagement des pauvres » malades.... En expliquant les devoirs des Sei- » gneurs, n'oubliez pas leurs droits, dites ce que » c'eſt que *Fiefs*, *Seigneur dominant*, *Vaſſal*, » *hommage*, *rente*, *dîmes inféodées*, *droit de* » *Champart*, *lods & ventes*, *indemnité*, *amor-*

» *tiſſement & reconnoiſſance, papiers terriers &* » autres choſes ſemblables. Ces connoiſſances ſont » néceſſaires, puiſque le gouvernement des terres » conſiſte entièrement dans toutes ces choſes [1]. »

Nous avons tous les matins une converſation de trois-quarts d'heure, avec M. Leblanc, ſur cette matière. L'après-midi, Adèle écrit ce qu'elle a pu retenir : le lendemain, M. Leblanc rectifie ſon extrait, & ajoute à la marge les omiſſions importantes. Adèle gardera ces cahiers pour ne jamais oublier les choſes qu'ils contiennent, il ſuffira qu'elle les reliſe ſeulement tous les trois mois. Je ne la fais point écrire à la leçon, parce qu'elle n'écouteroit pas avec autant d'attention, ſi elle n'étoit pas obligée de rendre compte de l'entretien quatre ou cinq heures après, & je ne lui fais pas donner des cahiers par ſon Maître, parce que l'explication la plus claire, & qu'on n'oublie jamais, eſt toujours celle qu'on fait ſoi-même.

---

1 *Éducation des Filles, par M. de Fénélon.* Les avantages infinis que les Femmes retireroient de ces connoiſſances ſont beaucoup plus détaillés dans un excellent ouvrage Anglois, qui mérite d'être lu par les Mères de famille & les jeunes Perſonnes, & qui a pour titre : *The Governeſſ and the Ladies Librairy.* La Gouvernante & la Bibliothèque des Dames, en quatre volumes.

Adèle trouve que la Campagne où nous ſommes ne vaut pas notre habitation en Languedoc ; elle eſt auſſi ſurpriſe qu'attendrie en découvrant la miſère affreuſe des Payſans des environs de cette petite Terre. Quoi ! tant d'infortunés, me dit-elle, ſi près de Paris, ſi près de cette multitude de gens riches !.... = Devez-vous vous en étonner, lui dis-je, quand cette miſère exiſte à Paris même ? Ce n'eſt pas où règnent le faſte & l'oſtentation que vous trouverez de la bienfaiſance dans les riches, & de l'aiſance parmi le Peuple. Le luxe, dit-on, ſoutient les manufactures, fait vivre une multitude d'ouvriers ; oui, quand il eſt modéré : mais quand il eſt exceſſif, il ruine également les particuliers & les ouvriers. Les premiers alors ne payent point, les derniers meurent de faim, & les marchands font banqueroute. Enfin, comment voulez-vous, lorſqu'on a cinquante mille livres de rentes, & qu'on en dépenſe quatre-vingt, qu'on puiſſe faire de bonnes actions ?..... = Maman, moi qui ne ferai point de dettes, & qui me trouverai toujours de l'argent de reſte, je voudrois que vous euſſiez la bonté de me guider dans l'emploi de la ſomme que je deſtine aux pauvres..... = Et quelle eſt

cette ſomme ?... = Cinq cens francs par an *de fixé*, & mon frère donnera autant, ce qui fait mille francs ; mais nous deſirerions conſacrer cet argent à un objet déterminé, & qui ne changeât pas tous les ans. = Je vous promets d'y penſer, ai-je répondu, & même de vous ſeconder dans ce projet. = Maman, reprit Adèle, ne pourrions-nous pas former une petite aſſociation avec quelques perſonnes ?..... = Cela eſt poſſible ; mais il ne faut jamais faire des propoſitions de ce genre qu'à ſes amis particuliers. = Vous n'approuvez donc pas ces quêtes que l'on fait quelquefois dans la ſociété ?.... = Nullement. Donnons autant que nous pouvons, c'eſt tout ce que la religion & l'humanité nous preſcrivent. Elles ne nous ordonnent point de demander l'aumône pour la faire. Pour moi, j'aimerois mille fois mieux vendre un de mes meubles pour ſoulager l'infortuné qui m'implore, que de me réſoudre à demander de l'argent à trente perſonnes que je ne connoîtrois point, & qui me le donneroient avec autant de regret que de mauvaiſe grâce. Moi-même, je ne me ſuis jamais ſoumiſe à cette contribution que par politeſſe. Suis-je sûre que l'objet de la charité ſoit réellement digne de ma

compaſſion ? Je ne le connois point. J'ai mes Pauvres que j'affectionne ; cet argent qu'on m'oblige à donner leur appartient : *la Dame Quêteuſe* le leur ravit, & m'ôte à moi le mérite & le plaiſir ſi doux de le donner ; elle jouira ſeule auſſi de la petite portion de reconnoiſſance qui m'eſt dûe ; ainſi j'aurois bien le droit de lui dire (ſi j'étois moins polie) : refuſez-vous une ou deux fantaiſies, & vous completterez la ſomme que vous deſirez d'une manière infiniment plus noble, & beaucoup plus méritoire. Il ſeroit poſſible que ce diſcours fît peu d'impreſſion, car je conçois bien qu'il eſt plus facile en général d'être indiſcrète & importune, que charitable & bienfaiſante. = Cependant, Maman, je vous ai entendu louer ſouvent Madame de *** ſur ſa bienfaiſance, & c'eſt une *Dame Quêteuſe*. = Si la bienfaiſance de toutes les *Dames Quêteuſes* étoit auſſi vraie & auſſi univerſellement reconnue, je ne condamnerois plus cet uſage ; il me paroîtroit reſpectable, quoique, même alors, je fuſſe encore décidée à ne point l'adopter. Je vous le répéte, revenons toujours à nos premiers principes, & ne nous en écartons jamais. Avant tout, il faut être *ſtrictement juſte* ; & ce n'eſt pas l'être que d'abuſer

des égards & de la politeſſe des gens qu'on rencontre, pour en obtenir de l'argent qu'ils donnent à regret. Ainſi, cette ſeule raiſon m'inſpireroit de l'averſion pour les *quêtes de ſociété.*

Le jour même de cette converſation, j'ai parlé à Madame de Limours & à Madame de S*** qui ſont ici, du projet d'Adèle, & il eſt décidé qu'en effet nous nous aſſocierons avec quelques autres perſonnes encore, pour former un petit établiſſement à deux lieues de Paris, afin que chaque aſſocié puiſſe y préſider tour à tour. Nos calculs ne ſont point encore faits; nous ſommes ſeulement déterminés à former une école de ſix jeunes filles bien pauvres, que nous choiſirons d'une bonne ſanté, d'une figure agréable, & toutes âgées de dix ans, & auxquelles nous ferons apprendre à lire, à écrire, à compter, & à travailler en linge. Nous louerons une petite maiſon pour elles, & nous les y établirons avec une bonne ouvrière, & un homme, qui ſera à la fois l'*économe* de la maiſon, & maître d'école des jeunes filles: nous leur donnerons en outre une cuiſinière & une ſervante. Nous prévoyons que cet établiſſement coûtera, par impoſſible, ſix mille francs par an. Notre projet eſt de ne garder ces jeunes filles

que ſept ans; les deux dernières années elles travailleront à leur profit; elles auront pour pratiques les Aſſociés & les amis des Aſſociés; ainſi elles ſortiront à dix-ſept ans de l'école, avec une petite ſomme d'argent, ſachant bien travailler, lire, écrire, compter, &c. Un Aſſocié ſera le maître de donner un talent de plus à celle des jeunes filles qu'il aimera le mieux, comme de lui faire apprendre à broder, à coeffer, faire de la tapiſſerie, &c. Ces jeunes filles ayant reçu une excellente éducation pour leur état, ſeront très-faciles à placer, ſoit à Paris, ſoit en Province, d'autant plus qu'elles auront pour protecteurs tous les Aſſociés. Le jour où elles quitteront l'école, elles ſeront toutes remplacées par ſix autres jeunes filles de dix ans; celles-ci paſſeront à l'école le même temps, & ſeront remplacées de même le jour de leur ſortie, ſucceſſion qui durera tant que vivront les Aſſociés, qui ſe lieront entre-eux par des engagemens reſpectifs, renouvellés tous les ſept ans. Adèle eſt chargée de faire les réglemens de l'école, & l'inſtruction Chrétienne & Morale à l'uſage des jeunes Filles; les Aſſociés ſeront les *Cenſeurs* de cet ouvrage, & y feront les corrections qu'ils jugeront néceſſaires. Vous, Madame,

qui

qui trouvez tant de plaiſir à faire le bien, vous imaginerez facilement combien ce projet nous occupe; nous ne parlons plus d'autre choſe, & Adèle a déjà fait une partie de l'Inſtruction deſtinée aux jeunes filles.

Je reçois fort exactement des nouvelles du Chevalier de Valmont par mon fils, qui ſent bien vivement le plaiſir de ſe trouver cette année dans la même garniſon; & l'éloge du Chevalier occupe toujours une grande page de chaque Lettre que je reçois de Théodore.

LETTRE XLV.

La même à la même.

De Saint **.

J'ai fait connoissance, Madame, avec une personne que vous avez beaucoup vue autrefois à Narbonne pendant un hiver que vous y avez passé: c'est M. le Comte de Retel. Il me procure le plaisir de parler de vous, Madame; ce qui me suffiroit pour le trouver aimable : il a d'ailleurs autant d'esprit que d'instruction, un peu de causticité & de singularité, mais une excellente réputation & un air de franchise qui me convient beaucoup. Il a une maison charmante à trois-quarts de lieues de la mienne, il nous a donné la permission d'aller nous promener dans son jardin, & c'est-là que s'est formée notre liaison. Il ajoute peu de foi à l'instruction & aux talens des femmes; il a souri en voyant dans mon cabinet le plan de mon jardin levé par Adèle, ainsi que des payságes, des fleurs & des miniatures de son ouvrage. Je me suis doutée qu'il avoit été plus d'une fois attrapé dans ce genre, & que l'expérience l'avoit

rendu incrédule. « A Paris, le riche ſait tout, dit » Rouſſeau ; il n'y a d'ignorant que le pauvre. » Cette Capitale eſt pleine d'Amateurs, & ſur- » tout d'Amatrices, qui font leurs ouvrages » comme M. Guillaume inventoit ſes couleurs. » Je connois à ceci trois exceptions honorables » parmi les hommes ; il y en peut avoir davan- » tage, mais je n'en connois aucune parmi les » femmes, & je doute qu'il y en ait [1]. »

Pour moi, je dirai au contraire que *je connois à ceci deux exceptions*, Madame d'Oſtalis & Adèle ; ainſi, je puis croire *qu'il y en peut avoir davantage*, quoique je n'en aie pas la certitude, car je n'ai jamais vu d'autres *Amatrices* deſſiner des vûes d'après nature, & faire des portraits reſſemblans & corrects. Mais enfin, M. de Retel a vu deſſiner Adèle dans un jardin ; *il l'a vue* peindre d'après nature, il a ſuivi toutes les ſéances, & il eſt bien sûr à préſent qu'il n'y a pas de *ſupercherie*. Cette découverte l'a fait paſſer ſubitement d'une extrêmité à l'autre, car Adèle maintenant n'a point d'*Admirateur* plus ſincère. L'autre jour nous avons joué par haſard (car *ces*

1. Émile, tome 2.

jeux d'eſprit ſont peu de mon goût) à ce jeu, où chacun eſt obligé d'écrire un vers tour-à-tour. La plus jolie écriture du monde a fait reconnoître tous ceux qui étoient d'Adèle. M. de Retel, après avoir loué l'écriture, a examiné les vers avec attention. Comment donc, s'eſt-il écrié, non-ſeulement pas une faute d'orthographe, mais pas une faute de verſification !.... Ainſi donc, Mademoiſelle, a-t-il ajouté d'un ton un peu moqueur, vous avez appris à faire des vers ; & par conſéquent nous pouvons nous flatter de l'eſpérance de voir un jour de *vos productions*. Il eſt vrai, répondit Adèle, que Maman, pour me mettre en état de mieux ſentir la meſure des vers, m'en a fait faire quelquefois, mais elle a ſu m'apprendre en même temps à quel point ce talent, lorſqu'il n'eſt pas ſupérieur, peut rendre une femme ridicule.... Eh bien, Mademoiſelle, interrompit M. de Retel, pourquoi n'auriez-vous pas l'eſpoir d'égaler un jour les femmes qui ſe ſont diſtinguées dans ce genre ? .... Parce que l'amour-propre, reprit Adèle, ne peut m'empêcher de connoître que tous les vers que j'ai faits ne valent rien. Le papier que je tiens, dit M. de Retel, prouve que la modeſtie ſeule vous abuſe. Voilà de

la galanterie, dis-je à mon tour, mais Adèle sait bien qu'avec beaucoup de peine, elle ne pourroit parvenir qu'à faire des vers très-médiocres; alors il vaut mieux écrire en prose. Le nom de Madame de Sevigné est immortel, & très-peu de personnes savent que Mademoiselle *Barbier* ait existé, quoiqu'elle ne soit morte qu'en 1742, & qu'elle ait fait plusieurs Opéras & beaucoup de Tragédies qui eurent du succès dans le temps. Pourquoi cela? C'est que les Tragédies de Mademoiselle Barbier sont médiocres, & que les Lettres de Madame de Sevigné ont le degré de perfection dont ce genre d'écrire est susceptible. C'est qu'enfin il y auroit plus de mérite & de gloire à faire une chanson parfaite, qu'un mauvais Poëme épique; quatre vers ont fait passer à la postérité M. de Saint-Aulaire [1], & Chapelain seroit oublié depuis longtemps, si quelques Auteurs célèbres n'eussent pris la peine de le critiquer. Ainsi, puisque Adèle écrit bien une Lettre, & qu'elle fait mal des vers, je lui conseille de s'en tenir toujours à la prose. Mais, dit Madame de Limours, si, née avec de l'esprit, & élevée avec autant de soin, elle veut,

1 Son impromptu fait pour Madame la Duchesse du Maine.

TAYLORIAN INST. OXFORD

par la ſuite ſe diſtinguer, devenir *Auteur*, par exemple, l'en détourneriez-vous? = Non, parce que ſi je n'ai pas encore la certitude qu'elle puiſſe faire un jour un *excellent Ouvrage*, je ſuis sûre du moins qu'elle n'en feroit pas un mauvais, quand ſon eſprit ſera entièrement formé. = Mais vous dites qu'un *excellent Ouvrage* peut ſeul paſſer à la poſtérité?.... = Oui, un Ouvrage de pur agrément, mais un Ouvrage qui auroit un but moral, pourroit ſe paſſer de génie & de ſupériorité, pourvu qu'il fût purement écrit. L'Auteur qui ne veut que briller n'a nul droit à l'indulgence; s'il ne plaît pas, il a tort, & n'eſt plus bon à rien, mais je pardonne de grands défauts & de la médiocrité à celui qui m'inſtruit & m'éclaire; je ne pourrois ſans ingratitude le juger avec ſévérité; ſon Livre, fût-il dénué de tout agrément, fût-il même ennuyeux, s'il eſt utile, mérite de l'eſtime, & ſera toujours lû. C'eſt ainſi que pluſieurs Ouvrages de Sciences, faits ſans génie, & quelques Ouvrages de Morale médiocrement écrits, ſont parvenus à la poſtérité, uniquement parce qu'ils ſont utiles; & voilà pourquoi je détournerai toujours une jeune perſonne de la manie des vers: on ne peut rien faire de véritablement

utile dans ce genre [1], qui, par conséquent, exige nécessairement des talens supérieurs; ainsi, il est beaucoup plus sensé de choisir celui dans lequel on est sûr de se distinguer avec seulement de l'instruction & du bon sens, & qui peut, si l'on a du génie, élever au rang glorieux de ces grands Écrivains, également dignes de l'admiration des hommes par leurs talens sublimes & par l'usage qu'ils en ont fait.

Cette dissertation a détruit la crainte qu'éprouvoit M. de Retel, qu'Adèle ne fît des vers avec prétention; Madame de Limours est persuadée qu'il finira par devenir amoureux d'Adèle; cet établissement seroit fort au-dessus des espérances

[1] Je sais bien que Molière a réformé beaucoup de ridicules, & que les Pièces de Corneille sont faites pour élever l'âme; mais dans tous les Ouvrages dramatiques (sans excepter même ceux de ce grand Homme) la morale n'est jamais qu'un *accessoire*, & non le but principal; le véritable dessein de l'Auteur est de plaire & d'émouvoir les passions; tout ce qu'on exige de lui, c'est que son dénouement soit *instructif*. Il peut être dangereux pendant plus de quatre actes & demi, pourvu que la dernière scène soit morale. M. de la Motte, en parlant du danger des Pièces de Théâtre, relativement aux mœurs, ajoute: " Nous instruisons un moment, mais „ nous avons long-temps séduit; le remède est trop foible „ & vient trop tard „. *Œuvres d'Houdar de la Motte, cinquième volume.*

que je dois naturellement concevoir pour ma fille ; cependant il ne me tente point. M. de Retel a cent mille livres de rentes & un très-beau nom, mais il a trente-sept ans & un personnel qui peut déplaire à une jeune personne : si la laideur n'est pas absolument révoltante à des yeux indifférens, il seroit très-possible qu'elle l'empêchât d'être aimé de sa femme. Je suis loin de desirer qu'Adèle ait *de la passion* pour son mari, mais je veux qu'elle puisse l'aimer, & que par conséquent il n'ait rien de désagréable. Je n'ignore pas que cette considération n'est en général d'aucun poids, & qu'avec de la naissance & de la fortune, un homme est rarement refusé pour sa figure, quelque choquante qu'elle puisse être ; moi, j'ai des principes différens, & quand le bonheur de ma fille me seroit moins cher, la religion seule m'empêcheroit encore de la sacrifier à l'ambition, & de lui donner un mari qui pourroit inspirer du dégoût ; & même si, de son propre mouvement, elle faisoit un choix semblable, je m'y opposerois (à moins qu'elle n'eût vingt-cinq ans) ; je m'y croirois obligée, car je n'attribuerois qu'à *son innocence* cette prétendue preuve de raison.

LETTRE XLVI.

Le Baron au Vicomte.

De Strasbourg.

Il faut absolument, mon cher Vicomte, changer quelque chose à notre plan ; ou, pour mieux dire, remédier aux inconvéniens causés par l'indiscrétion de Madame de Limours. Théodore me parle avec plaisir de Constance, mais il est trop sûr qu'il aura le bonheur de vous appartenir, pour s'occuper vivement de cette idée ; il y compte, c'en est assez pour n'y plus réfléchir. J'essayerois envain d'affoiblir ses espérances, les derniers adieux de Madame de Limours sont trop présens à sa pensée ! .... Cependant la Comtesse Anatolle vient d'arriver ici, (car vous savez que la grand'mère de son mari habite Strasbourg) ; chaque jour elle est l'objet d'une fête nouvelle, elle distingue Théodore, & Théodore la retrouvera cet hiver à Paris ... Tout ceci m'inquiète ; après beaucoup de réflexions là-dessus, je crois que nous n'avons d'autre parti à prendre que celui *de nous brouiller* vous & moi, non pas ouvertement, car il ne

faut pas négliger entièrement les vraisemblances ; *l'affaire de Desormeaux* peut nous servir de prétexte ; nous nous sommes trouvés en concurrence de sollicitations, je viens de l'emporter ; vous prenez de l'humeur, vous m'écrivez une Lettre *très-sèche*, je la montre à Théodore ; d'un autre côté, vous vous plaindrez de moi à la Vicomtesse ; de retour à Paris, nous retrouverons cette dernière inquiète, alarmée ; voilà tout ce que je desire, je me charge du reste. Adieu, mon cher Vicomte ; en attendant que nous *soyons brouillés*, croyez qu'il n'y a rien au monde qui pût affoiblir mon amitié pour vous.

LETTRE XLVII.

La Baronne à Madame d'Ostalis.

De Saint **.

OUI, ma chère fille, depuis que vous êtes à **, j'ai reçu deux Lettres du Comte de Roseville, car il est vrai que je desirois avoir de vos nouvelles *de plus d'une manière*. Il répond avec détail à toutes mes questions sur vous & vos enfans; il me mande que non-seulement vous êtes *belle comme le jour*, mais que vous n'avez l'air ni *triste* ni *abattu*, & qu'en arrivant, vous n'étiez pas fatiguée le moins du monde de votre long voyage; enfin, sa relation est entièrement conforme à la vôtre, & cette confirmation m'étoit bien nécessaire. Je ne doute point de votre raison, je compte sur vos promesses, mais vous savez qu'il n'est point d'inconséquences & de craintes chimériques qu'une tendresse véritable ne doive faire excuser.

Enfin, ma chère fille, le Comte de Retel a justifié la prédiction de Madame de Limours. Voici la copie de la Lettre que j'ai reçue de lui hier au soir :

« Vous savez, Madame, que pour être en

» état de parler d'une affaire importante, il faut
» avoir toute sa raison, *la tête froide* & *le cœur*
» *libre*; je suis encore dans cette situation, mais
» je n'ai pas un moment à perdre si je veux en
» profiter. Depuis près de six mois que j'ai l'avan-
» tage de vous connoître, je suis devenu beau-
» coup moins incrédule; par exemple, je ne
» croyois pas que l'éducation d'une jeune per-
» sonne pût contribuer à son établissement; il
» est vrai que je n'avois guères vu jusqu'ici d'*édu-*
» *cations* qui méritassent d'être comptées pour
» quelque chose. Mais à présent je conçois qu'on
» puisse avoir la tête tournée par une personne
» qui réuniroit à des talens enchanteurs, à l'esprit
» le plus orné, une figure charmante & le ca-
» ractère le plus aimable; une personne sem-
» blable pourroit séduire également les gens fri-
» voles & les sages; en se montrant, elle attir-
» eroit tous les cœurs, elle les fixeroit en se
» faisant connoître. Pourquoi, lorsqu'on veut se
» marier, ne demande-t-on que de *l'argent*?
» C'est qu'on demanderoit presque toujours en-
» vain une éducation distinguée; nous ne de-
» sirons point les choses qui nous paroissent chi-
» mériques, & souvent l'on ne cherche qu'une

» femme riche, parce qu'on déſeſpère d'en trouver
» une à la fois jolie, aimable, inſtruite & ſpiri-
» tuelle. Enfin, Madame, j'ai trente-ſept ans,
» & Mademoiſelle d'Almane (car il faut bien
» trancher le mot) n'en a que dix-ſept. Elle eſt
» charmante à tous égards, & je ne pourrois faire
» valoir en ma faveur que le deſir que j'aurois
» de la rendre heureuſe, & mon attachement
» pour vous, Madame! .... Je n'ignore pas que
» vous ne croirez ſon éducation finie que lorſ-
» qu'elle aura dix-huit ans & demi; j'admire
» trop votre ouvrage, Madame, pour ne pas
» deſirer vivement que rien ne puiſſe manquer à
» ſa perfection. Si vous aviez d'autres vûes, je
» n'ai pas le droit de vous demander votre ſecret,
» mais j'ai celui d'attendre d'un caractère tel que
» le vôtre, une franchiſe qui puiſſe me préſerver
» du malheur de nourrir des eſpérances chimé-
» riques. Je vous le répète, Madame, *je ne ſuis*
» *point encore amoureux*; mais ſi votre réponſe
» ne m'eſt pas favorable, dépêchez-vous de me
» l'envoyer, & de m'ôter tout eſpoir. »

Après avoir lû cette Lettre, je fis appeler Adèle, & je la lui montrai. Que penſez-vous de cette nouvelle propoſition, lui dis-je? = Mais, ré-

pondit Adèle, j'épouſerois M. de Retel ſans chagrin.... = Sans chagrin! ce n'eſt point aſſez. = Je ne penſe pas que je puiſſe jamais me marier avec joie, mon état eſt ſi heureux!... = M. de Retel eſt un honnête homme, il a de l'eſprit; en demandant votre main, il prouve qu'il vous aime; puiſqu'il a cent mille livres de rentes, un beau nom, & qu'il eſt titré. = L'ambition & la vanité ne décideront jamais un choix fait par votre fille, votre Élève!.... Cependant je ſentirois peut-être mieux qu'une autre perſonne de mon âge le prix d'une fortune conſidérable : vous m'avez appris combien les richeſſes peuvent ajouter au bonheur, quand on en ſait faire un digne emploi, mais j'avoue que j'éprouverois une ſorte de répugnance à m'unir à un homme pour lequel je ne ſerois qu'un mauvais parti, ſur-tout ſi, comme M. de Retel, il étoit abſolument dépourvu de tout agrément extérieur, car je craindrois qu'il pût me ſoupçonner d'avoir moins conſulté la raiſon & l'eſtime, que l'intérêt & l'ambition. J'entends, dis-je en ſouriant, vous aimeriez mieux que M. de Retel eût une figure agréable, & quelques années de moins : on peut concevoir cette délicateſſe. Plaiſanterie à part, reprit Adèle; ſi M. de Retel,

tel qu'il eſt, n'avoit qu'une fortune aſſortie à la mienne, & que vous m'aſſuraſſiez, Maman, qu'il poſſède en effet toutes les bonnes qualités qu'il paroît avoir, je me déciderois à l'épouſer ſans aucune peine, & je ſuis très-sûre que je ſerois heureuſe avec lui, car alors le motif qui me le feroit choiſir ne pourroit être douteux: en le préférant à un jeune homme, je prouverois une raiſon ſupérieure à mon âge, je mériterois ſon affection & l'eſtime du Public. = J'approuve; ma chère Adèle, cette manière de penſer, elle eſt entièrement conforme à la mienne, & je vais remercier M. de Retel. = J'en ſuis bien aiſe, Maman, je vous l'avoue; cependant, je vous le répète, ne croyez pas que ce ſoit l'âge de M. de Retel qui me donne de l'éloignement pour lui; je ſais très-bien qu'un homme n'eſt point *vieux* à trente-ſept ans; il me ſemble même que je ſerois flattée d'avoir un mari qui eût de l'expérience & de la conſidération; je n'ai fait encore qu'entrevoir le monde, mais j'ai déjà vu combien tous les jeunes gens rendent leurs femmes malheureuſes; le Comte Anatolle, par exemple, & tant d'autres! .... Je vous proteſte, Maman, que j'aimerois beaucoup mieux épouſer un homme de trente-

ſept ans qui ſeroit aimable, qu'un jeune homme de vingt-trois ans. A peine Adèle eut-elle prononcé ces mots *de vingt-trois ans*, qu'elle rougit à l'excès, comme ſi elle eût nommé le Chevalier de Valmont; c'étoit en effet la même choſe, car c'étoit bien-là ſa penſée. Je fus charmée qu'elle me fournît elle-même un prétexte naturel de lui parler du Chevalier de Valmont; je me gardai bien d'augmenter ſon embarras en paroiſſant attacher de l'importance à la naïveté qui venoit de lui échapper. En vérité, dis-je en riant, il y a bien là de quoi rougir; parce que vous penſez au ſeul jeune homme à marier que vous connoiſſiez, pouvez-vous craindre de ma part une ridicule interprétation? = Ah, Maman, reprit Adèle en m'embraſſant avec un reſte d'émotion, je ne craindrai jamais que vous liſiez au fond de mon âme. = J'en ſuis bien certaine, & croyez que tous vos ſentimens me ſont parfaitement connus. = Eh bien, Maman, je me flatte que je n'en ai point que vous puiſſiez déſaprouver? L'air d'inquiétude d'Adèle, en diſant ces paroles, & l'ingénuité de la queſtion même, me firent ſourire. Quoi donc, repris-je, n'en êtes-vous pas sûre? .... = Mais je vous crois mieux que moi-même. = Soyez donc tranquille

tranquille, car vous êtes parfaitement raisonnable. = Je le pensois en effet.... = Le Chevalier de Valmont est le fils d'une personne que vous aimez depuis votre enfance; il est l'ami de votre frère, il a beaucoup d'agrémens, il annonce des vertus, il doit vous inspirer plus d'intérêt qu'aucun autre jeune homme de son âge; mais vous m'avez entendu dire souvent que Madame d'Olcy, sa tante, avoit depuis long-temps des vûes pour son établissement; & d'ailleurs, vous savez bien vous-même que vous pouvez prétendre à un mariage infiniment plus avantageux; vous savez mieux encore qu'il ne vous est pas permis de disposer de votre cœur, & que nous sommes toujours maîtres d'en régler tous les mouvemens. = Aussi, Maman, soyez bien sûre que je n'ai jamais pensé deux minutes de suite à la personne dont vous parlez; il est vrai qu'il m'intéresse plus *qu'aucun autre jeune homme*; mais quoique je l'aie vu souvent, il est trop jeune pour que j'aie jamais pu m'entretenir avec lui; je ne puis juger ni de son esprit ni de son caractère, je connois beaucoup mieux M. de Retel que lui: ainsi, à moins que je n'eusse la tête absolument tournée par de mauvais Romans où l'on voit tant d'exemples de ces préten-

dues *passions invincibles* qui naissent subitement à la *première vûe*, comment pourrois-je seulement me persuader que ce que j'éprouve pour lui soit un véritable mouvement de préférence ? Mon frère l'aime beaucoup, mais il sait combien il seroit peu convenable qu'il m'entretînt d'un jeune homme de cet âge; & de sa vie il ne m'a prononcé son nom. Je n'entends jamais parler de lui, j'ignore absolument quelle est au fond sa conduite, j'en ai vaguement bonne opinion, puisque mon père souffre sa liaison avec mon frère, mais je ne puis savoir s'il n'a pas quelque attachement particulier, ou quelque défaut essentiel dans le caractère; en un mot, je lui trouve une figure agréable; il me paroît simple, poli, réservé, c'en est assez pour inspirer de la bienveillance, & non pour faire naître l'amitié. Voilà comme on pensera toujours, repris-je, quand on n'aura pas une imagination exaltée, enfin, quand on possédera la raison, l'esprit & la pureté de cœur de *Clarisse*, de *Miss Biron* ou d'*Adèle*. Je vois avec plaisir que vous avez la tête trop bonne & trop froide pour vous exagérer à vous-même vos propres sentimens, illusion qui a perdu tant de jeunes personnes; cependant il suffit que vous ayez démêlé au fond

de votre âme cette *préférence* dont vous venez de parler, pour éviter avec ſoin l'objet qui l'a fait naître, & pour écarter de votre imagination tout ce qui pourroit vous en rappeler le ſouvenir. C'eſt un devoir que la modeſtie & la prudence vous impoſent également. Il eſt bon de vous accoutumer déjà à le remplir avec ſcrupule, ce devoir, indiſpenſable dès-à-préſent, & qui, par la ſuite, deviendra ſacré, quand vous ſerez mariée. Par exemple, votre mari ſera sûrement un honnête homme, puiſque je vous le choiſirai; mais je m'attacherai trop aux qualités eſſentielles, pour vous pouvoir répondre qu'il ait beaucoup d'agrémens; ainſi, il ſera poſſible que vous rencontriez quelques perſonnes plus aimables, alors le plus léger *mouvement de préférence* ne vous ſeroit pas permis, & auſſi-tôt que vous l'éprouveriez, il faudroit le combattre & l'anéantir, effort qui ne ſera jamais pénible pour vous. Au reſte, il eſt bien rare qu'une perſonne parfaitement honnête ne ſoit pas à l'abri de ces petites ſurpriſes, quelque légères & quelque paſſagères qu'elles puiſſent être. Le devoir, l'habitude, l'eſtime & la reconnoiſſance forment les vrais attachemens; ainſi, l'époux que je vous donnerai vous deviendra sûrement trop

cher, pour que vous puissiez seulement apprécier dans les autres les agrémens qu'il n'auroit pas. Vous savez bien que le Chevalier de Valmont n'est pas, à la rigueur, un parti sortable pour vous; cependant il est libre, vous n'êtes point mariée; ainsi, cette *sorte de préférence* qu'il vous inspire ne m'étonne pas; mais si demain je vous déclarois que mon choix est fait, si je vous présentois l'homme qui sera votre mari, je suis certaine que, dès cet instant, le Chevalier de Valmont seroit absolument banni de votre souvenir. Oh oui, Maman, s'écria Adèle, n'en doutez pas, *tout naturellement* je n'y penserois plus. Au reste, je n'y pense guère dès-à-présent, mais je sens combien tout ce que vous venez de dire est juste & raisonnable, & je vous promets *d'anéantir entièrement ce petit mouvement de bienveillance.* Quand il seroit plus vif, je le pourrois encore sans peine, j'ai des occupations qui me plaisent tant!.... des objets qui me sont si chers!.... Seulement ma petite Hermine suffiroit pour me distraire d'un sentiment mille fois plus sérieux. = Ah! je n'en doute pas. = Nous allons retourner à Paris, il va revenir de Strasbourg, quelle doit être ma conduite? = Je le prierai à souper plus rare-

ment, & toujours avec beaucoup de monde; ces jours-là j'aurai ſoin d'avoir Madame de Limours qui ne ſe met point à table, vous reſterez avec elle dans le ſallon, & quand nous y rentrerons, vous irez vous coucher. Du reſte, n'y penſez jamais, & ne m'en parlez plus, car cette eſpèce de converſation eſt déſormais inutile, puiſque celle-ci ne peut me laiſſer la plus légère inquiétude. A ces mots, j'embraſſai Adèle, & je changeai d'entretien. Vous pouvez juger par ce détail, ma chère fille, ſi je dois être contente *de la tête & de la raiſon d'Adèle.* Elle eſt cependant dans la ſituation la plus dangereuſe où puiſſe ſe trouver une jeune perſonne; elle connoît, depuis ſon enfance, un jeune homme charmant, l'ami de ſon frère, & le fils d'une femme avec laquelle je ſuis intimement liée; elle ſait d'ailleurs que ſi elle ne faiſoit pas un mariage brillant en épouſant le Chevalier de Valmont, du moins elle n'en feroit pas un qu'on pût blâmer; enfin, elle eſt naturellement d'une extrême ſenſibilité, & cependant elle n'a point *de paſſion*! C'eſt préciſément parce qu'elle eſt véritablement ſenſible, parce que ſon cœur eſt rempli des plus doux ſentimens. *Le beſoin d'aimer* ne la tourmente pas, puiſqu'il eſt

satisfait; elle ne passe point les nuits à lire Zaïde, la Princesse de Clèves, le Siège de Calais, Cleveland, &c. elle a lû ces Romans à treize ans, & avec moi; elle pourroit les relire à présent sans danger, la première impression est faite; elle ne verra jamais dans des Écrits semblables que le délire d'une imagination exaltée; elle lit *Clarisse*, *Pamela*, *Grandisson*, elle y voit combien l'amour a peu de pouvoir sur le cœur d'une femme raisonnable; elle doit se dire : Ces trois Ouvrages sont universellement regardés comme ce qu'il y a de plus beau dans ce genre, ils n'ont rien perdu de leur réputation, ils offrent donc une fidelle peinture du cœur humain, car quel mérite peut exister sans la vérité? Si les Héroïnes de Richardson ne sont pas des êtres imaginaires, si cette angélique & sublime Clarisse, cette vertueuse Pamela, n'ont pas des caractères forcés, si elles sont également touchantes & intéressantes, ces Romans sont des chef-d'œuvres; alors il faut mépriser tous les autres; il faut croire nécessairement que c'est au dérèglement de l'imagination, & non à la sensibilité de l'âme, que l'amour doit sa plus grande force, & qu'une femme modeste, raisonnable & vertueuse sera toujours à l'abri des em-

ſortemens de cette paſſion, même quand elle pourroit s'y livrer légitimement.

Bon ſoir, ma chère fille; le Courier ne part que lundi, Adèle m'apportera demain *ſa dépêche* pour vous, & je vous écrirai encore dans ſa Lettre.

LETTRE XLVIII.

Madame d'Oſtalis à la Baronne.

JE puis à préſent, ma chère tante, vous donner tous les détails que vous deſirez ſur ce Pays-ci; tout ce qu'on vous a dit du jeune Prince, Élève du Comte de Roſeville, eſt encore au deſſous des éloges qu'il mérite: il eſt impoſſible d'être plus poli, plus aimable, & d'avoir plus de dignité; il m'a rappelé cette définition de Labruyère:

« La fauſſe grandeur eſt farouche & inac-
» ceſſible; comme elle ſent ſon foible, elle ſe
» cache, ou du moins ne ſe montre pas de
» front, & ne ſe fait voir qu'autant qu'il faut
» pour impoſer & ne paroître point ce qu'elle
» eſt, je veux dire une vraie petiteſſe. La véri-
» table grandeur eſt libre, douce, familière,
» populaire.... Elle ne perd rien à être vue de
» près; plus on la connoît, plus on l'admire....
» On l'approche tout enſemble avec liberté &
» avec retenue, &c. »

Le Prince a autant d'inſtruction que de grâces, & il eſt également ſimple, bon, naturel & ſpi-

ritueſ. Il a ſans effort cette variété de tons qui montre à la fois une excellente éducation, de l'eſprit & de la délicateſſe; il ne parle point à un vieillard du ton & avec l'air dont il parleroit à un jeune homme; s'il adreſſe la parole à une femme, c'eſt toujours avec cette eſpèce de ſon de voix *bas & radouci* qui donne aux complimens les plus communs l'expreſſion de la déférence & du reſpect. Il s'exprime d'une manière ſimple, mais correcte; tout ce qu'il dit paroît obligeant, parce qu'il écoute les réponſes qu'on lui fait, & qu'il n'interroge jamais avec diſtraction. Il a le ſourire le plus aimable; il ne le prodigue pas, mais il a toujours l'air ouvert & ſerein, & je ne connois point *de regard* qui exprime mieux que le ſien la bienveillance & la bonté. Il protège, il encourage les Sciences, les Lettres & les Arts, mais avec diſcernement. Il vient de fonder deux prix; l'un pour les Gens de Lettres & les Savans, l'autre pour les Peintres & les Sculpteurs. L'Académie de ** eſt chargée par lui de donner tous les ans une médaille d'or à l'Homme de Lettres ou au Savant qui a fait le meilleur Ouvrage dans le cours de l'année, ſous la condition expreſſe que le Sujet nommé jouira d'une bonne réputation,

& n'aura précédemment rien écrit contre la Religion, le Gouvernement & les Mœurs. Le choix de l'Académie eſt jugé en dernier reſſort par le Prince, de manière qu'il eſt doublement glorieux d'obtenir la médaille, puiſqu'elle eſt à la fois le prix des vertus ainſi que des talens, & le gage aſſuré de l'eſtime & de la protection particulière du Prince. L'Académie de Peinture donne, aux mêmes conditions, une médaille d'or alternativement au Sculpteur & au Peintre le plus diſtingué, pourvu, comme vous le croyez bien, qu'on ne puiſſe lui reprocher d'avoir avili ſon talent par une ſeule production indécente. Le Prince, depuis ſon mariage, a formé pluſieurs établiſſemens de bienfaiſance; il ne s'eſt pas contenté de donner de l'argent, il a fait lui-même le choix des Adminiſtrateurs, & il a donné le plan général de l'Adminiſtration qu'il juge la meilleure. Enfin, il eſt chéri de tout ce qui l'approche, il eſt adoré du Peuple & de la Nation, il fait les délices du Père le plus tendre, & la gloire & le bonheur du Gouverneur heureux qui a ſu former un tel Prince.

J'ai vu la ſemaine paſſée, pour la première fois, cet intéreſſant & malheureux Chevalier de

Murville; j'ai été chez lui; car il eſt dans un état de langueur qui ne lui permet plus de venir à ***; il ſavoit, par le Comte de Roſeville, que j'ai connu Cécile, il m'en a parlé. Le temps & la raiſon, m'a-t-il dit, m'avoient rendu quelque tranquillité, mais je vous avoue que la rencontre inopinée de M. d'Aimeri, la vûe de ce jeune Charles.... la nouvelle de la mort de Cécile, les détails de cette mort.... tous ces évènemens m'ont porté un coup mortel. La vie m'eſt devenue, ſi non inſupportable, du moins à charge; j'en vois approcher le terme avec joie! En parlant ainſi, ſes yeux ſe rempliſſoient de larmes. Je le plains, il eſt ſenſible, il eſt ſouffrant, mais je ſuis bien loin de l'admirer; s'il n'eût pas pris plaiſir à nourrir lui-même ſa douleur, il n'y ſuccomberoit pas aujourd'hui; avec autant de ſenſibilité, mais avec une tête moins romaneſque & plus de force d'âme, il auroit triomphé de la paſſion dont il eſt la victime. Il a regardé ſa foibleſſe comme une vertu, & ſa douleur comme un devoir; il ignoroit que le premier devoir de l'homme eſt de conſerver ſa raiſon, qui lui fut donnée pour guérir les bleſſures les plus profondes de ſon cœur, & pour lui faire ſupporter avec un noble courage tous les revers de la fortune.

Adieu, ma chère tante; il m'eſt permis de parler de *courage* quand vous êtes à Paris, & moi à **, & quand perſonne ne remarque la plus légère altération dans mon caractère & dans mon humeur.

LETTRE XLIX.

La Baronne à Madame d'Oſtalis.

De Paris.

CE matin, à peine étions-nous arrivées, qu'Adèle a couru précipitamment dans ſa chambre, & au bout d'un quart d'heure, elle eſt revenue en tenant une grande boîte que j'ai reconnue dans l'inſtant. Tenez, Maman, m'a-t-elle dit en rougiſſant, je veux écarter tout ce qui pourroit me rappeler le *moindre ſouvenir*... Ainſi, je vous donne cette petite collection de cailloux. = Et la jolie tablette de bois d'Acajou? .... = Elle eſt garnie de tous les joujoux d'Hermine. A ces mots, j'ai pris la boîte; en la recevant, j'ai cru entendre un léger ſoupir.... J'ai ſerré la collection avec ſoin, car je ne la regarde que comme un dépôt, & je compte bien la rendre un jour.

Madame de **** eſt morte hier, elle n'a pu ſurvivre à ſa fille. S'il eſt une perte dont il ſoit permis d'être inconſolable, s'il eſt une douleur que la raiſon ne puiſſe faire ſupporter, c'eſt ſans doute celle qui vient de-coûter la vie à Madame

de ****. Si elle a ſuccombé à ſon ſort, elle n'a été la victime que du ſentiment le plus pur & le plus naturel, & de la plus vertueuſe de toutes les paſſions. Eh bien, cette femme que le chagrin a conduite au tombeau, cette femme qui donnoit la moitié de ſa penſion aux pauvres, cette femme enfin ſi ſenſible, paroiſſoit froide à bien des gens; elle ne vantoit ni ſa tendreſſe pour ſa fille, ni les charmes attachés à la bienfaiſance; elle ne s'amuſoit pas à différer, *elle agiſſoit;* elle ne s'enorgueilliſſoit point d'être bonne mère, d'être charitable; elle étoit l'une & l'autre ſans effort, & ne penſoit pas mériter des éloges en rempliſſant des devoirs qu'elle chériſſoit. Quand Madame de **** perdit ſa fille, on n'a cité d'elle ni *mots touchans* ni *ſcènes d'éclat*; elle ne peignoit pas ſon déſeſpoir *avec éloquence*: la douleur qui conſume n'éclate pas!.... Dans le même temps, Madame de Blinville devint veuve; on ne parla, pendant ſix ſemaines, que de l'excès de ſon affliction; on en contoit les traits les plus intéreſſans, les plus pathétiques; elle devoit renoncer *à la diſſipation, à la ſociété, & conſacrer le reſte de ſes jours à l'amitié, à la ſolitude*..... Aujourd'hui, c'eſt-à-dire, huit mois après, Madame de **** n'exiſte plus, &

Madame de Blinville vient de reparoître dans le monde, plus aimable, plus brillante & plus intrigante que jamais. Il ne faut pas ſe conſoler ſi vîte quand on a pris l'engagement de s'affliger toujours. Lorſque, dans un ſemblable malheur, c'eſt la raiſon qui nous ſoutient, on eſt réſigné, & non conſolé, on ſupporte ſes maux avec force, mais on les ſent; le temps les affoiblit, & ne ſauroit les guérir entièrement; la ſeule inſenſibilité les peut faire oublier. Une vraie douleur laiſſe une trace ineffaçable, même après l'avoir ſu vaincre; on ne ſe retrouve plus ce qu'on étoit avant de l'avoir éprouvée. Quand on a perdu l'objet qu'on aimoit le mieux, ſi, au bout d'un an, au bout de dix ans, on a la même humeur, le même maintien, la même phyſionomie, les mêmes goûts qu'on avoit avant cette perte, on n'a jamais véritablement aimé.

Madame de Limours eſt au déſeſpoir: elle croit de très-bonne-foi que le Vicomte & M. d'Almane ſont preſque brouillés au ſujet de l'affaire de Déſormeaux. Le Marquis d'Hernay, qui veut abſolument ſe marier, deſireroit fort épouſer Conſtance; il va beaucoup chez M. de Limours, qui le traite à merveille: la Vicomteſſe voit tout

en noir, &, comme à ſon ordinaire, regarde comme aſſuré tout ce qu'elle craint; il eſt affreux pour moi d'être la confidente de ſon chagrin, & de ne pouvoir la tirer d'erreur; mais ſi je lui diſois la vérité, Conſtance en ſeroit inſtruite un quart d'heure après, toute la maiſon le ſauroit le jour même, & M. d'Almane ne me le pardonneroit pas. La pauvre Vicomteſſe s'afflige d'un malheur imaginaire, ſon amie intime n'oſe la déſabuſer, voilà pourtant à quoi l'indiſcrétion expoſe! Au reſte, quand elle me parle de ſes craintes, je lui répète toujours qu'elle s'alarme ſans raiſon; que pour moi, au fond, je ſuis parfaitement tranquille, mais elle ne m'écoute point, & rien ne peut la raſſurer. D'un autre côté, la petite Conſtance ſe déſole. Depuis l'enfance, ayant l'idée qu'elle doit être un jour la femme de Théodore, elle a pris pour lui un ſentiment qui fait ſon malheur à préſent, & qui eſt devenu trop vif pour qu'il puiſſe jamais la rendre heureuſe! Et ſi réellement M. d'Almane & le Vicomte ſe brouilloient, ſi l'on donnoit à Conſtance un autre mari, que deviendroit-elle?.... Elle n'a que quinze ans, & déjà ſon cœur n'eſt plus à elle! Auſſi elle eſt triſte, indolente, nul plaiſir ne la diſtrait, nulle

nulle occupation n'a d'attrait pour elle ; l'amitié même ne la touche que foiblement ; elle aime Adèle, non comme elle en eſt aimée, mais parce qu'Adèle eſt la ſœur de Théodore ; enfin, ſon imagination n'eſt fixée que ſur un objet, ſon cœur eſt rempli d'une paſſion qui abſorbe tous les autres ſentimens. Ce n'eſt point là, je vous l'avoue, la belle-fille que j'aurois deſirée ! Cependant elle a d'excellentes qualités, elle eſt d'une extrême douceur, elle ſe doute à peine qu'elle eſt belle, elle a quelques talens agréables, & ne manque pas d'inſtruction ; elle a trop de timidité & de pareſſe pour paroître jamais bien aimable ; elle éprouvera un ſentiment trop excluſif pour pouvoir s'attacher des amis tendres, mais elle intéreſſera généralement, & ne ſe fera point d'ennemis. Adieu, ma chère fille ; j'ai répondu à toutes vos queſtions, & votre dernière Lettre ne répond pas à toutes les miennes. Par exemple, vous ne me parlez point des gens avec leſquels vous vivez intimement : je ne les connois pas, qu'importe ? Sont-ils des étrangers pour moi, s'ils vous plaiſent, s'ils deviennent vos amis ? Je veux ſavoir leurs noms, je veux des détails ſur leurs caractères, & même leur figure. Je veux enfin pouvoir me repréſenter

les perſonnes qui vous entourent. Adieu, ma chère enfant; je ſoupe ce ſoir chez Madame de Limours avec Madame de S**, la Comteſſe Anatolle & le Chevalier d'Herbain; vous croyez bien que nous parlerons un peu de la **, cependant la Vicomteſſe eſt fâchée contre vous, parce que *vous n'admirez* pas ſon Héros, le Chevalier de Murville; elle ne vous trouve *pas digne d'être témoin du grand exemple qu'il donne.* Adieu, ma chère & charmante amie; parlez-moi davantage de vous & de tout ce qui vous environne, ou je vous parlerai moins de moi & de Paris.

LETTRE L.

La même à la même.

De Paris.

ENFIN, Théodore est réellement amoureux de Constance ; l'inquiétude a développé sa passion, & il aime d'autant plus vivement dans ce moment, qu'il s'apperçoit qu'il est aimé. J'ai fait une découverte que je ne puis confier qu'à vous seule, c'est que la Comtesse Anatolle *se laisse persuader* qu'elle a du penchant pour Théodore. Madame de Valcé n'a jamais eu de goût plus vif que celui qu'elle affiche pour M. de Remicourt ; ce dernier est fort peu aimable, mais, avec l'air le plus capable & le plus discret, il a déjà perdu trois ou quatre femmes, par conséquent il est à la mode ; voilà de bonnes raisons pour attacher & même pour fixer Madame de Valcé ; jugez donc de ses craintes en voyant M. de Remicourt infiniment occupé de la Comtesse Anatolle!.... Dans cette extrémité, elle n'imagine rien de mieux que de persuader à la Comtesse qu'elle a *un sentiment* secret pour Théodore, entreprise assez facile avec une jeune

perſonne qui n'a que dix-neuf ans, & dont l'imagination eſt auſſi vive. Si la Comteſſe Anatolle croit aimer Théodore, elle ôtera toute eſpérance à M. de Remicourt; d'ailleurs, Madame de Valcé déteſte ſa ſœur, elle n'a que trop pénétré ſes ſentimens; ſi Théodore pouvoit s'attacher ſérieuſement à la Comteſſe Anatolle, Conſtance perdroit un amant aimé, un époux qui lui eſt deſtiné depuis l'enfance, tout cela ſeroit bien agréable. Voilà, ma chère fille, ce que j'ai pénétré & vu clairement, après avoir paſſé deux ou trois ſoirées avec Madame de Valcé, la Comteſſe Anatolle & M. de Remicourt. Quand on a découvert de ſemblables deſſeins, je crois qu'il n'eſt pas fort difficile de les empêcher de réuſſir.

Oui, ma chère fille, je ſuis parfaitement contente de l'impreſſion que le monde fait ſur Adèle; plus elle apprend à le connoître, & plus elle s'affermit dans les principes que je lui ai donnés. Le monde achève de gâter une mauvaiſe tête, mais il perfectionne encore un eſprit ſain & juſte, ſuivant (comme le dit M. Dumarſais) cet axiome: *Que tout ce qui eſt reçu, eſt reçu ſuivant la diſpoſition & l'état de ce qui reçoit; c'eſt ainſi que les rayons du ſoleil durciſſent la terre glaiſe, &*

amoliſſent la cire [1]. Le monde, répète-t-on toujours, eſt bien dangereux *pour une jeune perſonne!* C'eſt votre faute, élevez bien votre fille, & le monde ne ſera pour elle qu'une école très-utile.

Madame de Narton eſt revenue d'Angleterre, Adèle l'a vue l'autre jour chez moi pour la première fois, & le lendemain elle a dîné avec elle; le jour même, Adèle m'a fait quelques queſtions ſur Madame de Narton; elle m'a demandé s'il étoit vrai qu'elle eût été belle? Oui, ai-je répondu, il y a quinze ans qu'elle avoit encore une figure charmante. = Elle réuniſſoit donc alors tous les agrémens? = Oh, point du tout, car, dans ce temps, elle n'étoit point du tout aimable.... Elle a reçu l'éducation la plus négligée; dans ſa jeuneſſe, elle étoit d'une ignorance honteuſe, ſon caractère étoit auſſi peu formé que ſon eſprit, elle avoit mille défauts inſupportables, de l'humeur, des caprices, de la contrariété, on ne pouvoit vivre avec elle. Ayant réellement de l'eſprit, elle a fini par connoître ſes propres travers, inſenſiblement elle s'eſt corrigée de ſes défauts, elle eſt devenue douce, égale, obligeante; enſuite, tou-

1 Logique de M. Dumarſais.

giſſant de ſon ignorance, elle a prodigieuſement lû ; en un mot, elle *s'eſt élevée elle-même.* = Quel dommage que ſes parens n'ayent pas pris cette peine ! car, ſans compter tout ce qu'elle a dû ſouffrir en ſe réformant ainſi, elle n'a pas eu le plaiſir de paroître dans le monde avec tous ſes avantages à la fois, & les plus précieux ſont préciſément ceux qu'elle a poſſédés le plus tard ; au lieu qu'avec une bonne éducation, elle eût été en même temps aimable, ſpirituelle, inſtruite, jeune & jolie. Après cette réflexion, Adèle en a fait beaucoup d'autres ſur le bonheur d'avoir une mère tendre & éclairée ; elle me récompenſe de mes ſoins, non-ſeulement par ſes ſuccès, mais par une tendreſſe & une reconnoiſſance qui ſemblent s'accroître chaque jour.

Vous ſavez, ma chère fille, que M. de Réſan a épouſé Mademoiſelle de Sévanne, & comme il eſt parent & ami de M. de Limours, la Vicomteſſe a fait connoiſſance avec Meſdames de Sévanne. La belle-ſœur de la nouvelle mariée eſt une des plus ennuyeuſes perſonnes que j'aye rencontrées ; elle eſt jeune encore & aſſez jolie, mais elle joint au malheur de n'avoir pas le ſens commun, le ridicule de ſe croire tout l'eſprit du monde,

la folie de parler toujours, & le tort encore plus grand de toujours parler d'elle. Perſonne n'a plus qu'elle l'inſipide habitude de répondre à tout ce qu'on dit : *& moi auſſi..... moi, je ſuis comme cela..... moi, cela m'eſt arrivé*; ce moi, ſans ceſſe répété, forme preſque toute ſa converſation. Hier on parloit des Lettres Perſannes, le Chevalier d'Herbain cita cette charmante réflexion : *Heureux celui qui a aſſez de vanité pour ne dire jamais de bien de lui, qui craint ceux qui l'écoutent, & ne compromet point ſon mérite avec l'orgueil des autres*[1]. Là-deſſus Madame de Sévanne ſe récria ſur la beauté de la penſée, elle ajouta que *les gens qui parloient toujours d'eux étoient inſupportables*, & la force de l'habitude lui fit dire au moment même : *Moi, je ne parle jamais de moi...* Un rire général s'éleva dans la chambre, & Madame de Sévanne demanda très-ſérieuſement de quoi l'on rioit. Elle a beaucoup d'autres travers ; la moindre choſe qui lui arrive eſt à ſes yeux ſurprenante, merveilleuſe & digne d'être contée avec détail ; elle a des *antipaties ſingulières qui ſont invincibles & nées avec elle ; on l'a vue tomber évanouie pour avoir mangé*

1 Lettres Perſannes, pag. 142.

de la gelée de groseille dans laquelle on avoit mis une seule framboise ! Elle n'a que des maladies extraordinaires, elle a été pendant deux ans *dans un état* auquel les plus habiles Médecins n'ont jamais pu rien comprendre, & il faut écouter le détail *de cet état* jour par jour !..... Enfin, dans aucun moment elle ne jouit d'une santé parfaite, & jamais on ne la voit sans l'entendre se plaindre à chaque instant ou de *la migraine* ou de *ses nerfs*, ou du tems qu'il fait, du froid, de l'humidité, de la chaleur de la chambre, toutes ces choses, dit-elle, *l'affectant physiquement*, & *la faisant souffrir plus que personne au monde.* Adèle l'écoute & la considère avec le plus grand étonnement, & elle voit, par sa propre observation, à quel point le bavardage & l'habitude de parler de soi, peuvent rendre ennuyeuse, fatigante & ridicule.

Notre petite École d'Éducation est établie ; nous avons trouvé six jeunes filles de dix ans que nous avons tirées de la plus affreuse misère ; elles sont toutes d'une jolie figure, ce que nous désirions, parce qu'il y a plus de danger pour celles-là que pour les laides : *notre Économe* étoit jadis Maître Écrivain, il écrit & compte bien, il est parfaitement honnête, & il étoit dans le comble

du malheur, ainſi que la femme Lingère que nous avons choiſie pour apprendre à travailler aux jeunes filles. J'ai dépoſé chez M. Browne, notre Notaire, la ſomme que vous m'avez envoyée pour cet uſage; nous ſommes en tout quinze Aſſociés: M. & Madame de Limours, Conſtance, Meſdames de S***, la Comteſſe Anatolie, le Chevalier d'Herbain, Porphire, M. d'Aimeri, le Chevalier de Valmont, le Comte de Retel, M. d'Almane, mes enfans & moi. Chacun s'eſt taxé ſoi-même ſuivant ſes facultés; quelques-uns ne ſe ſont engagés que pour deux cent livres par an, perſonne ne donne au-deſſus de cinq cent francs, excepté M. de Retel, qui, comme le plus riche puiſqu'il n'eſt pas marié, donne vingt cinq louis, & s'eſt chargé en outre des premiers frais de l'établiſſement, du linge, des meubles, du trouſſeau des petites filles, &c. ce qui ſe monte à-peu-près à cent piſtoles. L'établiſſement coûtera en tout chaque année ſix mille francs, par impoſſible, & cette ſomme aſſure le ſort de dix perſonnes (en comptant la Servante & la Cuiſinière): comme les jeunes filles ſe renouvelleront tous les ſept ans, ſans donner plus d'argent, le bien produit par cet établiſſement ne ſe

bornera point à faire le bonheur de dix perſonnes ſeulement.

Adieu, ma chère fille; je n'ai point de nouvelles à vous mander, ſinon que Madame de Germeuil eſt ſéparée de ſon mari, & abſolument bannie de la ſociété, car le monde ſi *tolérant*, depuis quelques années ſurtout, ne pardonne pas encore les ſéparations; il faut avoir des droits bien fondés à l'eſtime du public, & en même-temps les plus fortes raiſons de ſe ſéparer de ſon mari, pour qu'un tel éclat ne raviſſe pas toute eſpèce de conſidération, même celle qui n'eſt qu'apparente.

LETTRE LI.

Madame de Valcé à la Comteſſe Anatolle.

QUOI donc, au milieu de l'hiver, quitter tout-à-coup Paris pour aller paſſer ſix ſemaines avec la tante d'un mari qu'on n'aime plus!.... Que ſignifie ce caprice, ma chère petite!.... Vous voulez me cacher votre ſecret, & moi, malgré votre peu de confiance, je ne puis m'empêcher de vous éclairer & de vous donner les conſeils dont vous avez beſoin. Vous fuyez *pour vous guérir*.... Le remède eſt plus douloureux que le mal, il eſt donc abſurde; d'ailleurs, l'habitude forme & fortifie l'amitié, & détruit l'amour: n'eſperez donc rien de l'abſence, elle fait oublier une amie, elle rend plus cher un amant, parce qu'alors l'imagination le repréſente toujours plus aimable qu'il n'eſt en effet. Voyez ſouvent celui que vous aimez, vous finirez par l'aimer moins. Mais vous ne me croirez pas, vous avez des idées ſi romaneſques!.... Vous prétendez triompher d'une paſſion!.... Vous vous flattez d'une chimère; comptez davantage ſur votre vertu, & moins ſur votre raiſon; ne craignez

point que le ſentiment que vous éprouvez vous faſſe renoncer à vos principes ; & n'eſpérez pas que vous puiſſiez l'arracher de votre cœur. Eh, quoi, ne ſauroit-on aimer paſſionnément ſans s'égarer, ſans s'avilir ! .... Je n'ignore pas qu'en général on ne croit guère à cette eſpèce de ſentiment [1] ; mais il exiſte, n'en doutez pas, il eſt fait pour vous ; ceſſez donc de faire votre tourment en vous reprochant une ſenſibilité moins dangereuſe pour vous que pour toute autre. Je ſais ce qui ſe paſſe au fond de votre âme.... *Vous croyez qu'on a pris des engagemens ſacrés*.... c'eſt une erreur, il n'y *a jamais eu de* PAROLE DONNÉE, & dans ce moment on vient de renoncer formellement aux *projets vagues* formés jadis. Vous penſez bien que je dois être inſtruite, & vous pouvez compter ſur la vérité de ce détail. Je me trouverois heureuſe ſi je pouvois parvenir à vous remettre la tête, & à vous rendre un peu de calme ; car je ſuis ſûre que vous êtes dans une cruelle agitation, & je ne puis vous exprimer à quel point je vous plains ; ſi vous n'aviez qu'un ſentiment ordinaire, je vous exhorterois à le com-

1 Et l'on a raiſon ; mais quand on veut corrompre une jeune perſonne, il faut bien commencer par lui parler ainſi.

battre ; mais vous avez trop d'énergie dans l'âme pour aimer foiblement : rappelez-vous tous vos principes, promettez-vous de ne vous en écarter jamais ; cachez votre penchant à l'objet qui l'inſpire ; qu'un aveu poſitif n'échappe jamais de votre bouche ; ſoyez aſſez généreuſe pour n'exiger que de l'amitié en aimant paſſionnément ; voilà maintenant les ſeuls conſeils qu'on puiſſe vous donner, & tout ce qu'on doit attendre d'un cœur auſſi ſenſible, auſſi noble, auſſi pur que le vôtre. Adieu, ma chère amie ; écrivez-moi exactement, & ſoyez plus ſincère avec une perſonne que votre bonheur & votre gloire intéreſſent également.

LETTRE LII.

Le Baron au Vicomte.

De Verſailles.

NOTRE affaire eſt ſûre, mon cher Vicomte, nous partirons pour L***** le premier Avril; je ne vous recommande pas la diſcrétion, vous connoiſſez toutes les raiſons qui doivent me faire deſirer que ce ſecret ſoit fidélement gardé. Je l'ai confié à mon fils, & voici à quelle occaſion. Lundi nous ſoupâmes chez Madame de G**; nous y trouvâmes la Comteſſe Anatolle, que nous n'avions pas encore vue depuis ſon retour; elle voulut jouer au trictrac, & ne trouvant pour arranger ſa partie qu'une femme qui ſait à peine ce jeu, elle pria Théodore de faire la chouette, & l'emmena dans un cabinet à côté du ſalon, où le trictrac eſt établi, de manière que je perdis de vûe Théodore toute la ſoirée. A ſouper je remarquai qu'il étoit rêveur, & que ſes yeux & ceux de la Comteſſe Anatolle ſe rencontroient ſouvent. En ſortant de table, nous allâmes tous à la petite maiſon de M. de G**, dans l'avenue de

Verſailles ; il y avoit un ſpectacle charmant, & Théodore s'y trouva placé à côté de la Comteſſe Anatolle : pour moi je l'étois de manière à pouvoir les obſerver tous les deux ſans en être vû. Mon fils parloit peu ; mais il ne voyoit & n'écoutoit que la Comteſſe Anatolle. Cette dernière paroiſſoit ne dire à Théodore que des mots à la dérobée ; ſi près de lui elle n'oſoit le regarder : elle ſe tenoit droite à ſa place, ſans jamais ſe retourner de ſon côté ; & cependant à chaque inſtant elle jetoit un regard ſur lui, en levant doucement & languiſſamment les yeux, & les baiſſant auſſi-tôt avec précipitation ! regard très-connu, & qui dit bien des choſes !.... La Comteſſe, après un moment de rêverie, adreſſoit la parole à ſa voiſine, &, pendant quelques minutes, ſembloit oublier Théodore, qui, durant ce temps, contemploit les deux plus longues nattes, & les plus beaux cheveux du monde, & n'attendoit pas ſans impatience que la converſation de la Comteſſe Anatolle fût finie.

Après le ſpectacle Théodore donna la main à la Comteſſe, & la conduiſit juſqu'à ſon caroſſe. Quand nous fûmes en voiture mon fils & moi, nous ne parlâmes que du ſpectacle & de choſes

indifférentes, & nous nous séparâmes pour nous coucher, sans que le nom de la Comtesse Anatolle eût été prononcé. Le lendemain, aussi-tôt que je fus éveillé, Théodore entra dans ma chambre; il renvoya mes gens, & s'asséyant le dos tourné contre la fenêtre (afin que le jour éclairât moins son visage), il prit une de mes mains & la serra fortement dans les siennes, il étoit également ému & embarrassé, & fut un moment sans pouvoir parler; je l'embrassai, & le regardant en souriant: savez-vous bien, dis-je, que vous m'inquiéteriez si je vous connoissois moins! Je vois bien que le cœur de mon Théodore a besoin de s'ouvrir, & qu'il va confier quelque secret à son ami..... mais je ne puis croire que cette confidence soit embarrassante pour vous, & affligeante pour moi..... = Grâce au Ciel, je n'ai rien encore d'*essentiel* à me reprocher..... mais je me trouve dans la situation la plus singulière!..... = Singulière!..... point du tout. Vous aimez une personne digne en effet de vous attacher solidement, & cependant la coquetterie d'une femme aussi legère qu'imprudente, vous flatte & vous attire.... Cette situation n'est pas neuve.... = Comment avez-vous pu pénétrer.... = Le manége de la

Comtesse

Comteſſe Anatolle n'eſt pas une choſe nouvelle pour moi...!. = Mon père, je vous avoue que je ne la croyois pas coquette. = Il eſt plus flatteur de croire qu'elle eſt ſenſible, je le conçois; ſi notre amour-propre ne produiſoit pas ſouvent de ſemblables illuſions, les coquettes ne nous ſéduiroient jamais; au reſte, votre défaut d'expérience rend votre erreur très-excuſable; d'ailleurs la Comteſſe Anatolle eſt du nombre des coquettes qui s'abuſent elles-mêmes; elle a véritablement une tête vive, elle croit vous aimer..... = Et comment voyez-vous qu'elle s'abuſe? = Parce qu'elle a déjà cru aimer M. de Saint-Phar, & parce que vous êtes trop jeune pour pouvoir inſpirer une paſſion à une femme qui eſt dans le monde depuis quatre ans. = Enfin me voilà ſoulagé, vous avez lû dans mon ame. Mais que dois-je faire?..... = Éviter la Comteſſe Anatolle, ne jamais vous placer à côté d'elle, ne plus la regarder..... Vous avez de l'empire ſur vous-même; cet effort vous coûtera peu, ſurtout s'il eſt vrai que vous aimiez Conſtance. = Si je l'aime! vous le ſavez, mon père; il n'eſt point de ſacrifices que je ne faſſe avec tranſport pour elle; ſon idée ſeule m'occupe; je ne penſe qu'à elle; cependant je me défie de moi.

même, & je crains, je vous l'avoue, la Comteſſe Anatolle: ſon ſouvenir ne me trouble jamais; quand elle eſt à côté de Conſtance je ne la vois pas, mais.... = Quand vous jouez au tric-trac avec elle dans un petit cabinet, vous la trouvez bien jolie & bien ſéduiſante? ſurtout ſi elle vous fait entendre qu'elle n'a fait ce voyage de quinze jours (qui devoit être de ſix ſemaines) que pour s'arracher au danger de vous voir..... A ces mots Théodore rougit exceſſivement, & la plus grande ſurpriſe ſe peignit ſur ſon viſage. Vous me croyez ſorcier, repris-je en riant, en effet, je n'ai pas entendu un ſeul mot de votre *entretien* avec la Comteſſe Anatolle, mais je ſais par cœur depuis environ vingt-cinq ans, tout ce qu'elle vous a dit hier. = Les coquettes ſont peu dangereuſes, puiſqu'il eſt poſſible de les deviner ainſi. Je vous promets, mon père, d'éviter avec le plus grand ſoin la Comteſſe Anatolle; cependant la politeſſe m'empêchera ſouvent de la fuir autant que je le voudrois. = Eh bien il faut vous éloigner aſſez de temps pour lui laiſſer celui de vous oublier, un an, par exemple..... = Un an! & Conſtance? = Vous quitterez Conſtance ſans peine ſi je vous offre un moyen de vous rendre plus digne d'elle.

La guerre eſt allumée en ****.... = Ah partons.... Vous n'ignorez pas, mon père, que le Chevalier de Valmont & moi, nous avions eu déjà cette idée l'été dernier.... = Je me ſuis vivement occupé depuis de ce projet, j'ai maintenant l'eſpérance d'être employé, & ſi cela eſt, je vous emmenerai avec votre ami. A ces paroles, Théodore tranſporté, me ſauta au col; dans ce moment il ne vit que la gloire, tous les ſacrifices furent oubliés!.... Hier je lui ai annoncé qu'on m'avoit accordé ma demande, & que nous partirions vers la fin de Mars. Il m'a donné ſa parole de cacher avec ſoin ce ſecret à ſa mère. Je connois la raiſon & le courage de Madame d'Almane; je ſuis bien ſûr qu'elle ne peut manquer d'approuver un parti qu'elle ſeroit capable de conſeiller; mais en même-temps, je n'imagine que trop tout ce que ſon cœur ſouffrira! Je ne puis me réſoudre à l'affliger ſans néceſſité; ainſi je ne lui déclarerai cette nouvelle que quinze jours avant notre départ. Adieu, mon ami; je ſerai ſûrement à Paris mardi au ſoir, & j'irai ſur le champ vous trouver dans votre loge à l'Opéra.

LETTRE LIII.

La Baronne à Madame d'Oſtalis.

De Paris.

JE viens d'éprouver un plaiſir bien vif, ma chère fille; on a joué aujourd'hui, pour la première fois, une tragédie de Porphire; cette piéce a eu le ſuccès le plus brillant, &, ce qui vaut mieux encore, elle le méritoit: elle ne doit rien à l'illuſion du théâtre & au jeu des Acteurs; on pourra la lire & conſerver l'opinion que cette première repréſentation en a donné. Porphire, dans cette occaſion a ſenti plus vivement que jamais combien une excellente réputation peut être utile à un auteur. Il étoit ſûr d'avance de toute la bienveillance du Public, & qu'il n'auroit contre lui nulle eſpèce de cabale; il n'a fait que des ouvrages eſtimables; il n'a jamais répondu à toutes les critiques dictées par l'envie, la mauvaiſe foi & la méchanceté, & il ne s'eſt point enorgueilli de cette modération ſi rare. On ſuppoſe aſſez généralement un grand mérite aux perſonnes qui ont un grand nombre d'ennemis, c'eſt pourquoi nous voyons tant de gens ſe vanter d'être déteſtés, & répéter ſi

souvent avec emphase : *mes ennemis*, ce qui au fond signifie *mes envieux*. Porphire s'affligeoit trop en secret d'exciter la haine, pour se glorifier d'avoir des ennemis; il ne s'est jamais plaint d'eux, il les a ramenés tous ; incapable d'envie & de ressentiment, il sait pardonner une injustice, & trouve un noble plaisir à louer ses rivaux. On l'a toujours vu intimement lié avec les gens de lettres les plus distingués ; il a, dans tous les temps, desiré leur amitié, profité de leurs conseils, & saisi avec empressement toutes les occasions de les obliger. Il pense comme la Bruyère, il dit, ainsi que lui: *Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes .... passez jusqu'à moi sans me faire avertir : vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent & l'or, si c'est une occasion de vous obliger : parlez, que voulez-vous que je fasse pour vous ? Faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée ? Quelle interruption heureuse pour moi que celle de vous être utile! &c.* [1]

Avec ce caractère obligeant, connoissez-vous personne qui soit plus que lui susceptible de reconnoissance ? Sollicitez une grâce pour lui; si vous réussissez, il en sera plus satisfait ; si vous

1 Caractères de la Bruyère.

échouez, il n'en sera pas moins reconnoissant. Aussi il est impossible de réunir plus de suffrages, & d'avoir dans la société une existence plus agréable; on reconnoît avec plaisir sa supériorité, parce qu'il ne la fait jamais sentir : au fond, sa douceur, sa modestie & sa simplicité m'étonnent moins en lui qu'en tout autre. Les gens du monde ne peuvent faire connoître leur esprit que dans la conversation; il ne faut donc pas s'étonner s'ils y portent quelquefois de la prétention & le desir d'y briller : mais un homme de Lettres, dont tout le monde connoît le mérite, ne devroit pas être susceptible de cette ambition frivole; *il a fait ses preuves*, que peut-il lui en coûter d'être simple & modeste? S'il n'est pas au-dessus d'une petite vanité, il ne sent pas tout ce que vaut la gloire. D'ailleurs, en ne s'occupant dans la société que du soin de faire valoir les autres, il y paroîtra toujours le plus aimable; on s'y rend insupportable quand on y veut dominer; on n'y obtient les succès les plus flatteurs, que par les égards, la douceur, la modestie & le desir de plaire & d'être aimé.

J'ai vu à l'occasion de cette première représentation de la Tragédie de Porphire, combien

en général les gens du monde oſent peu juger d'après eux-mêmes. J'ai ſoupé le ſoir avec cinquante perſonnes; Porphire eſt univerſellement aimé: ſa pièce venoit d'avoir le plus grand ſuccès, cependant on ne la louoit *qu'avec précaution*; avant de prononcer on tachoit de recueillir les voix, on cherchoit à pénétrer l'opinion des gens qui paſſent pour avoir le plus d'eſprit, & l'on ſe gardoit bien de montrer de l'admiration, on ſe contentoit de dire: *Cette pièce m'a fait grand plaiſir; il y a de beaux vers..... il y a de belles ſcènes.....* Car avant que le public ait jugé en dernier reſſort, on n'a pas le courage de dire: *C'eſt une excellente pièce, un ouvrage de génie.* A tout événement, on aime mieux paſſer pour être trop difficile, que pour n'être point aſſez délicat. Ces mêmes perſonnes, ſi réſervées dans leurs jugemens & leurs éloges à l'égard des Gens de Lettres, ſe dédommagent de cette prudente contrainte, en jugeant hardiment les ouvrages de ſociété, elles oſent alors décider, trancher avec aſſurance; elles ne craignent pas d'être démenties par le Public.

Adieu, ma chère fille; je vois approcher le Printemps avec peine, depuis que Théodore eſt entré au Service; ce moment eſt toujours triſte

pour moi, puiſque c'eſt celui d'une ſéparation de pluſieurs mois. Mon fils me montra hier, à ce ſujet, une ſenſibilité qui me toucha juſqu'au fond de l'ame. J'étois ſeule avec lui & ſa ſœur; Théodore, lui dis-je en l'embraſſant, vous me devenez tous les jours plus cher, auſſi je ſens que je vous verrai partir cette année avec plus de peine encore que je n'en éprouvai jamais !.... A ces mots Théodore me regarda d'une maniere qui me pénétra, enſuite il ſe leva & fut à la cheminée; il me tournoit le dos, mais Adèle qui voyoit ſon viſage dans la glace, s'élança vers lui & ſe jeta à ſon cou en s'écriant : *Cher Théodore !.... O maman, regardez-le !....* Je me levai, Théodore baigné de larmes ſe précipita dans mes bras.... Il ne pouvoit ni parler, ni retenir ſes pleurs, & ce mouvement de ſenſibilité fut ſi vif & ſi extraordinaire qu'il reſſembloit à de la douleur, & qu'il me cauſa autant de ſaiſiſſement que d'attendriſſement. Adieu, ma chère fille; il y aura un an le vingt de ce mois, que je ſuis ſéparée de vous; dans un mois M. d'Almane & Théodore partiront !.... Je ſuis bien triſte !.... Ah ! quand vous reverrai-je ? quand ſerons-nous donc tous réunis ?

LETTRE LIV.

Le Comte de Roſeville au Baron.

OUI, mon cher Baron, dans un an au plus tard j'aurai le plaiſir de vous revoir, & de me retrouver dans ma Patrie. Je n'attends pour partir qu'un événement qui peut mettre le comble à la félicité de mon Élève. La groſſeſſe de la jeune Princeſſe eſt déclarée; & dans l'eſpoir qu'elle accouchera d'un garçon, le Prince s'occupe déjà du choix d'un Gouverneur. Je lui ai fait lire à cette occaſion un Ouvrage peu connu [1], mais qui mériteroit bien de l'être, & dans lequel on trouve, relativement au choix d'un Gouverneur, des détails très-intéreſſans, entr'autres ceux-ci:

« Le Roi lui choiſit [2], pour Gouverneur, » un Seigneur de diſtinction, nommé Polyprate; » & ce ne fut ni ſon rang, ni la conſidération » de ſes ſervices militaires & politiques qui le » décidèrent dans ce choix. Car, diſoit-il, le

1 Qui a pour titre; *Éducation des Princes deſtinés au Trône*, par M. Baſſedow, trad. de l'Allemand, par M. de B***.

2 Au jeune Prince ſon Fils.

» Général le plus expérimenté, le Politique le
» plus éclairé & le plus laborieux, le Juriſcon-
» ſulte le plus habile, peuvent bien ne pas avoir
» les qualités néceſſaires pour réuſſir à l'éduca-
» tion d'un Prince. Auſſi celle du jeune Agatho-
» crator ne fut-elle confiée à Polyprate que parce
» qu'il s'étoit ſérieuſement occupé de celle de ſes
» enfans..... Ses fils avoient acquis des lumières
» & une prudence qu'on ne remarquoit point
» dans les autres jeunes gens..... Trois ans avant
» de les remettre entre les mains du Gouverneur
» qu'il avoit choiſi, il voulut qu'il ſe préparât
» à ſes fonctions, en faiſant une étude des bons
» ouvrages ſur l'Éducation, en conſultant les per-
» ſonnes qui avoient élevé des enfans avec ſuc-
» cès, en faiſant, ſur des enfans du peuple, quel-
» ques eſſais qui lui donnaſſent en même-temps
» l'occaſion d'exercer envers eux des actes de
» bienfaiſance. Polyprate avoit, outre cela, choiſi
» de bonneheure des Domeſtiques dont la com-
» pagnie ne pût pas être pernicieuſe à ſes enfans.
» Le futur Gouverneur fut chargé de les préparer
» à leurs fonctions, en les attachant à d'autres
» enfans pour faire auprès d'eux l'apprentiſſage
» des principes d'après leſquels ils devoient ſe

» conduire avec les siens, &c. ..... Sans un » pareil Gouverneur, disoit le Roi, & en général » sans un choix aussi scrupuleux de toutes les » personnes qui entourent le Prince, il est impos- » sible de l'élever parfaitement. Il ne faut donc » épargner ni peines, ni dépenses, pour cher- » cher, fût-ce même dans les pays étrangers, » des sujets dignes de concourir à son éducation, » & pour les y préparer par un apprentissage bien » dirigé. »

Tout cela ne suffit pas, dis-je au prince; votre fils sera d'abord entre les mains des femmes; le choix de la Gouvernante est beaucoup plus essentiel que vous ne l'imaginez. C'est elle qui donnera les premières impressions; & d'ailleurs, le Prince lui devra, par la suite, de la reconnoissance & de la tendresse : il faut donc qu'elle soit estimable autant qu'éclairée. Et songez encore, Monseigneur, qu'en vous conduisant d'après tous ces principes, vous ne rempliriez vos devoirs que bien imparfaitement, si vous ne veilliez pas vous-même à l'éducation du Prince votre fils. Quelle plus importante affaire pourra jamais vous occuper! même quand vous régnerez! Tout ce que vous pourrez faire de plus utile, de plus glo-

rieux, n'aura qu'un effet paſſager, ſi votre ſucceſſeur n'eſt qu'un Prince médiocre. C'eſt lui qui doit perfectionner ou détruire votre ouvrage. Sans lui vous pouvez être grand; mais vous ne pouvez, ſans lui, faire paſſer vos bienfaits à la génération qui va naître. Veillez donc ſur lui, ſur ſon Gouverneur, ſur tout ce qui l'entoure; étudiez ſon caractère, connoiſſez ſes inclinations, ſes défauts, ſes vertus; & ſouvenez-vous qu'Auguſte, maître du monde, trouvoit encore aſſez de temps pour préſider lui-même à l'éducation de ſes petits-fils.

A la ſuite de cet entretien, j'ai donné au Prince la petite liſte des perſonnes que je jugeois les plus dignes de prétendre à la place de Gouverneur. Vous trouverez, lui dis-je, quatre noms dans ce papier, & c'eſt beaucoup ſans doute. Heureux le Prince qui peut compter dans ſa Cour quatre hommes d'un mérite véritablement diſtingué! Voilà, ſuivant mes lumières, les perſonnes entre leſquelles vous devez choiſir un Gouverneur; mais je vous conſeille de les étudier, de les obſerver avec ſoin, & de ne vous décider entr'eux que deux ou trois ans après la naiſſance du Prince; car un choix ſi important demande

toute la prudence & toute la réflexion dont vous êtes capable. A ces mots, le Prince ouvrit le papier, il lut les trois premiers noms sans surprise, il savoit que la voix publique les avoit déjà désignés ; mais il se récria au dernier : Quoi, dit-il, M. **** ! avez-vous songé qu'il n'est pas fait, par sa naissance, pour prétendre à cette place ?..... = Sa naissance, il est vrai, n'est point illustre, sa maison peut-être n'est pas ancienne ; mais enfin il est à la Cour ; qu'importe, du reste, que son nom soit moins beau, que celui d'un autre, s'il a réellement un mérite supérieur ? Dans toutes les autres places, qui demandent véritablement de grands talens, on n'a jamais eu d'égard à la naissance : on ne cherche, avec raison, que du mérite dans les gens qu'on veut élever au Ministère ; le mérite est-il moins nécessaire dans un Gouverneur, & ce choix est-il moins important ?..... Vous vous étonnez, Monseigneur, de voir sur ma liste le nom de M. ****; vous eussiez donc été bien surpris, si vous y eussiez lû celui de M. d'Elford ?..... = Comment ! un homme qui ne peut venir à la Cour ?..... = Oui ; mais un homme rempli de vertus & de génie. Ce n'est point l'obscurité de

sa naissance qui m'a empêché de vous le proposer ; car outre les raisons que je viens de vous dire, je trouvois, dans ce choix, un avantage de plus : quelle leçon pour un jeune Prince, de voir, dans son propre Gouverneur, un exemple frappant de l'utilité dont peut être la vertu ? Combien il l'eût respecté davantage, ce Gouverneur, en apprenant qu'il ne devoit sa place qu'à ses qualités personnelles & à la supériorité de ses lumières !..... = Mais je pourrai, sans choquer tous les préjugés reçus, profiter des talens de M. d'Elford, en l'attachant à l'éducation sous un autre titre..... = S'il n'est pas le Maître, s'il n'a pas le titre de Gouverneur, il ne fera rien que de médiocre. Les places secondaires dont vous parlez, Monseigneur, quoique très-honorables pour les personnes de l'état de M. d'Elford, feront rarement acceptées par des gens de génie ; ils ne peuvent faire le bien qu'à demi, ou si le Gouverneur adoptoit toutes leurs idées, ils ne pourroient recueillir le plus doux fruit de leurs travaux, la gloire, & la reconnoissance de la patrie..... = Eh bien, croyez-vous que la réflexion & l'intérêt le plus cher ne puissent me mettre au-dessus d'un préjugé ?... = Non, sans

doute. = Pourquoi donc ne m'avez-vous pas proposé M. d'Elford ?..... = Parce qu'il n'a jamais vécu à la Cour, ni dans le grand monde, & qu'il me paroît absolument nécessaire que le Gouverneur d'un Prince connoisse l'un & l'autre. = Vous n'approuveriez donc pas qu'on élevât un jeune Prince loin de la Cour, & qu'afin de le rendre plus digne de régner, on lui cachât sa naissance..... = On ne soustrait point ainsi l'héritier d'un grand État, ce plan d'éducation est absolument chimérique; par conséquent, j'ai dû peu réfléchir aux avantages qu'on pourroit retirer en le suivant. = Mais sans cacher au Prince sa naissance, il seroit possible du moins de l'élever loin de la Cour ?.... = Il n'est point d'avantage qui puisse dédommager un jeune Prince du malheur d'être élevé loin des yeux de son père & de sa mère; son devoir est de les chérir, son bonheur d'en être aimé; il faut donc qu'il les connoisse, & qu'il vive toujours avec eux. Cependant, j'approuverois fort qu'on fit bâtir une *Maison d'Éducation* à sept ou huit lieues de la Cour, & que le jeune Prince y fût passer trois ou quatre mois tous les ans; à cette distance il pourroit jouir du bonheur de voir souvent son

père & sa mère pendant ces trois mois, & cette retraite, en fortifiant sa santé, avanceroit ses progrès dans l'étude. = Cette idée me plaît beaucoup. Certainement je ferai bâtir une Maison d'Education; & je conçois que ce n'est pas un Architecte seul qui doit faire le plan de cette Maison. Il faut qu'on puisse s'y instruire, non-seulement en regardant les tapisseries, les tapis & les meubles des appartemens, mais aussi en se promenant dans les cours & dans les Jardins: les dorures, les glaces, la magnificence en seront bannies; mais je veux que tout y présente, à chaque pas, des objets d'instruction, ou qui puissent inspirer à l'enfant des sentimens vertueux [1].

Vous croyez bien, mon cher Baron, que j'engagerai le Prince à réfléchir mûrement sur le plan de cette Maison, avant de la faire bâtir, & à consulter des personnes en état de lui don-

[1] Comme, par exemple; les Tableaux qui représentent de belles actions; &, dans les jardins & les cours, des statues & les bustes de plusieurs grands Hommes, dont l'histoire seroit écrite sur le pied-d'estal. Sans faire de nouvelles dépenses, un Souverain pourroit choisir dans les richesses de ce genre qu'il possède, les tableaux, dessins, gravures, statues, qui retracent le souvenir des grands Hommes & des actions vertueuses, & placer cette précieuse collection sous les yeux du Prince son fils.

ner

ner de bons conſeils à cet égard. Adieu, mon cher Baron ; j'écris par ce Courier à Madame d'Almane, ainſi je ne vous parle ni de M. ni de Madame d'Oſtalis ; Madame d'Almane vous communiquera ſûrement ma Lettre, & les détails qu'elle contient vous intéreſſeront d'autant plus que vous ſavez bien que je ne me permettrois pas la plus légère exagération, même pour vous procurer un grand plaiſir.

LETTRE LV.

La Baronne à Madame de Valmont.

De Paris.

AH, Madame, vous ſeule pouvez concevoir l'état où je ſuis, & la douleur qui m'accable!... Cette douleur, dont je renferme la plus grande partie au fond de mon âme, je puis vous la laiſſer voir, vous la partagez, vous l'éprouvez vous-même! .... Hélas, ils partent demain à la pointe du jour! .... Ils ont voulu nous tromper & nous perſuader qu'ils ne partiroient que lundi ou mardi. J'ai feint de le croire, mais je ſais la vérité depuis ce matin.... Quel ſouper que celui de ce ſoir! .... Le Chevalier de Valmont & M. d'Aimeri avoient dîné ici, ils ne m'ont quittée qu'à cinq heures; & à ſept, M. d'Almane & Théodore ſont revenus avec eux; cet empreſſement auroit pu ſeul me donner des ſoupçons; nous avons ſoupé enſemble; la manière dont M. d'Almane nous a fait placer à table a eu quelque choſe d'aſſez remarquable.... J'étois entre M. d'Almane & Théodore; le premier avoit Adèle à ſa droite, & dit au Chevalier

de Valmont de ſe placer à l'autre côté d'Adèle. Le Chevalier s'eſt fait répéter deux fois cette invitation, il craignoit d'avoir mal entendu..... La converſation a été bien triſte & bien languiſſante; vous ſavez combien il eſt difficile de s'empêcher de pleurer en parlant, Adèle & moi nous gardions le ſilence..... En ſortant de table, j'ai ſenti que j'étois ſi peu maîtreſſe de moi-même, que j'ai pris le parti de paſſer un inſtant dans mon cabinet.... A onze heures, M. d'Aimeri a regardé à ſa montre, & j'ai vu qu'il faiſoit un ſigne à M. d'Almane. Au bout de quelques minutes, ils ſe ſont tous levés; M. d'Almane & mon fils ſe ſont approchés de moi, en me diſant *bon ſoir* d'une voix mal aſſurée; en les embraſſant, je n'ai pu retenir mes larmes, j'ai ſenti couler celles de mon fils, mon viſage en étoit baigné..... Adèle éperdue, ne comprenant que trop que cet embraſſement étoit un adieu, eſt venue ſe jeter entre ſon père & ſon frère.... Enfin, M. d'Almane, s'arrachant de nos bras, a fait quelques pas pour ſortir. Adèle, pâle & tremblante, en le voyant s'éloigner, a voulu le ſuivre; mais ne pouvant ſe ſoutenir ſur ſes jambes, elle ſeroit tombée ſi le Chevalier de Valmont n'eût volé vers elle, &,

après avoir prévenu sa chûte, ne l'eût portée dans un fauteuil.... M. d'Almane est revenu pour assurer sa fille qu'il ne partiroit point cette nuit; ensuite, remarquant que Théodore & le Chevalier de Valmont ne pouvoient plus cacher l'excès de leur attendrissement, il les a pris l'un & l'autre par la main, & il est sorti brusquement. Alors Adèle s'est précipitée dans mes bras, & nous avons donné un libre cours à nos larmes.... Nous avons passé plus de deux heures ensemble sans nous parler, ne pouvant que pleurer.... D'ailleurs, l'inquiétude & la douleur inspirent quelquefois des idées si noires, qu'il seroit impossible d'en faire part.... on n'auroit pas le courage de les exprimer; quand on craint pour les objets qu'on aime, on éprouve une espèce de superstition qui nous empêche toujours de détailler nos pensées les plus déchirantes; dans ce cas, il y a *des mots si terribles*, qu'on ne peut se résoudre à les prononcer. Je me souviens qu'à l'âge de quatre ans, Adèle se donna un coup à la tête; dans ce même temps, elle fut malade, elle eut de la fièvre, je consultai, je parlai du coup qu'elle avoit reçu, je demandai *si son état n'en étoit pas une suite*, il m'eût été impossible de

dire : *Croyez-vous qu'elle ait un dépôt dans la tête ?* J'y penſois à chaque inſtant du jour & de la nuit; mais ce mot affreux *de dépôt*, ma bouche ne pouvoit le proférer!.... Telle eſt aujourd'hui ma ſituation!.... Il ſeroit au-deſſus de mes forces de communiquer toutes mes idées à la perſonne qui m'inſpire le plus de confiance!...., Ah, Madame, quand je penſe (eh, dans quel inſtant n'y penſai-je pas) à quel point je ſuis heureuſe, je ſuis effrayée de mon bonheur! Eſt-il poſſible qu'une félicité ſi parfaite puiſſe durer toujours!.... Il eſt quatre heures du matin, ils partiront dans deux heures! Je ne ſais ſi je pourrai réſiſter au deſir de les revoir encore un moment, de les embraſſer!.... Mon pauvre Théodore, comme il étoit profondément attendri! comme il eſt bon, ſenſible, à quel excès je l'aime!.... Et le Chevalier de Valmont!.... Croyez, Madame, qu'il m'eſt bien cher auſſi.... Enfin, dans huit ou dix mois, nous les reverrons, & ils auront fait une campagne glorieuſe.... Ils ſe diſtingueront, j'en ſuis bien sûre.... O quelle joie, quels tranſports, en liſant la Lettre qui nous annoncera leur retour.... quand nous les ſaurons débarqués!.... Hélas, combien de peines & de craintes mortelles il

faudra supporter avant de goûter un semblable bonheur ! Mais aussi peut-on l'acheter trop cher ? Adieu, Madame ; M. d'Aimeri veut bien venir passer trois semaines à St. **, ensuite il ira vous rejoindre, & vous aurez sûrement la satisfaction de le voir vers les derniers jours d'Avril.

LETTRE LVI.

La Baronne à Madame d'Oſtalis.

De Saint**.

JE ſuis ici depuis deux jours, ma chère fille.... les deux jours les plus cruels & les plus pénibles de ma vie! ... Naturellement je pleure difficilement, mais, depuis quarante-huit heures, j'ai eu continuellement les larmes aux yeux, & j'ai toujours été au moment d'éclater. Le lundi au ſoir, j'ai voulu eſſayer de faire de la Muſique, j'ai joué ſur la harpe des Pièces que je ne ſais point, afin d'être forcée de m'appliquer, dans l'eſpoir de me diſtraire mieux; & machinalement, tout en jouant, je pleurois au point que mes yeux obſcurcis de larmes ne pouvoient lire ma Muſique.... On peut bien écarter les réflexions, mais on ne peut ſe ſouſtraire au ſentiment de ſes maux, un poids affreux reſte toujours au fond du cœur!.... Je n'ai trouvé juſqu'ici de véritable conſolation que dans la Religion, qu'en m'adreſſant à Dieu, en le priant, en plaçant en lui ſeul toutes mes eſpérances; c'eſt avec une confiance entière que

j'oſe l'implorer, & il a déjà daigné me ranimer & me fortifier. Puiſſé-je me rendre digne d'être, dans tous les événemens de ma vie, ou guidée, ou ſoutenue, ou conſolée par lui! La Vicomteſſe & Conſtance ſont ici; la dernière eſt dans un état d'abattement qui prouve toute la vivacité de ſes ſentimens pour Théodore. Adèle a lû facilement dans ſon cœur, elle la plaint, mais ne la conçoit pas. Comme je ne veux pas que ma fille reçoive des confidences de ce genre, j'ai le plus grand ſoin d'empêcher qu'elle ne ſe trouve ſeule avec Conſtance, & je lui ai défendu de lui jamais parler de Théodore. Afin de calmer les agitations de la Vicomteſſe, auſſi tourmentée que Conſtance, le Vicomte, quinze jours avant le départ de M. d'Almane, a refuſé poſitivement le Marquis d'Hernay; & en même temps il a dit à Madame de Limours qu'au fond du cœur, il préféroit toujours Théodore à tout autre parti. La Vicomteſſe l'a conjuré de prendre des engagemens formels avec M. d'Almane, mais elle n'a pu obtenir cette demande, ce qui lui laiſſe toujours beaucoup de craintes & d'inquiétudes.

Adèle eſt bien affligée, mais ſon courage égale ſa ſenſibilité, elle s'occupe ſans relâche, & n'a rien perdu de ſon activité.

Porphire, qui eſt venu ici avec moi, me quitte demain; il a reçu une Lettre qui lui apprend que M. de Lagaraye eſt dangereuſement malade, & il part auſſi-tôt pour aller retrouver & ſoigner ſon bienfaiteur. Adieu, ma chère fille..... Ah, pourquoi faut-il que dans la circonſtance la plus cruelle de ma vie, je ſois encore privée de la conſolation de vous confier mes peines!.... Je vous écris, mais quand lirez-vous cette Lettre?.... Quand recevrai-je votre réponſe?.... Adieu, mon enfant; je vous écrirai encore jeudi, & avec plus de détail.

LETTRE LVII.

La Vicomteſſe à la Baronne.

De Paris.

J'AI beaucoup de nouvelles à vous mander, ma chère amie ; Madame de Blemur vient de ſe venger d'une manière bien éclatante de Madame de Serville : cette dernière ſollicitoit, comme vous ſavez, une place que mille circonſtances réunies lui faiſoient ſouhaiter paſſionnément ; elle ſe croyoit sûre de l'obtenir, quand Madame de Blemur eſt revenue des Eaux ; alors tout a changé de face, Madame de Blemur a formé une intrigue ſi profondément combinée, qu'elle eſt parvenue à faire manquer l'affaire ; enſuite elle a écrit à Madame de Serville pour ſe vanter de cet exploit. Ce billet, dont tout le monde a des copies, contenoit ces mots :

« Vous avez éprouvé jadis, Madame, que je » ſavois ſervir mes amis, il eſt juſte que vous » appreniez aujourd'hui que je ſais me venger de » l'ingratitude & de la noirceur .... J'ai fait » échouer vos deſſeins, ce n'eſt pas vous rendre

» tout le mal que vous m'avez fait, mais cepen-
» dant je suis satisfaite de pouvoir vous prouver
» du moins qu'on ne peut impunément me
» tromper & me trahir. »

Cette manière extraordinaire de faire parade de sa haine, & de se glorifier de sa vengeance, a réussi auprès de plusieurs personnes; on a trouvé dans ce procédé une sorte de *franchise imposante*; on répète à ce sujet tous les lieux communs, dangereux & faux que vous connoissez; on dit: *que les gens les plus sensibles sont ceux qui savent le mieux haïr, & que les cœurs les plus reconnoissans sont aussi les plus vindicatifs.* De semblables maximes sont passées en proverbes, non parce qu'elles sont vraies, mais parce qu'elles excusent bien des noirceurs. Un cœur sensible & reconnoissant est toujours noble & généreux, il doit avoir horreur de la haine, & dédaigner la vengeance; qui se venge cède honteusement à une passion furieuse, & sacrifie l'honneur & l'humanité au plus affreux de tous les mouvemens. Quoi, s'occuper sans cesse du noir projet de nuire & de rendre l'objet de sa haine à jamais infortuné, trouver du charme dans les détails de cet horrible tableau, ... consommer ce dessein détestable!

N'eſt-ce pas là le fond de l'âme d'une furie à qui tout ſentiment doux & tendre doit être à jamais inconnu ?.... Les Partiſans de Madame de Blemur diſent, pour l'excuſer, qu'elle ne s'eſt pas donné le temps de réfléchir à cette action, qu'elle ne l'a point préméditée, &c. mais on ne fait pas manquer une affaire de ce genre en vingt-quatre heures, & il eſt très-prouvé que cette horreur eſt le fruit d'une intrigue qui a duré plus de deux mois. D'ailleurs, jamais l'effet impétueux du premier mouvement & la plus ardente colère ne feront faire une atrocité à une âme noble & ſenſible; quand nous nous livrons à nos paſſions, la raiſon nous abandonne, nous nous égarons, mais alors même l'inſtinct d'un heureux naturel nous reſte & nous guide encore ! Une autre nouvelle, c'eſt que M. de Somires vient de gagner ſon procès; on s'attendoit de ſa part aux plus généreux procédés en faveur d'un parent chargé d'une famille nombreuſe, & preſque réduit à l'aumône par cet événement; depuis trois ans que le procès dure, vous n'ignorez pas tout ce que M. de Somires & ſes amis ont dit à ce ſujet : eh bien, après tout, cet étalage de ſentimens héroïques, M. de Somires *garde tout !*.... Il le peut, il

eſt dans ſon droit, mais je ne puis ſouffrir que la conduite ne s'accorde pas avec les diſcours. Pourquoi dire : *Je ſuis plus noble qu'un autre*, pour prouver enſuite qu'on n'eſt qu'un impoſteur ? Au reſte, ce calcul n'eſt pas trop mauvais ; on ſe rend mépriſable, il eſt vrai, aux yeux des gens raiſonnables, mais on obtient l'eſtime & l'admiration des ſots qui ſont toujours plus perſuadés *par des phraſes* que par des actions. Si Madame d'Inſelin ne parloit pas ſans ceſſe de *nobleſſe* & d'*élévation*, ſi elle ne prononçoit pas ces deux mots avec tant d'emphaſe, ſi elle ne paroiſſoit pas auſſi révoltée de tout ce qui peut reſſembler à *la baſſeſſe*, diroit-on qu'elle a de la nobleſſe & de l'élévation ? Elle aime beaucoup l'argent, elle eſt très-avare, elle n'a nulle bienfaiſance, elle recherche, cultive & flatte tous les gens qui peuvent lui être utiles, elle a paſſé ſa vie à demander & ſolliciter des grâces ; mais elle aſſure qu'elle a les ſentimens les plus nobles, & on la croit. On dit toujours que le monde eſt méchant ; pour moi, plus j'y vis, & plus je vois qu'il eſt également ſimple & crédule ; & en vérité, pour lui en impoſer, il ne faut même pas beaucoup de fineſſe ou d'eſprit, il faut ſeulement de l'intrigue & de l'audace.

Ma dernière nouvelle eſt que Madame de Gerville *s'eſt jetée dans la dévotion*, elle a pris pour prétexte la mort d'un frère qu'elle n'a jamais aimé, la cauſe a rendu ſa converſion très-intéreſſante; ainſi, la voilà *réhabilitée*; ce qui ne lui coûtera que le ſacrifice de ſa loge à la Comédie Italienne, car aujourd'hui l'affiche de la dévotion n'eſt pas auſſi rigoureuſe qu'autrefois; on ne quitte plus le rouge & les pompons, il ſuffit de renoncer aux Spectacles, & de confier à ſes amis qu'on eſt dévote : ainſi, depuis mon retour ici, je n'entends louer que la ſenſibilité de Madame de Gerville! .... Tout principe à part, je ne puis haïr : la perſonne qui m'a fait le plus de mal, (Madame de Gerville, par exemple) ne m'inſpire aucun mouvement violent; je ſerois ſuſceptible de pitié pour elle, ſi je la voyois ſouffrir, comme je le ſuis à l'égard de tout objet qui m'eſt indifférent; quand tout lui proſpère, je ne lui deſire pas de mal, mais, je vous l'avoue, la vûe de ſon bonheur ne m'eſt pas agréable; je ne trouve pas juſte qu'elle ſoit heureuſe, parce que je ne l'eſtime pas, car je ne conçois pas l'averſion ſans le mépris. Je ne haïrai jamais ce que j'eſtimerai; une perſonne ſe trouvera en rivalité avec moi, elle obtiendra par

des moyens honnêtes ce que je desirois ; s'il n'y a dans sa conduite ni fausseté ni artifice, si je lui connois un caractère noble & droit, m'eût-elle ravi le bonheur de ma vie, je ne la haïrai point. Je puis aussi très-facilement me passer de divulguer le mal que je sais des gens qui ne m'aiment point, & même, si on les accusoit injustement devant moi, je prendrois sans effort leur défense ; mais ce qui me fait beaucoup souffrir, j'en conviens, c'est de les entendre louer des vertus qu'ils n'ont pas ; voilà ce qui me coûte le plus. Je ne nierai point que, dans ce cas, j'ai quelque peine à me contenir ; cependant, le premier mouvement passé, la réflexion me rend bientôt & ma tranquillité & mon indifférence. Adieu, ma chère amie ; j'irai jeudi passer trois jours avec vous, je cherche à m'étourdir & à distraire ma petite Constance, mais nous sommes toujours bien tristes ; & quand nous nous retrouvons seules, nous ne pouvons parler que de vous, de M. d'Almane & de Théodore.

Depuis deux mois que Porphire est parti, je n'ai reçu de lui qu'une seule Lettre : il me paroît que M. de Lagaraye est absolument sans espérance, quelle perte pour l'humanité !.... Avec quel

regret cet homme ſi bienfaiſant doit quitter la vie, en ſongeant à tous les malheureux qu'il va laiſſer ſans appui! Ses derniers momens doivent être affreux! Quel ſpectacle pour notre ami!.... Si vous avez reçu de ſes nouvelles depuis le quinze, mandez-le-moi, je vous prie.

LETTRE LVIII.

Porphire à la Baronne.

De Lagaraye.

OUI, Madame, j'ai perdu mon bienfaiteur, mon père, mon guide! .... Sa mort fut digne de ſa vie!.... Ce triſte récit, en déchirant mon cœur, peut ſeul cependant le ſoulager & lui procurer l'unique conſolation dont il ſoit ſuſceptible dans cet affreux moment!.... Eh, puis-je mieux honorer ſa mémoire qu'en détaillant avec fidélité & ſes actions & ſes diſcours, & qu'en augmentant encore votre admiration pour lui!

Je vous mandois, Madame, dans ma dernière Lettre, que je conſervois encore quelque eſpérance, mais deux jours après je la perdis entièrement. Lundi dernier, M. de Lagaraye ne voulut pas ſouffrir que je paſſaſſe la nuit auprès de lui, & je me couchai dans un cabinet à côté de ſa chambre; vers les quatre heures du matin, on vint me réveiller en m'apprenant qu'il étoit beaucoup plus mal. En effet, je le trouvai ſans connoiſſance dans les bras de Madame de Lagaraye; cet

évanouissement fut très-long, mais enfin M. de Lagaraye reprit l'usage de ses sens, son pouls redevint assez bon, & l'on crut même que cette crise pourroit être salutaire. A six heures, il nous renvoya, & ne retint auprès de lui que le Curé; nous étions tous dans son antichambre, lorsqu'au bout d'une heure les deux battans de sa porte s'ouvrirent; & jugez, Madame, de notre surprise en le voyant dans un fauteuil porté par ses gens; il s'arrêta un moment avec nous, & nous dit qu'il alloit voir ses malades!.... A ces mots, la même idée nous frappa tous, nous ne sentîmes que trop qu'il regardoit lui-même cette visite comme un dernier adieu .... Cette pensée arracha des larmes à tout ce qui étoit dans la chambre!..... M. de Lagaraye me chargea d'aller annoncer sa visite à l'infirmerie, afin que sa présence ne pût causer de saisissement à ses malades; précaution nécessaire en effet, car cette seule nouvelle inspira des transports inexprimables! Ils crurent que M. de Lagaraye étoit hors de tout danger. Plusieurs s'écrièrent: *Maintenant nous pouvons désirer de guérir!....* D'autres levoient les mains au Ciel, &, par les prières les plus touchantes, exprimoient à la fois l'excès de leur reconnoissance & de leur joie....

Tous renouveloient à Dieu la promeſſe d'accomplir les différens vœux qu'ils avoient formés pour le rétabliſſement de leur bienfaiteur.... Au moment où M. de Lagaraye parut dans la ſalle, tous les malades ſe ſoutenant d'une main à leurs rideaux, ſe penchèrent en avant hors de leurs lits, afin de voir entrer M. de Lagaraye; on entendit un murmure confus de pleurs & de ſanglots.... Les maux ſont oubliés, les ſouffrances ſont ſuſpendues, la ſeule reconnoiſſance occupe & remplit tous les cœurs!.... M. de Lagaraye, porté dans ſon fauteuil, fit le tour de la ſalle, il laiſſa croire à ſes malades que ſon état n'avoit plus rien de dangereux; en même temps il les exhorta à la réſignation, *dans le cas où Dieu diſpoſeroit de lui*; il leur apprit que, même dans cette ſuppoſition, ils ſeroient tous ſoignés & gardés juſqu'à leur entière guériſon; il leur fit part de l'article de ſon teſtament qui les concernoit; enſuite il les prévint *qu'étant encore très-foible, il paſſeroit au moins dix ou douze jours ſans venir les voir.* Après cette explication, comblé de remercimens & de bénédictions, il ſortit de la ſalle. Je le ſuivois, & je remarquai que lorſqu'il fut hors de l'infirmerie, il retourna la tête du côté de la porte, & fit un

profond ſoupir en levant les yeux au Ciel..... Quand il fut dans ſon lit, il ſe trouva tant d'abattement, qu'il demanda quelques gouttes d'éther; aprés les avoir priſes, il éloigna Madame de Lagaraye, ſous je ne ſais quel prétexte; il me retint auprès de lui, il renvoya ſes gens, & pria Lemire, ſon Chirurgien, & St. André, de ſe retirer; alors me tendant la main : Les momens nous ſont chers, me dit-il, n'en perdons point; Lemire vous a-t-il parlé vrai?.... Comment! interrompis-je, avec un trouble inexprimable, que voulez-vous dire? .... Oui, reprit-il, ſur mon état! .... Ces mots me cauſèrent un tel battement de cœur, qu'il me fut impoſſible de répondre. Juſques-là je m'étois flatté..... mais, dans ce moment, toute eſpérance m'abandonna; je vis que M. de Lagaraye étoit condamné, & qu'il le ſavoit!.... Je penchai ma tête ſur ſa main, & il ſentit que je la baignois de larmes..... Il fut un moment ſans parler; enſuite, reprenant la parole : Regrette-moi, dit-il, tu le dois!.... Mais ne me plains point, ſonge à ma vie, ſonge au prix qui m'attend, & ne ſois pas aſſez perſonnel pour être inconſolable de ma mort! ...., Non, m'écriai-je, vous ne mourrez point; non, il n'eſt

pas poſſible!.... Ceſſez, interrompit-il; ceſſez, mon cher Porphire, de vous abuſer, je n'ai pas vingt-quatre heures à vivre.... = Vous! Grand Dieu!.... = C'eſt pourquoi j'ai voulu voir aujourd'hui ces malheureux qui vont me perdre, je leur devois cette dernière conſolation..... = Vous, mon Père!.... A ſoixante-trois ans, votre carrière ſeroit finie!.... = Eh bien, de quoi murmurez-vous? Si j'euſſe vécu quinze ans de plus, j'aurois été récompenſé plus tard.... = Mais cependant cette foule d'infortunés auxquels votre exiſtence eſt ſi néceſſaire!.... = Je les remets avec confiance entre les mains de celui qui m'inſpira la réſolution de leur conſacrer ma vie.... Vous penſez peut-être que je regrette amèrement tout le bien que j'aurois pu faire en vivant encore dix ans? Si je n'euſſe, il eſt vrai, travaillé que pour la gloire, je mourrois déſeſpéré. Depuis deux ans, j'avois conçu de nouveaux plans, j'étois au moment d'exécuter de grandes choſes; quelques années de plus, & je laiſſois des établiſſemens qui euſſent pu me ſurvivre; la mort vient & détruit toutes ces eſpérances! Mais que m'importe! Dieu, qui lit au fond de mon cœur, me tiendra compte de mes projets, ainſi que de mes actions;

tous mes deſſeins ſont renverſés, mais je les ai formés, c'eſt aſſez pour en obtenir la récompenſe. Va, je meurs pleinement ſatisfait, & vingt ans de plus n'auroient pu rendre mes derniers momens plus doux & plus tranquilles! .... O triomphe admirable de la Religion, m'écriai-je! ô mon père, que vous me faites chérir cette piété ſublime! Elle ſeule, en inſpirant des actions héroïques, peut élever une grande âme au-deſſus de la gloire même! Eh, qu'importent en effet les jugemens des hommes & la vaine renommée d'un moment, quand on eſt ſous les yeux du Juge ſuprême qui pénètre les motifs, qui connoît les deſirs, auprès duquel les intentions vertueuſes ne ſont jamais perdues, & de qui l'on peut attendre des récompenſes immortelles pour le bien qu'on a fait & pour le bien qu'on a voulu faire! A ces mots, M. de Lagaraye me regardant avec des yeux qui exprimoient la plus douce ſatisfaction : Promets-moi donc, me dit-il, de conſerver à jamais ces ſentimens religieux, dans un ſiècle où tant de gens regardent l'impiété comme une preuve de la force & de la ſupériorité de l'eſprit. Souviens-toi, mon cher Porphire, que Corneille, Racine, Fénélon Boileau, Boſſuet & Paſchal, furent auſſi diſtingués

par leur éminente piété que par la ſupériorité de leurs talens.... = Votre exemple ſeul me ſuffit, je comparerai la vie des Détracteurs de la Religion à la vôtre, & je conſerverai juſqu'à mon dernier ſoupir les principes que vous m'avez donnés. En prononçant ces paroles, je tombai à genoux devant le lit de mon bienfaiteur, il me ſerra dans ſes bras, & fut quelque temps ſans pouvoir parler; enſuite, me relevant & me faiſant aſſeoir, il me chargea d'une pénible commiſſion, celle d'éclairer ſur ſon état Madame de Lagaraye, & en même temps il m'ordonna de prendre toutes les meſures néceſſaires pour cacher ſa mort à ſes malades juſqu'à l'inſtant de leur rétabliſſement s'il étoit poſſible; ce qui ſera d'autant plus facile, ajouta-t-il, que j'ai eu la précaution de leur annoncer qu'ils ne me verroient que dans douze jours; il finit par me recommander un jeune homme de ſon école qu'il aime particulièrement, & qui, vous le croyez bien, Madame, deviendra mon plus cher ami. Après ce cruel & touchant entretien, je fus chercher Madame de Lagaraye, mon ſeul abord ne la prépara que trop à la funeſte nouvelle que j'étois chargé de lui annoncer; elle me queſtionna en tremblant, & pénétra bientôt

toute l'étendue de ſon malheur; elle joignit les mains, & levant vers le Ciel des yeux remplis de larmes, elle reſta dans cette attitude quelques minutes, ſans proférer une ſeule parole.... mais l'expreſſion ſublime & touchante de ſon viſage faiſoit aſſez connoître & ſes penſées & ſes ſentimens!.... Elle offroit à Dieu le ſacrifice du bonheur de ſa vie!.... Cependant ſa douleur n'avoit rien d'impétueux & de violent, elle paroiſſoit plus profonde que vive, une parfaite réſignation en modéroit l'éclat, en adouciſſoit l'amertume, & loin de me cauſer une pitié déchirante, je trouvois une ſorte de douceur à la contempler; elle m'inſpiroit autant d'admiration que d'attendriſſement..... Enfin, Madame de Lagaraye eſſuya ſes pleurs, ſe leva, & s'appuyant ſur mon bras: Allons chez lui, me dit-elle, ne craignez point que ſa vûe ajoute à ma foibleſſe; au contraire, elle me fortifiera; ſeroit-il poſſible de manquer de réſignation & de courage en ſa préſence?.... Je conduiſis Madame de Lagaraye juſqu'à la porte de la chambre de M. de Lagaraye, & je reſtai dans la pièce à côté, où je trouvai St. André & Blanche, ſa femme; le premier étoit débout, appuyé contre une che-

minée ; il ne pleuroit pas, mais la douleur & la conſternation étoient peintes ſur ſon viſage pâle & défiguré. Il vous a conté ſon hiſtoire, Madame, vous avez dû connoître à quel point ſes paſſions ſont naturellement violentes, & combien ſon enthouſiaſme pour M. de Lagaraye eſt ardent & ſincère..... Je m'approchai de lui, il me ſerra la main, & voyant couler mes pleurs : Vous êtes jeune, me dit-il, ce malheur étoit inévitable pour vous .... Mais moi, plus âgé *que lui*, devois-je m'attendre à lui ſurvivre !.... Moi, inutile fardeau ſur la terre !.... Comme St. André achevoit ces paroles, nous entendîmes un cri douloureux, c'étoit la voix de Madame de Lagaraye !.... Tremblans, éperdus, nous nous précipitons vers la porte, nous entrons dans la chambre, quel ſpectacle frappe nos regards !.... Nous voyons M. de Lagaraye prêt à rendre le dernier ſoupir, la pâleur effrayante de la mort couvroit déjà ſon front ; ſa malheureuſe femme, aſſiſe ſur ſon lit, le ſoutenoit dans ſes bras ; & le Curé, placé dans ſa ruelle, tenoit une de ſes mains !.... En nous appercevant, il nous fit ſigne d'approcher ; alors, tournant la tête de notre côté, & jetant ſur nous un regard plein de douceur &

de sérénité : Porphire, ô mon fils, dit-il, souviens-toi de tes promesses! .... & vous, mon cher St. André, continua-t-il, ne quittez jamais ma femme, suivez-la avec votre famille dans la retraite qu'elle choisira .... & que l'amitié .... que la Religion surtout vous consolent! .... En disant ces mots, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, ses yeux appesantis & presque éteints se fermèrent; le Chirurgien s'avança pour lui tâter le pouls, & fit signe qu'il respiroit encore .... Un instant après, le Chirurgien dit tout haut : *Son pouls se ranime!* .... (Hélas, comme le cœur humain s'ouvre aisément à l'espérance! ....) Ces seuls mots causèrent un transport universel, chacun les répétoit, chacun attendoit un miracle! .... Je m'approche, je regarde fixement M. de Lagaraye, je vois en effet sa pâleur se dissiper; son visage se colore, ses yeux se r'ouvrent, une expression surnaturelle rend encore plus auguste & plus touchante sa figure vénérable! .... Tout-à-coup il élève ses bras vers le Ciel avec le mouvement le plus passionné... O mon Dieu, s'écrie-t-il, tu m'appelles ..... je vole à toi! .... Ce furent ses dernières paroles. ..... Frappés d'étonnement, saisis d'une émotion qu'un tel spectacle ne produisit peut-être jamais, nous

tombons tous à genoux. .... nous regardons ſans effroi ce lit funèbre, nous conſidérons ſans terreur le touchant objet de nos regrets, nous ſommes sûrs qu'il eſt heureux ! .... Nous n'avons point vu la mort l'approcher & le frapper, nous ne vîmes que l'Éternel deſcendant des Cieux pour l'appeler & le recevoir ! Cependant, après avoir entraîné Madame de Lagaraye à ſon appartement, je me rappelai les derniers ordres de M. de Lagaraye concernant ſes malades, je volai à l'infirmerie .... Mais j'arrivois trop tard, les cris des domeſtiques, les pleurs, les gémiſſemens des gardes-malades, n'avoient que trop divulgué la funeſte nouvelle que j'étois chargé de cacher .... Je ne reſtai qu'un inſtant dans la ſalle, & j'en ſortis pénétré d'attendriſſement & d'horreur..... Je devois être témoin d'une ſcène encore plus pathétique & plus terrible !

Avant-hier, jour déſigné pour la cérémonie du convoi, je me rendis à l'heure indiquée dans la ſalle d'école où l'on avoit dépoſé le cercueil, je traverſai la cour, elle étoit remplie d'une partie des habitans du Village & de tous les ouvriers des manufactures, & toute cette multitude fondoit en larmes..... En entrant dans la ſalle d'école, je vis

environ ſoixante jeunes enfans rangés autour du cercueil tous à genoux; St. André, vêtu d'un long habit de deuil, étoit au haut de la chambre, immobile & plongé dans la plus ſombre méditation; les yeux fixement attachés ſur le cercueil, il conſidéroit ce lugubre objet avec un air également morne & ſiniſtre; ſes trois fils étoient placés derrière lui.... Nous attendions les Prêtres, quand tout-à-coup nous vîmes paroître ſix hommes de l'aſpect le plus effrayant; ils étoient pâles, livides, décharnés, ils avoient pour tout vêtement un grand drap qui les enveloppoit depuis la tête juſqu'aux pieds, ils pouvoient à peine ſe ſoutenir ſur leurs jambes, & reſſembloient à des fantômes, à des ſpectres ſortant de la tombe!.... Ils ſe trainèrent vers le cercueil, & ſe proſternant, ils firent retentir la chambre des plus lugubres gémiſſemens.... Ces infortunés, échappés de l'infirmerie, venoient rendre un dernier hommage à la mémoire de leur bienfaiteur..... Abandonnés de leurs gardes pendant quelques minutes, ils avoient profité, pour s'évader, de cet inſtant de trouble & de confuſion.... Deux de ces malheureux s'évanouirent en tombant près du cercueil..... Je les fis emporter, & je les reconduiſis moi-même à

l'infirmerie, où je leur laiſſai tous les ſecours dont ils pouvoient avoir beſoin, & je revins dans la ſalle d'école au moment où les Prêtres arrivoient; nous nous mîmes auſſi-tôt en marche. A meſure que nous approchons de la Cour, nous entendons plus diſtinctement les gémiſſemens lamentables de la foule qui nous attend pour ſuivre la pompe funèbre; mais dans l'inſtant où l'on voit paroître le cercueil, un ſaiſiſſement univerſel, un ſaint reſpect, font ceſſer les plaintes & ſuſpendent les pleurs! .... Aux cris, aux tranſports violens du déſeſpoir, ſuccède le ſilence profond de la conſternation immobile & muette..... Au bout d'une demi-heure de marche, notre nombreux cortège arrive à l'Égliſe.... Hélas, dans mon enfance, j'ai vu M. de Lagaraye lui-même poſer la première pierre de cet Édifice ſacré! .... Cependant nous approchons de la tombe auguſte qui va renfermer les précieuſes dépouilles du plus vertueux & du meilleur des hommes! .... La foſſe eſt entr'ouverte .... on y place le cercueil! .... Mon cœur ſe déchire.... Je détourne les yeux en frémiſſant.... Dans cet inſtant, j'entends un cri plaintif .... Je me lève, & je vois le malheureux St. André chanceler ſur le bord de la foſſe, ſes fils veulent en vain

l'entraîner.... Éperdu, égaré, il ſe débat dans leurs bras, il s'écrie : O mon Maître ! ô mon ami !.... A ces mots, il tombe dans la foſſe, &, noble & touchante victime de la reconnoiſſance & de l'amitié, il expire ſur le cercueil de ſon bienfaiteur !

Je ne puis vous rendre compte, Madame, des ſuites de cette ſcène terrible, je perdis l'uſage de mes ſens, on m'emporta ſur le champ ; en reprenant ma connoiſſance, je me trouvai dans ma chambre, on me ſaigna au moment même ; & comme j'avois beaucoup de fièvre, on me força à garder mon lit tout le jour. Hier, me ſentant un peu mieux, je me levai afin d'aller chez Madame de Lagaraye. Elle m'a fait part de tous ſes arrangemens, elle partira quand tous les malades ſeront rétablis ; elle ira ſe fixer en Anjou, Province où elle eſt née ; elle y établira un hoſpice de charité & une petite école de jeunes filles ; & elle conſacrera à cet uſage les trente mille livres de rente qui lui reſtent. Elle emmène avec elle la malheureuſe famille de St. André ; ce dernier a été enterré ce matin, & l'on a juſtement immortaliſé ſa mort & ſa mémoire, en plaçant ſon corps dans le propre tombeau de M. de Lagaraye.

Les héritiers de M. de Lagaraye ſont tous ici, ils traitent Madame de Lagaraye avec les égards & le reſpect qu'on ne peut refuſer à ſes vertus, mais on ſait déjà qu'on ne laiſſera ſubſiſter aucun des établiſſemens de M. de Lagaraye; pour moi, Madame, j'ignore quand je pourrai jouir du bonheur de vous voir, je reſterai avec Madame de Lagaraye tant que j'aurai l'eſpoir de lui être utile; ainſi, je ne retournerai vraiſemblablement à Paris que vers le commencement de l'hiver.

LETTRE LIX.

La Baronne à Madame d'Oſtalis.

De Saint **.

IL eſt décidé, ma chère fille, que je paſſerai tout l'hiver ici, que ferois-je à Paris? Dans la ſituation où je ſuis, pourrois-je aller aux ſpectacles & dans le grand monde? Quand toute diſſipation ne me ſeroit pas inſupportable dans ce moment, la ſeule bienſéance m'obligeroit à renoncer aux plaiſirs qu'elle peut offrir. Comment une femme oſe-t-elle ſe montrer à l'Opéra, au Bal, lorſque ſon mari ou ſon fils ſont expoſés à tous les dangers de la guerre? Madame de Limours vient me voir très-ſouvent, mais vous ſavez qu'il lui faut *un peu de Paris*, comme elle l'avoue elle-même; auſſi ne paſſe-t-elle jamais plus de huit ou dix jours de ſuite avec nous.

Le Comte Anatolle eſt mort hier d'une fluxion de poitrine, ou, pour mieux dire, des excès en tout genre auxquels il s'eſt livré, ſurtout depuis deux ans; il laiſſe une riche & charmante veuve, & qui, je crois, ne ſera pas *inconſolable*. Une choſe

chose assez plaisante, c'est que la petite Constance est jalouse de la Comtesse Anatolle, car elle a fort bien pénétré ses sentiments pour Théodore; aussi ne prononce-t-elle jamais le nom de la Comtesse, & quand, par hasard, elle l'entend louer sur ses agrémens, elle rougit & paroît souffrir. Si jeune, éprouver déjà des passions si violentes!....

M. de Valcé vient de vendre la plus belle de ses Terres, on dit qu'il est presque entièrement ruiné. Vous ne reconnoîtriez pas sa femme, elle est maintenant aussi couperosée, aussi laide & aussi vieille, qu'elle étoit jeune & jolie il y a cinq ans; elle paroît encore plus sensible à ce malheur qu'à la ruine de son mari.

Adèle devient tous les jours plus charmante, elle est bien véritablement à présent *mon amie*, son esprit est aussi formé que son caractère; nulle conversation ne peut m'être plus agréable que la sienne, nous avons une telle conformité d'opinions & de sentimens!.... Nous sommes souvent tête à tête, & ces jours-là passent pour nous plus vîte encore que les autres; nous savons nous occuper; nous avons une égale activité, les mêmes goûts, la même manière de sentir; pouvons-nous

jamais nous laſſer d'être enſemble? Quand je n'aimerois pas autant ma fille, ſa franchiſe & ſon extrême candeur me feroient toujours préférer ſa ſociété à toute autre; non-ſeulement elle eſt incapable d'employer jamais un détour, mais l'exagération lui eſt auſſi étrangère que le menſonge; elle eſt, dans tous les momens de ſa vie, auſſi ſincère & auſſi vraie que la prudence & la politeſſe peuvent le permettre. Cette charmante qualité donne un prix ineſtimable à tout ce qu'elle fait, à tout ce qu'elle dit; on eſt sûr que l'intérêt ou la flatterie ne lui dictent jamais un éloge, ſes attentions ſont obligeantes, les témoignages de ſon amitié touchent véritablement le cœur; on l'écoute avec intérêt, avec attention, parce que la vérité même s'exprime par ſa bouche; ſon regard, ſa gaieté, ſon ſourire, tout en elle eſt franc, naturel & ſans art. Fût-elle laide, n'eût-elle ni talens ni grâce, elle plairoit, elle attacheroit, elle auroit encore ce charme inexprimable que donneront toujours la candeur & la ſincérité. On n'a point cette précieuſe vertu ſans en poſſéder mille autres; on ne peut être parfaitement vrai, ſans être en même temps noble, équitable & généreux; on rend juſtice à ſes ennemis, on convient franche-

ment de leurs bonnes qualités, on rejette un éloge dont on n'eſt pas digne, on avoue qu'il n'eſt pas fondé; enfin, l'on ne ſera jamais intrigant ni flatteur, puiſqu'on ne ſauroit être l'un ou l'autre, ſans avoir beaucoup d'artifice & de fauſſeté.

Adèle n'a pas encore dix-huit ans, & elle eſt déjà corrigée de tous les défauts naturels à ſon ſexe; depuis *la Veillée des quarante*, elle n'a pas eu un moment la tentation de ſe moquer de perſonne, ſurtout pour des choſes abſolument indifférentes & frivoles, comme l'habillement, la coëffure, &c. en même temps elle ne ſe fâche jamais d'une plaiſanterie; fût-elle amère & mordante (ſi elle n'attaquoit point ſon caractère), elle la prendroit gaiement, ou du moins avec douceur, car elle mépriſe tellement ce petit genre de méchanceté, qu'elle ne peut être ni embarraſſée ni piquée d'une moquerie. Elle me fait part de toutes ſes obſervations, & me confie ſes jugemens particuliers ſur les gens que nous voyons; mais jamais, devant le tiers le moins ſuſpect, elle ne ſe permettroit une légère critique même indirecte. Comme elle a l'eſprit ſolide, elle eſt abſolument exempte de cette curioſité frivole qu'on reproche ſi juſtement en général aux femmes, & qui n'eſt pro-

duite que par le déſœuvrement & la malignité. Adèle n'attache aucune importance aux petites choſes, elle ne conçoit pas qu'on puiſſe s'agiter, ſe tourmenter pour une bagatelle, ou deſirer d'apprendre un ſecret qui n'intéreſſe point. Quand elle vivra dans le monde, elle ſera toujours inſtruite la dernière de l'hiſtoire ſcandaleuſe du moment, *& des ruptures, des raccommodemens*, &c. elle ſera témoin de beaucoup de tracaſſeries, ſans jamais y prendre part, & très-ſouvent ſans les remarquer. On ſe moquera de ſa ſtupidité à cet égard, on lui dira mille fois : *Mais vous ne ſavez rien, d'où venez-vous donc ?* .... Il eſt vrai qu'elle ignorera toutes ces choſes, mais elle ſaura parfaitement démêler le fond du caractère des gens avec leſquels elle vivra ; la méchanceté, l'oiſiveté & le comérage font découvrir toutes les petites intrigues de la ſociété, mais la raiſon & l'eſprit peuvent ſeuls donner la pénétration. Adèle bien rarement ſera *duppe en amitié* (car qui ne l'eſt pas quelquefois avec un bon cœur) ; on pourra lui inſpirer un intérêt peu fondé, l'on n'obtiendra jamais ſa confiance ſans la mériter ; voilà l'eſſentiel : ne pouvant éviter de rencontrer de l'ingratitude, du moins que la prudence nous préſerve

des trahiſons. Adèle n'a point oublié notre petite retraite au Couvent de ***, & Mademoiſelle de Céligni; elle ne juge plus d'après l'extérieur, les phraſes & les démonſtrations, elle eſt guérie de *l'engouement*. Perſonne n'a pouſſé ce défaut auſſi loin que Madame de Limours dans ſa jeuneſſe; pour être à ſes yeux *douce*, *intéreſſante* & *ſenſible*, il ſuffiſoit d'avoir un viſage long, des cheveux blonds & un nez aquilin, tandis qu'au contraire toutes les brunes d'une jolie figure étoient *vives*, *piquantes* & *ſpirituelles*, & toutes les laides, *acariatres* & *méchantes*. Cependant, comme il eſt très-poſſible d'avoir des yeux noirs & de la douceur, ou bien une figure fade & un caractère aigre, la Vicomteſſe ſe trompoit ſouvent dans ſes jugemens, mais l'expérience pouvoit ſeule la déſabuſer; Madame de Bernière, une *blonde intéreſſante*, devint ſon amie intime en huit jours, & ſe brouilla avec elle au bout de trois mois, après lui avoir fait dix ſcènes plus folles & plus violentes les unes que les autres. A cette liaiſon, ſuccéda Madame de Semire, une brune *remplie d'eſprit & de gaieté*. Pour cette fois, la Vicomteſſe rompit tout-à-coup, excédée de l'inſupportable ineptie de cette même perſonne qu'elle avoit jugée

si drôle & si piquante. Elle a eu vingt histoires dans ce genre ; on la voyoit, pendant six mois, inséparable d'une femme qu'elle appeloit *mon cœur*, *mon amour*, *mon enfant*, & qui, l'hiver d'ensuite, n'étoit plus pour elle qu'une étrangère. Ce travers nuisit beaucoup à sa réputation ; toutes ces amies brouillées déchiroient sans ménagement son caractère, & divulguoient tous les petits secrets confiés durant l'intimité ; la grande jeunesse de la Vicomtesse, & l'éducation négligée qu'elle avoit reçue, pouvoient seules faire excuser un semblable défaut, & elle avoit trop d'esprit pour ne pas s'en corriger.

Non, ma chère fille, la tendresse d'Adèle pour Hermine ne s'affoiblit point ; au contraire, elle devient chaque jour plus vive. Hermine a dix ans maintenant, & elle est réellement aussi intéressante par son caractère que par sa figure ; elle a déjà toute la candeur de sa *petite Maman*, vertu qu'elle lui doit en effet, car elle avoit naturellement beaucoup de disposition à mentir. La pauvre petite a éprouvé aujourd'hui un grand chagrin, elle avoit un petit chat blanc, qui faisoit ses délices. Ce matin, le malheureux *Azolin* est tombé d'une fenêtre dans une cour pavée, & deux heures

après, il eſt mort ſur les genoux de ſa maîtreſſe : à cet affreux ſpectacle, Hermine eſt devenue pâle comme la mort, enſuite elle s'eſt miſe à fondre en larmes, en ſe jetant dans les bras d'Adèle, qui ne la reçut pas ſans émotion !.... Ce tableau m'a rappelé celui de Greuze, qui repréſente une petite fille pleurant la mort de ſon ſerin.... Les pleurs d'Hermine, dans cette occaſion, m'inſpiroient je ne ſais quel ſentiment doux qui m'étoit agréable.... Ces douleurs enfantines ſont plaiſir à contempler, parce qu'elles prouvent l'innocence & le bonheur de cet âge ; ces larmes pures qui coulent pour la perte d'un chat, démontrent que jamais le cœur n'a ſenti l'atteinte d'une douleur véritable ; heureux âge ! .... Adèle a donné ce ſoir un joli petit écureuil à Hermine ; s'il arrive dans trois ou quatre ans quelque accident à l'écureuil, puiſſe-t-il être pleuré auſſi ſincèrement qu'Azolin !

Adèle & moi, nous avons veillé ce ſoir juſqu'à minuit, uniquement pour parler d'Hermine ; Adèle, ainſi qu'une véritable mère, ſe plaît à former pour ſon enfant *mille châteaux en Eſpagne*, elle ſe tranſporte dans l'avenir, elle ſe repréſente Hermine à vingt ans, elle voudroit être à cette époque ; mais ſongez-vous, lui ai-je dit, que

vous aurez alors vingt-huit ans, & que vous commencerez à n'être plus de la première jeuneſſe?.... = Mais Hermine ſera dans tout l'éclat de la ſienne! .... = Voilà le ſentiment qui non-ſeulement conſole une bonne mère de la perte de ſes agrémens, mais qui lui fait deſirer paſſionnément que ſa jeuneſſe ſoit écoulée, afin de jouir des beaux jours deſtinés à ſes enfans; elle ne peut s'affliger du changement de ſa figure, en voyant ſa fille & croître & s'embellir. Comment pourroit-elle regretter les grâces & les charmes que les années lui enlèvent? le temps les lui ravit, mais il les donne à ſa fille.

Adieu, ma chère enfant; j'enverrai jeudi chez votre Banquier un petit tableau peint par Adèle, & qui la repréſente faiſant une lecture avec Hermine; j'eſpère que vous ſerez auſſi contente de l'exécution que des reſſemblances.

LETTRE LX.

La Baronne à Madame de Valmont.

De Saint **.

QUE nous ſommes heureuſes, Madame! .... Quelle ſera votre joie, l'excès de votre bonheur! Ah, qui peut le ſavoir, le ſentir mieux que moi!.... Nos enfans ſe ſont également diſtingués, ils ſe portent bien! .... Nous les reverrons dans trois mois.... Je vous envoie tous les détails, & non-ſeulement la Lettre que vous écrit M. d'Almane, mais celle que j'en ai reçu moi-même, car j'imagine qu'elle vous fera plus de plaiſir encore, & maintenant! .... Je n'ai plus rien de caché pour vous! .... Quand ce précieux paquet m'eſt arrivé, & c'eſt le Chevalier d'Herbain qui me l'apportoit, j'étois avec Madame de Limours, Conſtance & ma fille .... J'étois ſi tremblante, ſi troublée, que je ne pouvois ni décacheter le paquet ni parler .... Enfin, je trouve la Lettre de M. d'Almane.... je l'ouvre.... Que devins-je en liſant ces premiers mots qui la commencent : *Gloire & bonheur, ma chère amie!* .... Mes ſanglots me coupent la parole.... Je me jette à genoux.... Ma chère Adèle vient ſe précipiter à mon col .... Tous

mes amis m'entourent, leur attendriſſement, leur joie ajoute à mon bonheur.... Que n'étiez-vous là, Madame, qu'il m'eût été doux de vous embraſſer, ſurtout dans cet inſtant!..... Que ne donnerois-je pas pour jouir de la ſatisfaction inexprimable de vous voir, & de vous donner moi-même les Lettres que je vous envoie! .... La pauvre petite Conſtance a été bien touchante dans ce premier moment; malgré elle, le nom de Théodore eſt échappé de ſa bouche!.... & elle verſoit un ruiſſeau de larmes!.... Cependant, quand j'ai lu tout haut le détail de l'action, j'ai remarqué qu'Adèle éprouvoit une émotion & des tranſports que ſa couſine ne partageoit pas. Les âmes fortes ſont les ſeules qui puiſſent être véritablement ſenſibles à la gloire!.... Après avoir appris que Théodore n'avoit point été bleſſé, Conſtance ne deſiroit plus rien, tout autre détail ne pouvoit l'intéreſſer que foiblement.

Adieu, Madame; parlez de moi, je vous ſupplie, à M. d'Aimeri & à M. de Valmont: ah, que n'êtes-vous tous ici!.... Adèle vous écrit, Madame, une fort jolie Lettre, qu'elle vient de me montrer; cependant je vous aſſure qu'elle ne vous exprime pas *toute la part* qu'elle prend à votre joie....

LETTRE LXI.

La Vicomteſſe à la Baronne.

De Paris.

J'AI mené hier, pour la première fois, Conſtance à un Bal paré de nuit, nous y ſommes reſtées juſqu'à la fin, & devinez à quelle heure nous étions dans nos lits? .... A trois heures & demie du matin! .... Cependant le Bal étoit ſuperbe, un monde énorme, les plus jolies perſonnes de Paris, toutes miſes à peindre .... Mais tout cela ne venant au Bal que pour montrer des habits charmans, arrivant à deux heures, & s'en allant à trois! .... Auſſi-tôt qu'on a été vue de toute la ſalle, que le rouge ſe raye .... que la coëffure ſe dérange, on bâille, on ſe plaint du chaud, & l'on va ſe coucher. Oh, de notre temps l'on avoit plus de gaieté que cela! .... Je ne trouve rien d'auſſi triſte & d'auſſi mauvais goût que la coquetterie d'aujourd'hui, elle conſiſte uniquement en mines & en recherches de parure. J'ai ſoupé l'autre jour avec une coquette de ce genre, Madame de Blomar; elle eſt laide, mais elle ſe croit & *piquante & charmante*; elle a des manières libres, un ricanement

perpétuel qu'elle donne pour de la gaieté, un ton décidé & une converſation auſſi inſipide que commune; & quand elle a de *grands deſſeins*, on s'en apperçoit dans l'inſtant, parce qu'alors elle s'agite dans la chambre, elle change de place, elle marche d'un *pas leſte & dégagé*, elle ſaute même, elle s'admire devant une glace, elle trouve mille manières qui lui procurent l'occaſion de montrer un très-joli pied, elle rit aux éclats.... Voilà tous les artifices que lui inſpire la coquetterie; ils me paroiſſent innocens, car ils ne doivent troubler le repos de perſonne. Ce ſoir-là, Conſtance étoit avec moi, & tout le monde ſe récria ſur ſa figure. En effet, je ne l'ai jamais vue ſi belle. Madame de Blomar n'eut pas aſſez d'eſprit pour ſentir qu'il faut au moins diſſimuler un peu l'envie, elle ne put ſe réſoudre à convenir que Conſtance fût jolie; d'abord, elle voulut l'effacer par ſes agrémens & toutes les grâces que je viens de vous dépeindre; enſuite, voyant qu'on s'obſtinoit à regarder Conſtance, elle tomba dans le découragement, & ne prit plus la peine de cacher ſon mécontentement & ſon humeur. A quel point une ridicule & ſotte vanité peut avilir, humilier!.... Je me ſouviens qu'étant jeune, je

craignois tellement d'être ſoupçonnée d'un mouvement ſi bas, que non-ſeulement je rendois juſtice à toutes les jolies figures, mais que je trouvois un grand plaiſir à les louer, afin de bien perſuader ceux qui m'écoutoient, que j'étois abſolument exempte du vice le plus méprisable qu'on puiſſe avoir.

Pour revenir à Madame de Blomar, ce qui a achevé de me la faire prendre en averſion, c'eſt que ce même ſoir on parla de Madame de **, & qu'elle s'en moqua de la manière la plus indécente à mon avis; elle voulut tourner en ridicule la tendreſſe de Madame de ** pour ſon mari, elle en conta pluſieurs traits qui ne produiſirent pas l'impreſſion qu'elle deſiroit; tout le monde loua le caractère, l'eſprit & la conduite de Madame de **. Madame de Blomar convint que Madame de ** étoit une perſonne *parfaite* (en appuyant ſur ce dernier mot avec dénigrement), mais elle ajouta que Madame de ** étoit *ennuyeuſe à la mort, & romaneſque à l'excès.* J'avois bien envie de répondre: *On n'eſt point ennuyeuſe à la mort, avec de l'eſprit, de la douceur & de l'inſtruction, & j'aimerois mieux être romaneſque que malhonnête;* car enfin, ſi Madame de ** affichoit pour un

amant la tendreſſe qu'elle montre pour ſon mari, Madame de Blomar la trouveroit très-*intéreſſante*, elle s'attendriroit ſur ſa *ſenſibilité*. Quand on n'a point de principes, on a beaucoup d'averſion pour une *perſonne parfaite*, & l'on cherche à jeter du ridicule ſur la vertu, effort impuiſſant qui ne peut ſervir qu'à faire connoître & le défaut d'eſprit & la dépravation du cœur.

J'ai fait hier cent viſites avec Conſtance, nous avons été chez Madame de **, Conſtance eſt revenue enchantée de Mademoiſelle de **. En effet, il eſt impoſſible d'être mieux élevée & plus aimable; elle n'eſt ni timide ni embarraſſée, & elle a cependant toute la réſerve qui convient à ſon âge; & ce certain air de déférence & même de reſpect pour les femmes mariées, qui ſied ſi bien à une jeune perſonne; ſes manières ſont douces, obligeantes, naturelles; ſa figure eſt auſſi agréable que ſpirituelle, & je ſais qu'elle a autant d'inſtruction que d'eſprit & de grâces; mais avec une mère comme la ſienne, pouvoit-elle n'être pas charmante à tous égards? Adieu, ma chère amie; j'irai vous voir jeudi ou vendredi.

Il n'eſt queſtion ni de vous ni de moi dans les

infâmes couplets dont on vous a parlé, c'eſt tout ce que j'en ſais, car je n'ai pas voulu les voir. De tout temps, on a rencontré des perſonnes (quelquefois eſtimables d'ailleurs) curieuſes de connoître ces abominables productions, les apprenant par cœur, & ſouvent les répandant dans la ſociété; mais lire & répéter de ſemblables horreurs, n'eſt-ce pas participer à la méchanceté atroce de l'auteur de ces calomnies? Je ne conçois pas comment, avec quelques principes, on peut ſe permettre de lire un libelle, & je conçois encore moins qu'on puiſſe aſſez mépriſer les bienſéances, pour en parler & en citer des traits.

LETTRE LXII.

La Baronne à Madame d'Oſtalis.

De Saint **

J'AI été bien inquiète pendant deux jours, ma chère fille; ma pauvre Miſſ Bridget a été très-ſérieuſement malade d'une eſquinancie; avant-hier matin elle fut ſaignée pour la troiſième fois, & le ſoir Adèle, les larmes aux yeux, entra dans ma chambre, en me diſant que Miſſ Bridget étoit plus mal. Je vous conjure, Maman, ajouta Adèle, de me permettre de la veiller cette nuit, car il eſt important qu'elle prenne d'heure en heure une potion que le Médecin vient d'ordonner, & il eſt impoſſible de ſe repoſer ſur les ſoins d'une Garde ou d'une Femme-de-chambre.... Eh bien, interrompis-je, paſſez-y cette nuit, j'y conſens, demain je la veillerai à mon tour. Adèle ſortit, & je reſtai ſeule avec Madame de Limours. Quoi, me dit cette dernière, vous ſouffrez qu'Adèle paſſe une nuit entière!.... = A ſon âge, toutes les jeunes perſonnes vont au Bal de nuit; ainſi.... = Mais Miſſ Bridget a de la fièvre....

fièvre.... = Miſſ Bridget n'a point une maladie contagieuſe; d'ailleurs, pour ſauver à ma fille un peu de fatigue & même un accès de fièvre, je ne l'empêcherois pas de remplir un devoir .... = Cependant, que feroit-elle de plus pour vous? = Je l'ignore, & je me flatte qu'elle ne le ſait pas elle-même; mais plus je lui verrai de reconnoiſſance & d'attachement pour ſa gouvernante, & plus je compterai ſur ſa tendreſſe pour moi. D'après cette manière de penſer, j'ai dû être ſatisfaite, car Miſſ Bridget a reçu d'Adèle les preuves de la plus touchante affection. Elle ne voulut pas ſouffrir que ma fille paſsât la nuit entière auprès d'elle; Adèle, pour la ſatisfaire, feignit de la quitter à trois heures du matin, mais elle ſe cacha derrière ſon lit, afin de veiller ſur l'exactitude de ſa garde; elle ne s'aſſoupit pas un inſtant, d'heure en heure elle arrangeoit elle-même la potion ordonnée, & elle la donnoit à la garde qu'elle fut obligée de réveiller pluſieurs fois. Quand le Médecin arriva à neuf heures du matin, Adèle étoit encore dans la chambre de Miſſ Bridget; elle rendit le compte le plus détaillé de la nuit. Le Médecin, l'aſſurant alors que Miſſ Bridget étoit abſolument hors de tout danger, elle fondit en

larmes, & la joie lui fit tellement oublier ſa fatigue, qu'elle ne voulut jamais conſentir à s'aller coucher ; elle paſſa toute la journée dans la chambre de Miſſ Bridget ; le ſoir elle étoit changée, mais point abattue (un bon cœur donne des forces inépuiſables) ; elle a dormi douze heures cette nuit, elle ſe porte à merveille aujourd'hui, & Miſſ Bridget eſt en pleine convaleſcence.

Il y a eu ce ſoir une petite ſcène entre Adèle & Conſtance, dont le détail vous fera sûrement plaiſir. Ce matin, la Vicomteſſe avoit un peu d'humeur, & après le dîner, elle gronda Conſtance aſſez injuſtement. Je ſuis rentrée dans ma chambre comme à mon ordinaire, à cinq heures ; Adèle fait ſes études dans un cabinet voiſin, & elle laiſſe ſa porte ouverte, de manière que je l'entends chanter, parler, jouer des inſtrumens, comme ſi j'étois à côté d'elle. Vous ſavez que le bruit ne m'empêche pas d'écrire, & que j'ai compoſé tous mes Ouvrages au ſon de la harpe & du clavecin, & en m'interrompant à chaque minute pour dire : *Cela eſt faux, vous preſſez le mouvement*, &c. Je m'établis donc à mon bureau, & ma fille à ſa harpe. Au bout d'une demi-heure, on vient m'avertir que Madame de P**, que

j'attendois en effet, arrive dans l'instant, & que sa voiture entre dans l'avenue; je dis à ma fille que je suis forcée de descendre, & de rester dans le sallon jusqu'au souper. En sortant de ma chambre, je rencontre Constance, & je lui dis la même chose; mais un moment après, j'apprends qu'on s'est trompé, & que Madame de P** n'est point arrivée; alors je remonte chez moi: comme il y a un tapis dans ma chambre, j'entre sans faire le moindre bruit; j'avois laissé une lumière sur mon bureau, je me remets dans mon fauteuil, je reprends ma plume, j'entends causer Adèle & Constance, il me paroît assez plaisant d'écrire leur conversation, j'écoute & j'écris à mesure le Dialogue suivant:

CONSTANCE.

.... Un quart d'heure seulement!

ADÈLE.

Eh, mon Dieu, je causerois de tout mon cœur avec vous, si Maman le savoit; mais elle croit que j'étudie dans cet instant; cette idée me fait de la peine..... Il me semble que je la trompe.....

CONSTANCE.

A l'âge que vous avez, ma tante n'exige pas que vous étudiez ſans relâche.....

ADÈLE.

Elle ſait combien j'aime l'occupation; j'aurois bien mal profité de ſon exemple & de ſes ſoins, ſi le déſœuvrement pouvoit être un délaſſement pour moi. Mais, je vous le répète, ce qui fait que j'aimerois mieux m'entretenir avec vous dans un autre moment, c'eſt que j'ai dit à ma mère, quand elle eſt deſcendue, que j'allois *bien travailler.*

CONSTANCE.

Eh bien, je m'en vas .... Cela eſt cruel pourtant....

ADÈLE.

Conſtance?....

CONSTANCE.

Quoi?....

ADÈLE.

Si cela vous fâche, reſtez....

CONSTANCE.

Réellement, vous ne m'aimez pas....

ADÈLE.

Vous croyez ? ....

CONSTANCE.

Mais....

ADÈLE.

Eh bien, cauſons donc .....

CONSTANCE.

Si vous ſaviez combien je ſuis malheureuſe aujourd'hui! ....

ADÈLE.

Comment? ....

CONSTANCE.

Vous avez vu de quelle manière Maman m'a traitée cet après dîner.... On peut parler devant Hermine, elle ne répétera pas ce que nous dirons? ....

HERMINE.

Oh, je lis avec tant d'attention, que je n'entendrai même pas....

CONSTANCE.

Eh bien, quand Maman eſt rentrée dans ſa chambre, je l'ai ſuivie; j'ai voulu lui parler, elle m'a reçue avec une dureté .... Cependant je

n'avois aucun tort, vous en avez été témoin. . . . .

ADÈLE.

Aucun tort, ma chère Constance! .... Songez-vous à ce que vous dites? .... Vous accusez votre mère d'injustice! ....

CONSTANCE.

Je ne m'en plaindrois pas à toute autre. . . . . Mais quoi! ne le puis-je avec vous?

ADÈLE.

Non, car il ne vous est même pas permis de penser que votre mère est injuste; si cette idée s'offre à votre imagination, vous devez la rejeter, vous devez croire que vous vous abusez. Diriez-vous à ma tante que vous n'avez eu *aucun* tort? Non sûrement; au contraire, vous avez eu l'air avec elle de sentir qu'elle avoit raison; ce murmure qui vous échappe ensuite, vous ôte tout le mérite de la douceur que vous avez montrée, & devient une espèce de trahison. . . . D'ailleurs, quand il seroit vrai que ma tante eût eu un moment d'humeur, qui l'excusera; qui cherchera à cacher ce petit tort, si ce n'est vous? C'est la seule preuve de reconnoissance que vous puissiez lui donner. Avez-vous le droit d'exiger qu'elle soit

parfaite? .... Pardonnez ma franchiſe, ma chère couſine; il m'en coûte de vous affliger, mais je vous aime trop pour vous déguiſer la vérité....

CONSTANCE, *pleurant.*

Cependant je me flatte que vous ne doutez pas de ma tendreſſe pour Maman....

ADÈLE.

C'eſt parce que je connois l'extrême bonté de votre cœur, que je vous parle avec autant de ſincérité....

CONSTANCE, *pleurant toujours.*

Vous avez raiſon, je le ſens....

ADÈLE.

Aimable candeur! .... Embraſſez-moi, ma charmante amie....

CONSTANCE.

Ma chère couſine! .... Ah, que je voudrois vous reſſembler!....

ADÈLE.

Ah, vous n'avez rien à deſirer, nulle vertu ne vous manque! .... Je ſuis plus âgée que vous, il ne ſeroit pas étonnant que je fuſſe ſuſceptible d'un peu plus de réflexion....

CONSTANCE.

Je suis au désespoir.... Vous venez de me faire comprendre combien ma faute est inexcusable....

ADÈLE.

Eh bien, ma chère Constance, réparez-la; vous le pouvez....

CONSTANCE.

Comment? .... =

Dans cet endroit de la conversation, je me levai doucement & je sortis. Je fus chez la Vicomtesse, je ne lui rendis pas un compte exact de ce que je venois d'entendre, je me contentai de lui dire que Constance étoit au désespoir de lui avoir déplu, & je la priai de cacher que j'eusse entendu la conversation. Comme nous causions, la Vicomtesse & moi, sa porte s'ouvrit, & nous vîmes paroître Constance avec des yeux bien enflés & bien rouges! .... En m'appercevant, elle eut l'air un peu embarrassée; je lui appris que Madame de P** n'étoit point arrivée, & je lui laissai croire que j'avois passé tout ce temps avec la Vicomtesse.... Après un moment de réflexion, Constance s'approcha de sa mère en pleurant; la Vicomtesse l'embrassa, & Constance, se jetant à

genoux, lui avoue franchement qu'elle s'eſt plaint d'elle, & qu'Adèle lui a fait ſentir toute l'étendue de cette faute. A ces mots, la Vicomteſſe attendrie la relève & la loue ſur ſa ſincérité. Hélas, Maman, reprit Conſtance, c'eſt Adèle encore qui m'a conſeillé de venir faire cet aveu, je n'ai pas eu le mérite de m'y décider de moi-même!... A ce dernier trait de ſincérité, la Vicomteſſe & moi, nous embraſſâmes Conſtance en même temps, & il nous fut impoſſible de retenir nos pleurs.... O qui pourroit n'être pas touché des charmes ſéduiſans de la candeur & de l'ingénuité! Je louai cette action avec enthouſiaſme, car elle eſt charmante en effet, mais la Vicomteſſe prétendit que je ne l'aurois peut-être pas ſentie ſi vivement ſi elle n'eût pas autant fait valoir Adèle. A propos de cette petite aventure, la Vicomteſſe voulut abſolument me faire avouer le *défaut ſecret* d'Adèle. Je conviens, ajouta-t-elle, que je ne lui en connois point, mais sûrement elle en a un au moins, quelque léger qu'il puiſſe être.... = Ce ſeroit ma faute, puiſque nous ſommes convenues qu'il n'eſt point de défauts ni même de vices que l'éducation ne puiſſe détruire .... = De bonne-foi, vous ne lui connoiſſez pas un ſeul petit dé-

faut? = D'abord, il faut nous entendre : définiſſez-moi ce que c'eſt *qu'avoir un défaut*? = C'eſt un penchant plus ou moins dangereux qui nous domine conſtamment.... = *Qui nous domine conſtamment!* .... Quelle terrible définition! .... = Je la crois juſte. = Et moi auſſi, c'eſt pourquoi j'ai toujours penſé qu'il eſt impoſſible d'être parfaitement heureux ſi l'on a un ſeul défaut. = Et vous penſez que l'éducation peut les déraciner tous? = Si elle en corrige un, pourquoi n'en corrigeroit-elle pas deux, trois, quatre? = Oh, parce que nous ne pouvons être parfaits. = *Parfaits!* non certainement. Mais ſongez qu'il eſt fort différent *de faire une faute* ou d'avoir un défaut. Je vous proteſte qu'Adèle n'a pas un ſeul défaut, c'eſt-à-dire, une mauvaiſe habitude enracinée; ou bien, comme vous dites, un *penchant dangereux qui domine conſtamment.* Cependant elle n'eſt point parfaite, puiſque nul mortel ne peut l'être! Elle eſt douce, mais il eſt poſſible que de certaines circonſtances puiſſent lui inſpirer un mouvement d'impatience & même de colère; elle peut ſe tromper, elle peut avoir un moment d'injuſtice ou d'humeur; mais du moins, quand on n'a point de défauts habituels, les torts ſont toujours

auſſi légers que rares, & ne peuvent jamais ni nuire à la réputation, ni faire le malheur de la vie. = Ainſi, vous croyez donc que ſi j'euſſe été bien élevée, j'aurois une *parfaite égalité d'humeur*?... = Je n'en doute pas. = Dans ce cas, reprit la Vicomteſſe, c'eſt une bonne choſe qu'une excellente éducation. Adieu, ma chère fille; vous me demandez bien *des détails & des converſations entières*, j'eſpère que vous ſerez contente de cette Lettre; mais elle ne me ſatisferoit point ſi je n'avois pas écrit en même temps à Séraphine trois grandes pages pour ne parler que de vous. Embraſſez-la de ma part, ainſi que ſa ſœur, à laquelle je ferai réponſe jeudi.

Je r'ouvre ma Lettre pour vous apprendre une nouvelle que Madame de P** s'étoit chargée d'annoncer à la Vicomteſſe. M. de Valcé vient de quitter le ſervice, il eſt totalement ruiné; de toute cette grande fortune, il ne lui reſte que cinquante mille livres de rentes viagères; Madame de Valcé, de ſon côté, a mangé tout ſon bien, car ſes dettes excèdent de beaucoup la dot qu'elle a reçue; ſon mari eſt parti la nuit dernière; il compte, dit on, voyager deux ou trois ans. Madame de Valcé reſte ſans ſecours, ſans conſeil,

ſans reſſource, abandonnée de tous ſes amis, & même de M. de Remicourt; elle eſt très-malade & dans ſon lit; dans cet inſtant, la Vicomteſſe ne voit que ſon malheur, elle en oublie les cauſes, & elle vient de partir pour voler à ſon ſecours.

LETTRE LXIII.

Le Baron à M. d'Aimeri.

OUI, Monſieur, je ſerai ſûrement à Paris dans les premiers jours d'Avril; je ramène nos deux enfans plus dignes encore de notre affection & du bonheur qui les attend. Pouvoient-ils ſe conduire autrement, ils ſont François! Ils ont montré autant d'intelligence & d'activité que de valeur; mais en les louant, on ne peut dire *qu'ils ſe ſoient diſtingués*, car, au milieu de tous ces jeunes François qui ſont ici, l'on ne peut ſe diſtinguer par la bravoure ſeulement.

J'eſpère, Monſieur, que je vous trouverai à Paris, ainſi que M. & Madame de Valmont. Je réſerve à notre aimable Charles tout le plaiſir de la ſurpriſe: il a, je crois, beaucoup d'eſpérances; il voit bien que je l'aime comme mon propre fils; mais je me plais quelquefois *à le dérouter*, & du moins je le maintiens dans l'incertitude.

Oui, vous allez voir former cette union ſi deſirée; cette union, l'objet de vos vœux & des miens!.... Chaſſez donc les noires idées qui vous

obſèdent; perdez, s'il eſt poſſible, un ſouvenir douloureux qui n'a que trop long-temps empoiſonné votre vie; oſez vous croire digne d'être heureux, vous en avez acquis le droit. Adieu, Monſieur; je vous prie d'eugager M. & Madame de Valmont à garder fidélement le ſecret, juſqu'à ce que Madame d'Almane en ait fait part au Vicomte & à la Vicomteſſe de Limours.

LETTRE LXIV.

La Baronne à Madame d'Oſtalis.

De Paris.

FIGUREZ-VOUS mon bonheur, ma chère fille; ils arrivent !..... nous les verrons dans deux jours !.... Demain nous partons, nous allons au-devant d'eux; nous les rencontrerons vraiſemblablement à trente ou quarante lieues de Paris !.... Ah ! que manqueroit-il à ma félicité, ſi vous étiez ici ?.... Vous ne pouvez concevoir tout ce qui ſe paſſe dans mon cœur, non; quoique vous le connoiſſiez bien, ce cœur, vous ne l'imaginez pas !....: Je ne ſuis revenue de Saint-*** que ce matin. Le Courier que m'a envoyé M. d'Almane, a paſſé par Paris; il m'a donné une Lettre qui m'apprenoit que Madame de Valmont venoit d'arriver, & qu'elle m'attendoit chez moi. J'ai caché cette dernière nouvelle à ma fille; j'ai demandé des chevaux, & nous ſommes parties au moment même, Adèle n'ayant encore aucun ſoupçon de l'événement qui doit fixer ſa deſtinée..... En deſcendant de voiture, nous appercevons Madame de Valmont ſur le perron; Adèle

fait un cri de joie, & court ſe jeter à ſon cou : Pour moi, je ne puis exprimer à quel point j'étois émue, attendrie, en ſerrant Madame de Valmont dans mes bras !..... Nous pleurions toutes trois ſans pouvoir proférer une ſeule parole !.... Cependant, nous entrons dans ma chambre ; alors, prenant Adèle par la main : embraſſez encore Madame de Valmont, lui dis-je ; embraſſez-là, ma chère Adèle, avec la tendreſſe d'une fille, car vous allez devenir la ſienne..... A ces mots, Adèle treſſaille & rougit, un déluge de pleurs inonde ſon viſage ; dans ce premier moment elle ne voit que ſa mère..... elle n'éprouve qu'un mouvement de triſteſſe & d'effroi en apprenant que je ne ſerai plus l'arbitre de ſon ſort !.... Madame de Valmont & moi nous la prenons dans nos bras ; Adèle appuie & cache ſon viſage contre ma poitrine, elle ne nous répond que par des ſoupirs & des ſanglots, elle reçoit avec indifférence les careſſes de Madame de Valmont ; il ſemble qu'elle veuille me faire ſentir qu'elle ne peut aimer que moi..... Enfin, Madame de Valmont nous quitte ; & lorſque nous fûmes ſeules Adèle & moi, elle m'ouvrit ſon ame toute entière, elle m'avoua qu'elle préféroit cet établiſſement

sement à tout autre, d'autant plus qu'elle étoit sûre que le Chevalier de Valmont ne la sépareroit jamais de moi; mais elle ajouta qu'elle craignoit la jeunesse du Chevalier, & qu'elle auroit desiré qu'il eût eu quelques années de plus. Je la rassurai en lui disant que je connoissois parfaitement le caractère du Chevalier, & qu'à vingt-quatre ans, lorsqu'on avoit reçu une excellente éducation, on n'étoit plus assez jeune pour se démentir & se corrompre. M. & Madame de Valmont & M. d'Aimeri ont soupé ce soir avec nous; Adèle, quoique toujours un peu rêveuse, a été charmante pour eux. J'ai eu aujourd'hui même une scène très-vive avec la Vicomtesse. Il a bien fallu lui déclarer enfin qu'Adèle sera mariée dans six semaines. Cet aveu, qui en effet n'est pas une confidence, ne pouvoit manquer d'exciter sa colère; elle m'a dit que je n'avois nulle confiance en elle: j'ai été forcée de lui reprocher son indiscrétion. Je ne devois pas à l'amitié, ai-je ajouté, d'exposer le repos & le bonheur de ma fille, en vous confiant un secret que j'étois sûre que vous ne pourriez garder. Ne m'aviez-vous pas donné votre parole d'honneur de cacher toujours à Constance que vous la destiniez à Théodore? l'avez-vous

pu ?..... A ces mots, la Vicomteſſe n'ayant rien à répondre, s'eſt levée avec un mouvement de fureur qui m'a véritablement épouvantée. J'ai voulu l'arrêter ; mais elle eſt ſortie impétueuſement en me criant *qu'elle ne me reverroit de ſa vie.* Une heure après j'ai été chez elle ; je l'ai trouvée tête-à-tête avec ſa fille : cette dernière étoit dans un état affreux, car elle me croyoit brouillée ſans retour avec ſa mère, qui, dans cet inſtant, dominée par le reſſentiment & l'humeur, étoit beaucoup plus irritée que touchée de ſes pleurs & de ſon déſeſpoir. Quand je parus, elle la renvoya ; enſuite, s'avançant vers moi, elle me demanda, avec une colère concentrée, *ce que je voulois.* J'étois ſi ſincérement affectée de ſa ſituation, que je tremblois comme ſi j'euſſe été coupable. Je viens, lui dis-je, eſſayer de vous rendre la tranquillité que vous avez perdue & que vous m'ôtez. Il eſt vrai que je vous ai caché le ſecret le plus important de ma vie ; ce n'eſt pas ma faute, c'eſt la vôtre..... Je n'ai pas dû compter ſur votre diſcrétion ; mais je compterai toujours ſur votre juſtice & ſur votre amitié..... Comme j'achevois ces paroles, la Vicomteſſe, baignée de larmes, vint ſe jeter dans mes bras, & avec cette charmante

franchiſe qui accompagne toutes ſes actions..... Je reçus ce retour comme un pardon, il me rendit tout mon bonheur, car il me ſeroit impoſſible d'être heureuſe ſans ſon amitié. Nos cœurs étoient faits l'un pour l'autre; pourquoi faut-il qu'il y ait ſi peu de rapport entre nos caractères?

La Comteſſe Anatolle, plus jolie que jamais, eſt venue me voir cet après-dîner; elle m'a parlé pendant une heure du retour de M. d'Almane, & m'a fait mille queſtions ſur Théodore. La pauvre Madame de Valcé ſe meurt de la poitrine, & n'a ſûrement pas trois mois à vivre. Adieu, ma chère fille; il eſt deux heures après minuit, & je me lève demain avant ſept. Adieu; quoique la poſte ne parte que Jeudi, je vous écrirai tous les jours d'ici-là. Ah! comptez ſur un *Journal exact & détaillé*, puiſque je n'ai plus que ce moyen pour vous inſtruire de mes penſées & de mes ſentimens!

LETTRE LXV.

La même à la même.

*De Paris, ce Mardi.

AH! ma fille, ils ſont ici!..... je viens de les voir, de les embraſſer!.... Ils ſont ici!.... On ne meurt ni de ſaiſiſſement ni de joie!.... A peine étois-je levée ce matin, que j'entends une voiture entrer dans la cour; je crois que c'eſt la mienne: j'acheve de m'habiller, quand tout-à-coup ma porte s'ouvre, & je vois paroître M. d'Almane & Théodore..... Au même inſtant Adèle éperdue accourt & vient tomber dans les bras de ſon Père,.... Quel moment!..... quel bonheur après un an d'abſence, après avoir éprouvé tant d'inquiétudes & de peines!.... O vous, ma fille, qui connoiſſez ſi bien mon cœur, vous ſeule pouvez imaginer à quel point je ſuis heureuſe!.... *l'entrevûe* d'Adèle & du Chevalier de Valmont s'eſt faite à midi! Le Chevalier eſt ſi pénétré, ſi tranſporté de ſon bonheur qu'il en a perdu la faculté de s'exprimer; il ne peut que regarder Adèle, ſoupirer, embraſſer ſa mère & me baiſer

les mains. Adèle rougit beaucoup plus qu'à l'ordinaire, elle eſt mille fois plus tendre pour moi; ſouvent en me regardant ſes yeux ſe rempliſſent de larmes : mais elle n'évite point le Chevalier de Valmont, & ne laiſſe même pas échapper une occaſion de lui montrer de l'intérêt, ou de lui dire un mot obligeant. Théodore partage vivement le bonheur de ſon ami, & demain au ſoir il apprendra le ſien; car on n'attend pour déclarer auſſi le mariage de Conſtance, que le retour du Vicomte qui eſt abſent depuis huit jours, mais auquel M. d'Almane vient d'envoyer un Courier. Vous ne pouvez vous faire une idée de l'attendriſſement & de la joie de M. d'Aimeri. Cependant au milieu de ſes tranſports, le ſouvenir ineffaçable de la malheureuſe Cécile, vient encore le troubler! Ai-je mérité tant de bonheur! me diſoit-il ce ſoir; je crains toujours qu'il ne m'échappe!.... Il a prononcé ces paroles d'un ton qui m'a pénétrée. Un ſeul remords ſuffit pour corrompre la félicité la plus pure..... Pour goûter le bonheur, il faut avoir mérité d'être heureux. Adieu, ma chère fille; je continuerai demain cette Lettre, puiſqu'elle ne doit partir que jeudi.

Mercredi au ſoir.

JE reçois dans l'inſtant la Lettre où vous m'annoncez la mort du malheureux Chevalier de Murville. Je deſire que M. d'Aimeri n'apprenne cet événement qu'après le mariage de nos enfans, car, dans la diſpoſition où il eſt, je ſuis sûre qu'il en ſeroit vivement affecté. Je n'en ai parlé qu'à Madame de Valmont, qui penſe comme moi, qu'il faut dans ce moment cacher cette nouvelle à ſon père; & ſi *quelque paquet* arrivoit de **, nous avons pris toutes les précautions néceſſaires pour que Madame de Valmont ne reçût pas cette triſte reſtitution en préſence de ſon père.

La Vicomteſſe eſt tranſportée de joie, le Vicomte eſt arrivé, & il eſt décidé que Conſtance & Théodore, Adèle & le Chevalier de Valmont ſe marieront le même jour. Quel jour pour moi!... Nous attendons à chaque inſtant le Comte de Roſeville, ſa dernière Lettre étoit datée de ***; le retour d'un frère chéri, & ſi digne de l'être, mettra le comble au bonheur de la Vicomteſſe.... Hélas! pour moi, ma félicité ne ſera point parfaite, vous n'en ſerez pas témoin!.... Et quelle diſtance nous ſépare! .... Tous ces détails que vous

attendez avec tant d'impatience, vous ne les lirez que dans un mois! ....

La Comteſſe Anatolle eſt venue me voir aujourd'hui, je lui ai fait part du mariage de mon fils: elle a rougi, pâli & baiſſé les yeux; je n'ai pas fait ſemblant de remarquer ſon trouble, & j'ai changé d'entretien: au bout d'un moment, elle m'a dit qu'elle partoit demain pour deux mois, & un moment après, elle m'a quittée; elle m'intéreſſe vivement, je l'avoue. Quelle mère n'excuſe pas au fond du cœur une foibleſſe dont ſon fils eſt l'objet?

Dans le moment où je vous écris, ma chère enfant, j'ai dix perſonnes dans ma chambre, des Tailleurs, des Couturières, des Marchandes de modes; mon bureau eſt couvert de pièces d'étoffes, de fleurs, de chiffons, de dentelles. Adèle ne veut rien choiſir, & s'en rapporte à mon goût, c'eſt me charger d'une affaire que je ne traite point du tout légèrement; il s'agit de parer & d'embellir Adèle! Je vous aſſure qu'il n'y a point de coquette plus occupée de ſa parure, que je le ſuis de celle d'Adèle. Pendant ce temps, ma fille lit, étudie, fait de la muſique, tout comme à ſon ordinaire. Hermine ne ſait que d'aujourd'hui

que ſa Maman va ſe marier. En apprenant cette nouvelle, elle a montré le plus grand étonnement, & regardant Adèle en pleurant : Maman, dit-elle, ſerai-je toujours votre enfant ? .... A ces mots, Adèle ne put retenir ſes larmes, & prenant Hermine dans ſes bras, elle l'embraſſa mille fois, en l'aſſurant qu'elle l'aimeroit paſſionnément toute ſa vie. Alors Hermine reprit ſa gaîeté, & me dit qu'elle étoit *bien aiſe* que j'euſſe choiſi le Chevalier de Valmont, parce qu'il étoit *preſque auſſi aimable que ſa petite Maman.*

Ce qu'on vous a mandé de Madame de Gerville étoit vrai alors, & ne l'eſt plus maintenant ; elle a quitté la dévotion, & perdu la conſidération qu'elle avoit uſurpée, & tout cela en faveur d'un jeune homme qui vient d'entrer dans le monde, & qu'elle s'eſt chargée *de former* & de produire. Cette eſpèce d'égarement, ſi aviliſſant à ſon âge, lui manquoit, & achève de la rendre auſſi ridicule que mépriſable.

Madame de Valcé eſt toujours dans le même état, on dit que le chagrin ſeul la conduit au tombeau ; la Vicomteſſe a pour elle des procédés qui doivent augmenter ſes remords, s'il eſt vrai qu'elle puiſſe éprouver quelques mouvemens de reconnoiſſance & de repentir.

Ce Jeudi.

LE Comte de Roſeville arrive ce ſoir, ainſi nous ſignerons sûrement les articles lundi prochain.... O quel jour !.... En vérité, je n'ai pas ma tête.... Je ſuis toujours attendrie, toujours au moment de fondre en larmes, je ne dors point, je ne mange point, je ne puis parler, j'ai l'air égaré, ſtupide, je n'ai qu'une idée, qu'une penſée....

J'ai oublié de vous parler de Madame d'Olcy, elle ſe conduit parfaitement dans cette occaſion ; le Chevalier de Valmont fait un mariage qui flatte ſa vanité, elle eſt dans ce moment la plus tendre & la meilleure ſœur du monde ; elle a voulu loger Madame de Valmont, elle ne la quitte pas, & elle paſſe ſa vie chez moi, ce qui excède la Vicomteſſe qui ne la peut ſouffrir.

Adieu, ma chère fille : ah, ſi vous étiez ici, quelle félicité pourroit égaler la mienne !

TAYLORIAN OXFORD

LETTRE LXVI.

Le Comte de Roſeville au Prince.

AH, Monſeigneur, quel mot vous eſt échappé!... Vous louez, il eſt vrai, la modération du Prince, votre Père, cette modération ſi vertueuſe qui lui fait préférer la paix à des conquêtes preſque certaines, mais vous ajoutez : *Cette guerre ſans doute étoit injuſte, cependant elle m'eût offert l'occaſion de me diſtinguer!*... Ainſi donc, vous la regrettez?... Malheur au Prince qui entreprend une guerre injuſte, s'écrie l'eſtimable Auteur de l'inſtitution d'un Prince [1]. « C'eſt lui ſeul alors qui égorge » tous ceux qu'il ſacrifie à ſon ambition ou à ſes » autres paſſions; c'eſt lui qui plonge le poignard » dans le ſein de ſes Sujets, c'eſt lui qui eſt le » mourtrier de tous ceux qui périſſent dans les » armées des ennemis; tout le carnage, des deux » côtés, eſt ſur ſon compte; tout le ſang qui » coule de part & d'autre lui ſera redemandé;

1 L'Abbé Duguet.

» il ſe trouvera, au jugement de Dieu, coupable » de toutes les ſuites funeſtes de la guerre, des » incendies & des embraſemens, des ravages » cauſés par ſes troupes & par les troupes enne- » mies, des violences & des déſordres que les » Généraux les plus vigilans & les plus modérés » ne ſauroient empêcher; tout cet amas affreux » de crimes & d'iniquité fondra ſur ſa tête, &c. »

Quelle effrayante & terrible peinture des maux irréparables produits par l'ambition! ..., Pourriez-vous, Monſeigneur, n'en être pas profondément touché!.... Si vous ne deſirez que de la célébrité, il n'eſt pas néceſſaire en effet que vous ſoyez conſtamment vertueux; cependant le courage & l'ambition ne vous ſuffiront pas; il vous faut encore du bonheur: ce n'eſt que dans la proſpérité que l'injuſtice peut éblouir un moment les yeux du vulgaire; pour obtenir ce triomphe vain & paſſager, il lui faut des ſuccès éclatans; ſi la fortune l'abandonne, elle ne trouve dans les revers que la honte, le mépris & l'infamie. Mais ſi vous aimez la véritable gloire, votre renommée ne dépendra ni du haſard ni des caprices de la fortune; ſoyez juſte, ſoyez humain, & vous paroîtrez auſſi grand dans l'adverſité que

dans le ſein de la proſpérité la plus conſtante.

Monſeigneur me permettra d'entrer auſſi dans quelques détails relativement à cette queſtion : *Si un Prince doit s'interdire abſolument la lecture des Écrits ſatyriques anonymes contre ſa propre perſonne, les Miniſtres, les Gens en place, & ceux qui l'approchent le plus.* Monſeigneur me paroit diſpoſé à croire qu'un Prince peut ſouvent acquérir, par de ſemblables lectures, des lumières ſur ſes fautes, & ſur le caractère & la conduite des perſonnes qui l'entourent. Je ſuppoſe avec vous, Monſeigneur, qu'il y ait quelquefois des *vérités utiles* répandues dans ces mépriſables productions ; mais celles qui vous regarderoient perſonnellement vous révolteroient ſans vous éclairer, cat les reproches dictés par la méchanceté nous aigriſſent & ne peuvent nous corriger. A l'égard des accuſations qui tombent ſur les Miniſtres & ſur les Gens en place, ſi, dans un Ouvrage de ce genre, il s'en trouvoit par haſard une ſeule véritablement fondée, comment la démêleriez-vous au milieu d'un tiſſu d'impoſtures & de calomnies atroces ? Eſt-ce dans un Libelle qu'un Prince doit chercher la vérité ? Eſt-ce d'un lâche & d'un ſcélérat qu'il doit l'attendre ? Quoi ! vous,

Monſeigneur, qui déteſtez un délateur, vous, qui refuſeriez de l'écouter, vous liriez ſans ſcrupule un Libelle? Quoi! vous ne ſacrifieriez point cette vaine & coupable curioſité à la reconnoiſſance que vous devez au Miniſtre, à l'homme en place qui vous ſert avec zèle, avec attachement! Comment, tandis qu'il vous conſacre ſes veilles, qu'il travaille pour vous, pour votre gloire; tandis que votre eſtime eſt à ſes yeux ſa plus douce récompenſe, vous liſez en ſecret l'Écrit infame où la haine & la calomnie cherchent à le noircir, à le déshonorer!... Ah, tremblez! Si vous ne rougiſſez point d'être ingrat, craignez du moins de devenir injuſte! .... Si l'impoſture alloit vous ſéduire, vous abuſer, vous livrer à de funeſtes préventions! .... Devez-vous vous expoſer à cet affreux danger? .... Tout homme ſcrupuleuſement honnête ne lira jamais un Libelle: un Souverain doit être encore, s'il eſt poſſible, plus délicat à cet égard, & il doit enfin traiter comme un délateur l'homme qui oſeroit lui citer un ſeul trait d'un Ouvrage ſemblable. J'ai ouï dire qu'un grand Prince, voulant donner à tous ſes Sujets un moyen facile de lui offrir la vérité, a fait établir dans un de ſes cabinets une eſpèce de tronc qui donne dans un

passage public ; chacun peut, en passant, y jeter un papier, & le Prince a seul la clef de cette cassette intéressante & mystérieuse. Un tel usage peut être d'une grande utilité, si, en l'établissant, le Prince a déclaré qu'il brûleroit, sans les lire, tous les papiers anonymes. Si vous étiez jamais tenté, Monseigneur, d'employer ce moyen de communiquer avec un nombre infini de personnes qui ne peuvent ni vous approcher ni vous écrire directement, je vous conseillerois d'exiger que chaque particulier mît son adresse à côté de son nom, & je vous exhorterois à vous imposer irrévocablement la loi, de ne lire ces différens papiers qu'après vous être assuré que les adresses & les noms ne sont point imaginaires. Au reste, Monseigneur, sans recourir à ce moyen, vous reconnoîtrez toujours la vérité si vous la chérissez, & si vous avez des amis fidèles. Je vois avec plaisir que le Baron de Sulback vous devient chaque jour plus cher ; vous connoissez sa droiture & son esprit, consultez-le toujours ; mais, je vous le répète, Monseigneur, dans les affaires véritablement importantes, écoutez plus d'un conseil, & n'en suivez aucun légèrement. Enfin, malgré mon estime particulière pour le Baron de Sulback,

je dois vous faire observer qu'il est beaucoup trop jeune encore pour pouvoir mériter toute votre confiance; il est plein d'instruction, de raison & de vertus, mais il n'a que vingt-quatre ans; à cet âge, on peut encore à la Cour se démentir & se corrompre. S'il renonce à ses principes, vous vous en appercevrez facilement; il deviendra plus souple, plus complaisant, il aura moins de sincérité : la crainte de vous déplaire ou de se faire des ennemis, ou même de plus légères considérations, l'empêcheront de vous dire franchement la vérité. Insensiblement vous lui verrez perdre & son désintéressement & sa modération; il attachera plus de prix à votre faveur qu'à votre estime, il cherchera à se former un parti, il ne sera occupé que du soin d'établir sa fortune, d'éloigner de vous ses ennemis, & de vous entourer de ses partisans; il craindra toutes les personnes d'un mérite véritablement distingué, & il tâchera de vous prévenir contre elles; en l'observant avec attention, vous remarquerez bien facilement tous ces différens artifices, & sûrement alors vous n'en serez pas la duppe.

Je ne répète point à Monseigneur combien le témoignage de son souvenir & de ses bontés me

rend heureux, il connoît mon cœur; il ſait que j'ai placé tout le bonheur de ma vie dans ſes ſuccès, ſa gloire & ſon amitié.

Je ſupplie Monſeigneur de ne pas oublier qu'il m'a promis de relire ſouvent Télémaque & les Penſées de Marc-Aurèle.

LETTRE

LETTRE LXVII.

La Baronne à Madame d'Ostalis.

O ma fille, quel événement....! Ce malheureux M. d'Aimeri!.... Je crois cependant que son état n'est pas mortel.... Les Médecins l'assurent, mais il a de si funestes pressentimens, il a éprouvé un saisissement si cruel!.... Hier, lundi, jour désigné pour la signature des articles, nous nous assemblâmes tous chez la Vicomtesse; M. d'Aimeri avoit un peu de goutte depuis la veille; un quart d'heure après la signature, un valet-de-chambre vient dire tout bas à Madame de Valmont qu'un homme demande à lui parler pour une affaire très-importante. A ces mots, elle pâlit, & dit qu'on fasse entrer cet homme dans le cabinet de la Vicomtesse; alors elle se lève, s'approche de moi, & me fait part de ses soupçons; je lui recommande de s'enfermer dans le cabinet, & elle sort au moment même. M. d'Aimeri ayant remarqué son trouble & son agitation, me questionnoit avec inquiétude, quand tout-à-coup nous entendons une voix inconnue crier avec force: *du secours, du secours.* Envain je veux retenir

M. d'Aimeri, il m'échappe; la Vicomteſſe, M. de Valmont & moi, nous le ſuivons, nous rencontrons un homme vêtu de noir, qui nous dit que Madame de Valmont eſt évanouie, qu'elle a d'affreuſes convulſions .... M. d'Aimeri précipite ſes pas, nous entrons dans le cabinet, je me jette devant M. d'Aimeri, en lui diſant: Au nom du Ciel, au nom de l'amitié, ſortez, éloignez-vous un inſtant .... Je veux l'entraîner, mais il me repouſſe, il s'avance, il voit Madame de Valmont évanouie auprès d'une table ſur laquelle eſt poſée une caſſette entr'ouverte.... Il vole à ſa fille, il veut la prendre dans ſes bras, il la ſoulève; dans cet inſtant, un paquet, caché ſous la robe de Madame de Valmont, gliſſe à terre.... M. d'Aimeri fait un faux pas, il chancelle; prêt à tomber, il ſe recule, il jette les yeux ſur le plancher.... Dieu! quel objet frappe ſa vûe! Le malheureux, il foule aux pieds les cheveux de l'infortunée Cécile!.... Cette dépouille chère & ſacrée, il ne peut la méconnoître..... L'état de Madame de Valmont, cette caſſette, cet homme inconnu, tout l'éclaire.... Il frémit, il devient pâle & tremblant, il ſemble recevoir un coup mortel!.... Je m'approche, j'éloigne de ſes yeux le triſte

objet qui vient de réveiller tous ſes remords, & M. d'Almane s'avançant en même-temps vers lui, le prend dans ſes bras, & l'entraîne dans une chambre voiſine. A peine étoient-ils ſortis l'un & l'autre, que Madame de Valmont reprit ſa connoiſſance; il n'y avoit alors dans le cabinet que la Vicomteſſe, M. de Valmont, l'inconnu vêtu de noir & moi. La ſcène que je viens de vous décrire s'étoit paſſée en moins de trois minutes; en quittant le ſallon, j'avois pris la précaution de défendre à nos enfans de nous ſuivre, & ils étoient reſtés avec Madame d'Olcy, Meſdames de S***, & toutes les autres perſonnes que nous avions priées de ſe trouver à la ſignature. Cependant Madame de Valmont ſoupire, ſe ranime, & quelques pleurs s'échappent de ſes yeux à moitié fermés!.... O ma ſœur, dit-elle! En prononçant ces paroles, elle ſe ſoulève doucement, elle ouvre les yeux, elle voit l'inconnu, elle treſſaille, elle reprend toutes ſes idées, elle ſe retourne, m'apperçoit, & me tendant les bras avec l'expreſſion de la joie la plus vive: Ah, s'écrie-t-elle, ſavez-vous?.... Mon fils!.... Le Chevalier de Murville!.... Oui, Madame, interrompit l'inconnu en s'adreſſant à moi, j'étois chargé de remettre cette caſſette à

Madame, & en même temps de l'engager à l'ouvrir ſur le champ, car Madame devoit y trouver une copie du teſtament de M. de Murville, qui laiſſe à M. le Chevalier de Valmont toute ſa fortune, c'eſt-à-dire, ſoixante-dix mille livres de rentes, argent de France. Comme l'inconnu achevoit ces paroles, Madame de Valmont & la Vicomteſſe m'embraſſèrent en me diſant tout ce que l'amitié peut inſpirer de plus tendre & de plus touchant. M. de Valmont, juſqu'à ce moment ſpectateur, plus ſurpris que touché de tout ce qui venoit de ſe paſſer, prit alors une véritable part à notre émotion; il vouloit aller dans le ſallon pour apprendre cette nouvelle à ſon fils & à toute la compagnie, mais nous lui fîmes comprendre qu'il falloit d'abord en inſtruire M. d'Aimeri. L'homme vêtu de noir (qui ſe nomme M. d'Arnal, ancien ami du Chevalier de Murville) nous apprit que le teſtament étoit dépoſé chez M. **, Notaire; & après nous avoir donné à cet égard tous les éclairciſſemens néceſſaires, il nous quitta en nous promettant de revenir le lendemain matin à ſept heures. Nous rendîmes compte à Madame de Valmont de l'état où étoit M. d'Aimeri; elle fut le trouver au moment même, & lui porter la copie du teſtament du

Chevalier de Murville; M. d'Aimeri parut très-ſenſible à cet événement, mais il n'en conſerva pas moins ſa profonde & morne triſteſſe. Le Chevalier de Valmont a reçu cette nouvelle d'une manière charmante pour Adèle & pour moi, & il a montré dans cette occaſion toute la délicateſſe de l'amant le plus tendre & le plus paſſionné; il aime véritablement, & pour la vie. Théodore eſt éperduement amoureux de Conſtance, mais la paſſion du Chevalier de Valmont eſt auſſi vive & bien plus profonde. Le ſoir M. d'Aimeri ne ſe mit point à table, & fut ſe coucher à dix heures; cependant il nous raſſura lui-même ſur ſa ſanté, & ne ſe plaignit que d'un peu de laſſitude. Ce matin Adèle eſt entrée dans ma chambre avant que je fuſſe levée, elle avoit l'air agité, ému; elle s'aſſit dans la ruelle de mon lit, je la regardai avec inquiétude. Qu'avez-vous, mon enfant, lui dis-je, il ſemble que vous ayez pleuré?.... = Maman, j'ai un aveu à vous faire qui me coûte un peu.... = Qui vous coûte! .... A quel point vous me ſurprenez! .... = Daignez m'entendre. Hier, dans un premier mouvement, j'écrivis une Lettre avant de me coucher.... Mon projet étoit d'envoyer cette Lettre ce matin ſans vous la montrer, dans la

crainte que vous ne l'approuvaſſiez point, quoique ma tendreſſe pour vous l'ait ſeule dictée.... Mais je me ſuis rappelée qu'il ne faut jamais s'écarter de ſes principes, même pour faire une action honnête. Je vous dois une confiance ſans bornes, nul motif ne peut m'autoriſer à vous cacher une démarche importante; ainſi, je viens vous avouer, Maman, que j'ai écrit à M. le Chevalier de Valmont.... & voici ma Lettre. A ces mots, j'embraſſai Adèle, & prenant la Lettre qu'elle me préſentoit, je l'ouvris, & je lus ce qui ſuit : « Une inquiétude cruelle oppreſſe & » déchire mon cœur, vous pouvez d'un mot la » diſſiper entièrement, & je ne puis réſiſter au » deſir de vous la confier. Le teſtament de M. de » Murville produit dans votre ſituation un chan- » gement qui m'effraie ; poſſeſſeur maintenant » d'une fortune conſidérable, ne formez-vous » pas de nouveaux projets? .... Vous contenterez- » vous toujours de cet appartement ſi ſimple, ſi » peu étendu .... mais, hier encore, ſi charmant » à vos yeux!.... Songez, Monſieur, qu'en vous » choiſiſſant, ma mère a dû compter que jamais » vous ne la ſéparetiez de ſa fille; & moi, qu'elle » a daigné conſulter, penſez-vous qu'une idée

» ſi chère n'ait pas contribué à me décider auſſi
» promptement ? .... Cette préférence que vous
» m'avez inſpirée, vous la devez ſur-tout à la
» tendreſſe que mes parens ont pour vous, à
» l'attachement que je vous crois pour eux, enfin,
» à la perſuaſion où j'étois que vous vous trou-
» veriez parfaitement heureux au ſein de ma
» famille. Eh quoi ! ſeriez-vous capable de ſacri-
» fier un bonheur ſi réel & ſi doux, au vain
» plaiſir d'avoir une maiſon, & d'étaler du faſte ?
» La vanité la plus frivole pourroit-elle vous faire
» oublier les droits ſacrés de l'amitié, de la re-
» connoiſſance ? .... Oui, la reconnoiſſance, vous
» en devez à ma mère, elle vous chérit ? .... Elle
» & mon père vous avoient adopté dans le fond
» de leurs cœurs avant même que votre conduite
» eût juſtifié leur choix ; & vous auriez la barbarie
» de leur arracher leur fille, vous pourriez dédai-
» gner ce logement qui vous eſt deſtiné depuis cinq
» ans, ce logement que ma mère elle-même a fait
» diſtribuer, & qu'elle ſe plût à décorer avec tant
» de ſoin & de plaiſir !... Ah, s'il eſt vrai que vous
» ayez ce cruel deſſein, ne me le cachez point,
» il en eſt temps ! .... Mon devoir eſt encore de
» vous préférer ma mère, & de vous déclarer que

» je n'hésite pas. Si je pensois autrement, serois-je » digne des sentimens que vous avez pour moi ? » Que pourriez-vous attendre de mon cœur, si » j'étois assez ingrate pour balancer dans ce mo- » ment entre ma mère & vous ? Sans elle, sans » tous les sacrifices qu'elle m'a faits, & les soins » qu'elle m'a consacrés, que serois-je maintenant ? » & que deviendrois-je, si j'étois privée de ses » conseils & de ses exemples ? .... Je lui dois tout » ce qui pouvoit assurer le bonheur de ma vie ; » je lui dois un cœur reconnoissant, l'amour de » la vertu, les talens qui vous plaisent, & les » sentimens que je vous inspire ! .... Ah, si vous » m'aimez en effet, combien vous devez la » chérir ! .... Promettez-moi donc de ne jamais » me séparer d'elle ! .... Sans doute vous êtes » vertueux, vous êtes bienfaisant, puisque ma » mère vous a choisi ! .... A quel digne & satis- » faisant usage vous pouvez consacrer cette for- » tune inattendue que le Ciel vous accorde ! » Ah, pour l'employer au gré de mes desirs, ne » consultez que votre cœur & la raison !

» Je vous le répète, Monsieur, un seul mot » de vous pourra me rassurer, une simple pro- » messe détruira mes craintes, & dissipera toutes » mes inquiétudes. » ADÈLE.

Vous concevrez facilement, ma chère fille, de quel profond attendriſſement cette Lettre dut me pénétrer. Adèle, voyant couler mes larmes, ſe jeta dans mes bras. O mon enfant, lui dis-je, que vous me rendez heureuſe!.... non-ſeulement en me donnant une preuve de tendreſſe auſſi touchante, mais en me montrant à quel point vos principes vous ſont chers, puiſque vous n'avez pas cru pouvoir envoyer une ſemblable Lettre ſans ma participation. Ah, conſervez toujours cette manière de penſer, n'oubliez jamais qu'une perſonne qui n'a pas des principes inébranlables, peut bien avoir des vertus, mais qu'elle ne peut être vertueuſe?.... = Maman!.... me permettrez-vous d'envoyer cette Lettre?.... = Ma chère Adèle, ſongez que (dans l'opinion générale) vous demandez au Chevalier de Valmont un très-grand ſacrifice; avec cent mille livres de rente, ſe contenter d'un appartement chez ſon beau-père, s'engager à y reſter toujours, n'avoir point de maiſon, *point de Cuiſinier à ſoi*, ne pouvoir donner à ſouper!.... = Il en ſera plus riche, & pourra ſatisfaire d'autres goûts beaucoup plus raiſonnables; loin que votre ſociété lui ſoit étrangère, il n'a de liaiſons & d'amis que les vôtres..... =

Cependant aucun jeune homme de l'âge du Chevalier de Valmont, avec une fortune semblable, ne consentiroit à ce que vous exigez; ainsi, vous ne devez pas espérer .... = S'il n'a qu'une manière de penser commune, je ne le regretterai pas .... = Vous êtes donc décidée à ne pas l'épouser s'il ne vous promet pas ce que vous desirez? .... = Oui, Maman, si vous daignez m'en laisser la maîtresse .... = Mais si M. de Retel avoit eu un personnel plus agréable, vous l'auriez épousé, cependant il n'auroit pas voulu loger chez moi. = Vous m'avez appris, Maman, qu'il faut savoir sacrifier sa satisfaction à la raison & à la justice. M. de Retel ne vous devoit pas de reconnoissance, je ne pouvois exiger de lui une grâce que je suis si justement en droit d'attendre de M. de Valmont. = Ce dernier est certainement incapable de vous tromper, & s'il vous refuse ... = S'il balance seulement, il n'est pas digne de moi .... = Songez-vous à l'éclat d'une telle rupture, après la signature des articles .... après un engagement encore plus sacré, puisqu'enfin vous avez fait l'aveu de la préférence qu'il vous inspire .... = Cet aveu m'engage, je le sens, à ne jamais en épouser un autre... S'il me force de renoncer à lui, je ne serai plus

qu'à vous, ma vie vous ſera conſacrée .... Ah, n'en doutez pas, un ſort ſi doux comblera tous mes vœux! .... En prononçant ces paroles, Adèle ne put retenir ſes larmes; je voulus encore eſſayer de la détourner de ſon deſſein, mais elle m'interrompit, & me conjura ſi vivement de lui permettre d'envoyer ſa Lettre, qu'il me fut impoſſible de réſiſter à ſes inſtances; elle n'attendit pas la réponſe ſans quelque inquiétude; enfin, à dix heures, on lui apporte une Lettre qu'elle reçoit d'une main tremblante!.... Elle me la donne, & j'ouvre un billet qui contenoit ces mots:

« Qui, moi, vous ſéparer d'une mère ſi chérie, » ſi digne de l'être! Ah! Mademoiſelle, puiſ- » qu'elle a daigné me choiſir, ne deviez-vous » pas du moins m'eſtimer!.... Vous ne connoiſ- » ſez pas l'amour, vous ne pouvez concevoir » l'étendue des droits qu'il aſſure!..... Mais, » qui ſait mieux que vous combien ceux de la » reconnoiſſance & de l'amitié ſont ſacrés?.... » C'eſt aux pieds de Madame d'Almane, (hélas! » je n'ai pas encore le droit de tomber aux vôtres) » c'eſt aux pieds de la meilleure des mères que » j'irai renouveller le ſerment ſi cher à mon » cœur, qui doit, en diſſipant vos craintes, me

» rendre tout le bonheur que votre injuſte dé-
» fiance vient de troubler & de corrompre. »

Adèle, après avoir lu ce billet, ne m'a point diſſimulé ſa joie ; nous deſcendîmes enſemble chez M. d'Almane, pour lui montrer la réponſe du Chevalier de Valmont. Adèle, dans ce premier moment, a laiſſé voir une ſenſibilité qu'elle n'a jamais témoignée ; & Théodore, au milieu de cette converſation, nous a quittés tout-à-coup, en diſant qu'il alloit trouver ſon ami, & l'aſſurer qu'Adèle n'étoit *plus injuſte.* Adèle a couru après ſon frère afin de l'empêcher de ſortir ; mais je crois bien que, pour le retenir, elle n'a pas employé toute ſa force. Au bout d'une heure Théodore eſt revenu, & il nous a appris que M. d'Aimeri ſouffroit prodigieuſement de la goutte, & qu'il avoit même de la fièvre. Nous avons été le voir ſur le champ, M. d'Almane & moi. Son Médecin & ſon Chirurgien ne paroiſſent pas très-inquiets de ſon état ; mais la ſcène d'hier l'a ſi violemment affecté, il eſt ſi frappé de l'idée que le Ciel lui refuſera la conſolation de voir, avant de mourir, ſon petit-fils marié, qu'il regarde ſa maladie comme mortelle ; il s'eſt confeſſé à midi, & il a reçu ſes Sacremens. Le Chevalier de Valmont eſt

véritablement au déſeſpoir ; il a pour ſon grand-père l'attachement le plus tendre : & d'ailleurs cette maladie, dans la ſuppoſition la plus heureuſe, retarde au moins de trois ſemaines ſon mariage & celui de Théodore, qui, comme vous le croyez bien, partage ſincèrement ſon chagrin. M. d'Almane & mon fils ont paſſé toute la ſoirée chez M. d'Aimeri ; nous avons ſoupé tête-à-tête Adèle & moi, & le plaiſir de cauſer enſemble nous a fait veiller juſqu'à minuit. Je ne puis douter à préſent, m'a-t-elle dit, de la vérité des ſentimens de M. de Valmont ; mais ces ſentimens qu'il éprouve aujourd'hui, les conſervera-t-il ? = Vous ne parlez point ſans doute de l'amour, vous ſavez bien que cette paſſion ne peut durer qu'un moment ; dans un an peut-être, dans trois ans sûrement le Chevalier de Valmont ne ſera plus amoureux de vous ; mais ſi vous vous conduiſez bien, il n'aura jamais d'autre paſſion ; & vous ſerez toujours l'objet qu'il aimera le mieux. Si vous ſavez lui inſpirer cet attachement profond, inaltérable, vous jouirez de tout le bonheur qu'on peut goûter ſur la terre, vous obtiendrez la ſeule conſidération qui doive être déſirée, celle qu'on n'acquiert que par la conduite & les vertus ;

vous ne ſentirez jamais que vous aurez un maître, le titre ſacré de mère ne ſera point un vain titre pour vous, vous ſerez conſultée ſur l'établiſſement de vos enfans, vous préſiderez à leur éducation, & vous ſeule marierez votre fille. Vous deviendrez la confidente & l'amie de votre mari, vous le préſerverez des égaremens de la jeuneſſe, vous fortifierez ſes principes & ſon goût pour la vertu, vous partagerez toute la conſidération qu'il pourra mériter, car ce n'eſt qu'en le rendant heureux, qu'en obtenant ſa tendreſſe, que vous pourrez vous aſſocier à ſes ſuccès & à ſa gloire. Vous occuperez dans la ſociété le rang le plus diſtingué; enfin, vos talens, votre eſprit & vos charmes, rendront plus brillant & plus ſéduiſant encore l'exemple vertueux que vous offrirez; mais pour obtenir une félicité ſemblable, la ſeule vertu ne ſuffit pas, il faut encore que la raiſon & la prudence règlent & dirigent toutes vos actions, & que vous vous formiez un plan invariable de conduite. Par exemple, vous devez dès-à-préſent réfléchir à la manière dont il faut vous conduire avec votre mari dans les commencemens de votre mariage. Ne lui laiſſez voir que les ſentimens qui peuvent durer toujours; ſi vous êtes trop démonſ-

trative d'abord, vous aurez dans la ſuite l'air du refroidiſſement; en montrant de la paſſion, vous augmenterez pour un temps celle que vous inſpirez; pendant quelques mois vous ſerez aimée plus vivement, mais vous le ſerez d'une manière moins ſolide & moins durable. L'amour n'eſt pas un ſentiment fait pour vous, cependant votre cœur eſt ſi tendre, que vous devez toujours vous occuper du ſoin de modérer votre extrême ſenſibilité; & ſi quelquefois elle eſt trop vive, du moins ſachez en diſſimuler l'excès; feindre des ſentimens qu'on n'a pas, c'eſt de la fauſſeté; ne point laiſſer pénétrer tous ceux qu'on éprouve, c'eſt de la prudence. Non-ſeulement ne témoignez que de la confiance & de l'amitié, mais jamais n'exigez les attentions, les ſoins qui tiennent à la paſſion, recevez-les avec grâce, avec plaiſir, en même temps n'y comptez point, & paroiſſez plus touchée d'une marque d'eſtime que d'une preuve d'amour. Au reſte, que votre mari ſoit bien convaincu que, dans tous les inſtans, ſa préſence vous eſt agréable; le plus ſûr, le ſeul moyen de le fixer près de vous, c'eſt de montrer toujours un égal plaiſir à le voir. Sûrement, reprit Adèle, je remplirai ſans effort ce devoir; d'ailleurs, l'in-

térêt de ma réputation ſuffiroit ſeul pour m'y engager ; il eſt impoſſible de calomnier une femme qui, loin de fuir & d'éviter ſon mari, le deſire pour témoin de toutes ſes actions ; & quand on eſt abſolument exempte de coquetterie, la préſence du mari le moins aimable ne peut être gênante. Vous avez raiſon, répondis-je, mais peu de perſonnes ont aſſez d'élévation & d'eſprit pour penſer comme vous ; une jeune femme qui n'a jamais, dans ſa vie, fait une réflexion, ne deſire, en ſe mariant, que deux choſes : d'attirer les regards, & *d'aller ſeule*, c'eſt-à-dire, ſans ſa belle-mère & ſon mari ; car un mari eſt regardé communément comme le chaperon le plus incommode & le plus ennuyeux. Si, par haſard ce mari s'aviſe d'être amoureux, & de vouloir ſouper ſouvent avec ſa femme ; cette dernière ne manque pas de ſe plaindre en ſecret d'une ſemblable tyrannie, elle en gémit *dans le ſein de l'amitié*, les *amies* ſe déchaînent contre l'inſupportable mari, qui paſſe bientôt en effet pour un *tyran jaloux*, pour un *monſtre* ; tous les jeunes gens l'accablent de moqueries, le couvrent de ridicules ; chacun ſe ligue contre lui, chacun voudroit pouvoir le bannir de la ſociété ; & tout le monde s'attendrit

ſur

ſur le ſort infortuné *de ſa victime*; il eſt vrai que cette femme, ſi intéreſſante aux yeux de tant de ſots, perd en même temps le repos & le bonheur, ſa réputation, & l'eſtime de tous les gens ſenſés. Cependant, Maman, dit Adèle, on a vu des femmes vertueuſes véritablement tourmentées par la jalouſie de leurs maris? = Oui ſans doute, auſſi je ne parle qu'en général; en toutes choſes, j'admets toujours des exceptions; mais ce qui n'en ſouffre point, c'eſt qu'une femme vertueuſe ne doit jamais convenir de la jalouſie de ſon mari; & ſi elle évite toutes les occaſions qui peuvent la faire naître, ſi elle la cache avec ſoin, elle le guérira sûrement, & ſans que le public en ait eu connoiſſance. = Mais ſi un mari eſt accuſé de jalouſie par tous les jeunes gens, uniquement parce qu'on le voit toujours avec ſa femme; comment éviter cela? .... = C'eſt ce qui n'arrive point; un mari aimé, quelque aſſidu qu'il puiſſe être auprès de ſa femme, n'eſt jamais accuſé de jalouſie; voyez le Baron de T** & M. D***** ils ſont l'un & l'autre inſéparables de leurs femmes; a-t-on jamais dit qu'ils fuſſent jaloux? Cependant la Baronne de T** & Madame D***** ſont aimables, jeunes, jolies, mais elles ſont auſſi

distinguées par leur conduite que par leurs agrémens, & elles ne pensent pas que la présence d'un mari puisse importuner ou contraindre. Dans cet endroit de notre conversation, j'ai entendu sonner onze heures, & j'ai envoyé Adèle se coucher, en lui promettant que demain nous reprendrions cet entretien. Adieu, ma chère fille; il est trois heures après minuit; je n'ai pas voulu me mettre au lit avant d'écrire tous ces détails, puisque le Courier part demain. Je sais combien mes entretiens avec Adèle ont d'intérêt pour vous, & *comme mon amie*, & *comme mère*; je vous assure que je vous les détaille scrupuleusement, & que je ne crois pas y changer un mot; vous connoissez la sûreté de ma mémoire, ainsi vous pouvez bien croire en effet que c'est comme si vous *étiez cachée pour nous écouter*, car vous savez exactement tout ce que nous disons. Enfin, la seule idée que Diane & Séraphine liront un jour toutes ces Lettres, me donneroit l'exactitude minutieuse que vous me recommandez avec tant d'instance. Adieu, ma chère enfant; je recommencerai un *Journal* demain, que je continuerai jusqu'à la convalescence de M. d'Aimeri.

Le Comte de Roseville s'est chargé de vous

envoyer vos étoffes par une voie sûre & prompte; il vient presque tous les jours déjeûner avec moi, non-seulement pour me voir, mais pour parler de vous des heures entières. Jugez combien sa société m'est agréable! D'ailleurs, il est bien véritablement intéressant par son esprit, sa manière de penser, & cette extrême simplicité qui le caractérise; certainement personne n'a jamais eu plus de mérite & d'instruction avec un ton moins tranchant. Notre ami la Bruyère dit avec raison, « que c'est la profonde ignorance qui inspire le » ton dogmatique. Celui qui ne sait rien croit » enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre » lui-même; celui qui sait beaucoup pense à » peine que ce qu'il dit puisse être ignoré, & » parle plus indifféremment. »

LETTRE LXVIII.

La même à la même.

Ce Mercredi.

M. d'Aimeri eſt toujours à-peu-près dans le même état, on dit cependant qu'il a moins de fièvre, mais je le trouve encore plus abattu, *plus affaiſſé* qu'il ne l'étoit hier; il a été enfermé ce ſoir une heure avec deux Notaires; enfin, il prend toutes les précautions d'un homme qui ſe croit à la dernière extrêmité; en même temps j'ai obſervé aujourd'hui en lui un changement qui m'a beaucoup frappée, il m'a ſemblé qu'il cherchoit lui-même à ſe flatter, ou, pour mieux dire, à nous en impoſer ſur ſon état; il m'a dit, par exemple, qu'il avoit aſſez bien dormi cette nuit, ce qui n'eſt pas vrai, & il a ajouté qu'il étoit moins ſouffrant qu'hier: du reſte, il ne parle plus de ſes *funeſtes preſſentimens*, il n'a pas un inſtant d'attendriſſement, & il montre une inſenſibilité qui s'étend juſques ſur ſon petit-fils. Je crois que ſes remords, & ſon imagination naturellement ardente, le livrent dans cet inſtant à des terreurs ſi

cruelles, à des craintes si terribles, qu'il ne peut s'occuper que de lui-même : rien ne rend personnel comme un danger pressant.... Et quel affreux danger n'envisage-t-il pas!.... Son âme bourrelée est fermée à la confiance, elle est dans ce moment inaccessible aux doux sentimens de l'amitié & à toute espèce de consolation. J'ai passé trois heures chez lui, j'ai remarqué aussi qu'il ne peut, sans une peine extrême, entendre parler du testament du Chevalier de Murville; mais malheureusement M. de Valmont est bien loin encore d'avoir épuisé ce sujet de conversation, & il est absolument impossible de lui faire comprendre que cet entretien déplaît à M. d'Aimeri; il nous répond que sûrement *son beau-père est enchanté de voir cent mille livres de rentes à Charles*, & en conséquence il ne parle d'autre chose, & ne tarit point sur l'éloge *de ce bon Chevalier de Murville, qu'il a vu jadis un pauvre Gentilhomme de Picardie, mais avec une figure qui méritoit de faire fortune, car il étoit beau comme un Ange.* Vous connoissez M. de Valmont; ainsi, vous l'entendez & vous le voyez; si, au milieu de ce bavardage, quelqu'un, pour l'engager à se taire, s'avise de lui faire un signe, il ne manque

jamais d'en demander tout haut l'explication. *Quoi donc*, s'écrie-t-il, *que voulez-vous dire?* . . Enfin, il désole tous les Gardes-malades de M. d'Aimeri, excepté cependant la Vicomtesse, car on est toujours sûr de fixer son attention en parlant du Chevalier de Murville, & je l'ai même surprise deux ou trois fois questionnant tout bas M. de Valmont à ce sujet, afin de savoir positivement *quel genre de figure* le Chevalier de Murville avoit dans sa jeunesse.

Théodore se conduit d'une manière bien charmante; au lieu de venir dîner & souper chez moi avec la Vicomtesse & Constance, il reste avec son ami, qu'il ne quitte qu'une demi-heure dans la journée pour venir nous voir un moment avant le dîner, & sûrement il ne peut faire à l'amitié un plus grand sacrifice. Le Chevalier de Valmont est encore plus malheureux, car, depuis avant-hier, il n'a pas apperçu Adèle, qui reçoit tous les jours de sa part le plus *beau bouquet* du monde, & une charmante corbeille de fleurs pour Hermine.

Ce soir, avant le souper, nous avons repris, Adèle & moi, suivant ma promesse, la conversation de la veille, elle m'a questionnée avec détail sur le caractère du Chevalier de Valmont.

Je ſuis certaine, ai-je répondu, qu'il poſſède toutes les vertus eſſentielles, & qu'il a d'excellens principes, cependant je ne vous aſſurerai pas qu'il n'ait aucun défaut; il eſt naturellement porté à la mélancolie, il ſeroit poſſible qu'il eût quelquefois de l'humeur; il ſera certainement paſſionnément amoureux de vous la première année de votre mariage; profitez de l'empire paſſager, mais ſans bornes, que l'amour vous donnera ſur lui pour acquérir le droit de lui parler avec franchiſe de ſes défauts; que ce ſoit toujours avec le ton de l'intérêt & de la tendre amitié; en même temps demandez-lui des avis; ſi vous voulez qu'il reçoive bien vos conſeils, ayez l'air de deſirer les ſiens. Quel intérêt n'avez-vous pas à le corriger de ſes défauts, & à former autant qu'il vons ſera poſſible & ſon caractère & ſon eſprit! Songez que ſes vertus ſeront votre bonheur, que la fortune, l'établiſſement de vos enfans, votre conſidération, votre gloire, dépendront de ſa conduite; enfin, ſi vous le rendez meilleur, il vous en deviendra plus cher, & vous l'attacherez à vous par les ſentimens les plus ſolides, l'eſtime & la reconnoiſſance. Engagez-le donc à cultiver ſon eſprit, à s'occuper, & ſurtout à faire un

digne uſage de ſa fortune ; qu'il ſoit bien perſuadé que chaque action de bienfaiſance le rendra plus cher à vos yeux. Quel amant ne brûle pas du deſir de ſe diſtinguer & d'acquérir de la gloire quand ſes vertus enorgueilliſſent l'objet qu'il aime! Mais une femme vertueuſe peut ſeule inſpirer ce noble enthouſiaſme ; ſi vous n'êtes pas vous-même véritablement eſtimable ſur tous les points, votre mari n'attachera jamais un grand prix à votre eſtime. Ah, pour mériter toute la ſienne, ſoyez toujours ce que vous êtes maintenant, & ſurtout conſervez cette piété ſincère qui vous diſtingue ; elle aſſurera votre bonheur, elle vous garantira de toutes les atteintes de la calomnie, & elle préſervera ſûrement votre mari des outrageants ſoupçons de la jalouſie. Ainſi, il faut, dès la première année de votre mariage, que votre mari connoiſſe vos principes & vos vertus ; il faut que vous vous occupiez du ſoin d'étudier ſon caractère, & que vous l'accoutumiez doucement à vous entendre lui dire la vérité. = Il eſt bien eſſentiel auſſi que je ſache obtenir ſa confiance.... = Vous en aurez un moyen bien facile ; donnez-lui la vôtre, il ne vous refuſera pas la ſienne. Quand nous ſommes bien nés, nous avons au fond de l'âme une équité

naturelle, qui, ſans le ſecours de la réflexion, nous fait éprouver & partager tous les ſentimens raiſonnables que nous inſpirons. Voulez-vous être aimé, laiſſez-là l'artifice, il ſubjugue quelquefois, mais n'attache jamais; aimez de bonne-foi, & vous ſerez aimé. On attire, on obtient la confiance ainſi que l'amitié; ſi vous m'avez montré de la prudence & de la diſcrétion, & ſi vous avez le deſir de lire dans mon cœur, confiez-moi votre ſecret le plus intime..... le mien va m'échapper. D'ailleurs, ma chère Adèle, l'inſtruction que vous avez, vous donne le droit de prétendre à la confiance de votre mari ſur tous les points; quand il auroit pour vous la plus parfaite eſtime, ſi vous n'aviez aucune connoiſſance des affaires, il ne pourroit vous parler des ſiennes, mais les converſations de M. Leblanc [1] vous ont miſe en état de raiſonner ſolidement ſur toute eſpèce d'affaire de quelque genre qu'elle puiſſe être. Enfin, pour conſerver la confiance qu'il vous accordera, ne vous vantez jamais de la poſſéder ſans réſerve; s'il croit que vous voulez perſuader aux autres qu'il vous conſulte toujours, il vous pardonnera

1 Voyez la Lettre XLIV, page 249 de ce volume.

d'autant moins cette petite vanité, que ſon orgueil en ſera bleſſé; & même, indépendamment de cette raiſon, s'il ſait qne vous convenez qu'il n'a rien de caché pour vous, la ſeule prudence doit l'engager à mettre des bornes à ſa confiance. J'ai connu jadis l'ami d'un Miniſtre, que cette eſpèce de vanité ſi puérile rendit extrêmement ridicule; il étoit ſans ceſſe occupé du ſoin de faire connoître à tout le monde l'étendue de la confiance qu'on avoit en lui; il eſt impoſſible que cette manie ne faſſe pas faire beaucoup d'indiſcrétions, auſſi l'homme dont je vous parle étoit-il le plus dangereux confident qu'un homme en place pût choiſir. Un *petit ſecret miniſtériel* lui échappoit naturellement ſans qu'il s'en apperçût lui-même; ſon air myſtérieux & capable, ou ſeulement ſon ſilence, eût ſuffi pour le découvrir. Je me ſouviens que dans ce temps mon beau-père ſollicitoit une grâce de la plus grande importance; l'ami du Miniſtre, qui n'avoit aucune liaiſon avec lui, vint le trouver & lui annoncer en ſecret que cette grâce étoit accordée; cette attention, qui ne pouvoit venir de l'amitié, n'étoit abſolument qu'une indiſcrétion cauſée par la vanité; on vouloit ſeulement prouver qu'on étoit inſtruit avant

tout le monde, & même avant celui que la grâce intéreſſoit perſonnellement, conduite très-faite pour compromettre le Miniſtre qui plaçoit auſſi mal ſa confiance intime. Pour vous, ne ſongez qu'à mériter celle de votre mari; tout le monde ſuppoſera que vous la poſſédez, & cette opinion ne nuira ni à ſa conſidération ni à ſa fortune, quand, loin d'être établie par votre indiſcrétion, elle ne ſera fondée que ſur votre mérite & vos vertus.

J'ai encore un conſeil à vous donner, ma chère Adèle; vous avez une douceur inaltérable & une parfaite égalité de caractère, cependant vous ne devez pas vous flatter de n'avoir jamais de diſputes avec votre mari; dans toutes les petites conteſtations que vous aurez enſemble, je vous recommande d'avoir toujours l'air & le ton de la plus grande déférence, & en même temps de ne jamais ſouffrir de ſa part, ſans en paroître vivement affligée, un mot, une expreſſion qui pût bleſſer votre délicateſſe; enfin, ſoyez certaine que dans toutes les circonſtances de votre vie, plus vous lui montrerez d'égards, & plus il en aura pour vous.

Après cette converſation, j'ai été chercher la

caſſette qui contient toutes vos Lettres, & j'ai lu à Adèle celle que vous m'écrivîtes, il y a quelques années, au ſujet de la paſſion naiſſante de M. d'Oſtalis pour la Comteſſe Anatolle [1]. Pendant cette lecture, Adèle étoit dans une agitation à la fois touchante & comique; ſa colère contre M. d'Oſtalis égaloit au moins l'admiration que vous lui inſpiriez, & je ne ſais même pas ſi, malgré le dénouement, Adèle n'a pas encore un peu de rancune au fond du cœur contre M. d'Oſtalis. Mais elle a été bien vivement frappée de la ſageſſe de votre conduite, & elle a dit en ſoupirant : Je vous promets, Maman, de me conduire ainſi, *quand je me trouverai dans une ſemblable ſituation.*

1 Voyez la Lettre X de ce volume, page 45.

Ce Jeudi au ſoir.

M. d'Aimeri eſt beaucoup plus mal, je ſors de chez lui, & j'en reviens pénétrée de triſteſſe, d'attendriſſement & de compaſſion. Sur les ſix heures du ſoir, ſa tête s'eſt embarraſſée, & inſenſiblement il eſt tombé dans le délire le plus effrayant, il prononçoit à chaque inſtant le nom de Cécile; ce nom dans ſa bouche me faiſoit friſſonner! .... Dans d'autres momens, il s'écrioit avec une voix étouffée, un accent déchirant: *Otez ces cheveux, ôtez ces cheveux* .... Il croyoit les voir ſur ſon lit, il repouſſoit ſon drap avec force, en détournant la tête; & la douleur & l'effroi ſe peignoient dans ſes yeux de la manière la plus frappante!.... A ſept heures, cette affreuſe agitation parut ſe calmer, il reprit ſa connoiſſance, il demanda ſon Confeſſeur, & nous ſortîmes tous de la chambre; au bout d'une demi-heure, il me fit demander; je le trouvai ſi ému, ſi attendri, qu'il ne pouvoit parler; je m'aſſis auprès de ſon lit, il eſſuya ſes yeux remplis de pleurs, & après un moment de ſilence: Je viens, me dit-il, d'apprendre une choſe qui me procure une grande conſolation .... Vous ſavez, Madame,

que M. **, Notaire, a chez lui vingt mille écus d'argent comptant qui appartiennent à mon petit-fils ; le premier jour de ma maladie, Charles s'eſt fait donner dix mille francs ſur cette ſomme, avec leſquels il a délivré trente priſonniers détenus au Fort-l'Évêque pour dettes de mois de nourrices ; non-ſeulement il ne s'eſt pas vanté de cette action, mais il a pris beaucoup de précautions pour qu'on ne ſût pas qu'il en étoit l'auteur ; cependant le haſard l'a fait découvrir aujourd'hui à l'Abbé Moreau, qui vient de m'en inſtruire. Ce n'eſt pas tout, continua M. d'Aimeri, il a chargé mon Homme-d'affaires d'acheter un enclos qui touche au jardin de notre petite École de charité, il compte y faire bâtir une maiſon qui pourra contenir dix jeunes filles, & il ſe charge à jamais de fournir ſeul à tous les frais de cette ſeconde École qui ſera établie ſur le modèle de la nôtre. Quelle doit être en effet votre ſatisfaction, interrompis je, le Chevalier de Valmont eſt votre ouvrage, il doit tant de vertus à l'éducation qu'il a reçue de vous! .... A ces mots, M. d'Aimeri léva les yeux au Ciel en pouſſant un profond ſoupir, & ſe retournant vers moi : Daignez, Madame, me dit-il, daignez aller chercher M. d'Almane,

M. & Madame de Valmont & mon petit-fils, & revenir avec eux! Je ſortis ſur le champ. Quand j'entrai dans le ſallon, tout le monde m'entoura pour me demander des nouvelles de M. d'Aimeri; j'étois ſi attendrie, que je ne pouvois répondre: d'ailleurs, dans cet inſtant, je ne voyois que le Chevalier de Valmont, je courus à lui, & je l'embraſſai avec toute l'affection d'une véritable mère!.... Enſuite je m'acquittai de ma commiſſion, & nous rentrâmes chez M. d'Aimeri. Auſſi-tôt qu'il apperçut ſon petit-fils, il lui tendit les bras avec l'expreſſion la plus touchante; le Chevalier fut s'y précipiter, M. d'Aimeri le ſerra étroitement contre ſa poitrine. O Charles, s'écria-t-il, vous avez rétabli le calme & la tranquillité dans mon âme .... Oui, le Ciel me pardonnera en faveur de tes vertus! .... Songe, mon fils, que chaque bonne action de ta vie ſera une expiation de mes fautes.... Le Chevalier ne put répondre à ce diſcours que par des pleurs & des ſanglots, & M. d'Aimeri fut lui-même ſi vivement affecté, que, ſentant ſes forces s'affoiblir & l'abandonner, il nous fit ſigne d'emmener ſon petit-fils dans la chambre voiſine. Avant de le quitter, j'ai queſtionné ſon Médecin qui ne m'a pas paru être abſolument

ſans eſpérance. Vous imaginez facilement à quel point tous ces détails ont dû toucher Adèle ; la petite École de jeunes filles ſurtout lui a cauſé un plaiſir inexprimable ; elle croit bien au fond de l'âme que l'amour a quelque part à cette bonne action, & ce n'eſt pas à ſes yeux que ce motif en peut diminuer le mérite.

Adieu, ma chère fille ; puiſque la Poſte part demain, je vais fermer cette Lettre ; mais ſoyez bien sûre que *le Journal* ſera exactement continué juſqu'au jour du mariage.

LETTRE

LETTRE LXIX.

La même à la même.

Ce Vendredi.

CE malheureux M. d'Aimeri! .... Hélas, les pressentimens ne sont que trop justifiés! Le Ciel n'a pas permis qu'il eût le bonheur de conduire son petit-fils à l'Autel! Il est mort à six heures du matin, avec toute sa connoissance, après avoir positivement exigé la parole d'honneur de M. de Valmont & de M. d'Almane, que son petit-fils se marieroit le 18, c'est-à-dire, dans quatre jours. Le Chevalier est dans un état affreux, il est venu ce soir chez moi, pour la première fois, depuis la signature des articles; son entrevûe avec Adèle a été véritablement touchante, il a joui de la plus pure de toutes les consolations; celle de voir l'objet qu'on aime partager sa douleur; il a vu pleurer Adèle, & ses larmes couloient pour lui! ....

Suivant les dernières volontés de M. d'Aimeri il est décidé que les deux mariages se célébreront mardi prochain à neuf heures du matin, sans

aucune cérémonie, & qu'en ſortant de l'Égliſe, nous partirons auſſi-tôt pour St. **.... Mardi, 18 Avril, quel jour pour moi ! quelle époque dans ma vie ! ....

Samedi 15.

LA Vicomteſſe a fait la découverte d'un ſecret que j'ignorois entièrement, quoiqu'il regardât Théodore : le lendemain de ſon arrivée, la Comteſſe Anatolle lui écrivit une Lettre qui contenoit l'aveu le plus poſitif de ſes ſentimens & l'offre de ſa main ; elle ajoutoit que les ſuccès & la conduite de Théodore en ** avoient achevé *de développer dans ſon cœur un ſentiment qu'elle avoit long-temps combattu, &c.* Il faut avoir une bien mauvaiſe tête & bien peu d'élévation dans l'âme pour faire de ſemblables avances à un jeune homme de dix-neuf ans & demi ! Il eſt vrai que la Comteſſe n'avoit pas calculé ſur la poſſibilité d'un refus, elle ignoroit nos engagemens avec M. de Limours ; elle a une grande fortune, vingt-un ans, une figure charmante ; elle ne doutoit pas du ſuccès de cette démarche, & elle la confia même à une de ſes amies, qui l'a dit depuis à une autre ; &, d'amies en amies, ce

ſecret eſt arrivé à la Vicomteſſe, qui m'a conté tout ce détail ce matin. M. d'Almane m'a dit que Théodore, lorſqu'il reçut la Lettre de la Comteſſe, n'avoit pas encore la certitude d'épouſer Conſtance; cependant, comme vous le croyez bien, il ne balança point; & de premier mouvement, il fit ſur le champ une réponſe pleine de reſpect & de reconnoiſſance, mais dans laquelle il déclaroit ſans détour que ſon cœur n'étoit plus à lui. La Vicomteſſe, dans l'intention de faire valoir Théodore aux yeux de Conſtance, a fait part à cette dernière de toute cette hiſtoire, ce que j'ai fort déſapprouvé. Conſtance eſt naturellement portée à la jalouſie; il eſt impoſſible qu'elle ne rencontre pas ſouvent chez ſes parens & dans le monde la Comteſſe Anatolle, & certainement elle ne la verra jamais avec tranquillité.

J'ai reçu aujourd'hui une Lettre de Porphire, qui m'annonce enfin ſon retour; il a paſſé près d'un an avec Madame de Lagaraye: cette conduite ajoute encore à l'eſtime & à l'amitié ſi tendre que j'avois déjà pour lui; il me mande qu'il revient uniquement pour *jouir un moment de la vûe de mon bonheur*, & qu'il retournera enſuite en Anjou, auprès de la Veuve de ſon bienfaiteur, dont les

affaires ne ſont point encore totalement arrangées. Bon ſoir, ma chère fille .... Encore deux jours juſqu'à mardi!....

Ce Dimanche 16.

QUELLE délicieuſe matinée j'ai paſſé aujourd'hui! J'étois levée à ſept heures, quoique je me fuſſe couchée à deux heures après minuit; car comment dormir un inſtant la ſurveille du jour le plus intéreſſant de la vie!.... J'ai été déjeûner chez M. d'Almane avec mes deux enfans; Adèle étoit aſſiſe entre ſon père & moi, & Théodore étoit à genoux ſur un tabouret placé devant nous; il nous parloit, avec autant d'attendriſſement que de feu, de l'excès de ſon bonheur & de ſa reconnoiſſance pour nous. Vous m'uniſſez à celle que j'aime, diſoit-il; après demain tous les vœux de mon cœur ſeront exaucés! J'aurai reçu la foi de Conſtance, je verrai ma ſœur parfaitement heureuſe, j'appellerai du doux nom de frère l'ami qui m'eſt ſi cher! .... Dans trois jours, Conſtance & Charles ſeront au nombre de vos enfans, ils ſeront là!.... Nous ne ferons plus de déjeûners ſans eux.... Adèle & Conſtance ſeront placées

entre mon père & ma mère; Charles & moi nous ſerons à leurs pieds! .... Pendant ce diſcours, Adèle, doucement appuyée ſur mon épaule, regardoit tendrement ſon frère avec des yeux remplis de larmes, & de temps en temps ſerroit une de mes mains qu'elle tenoit dans les ſiennes.... A neuf heures, Théodore eſt ſorti pour aller chez Madame de Valmont, & Adèle a été écrire quelques Lettres; nous ſommes reſtés tête à tête M. d'Almane & moi, & le plaiſir de parler de nos enfans nous a retenus enſemble juſqu'au dîner. Non-ſeulement nous goûtons avec tranſport notre bonheur préſent, mais nous jouiſſons encore de toute la félicité que nous découvrons dans l'avenir!. Je vous vois de retour à Paris; vos enfans & les miens, élevés dans les mêmes principes, ne formeront qu'une même famille, trop nombreuſe & & trop unie pour ne pas ſe ſuffire à elle-même; leurs vertus, leur tendreſſe, leur conduite, feront la gloire & le bonheur de notre vie!..... De ſi douces eſpérances ne peuvent être chimériques; on a l'heureux droit d'y compter quand on a mérité de les voir ſe réaliſer. Vous n'avez pas d'idée de la joie qui règne dans la maiſon; Adèle & Théodore y ſont adorés, & ils reçoivent dans

cet instant les plus touchans témoignages de l'affection de tous les domestiques pour eux. Mais il y a deux personnes qui partagent véritablement presque tous les sentimens que j'éprouve, Dainville & Miss Bridget. Le premier a déjà fait dix tableaux allégoriques sur le mariage de Théodore & sur celui d'Adèle; d'ailleurs, il manifeste sa satisfaction par un redoublement de gaieté qui lui donne réellement l'air de la folie. Pour Miss Bridget, elle est affectée beaucoup plus profondément; elle dit qu'elle *est saisie*; en effet, elle n'a la possibilité ni de parler ni de pleurer, elle n'a jamais été démonstrative; mais, dans ce moment, elle ne répond même pas aux complimens qu'on lui fait sur le mariage d'Adèle, elle ne peut que faire un signe de tête, ou répéter qu'elle *est saisie*. Théodore a donné ce matin à Dainville un contrat de quinze cent livres de rentes, & Adèle a fait le même présent à sa chère Miss Bridget. Au reste, ces deux personnes qui ont été si utiles à l'éducation de mes enfans, passeront leur vie avec nous; ils resteront toujours dans les logemens qu'ils occupent chez moi, & ils comptent bien l'un & l'autre consacrer encore leurs talens à l'éducation de mes petits enfans. Mes petits en-

fans! .... Dans un an vraiſemblablement je ſerai grand'mère! Oh combien j'aimerai les enfans d'Adèle & ceux de Théodore! A quel point la fille d'Adèle me ſera chère! .... Moi qui ne l'entends jamais, ſans émotion, appeler Hermine *mon enfant!*

Le Chevalier d'Herbain à la même.

Ce Lundi 17.

JE ſuis chargé, Madame, de continuer *le Journal*, car le Comte de Roſeville veut abſolument avoir le paquet ce ſoir avant neuf heures. Madame d'Almane, entourée de quinze perſonnes qui ne la quitteront qu'à minuit, n'auroit pu vous écrire qu'après ſouper; ainſi, Madame, il faut vous contenter pour ce jour d'une relation faite par moi. Au reſte (ſentiment à part), vous n'y perdrez rien, car en vérité je ſuis peut-être aujourd'hui, dans cette maiſon, la ſeule perſonne en état d'écrire une Lettre. La joie, le bonheur ont tourné toutes les têtes. L'événement du jour, c'eſt la réception de la *corbeille de mariage* envoyée par le Chevalier de Valmont. Il faut d'abord que vous ſachiez, ſi vous ne vous en doutez pas, que Mademoiſelle d'Almane avoit poſitivement

déclaré qu'elle ne vouloit ni diamans ni bijoux. En effet, les dons de Madame d'Almane, & les préſens de noce des oncles & tantes, auroient pu ſatisfaire à cet égard les deſirs d'une perſonne encore moins raiſonnable & moins modérée que ne l'eſt notre charmante Adèle. A cinq heures, on nous annonce que la corbeille eſt arrivée, nous nous levons pour l'aller voir, & Madame d'Olcy, qui m'honore de quelque confiance, me dit tout bas qu'elle n'a point été conſultée, *& qu'elle eſt perſuadée que cette corbeille ſera d'un goût affreux.* Nous paſſons dans le cabinet de Mademoiſelle d'Almane, nous voyons une corbeille en effet aſſez meſquine; Madame d'Olcy la conſidère avec un ſourire moqueur; je lui fais un petit ſigne d'intelligence, & j'ouvre la corbeille; Madame d'Olcy, qui a le coup-d'œil très-juſte, vit dans l'inſtant qu'il n'y avoit pas pour quatre mille francs de chiffons; jugez, Madame, de ſon indignation. Tandis qu'elle accabloit ſa ſœur & ſon neveu de mauvaiſes plaiſanteries, Madame de Limours, achevant de vuider la corbeille, trouve au fond un très-joli porte-feuille ſur lequel le nom d'Hermine étoit écrit; la petite Hermine enchantée s'approche. Madame de Limours remet le porte-

feuille à Mademoiſelle d'Almane ; cette dernière l'ouvre, elle y trouve un papier, & lit ces mots : *Préſent de noce de Madame de Valmont à ſa fille.* Adèle rougit & regarde ſa mère qui déploie le papier, & ce papier renfermoit un contrat de quatre mille livres de rentes viagères en faveur de Mademoiſelle Hermine. Madame d'Almane & Madame de Limours ſautent au col du Chevalier de Valmont ; Madame d'Olcy, d'un air froid & contraint, dit : *Cela eſt charmant, charmant ;* & Mademoiſelle d'Almane, avec ſa grâce enchantereſſe, prend Hermine par la main en lui diſant : *Vous pouvez, mon enfant, accepter ſes bienfaits ; il ſera demain votre père.* A ces mots, elle s'avance vers le Chevalier, & elle dit à Hermine de l'embraſſer. Le Chevalier prend Hermine dans ſes bras, & la preſſe avec tranſport contre ſon ſein !... Pendant ce temps, Théodore, à qui nul ſecret n'eſt caché, & qui brûloit d'impatience que tous les tréſors de la corbeille fuſſent découverts, ſe rapproche de la table, lève un grand compartiment poſé ſur un des côtés de la corbeille, & tire un morceau de carton : Ceci, dit-il, eſt le plan de l'École de charité qui contiendra dix jeunes filles ; c'eſt vous, ma ſœur, qui ſerez la

Fondatrice de cet établiſſement, & voilà le préſent qu'on a cru qui vous ſeroit le plus agréable. Ici, Madame d'Olcy a répété, *charmant*, *charmant*, parce qu'elle eſt remplie de politeſſe, car je ſuis bien sûr que, tout ſimplement, une corbeille faite par Mademoiſelle Bertin lui paroîtroit beaucoup plus deſirable que celle-là. Vous conviendrez, Madame, que ces préſens de noce ſont encore plus d'honneur à celle qui les reçoit qu'à celui qui les donne. Pour moi, ce que j'ai preſque autant admiré, c'eſt que de ſoixante perſonnes qui, depuis ſix heures juſqu'à huit, ſont venues ſucceſſivement voir Madame d'Almane, il n'y en ait pas une qui ſoit ſortie d'ici ſachant l'hiſtoire de la corbeille; il eſt vrai que Madame de Limours étoit retournée chez elle, elle ſeule auroit pu la conter; mais M. & Madame d'Almane ne parlent jamais aux indifférens de ce qui ſe paſſe dans l'intérieur de leur famille. D'ailleurs, dans cette maiſon, les actions honnêtes, délicates & vertueuſes ne peuvent faire événement; elles cauſent de la ſatisfaction, de l'attendriſſement, mais jamais cette ſurpriſe extrême qui les fait regarder comme merveilleuſes & dignes d'être contées pendant huit jours à tout ce qu'on ren-

contre. Par exemple, après l'examen de la corbeille, nous ſommes ſortis du cabinet, nous n'étions encore qu'en famille, & Madame d'Almane, en entrant dans le ſallon, a changé de converſation; il n'a plus été queſtion de la corbeille. Il y a dans cette ſimplicité je ne ſais quoi de ſublime qu'on ne peut ſe défendre d'admirer du fond de l'âme.

Porphire eſt arrivé ce matin, juſtement pour faire *les deux épithalames* dont nous avons beſoin. Je vous écris, Madame, dans un cabinet à côté du ſallon de Madame d'Almane, & à chaque inſtant on vient me troubler & m'interrompre pour me donner mille commiſſions pour vous; entr'autres, Porphire, qui ſe plaint de votre ſilence, Madame de Puiſigni, la douairière, parente de Madame de Valmont, qui vous a beaucoup vue jadis, en Champagne, chez Madame votre belle-mère; cette Madame de Puiſigni eſt une des plus charmantes perſonnes que j'aie encore rencontrées; elle eſt piquante & naturelle ſans être capricieuſe; elle ſait diſputer ſans aigreur, & contredire ſans déplaire; elle a prodigieuſement lu; elle a vu beaucoup de choſes, & ſa converſation eſt auſſi inſtructive qu'amuſante;

enfin, quand Madame de Puiſigni auroit moins d'eſprit & moins d'agrémens, les qualités précieuſes de ſon cœur ſuffiroient encore pour lui attacher des amis tendres & ſolides. Elle m'a chargé de la rappeler à votre ſouvenir; je penſe avec peine que vous n'aviez que dix-huit ans quand vous l'avez connue, & que par conſéquent elle eſt peut-être entièrement effacée de votre mémoire, d'autant mieux qu'elle vous en impoſoit trop alors par ſon âge, pour qu'il vous fût poſſible de l'apprécier tout ce qu'elle vaut. Adieu, Madame; recevez avec votre bonté ordinaire l'aſſurance de cet attachement ſi vrai que je vous ai voué pour ma vie!.... La ſeule perſonne au monde qui puiſſe vous aimer davantage, vient dans cet inſtant me demander ma plume, il faut bien la lui céder.

O ma fille, ma chère fille, c'eſt demain!...., c'eſt dans douze heures!.... Jugez de mon agitation, de mon trouble!.... Je ne puis écrire, ma main eſt ſi tremblante .... mon cœur ſi rempli! .... Adieu, mon enfant .... Je ſuis heureuſe .... & je vous aime au-delà de toute expreſſion.

LETTRE LXX.

La Baronne à Madame d'Oſtalis.

De Saint **. Mardi 18.

ELLE eſt mariée!.... O Dieu, faites que ce ſoit pour ſon bonheur!.... Ce ſeul eſpoir m'a guidée; l'intérêt, l'ambition ne m'ont point décidée dans mon choix; il m'eſt permis d'attendre de cette union toute la félicité de ma vie.

Vous croyez bien que je n'ai pas fermé l'œil un inſtant cette nuit; auſſi-tôt que j'ai apperçu les premiers rayons du jour, j'ai ſonné, je me ſuis levée précipitamment, & j'allois deſcendre chez M. d'Almane quand ma fille eſt entrée dans ma chambre: elle s'eſt jetée dans mes bras; enſuite, baignée de pleurs, elle tombe à mes pieds, & ſerrant étroitement mes genoux.... O Maman, s'écrie-t-elle, vous allez me donner un nouveau maître, mais en lui cédant les droits ſacrés que vous avez ſur votre fille, promettez-moi du moins de les conſerver auſſi, & de les exercer toujours dans toute leur étendue; & moi, je vous jure la même ſoumiſſion, la même obéiſſance que vous m'avez vue juſqu'ici. Vous prendre pour modèle, vous

imiter, s'il eſt poſſible, ſuivre tous vos conſeils, vous conſacrer ma vie, voilà les plus chers deſirs de mon cœur; tout votre bonheur, je le ſais, dépend de ma conduite; ah, je juſtifierai vos eſpérances!.... O vous qui m'avez tenu lieu de gouvernante, d'inſtitutrice; vous, ma chère bienfaitrice, ma tendre mère, quand je chérirois moins mes devoirs, je les ſuivrois tous encore pour vous rendre heureuſe! .... A ces mots, Adèle élève ſes deux bras vers moi, & me regarde avec ces yeux touchans qui peignent ſi bien la tendreſſe & la pureté de ſon âme!.... Je la relevai, je l'embraſſai mille fois; je ne pouvois parler, mais elle liſoit dans mon cœur!....

Au bout d'une demi-heure, M. d'Almane & Théodore ſont venus nous trouver; Théodore, déjà tout habillé, nous a preſſées de nous mettre à notre toilette; la mienne n'a pas été longue; je voulois coëffer, habiller Adèle... quel plaiſir j'avois à la parer, à lui poſer ſur la tête ce petit bouquet[1] de fleur d'orange!.... à lui *paſſer ſa robe de noce!*.... Adèle, qui n'eſt ordinairement que jolie, étoit belle aujourd'hui: une douce mélancolie répandue ſur tous ſes traits ajoutoit encore aux

1 Bouquet béni que portent les Femmes le jour de leur mariage.

charmes & à la nobleſſe de ſa figure, & rendoit ſa modeſtie plus touchante.

Je n'eſſayerai point de vous dépeindre ce que j'ai ſenti en la conduiſant à l'Égliſe, en la voyant à l'Autel! .... Vous marierez votre fille un jour, vous ne ſaurez qu'alors tout ce qui s'eſt paſſé dans mon cœur.... Auſſi-tôt après la cérémonie, nous ſommes tous partis pour St.**, j'y paſſerai tout l'été & l'automne; *mon gendre*, ou, pour mieux dire, *mon ſecond fils* & Théodore y reſteront juſqu'au mois de Juin, temps où commencera leur ſervice. La pauvre Vicomteſſe eſt obligée de nous quitter demain pour aller retrouver & ſoigner Madame de Valcé, qui n'a pas huit jours à vivre. Il eſt décidé que Théodore & Conſtance logeront chez M. d'Almane quatre ans ſeulement, & qu'au bout de ce temps, ils iront occuper l'appartement qui leur eſt deſtiné dans la maiſon que le Vicomte fait bâtir; il eſt bien juſte que ce dernier jouiſſe du bonheur de vivre avec la ſeule fille qui lui reſte, & pour laquelle il a pris depuis deux ans la tendreſſe la plus vive. Dans quatre ans, Théodore en aura vingt-quatre, il pourra ſans inconvénient quitter la demeure paternelle; d'ailleurs, la maiſon du Vicomte ſera trop voiſine de

la nôtre, pour que cette séparation puisse nous être véritablement sensible.

Maintenant, ma chère fille, je vais vous parler *du présent de noce* que j'ai fait à mes enfans. Après le dîner, j'ai conduit Adèle & Théodore dans mon cabinet; & là, tirant d'une armoire deux exemplaires d'un Ouvrage en trois gros volumes: Voilà, mes enfans, ai-je dit, tout ce qui me reste à vous donner, c'est un Ouvrage fait pour vous; il a pour titre: *Lettres sur l'Education*.... Vous y trouverez une peinture fidelle & des mœurs & du monde. Dans ce tableau de la vie humaine, j'ai voulu vous indiquer la route qui conduit au bonheur, les écueils qu'il faut éviter, les travers & les égaremens dont vous devez vous préserver; cette entreprise demandoit du courage!.... Je le savois, je n'ignorois pas à combien de périls on s'expose en frondant sans ménagement la folie & le vice!.... Mais j'écrivois pour vous, nulle crainte, nulle considération n'ont pu m'arrêter; j'ai dit la vérité sans effort & même sans mérite, je voulois vous éclairer!.... C'étoit travailler pour votre bonheur & pour le mien. Je suis assez jeune pour pouvoir me flatter de présider à l'éducation de vos enfans; mais enfin, si la mort vous enlevoit

votre

votre mère, vous trouveriez dans cet Ouvrage tous les conſeils qu'elle auroit pu vous donner. Ce Livre eſt fait pour la jeuneſſe, & non pour l'enfance; il révèle tous les ſecrets de l'éducation; ſi vous adoptez ma méthode, ne le donnez donc à vos enfans que le jour de leur mariage. Au reſte, vous pouvez ſeuls prouver aux autres, & ſavoir parfaitement vous-mêmes ſi cette méthode que je vous propoſe mérite en effet d'être préférée. Si vous ne vous écartez jamais de vos devoirs, ſi vous conſervez tous vos principes, ſi vous êtes toujours vertueux, indulgens, ſi votre inſtruction, vos talens vous procurent chaque jour de nouveaux plaiſirs; enfin, ſi vous trouvez une ſource inépuiſable de félicité dans l'exercice conſtant de la bienfaiſance & dans la pratique de toutes les vertus.... ma méthode eſt bonne, mon ſyſtême n'eſt point chimérique, & mon Ouvrage n'eſt point un Roman.

O mes chers enfans, je n'en doute pas, vous prouverez que ce Livre peut être utile; on approuvera le plan que j'ai ſuivi quand on connoîtra votre caractère & vos cœurs.

Fin du troiſième & dernier Volume.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *Adèle & Théodore*, ou *Lettres ſur l'Education*, faiſant ſuite aux Œuvres de Madame la Comteſſe de G***. Cet Ouvrage, d'un genre abſolument neuf, m'a paru auſſi utile qu'intéreſſant, & je n'y ai rien trouvé qui ne doive tourner au profit des mœurs & de la vertu. A Paris, ce 5 Janvier 1782.

TERRASSON.

COURS DE LECTURE
SUIVI PAR ADÈLE,
Depuis l'âge de ſix ans juſqu'à vingt-deux.

ADÈLE ſavoit parfaitement lire à ſix ans; mais, juſqu'alors, elle n'avoit lu qu'à ſes leçons, & ſans comprendre ce qu'elle liſoit. Cependant elle ſavoit déjà très-bien l'Hiſtoire Sainte, elle l'avoit appriſe uniquement par le moyen de la Lanterne Magique [1]; elle avoit auſſi quelques idées de la Géographie; elle avoit vû mille & mille fois, dans un Optique, *Pekin*, *Canton*, *Moscou*, *Kola*, &c. Elle connoiſſoit *ſes Capitales*, *ſes principaux Fleuves* fort joliment; elle avoit appris tout cela & beaucoup d'autres choſes encore, non dans des livres, ou ſur des Cartes, mais en s'amuſant à regarder *ſon Optique* avec Madame d'Almane, ou Miſſ Bridget. Elle parloit également bien l'Anglois & le François. Telle étoit Adèle à ſix ans, lorſqu'elle arriva en Languedoc. Quoiqu'elle eut de l'intelligence & qu'elle

1 Voyez, de cet Ouvrage, le Volume I, page 68.

annonçât de l'eſprit, Madame d'Almane ne la trouva pas en état de lire avec fruit ſes Contes faits pour *la première Enfance*, elle jugea à propos de la préparer pendant ſix mois à cette Lecture, en lui faiſant lire de petits ouvrages véritablement à ſa portée, ouvrages minutieux & puériles, abſolument faits pour l'enfance & non pour le Public, qui avec raiſon ne pourroit les lire. Madame d'Almane avoit eu la précaution de faire imprimer cinq ou ſix exemplaires de chacun de ces petits ouvrages, & elle ſe garda bien de convenir qu'elle en étoit l'Auteur ; arrivée en Languedoc, elle attendit l'occaſion de les produire, car elle ne vouloit les donner qu'à propos. Cependant Adèle brûloit du deſir de lire *toute ſeule :* on augmente ſon impatience, en différant de la ſatisfaire ; enfin, un jour qu'Adèle avoit *bien contrarié ſon frère*, un Colporteur arrive au Château, il étale tous ſes Livres ; on permet à Adèle d'en choiſir un, elle ne manque pas de prendre le ſeul qui fût *relié* (il eſt vrai que c'étoit en maroquin rouge, avec un galon d'or). On achette ce Livre, qui contenoit *l'Hiſtoire de Céphiſe*, une charmante petite fille, *bien douce, bien obéiſſante, & qui n'avoit de ſa vie contrarié ſon frère.* Cette hiſtoire

fut lue avec avidité, & le ſoir même Adèle demanda pardon à Théodore, en l'aſſurant qu'elle ne ſeroit *plus jamais* contrariante. Huit jours après, autre Colporteur & nouvelle leçon [1].... Enfin, au bout de ſix mois, Adèle ſachant par cœur tous les petits Livres reliés en maroquin, Madame d'Almane lui donna ſes Contes, [2] Lecture qui dura ſix mois.

A ſept ans, *la Bible*, *les Converſations d'Émilie* & *les Hochets Moraux*, par M. Monget, charmans Contes en vers, dédiés à LL. AA. SS. Meſdemoiſelles d'Orléans & de Chartres. Adèle après les avoir lus, les apprit tous par cœur [3]. A

1 Madame d'Almane employa plus d'une fois, par la ſuite, ce moyen indirect de donner d'utiles leçons. Lorſqu'Adèle quitta le Languedoc pour la première fois, & revint à Paris, elle avoit dix ans; pendant l'hiver entier, tous les matins elle liſoit tout haut, au déjeûner de famille, *le Journal de Paris*; & dans le cours de cet hiver, elle lut environ *ſoixante Feuilles fauſſes*, c'eſt-à-dire, imprimées ſecrètement pour elle, & ſubſtituées au véritable Journal. Adèle & Théodore, dans la bonne-foi, liſoient toutes ces Feuilles avec un plaiſir inexprimable, ils y trouvoient des *Hiſtoires raviſſantes*, des traits charmans de courage, de bienfaiſance, de tendreſſe filiale, &c. & d'ailleurs toutes les leçons qu'on jugeoit néceſſaire de donner pour le moment.

2 Voyez Volume I. page 86 de cet Ouvrage.

3 Les Hochets Moraux ſe trouvent, à Paris, chez Lambert & Baudoüin, rue de la Harpe.

ſept ans & demi, *Drames & Dialogues pour les Enfans*, par Madame de la Fite; ouvrage en deux volumes, également eſtimable & intéreſſant, par l'utilité dont il peut être à l'enfance, & par l'eſprit & les grâces qu'on y trouve. A huit ans, *les ſept volumes* des *Annales de la Vertu*; *La Géographie comparée*, de M. Mentelle; *Traité du Blazon*. A cette époque, Adèle commençoit à écrire paſſablement en groſſe écriture; au lieu de la triſte ligne d'exemple, on lui donnoit une page entière à copier, & chaque jour une page nouvelle. [1]

Le premier ouvrage qu'elle ait écrit de cette manière fut *le Cathéchiſme Hiſtorique*; elle fut ſix mois à l'écrire; enſuite elle écrivit, pendant ſix autres mois, *l'Abrégé de la Géographie, par M. le Ragois*.

A neuf ans, liſant toujours les *Annales de la Vertu* & *la Géographie comparée*, elle écrivit *l'Abrégé de l'Hiſtoire Poétique* & *l'Inſtruction ſur les Métamorphoſes d'Ovide*, par le même M. le Ragois, ce qui la conduiſit à dix ans; dans cette dernière année, elle lut & joua cinq Comédies du *Théâtre d'Éducation*: *Agar dans le Déſert*; *les Flacons*;

1 Voyez Volume I. page 205.

la Colombe, *l'Enfant Gâté*, & *l'Aveugle de Spa*. A dix ans, elle lût les ouvrages dont on vient de parler, auxquels on joignit *Élémens de Poéſie Françoiſe*, 3 petits vol. *in*-12. & *Robinſon Cruſoé*. Elle écrivit (toujours en exemples à ſes Leçons) un Abrégé, *The Beauties of Hiſtory*, des Beautés de l'Hiſtoire. Ainſi, elle commença à écrire de l'Anglois, juſqu'alors elle n'avoit ſu que le parler; à la fin de chaque leçon d'écriture, on lui faiſoit lire & prononcer ce qu'elle avoit écrit; c'eſt ainſi qu'elle apprit à lire l'Anglois, de manière qu'une ſeule Leçon en renfermoit trois : Une d'Ecriture, une d'Hiſtoire, une de Langue. = A onze ans, elle recommença, dans l'ordre qu'on vient de voir, tous les exemples d'écriture qu'elle avoit écrits juſqu'alors : *Cathéchiſme Hiſtorique*; *Abrégé de la Géographie*, par M. le Ragois; *Abrégé de l'Hiſtoire Poétique*; *Inſtruction ſur les Métamorphoſes d'Ovide*, par le même; *The Beauties of Hiſtory*, ce qui la conduiſit à treize ans. Reprenons le Cours de Lecture.

A onze ans, elle ſavoit pour ainſi dire par cœur *les Annales de la Vertu*, d'autant mieux que les Lanternes Magiques & les Tapiſſeries lui en rappeloient chaque jour les traits les plus remar-

quables. Elle lut alors *l'Hiſtoire ancienne de M. Rollin; l'Imitation de Jéſus-Chriſt; Father's Inſtructions to his Children* [1]; *le Théâtre de Campiſtron.*

A douze ans, elle fit ſa première Communion, elle lut *les Quatre fins de l'Homme*, par M. Nicole; (ouvrage très-frappant, & qui, lu dans la première jeuneſſe, laiſſe des idées qui ne s'effacent jamais) *l'Hiſtoire Romaine*, par Laurent Echard; *le Théâtre de la Grange-Chancel; Macaulay's Hiſtory of England*, 5 *vol.* [2]

A treize ans, elle reprit *les Annales de la Vertu*; elle lut auſſi *la Princeſſe de Clèves*, *Zaïde*, *Cleveland*, *le Doyen de Killerine*, *les Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguſte*, *le Théâtre d'Education* (dont elle ne connoiſſoit que cinq Pièces), *l'Ouvrage ſur la Mythologie*, fait par Madame d'Almane; *The Travels of Cyrus*, un vol. [3]. Durant cette année, elle écrivit, à ſes Leçons d'écriture, un recueil de vers tirés de différens Auteurs du ſecond ordre, tels que *Bertaut*, *Godeau*, *Racan*, *Pavillon*, *Desmahis*, &c. A quatorze ans,

1 Inſtructions d'un Père à ſes enfans, deux petits Vol.
2 Hiſtoire d'Angleterre, par Macaulay.
3 Les Voyages de Cyrus.

Inſtructions d'un Père à ſes Enfans, par Tremblay; bon ouvrage, qui contient un Cours d'Inſtructions très-clair ſur toutes ſortes d'objets; *Hiſtoire de France*, par l'Abbé de Velly & ſes Continuateurs; *le Théâtre de Boiſſy*; *le Théâtre de Marivaux*; *le Spectacle de la Nature*, par M. Pluche; *Hiſtoire des Inſectes*, en 2 vol. *Letters of The Right honorable Lady Montagu*[1]; Adèle, qui déjà parloit parfaitement bien l'Italien, commença à le lire dans cette année; elle lut la Traduction Italienne des *Lettres Péruviennes* & *les Comédies de Goldoni*. Elle continua d'écrire, à ſes Leçons, les vers dont on a parlé; elle commença les réponſes aux Lettres de l'Ouvrage de Madame d'Almane[2], & elle fit quelques extraits ſur ſes lectures.

A quinze ans, les *Synonymes de l'Abbé Girard*; *la Manière de bien penſer dans les ouvrages d'eſprit*, un vol. *Réflexions critiques ſur la poéſie & ſur la peinture*, par l'Abbé Dubos; *Hiſtoire Univerſelle*, de M. de Voltaire; *Hiſtoire de Pierre-le-Grand*; *Théâtre de Deſtouches*; *Théâtre de la Chauſſée*; *D. Quichotte*; *la Poétique* de M. de Marmontel; *Hiſtoire d'Angleterre*, par M. Hume, en Anglois; *les Œuvres de*

1 Lettres de Milady Montagu, deux petits Vol.

2 Voyez, de cet Ouvrage, le Volume III. page 64.

Métaſtase, en Italien. Dans cette année elle n'écrivit des exemples avec un Maître, que deux fois par ſemaine : elle acheva ſes réponſes aux Lettres de Madame d'Almane. Elle fit des Extraits en Anglois & en Italien ſur l'Hiſtoire Univerſelle & l'Hiſtoire d'Angleterre.

A ſeize ans, *l'Énéide*, *les Georgiques de Virgile*, traduction de M. l'Abbé de l'Iſle; *les Lettres de Madame de Sévigné*; *les Fables de La Fontaine*; *traduction du Théâtre des Grecs*; *Théâtre de Crébillon*; quelques Pièces détachées, *Manlius*, de la Foſſe; *Ariane & le Comte d'Eſſex*, de Thomas Corneille; *la Métromanie*, *Inès de Caſtro*; *les Traductions de Plaute & de Térence*; *Clarice*, en Anglois; *The Thompſon's Works* [1]; *la Jéruſalem délivrée*, en Italien; *l'Aminte & le Paſtor fido*. Dans cette année Adèle ceſſa d'écrire des exemples, elle écrivit des extraits, elle fit des vers, & à ſeize ans & demi elle recommença ſes Réponſes aux Lettres de l'Ouvrage de Madame d'Almane; elle fit les quarante Réponſes en ſix mois.

A dix-ſept ans, *Hiſtoire du Siècle de Louis XIV*, par M. de Voltaire; *Hiſtoire de Charles XII*, par le même; *les Poëſies de Madame Deshoulières*;

1 Les Œuvres de Thompſon.

les Œuvres de Greſſet, Théâtre du grand Corneille, Theâtre de Racine, Théâtre de Voltaire; les Sermons de Bourdaloue; Grandiſſon, & *Pamela*, en Anglois ; l'*Arioſte*, en Italien. Adèle fit des Extraits ſur l'Hiſtoire & ſur les Pièces de Corneille ; elle lut l'édition de M. de Voltaire, afin de juger par elle-même. Quand elle eut fini ſes Extraits, Madame d'Almane rectifia ſes jugemens, en lui faiſant connoître ceux de M. de Voltaire ; en même-temps elle lui fit remarquer que toutes les notes ne ſont pas également juſtes [1].

1 Entr'autres, la Critique de la belle imprécation de Camille dans les Horaces, & ſur ce vers de Rodogune : *Tombe ſur moi le Ciel, pourvu que je me venge !* cette étrange note : *On ſait bien que le Ciel ne tombe pas.* Ce vers de Rodogune eſt admirable, parce qu'il eſt dans la bouche de Cléopatre, dont il peint le caractère, & dont il motive les actions les plus atroces. Après avoir entendu Cléopatre s'écrier : *Tombe, ſur moi le Ciel, pourvu que je me venge !* on n'eſt pas ſurpris de la voir s'empoiſonner, dans l'eſpoir de ſe venger ; ôtez ce ſeul vers de la Pièce, & le dénouement de Rodogune, (le plus beau qui ſoit au Théâtre) ce dénouement ne paroîtra plus vraiſemblable. L'Auteur de Zaïre devoit ſentir mieux que perſonne le mérite ſupérieur de ce vers plein de génie. Oroſmane dit : *Je ne ſuis point jaloux ; ſi je l'étois jamais !...* Cette belle réticence prépare à tout, elle annonce le caractère d'Oroſmane, elle motive le dénouement ; *ôtez ce ſeul vers de la Pièce*, l'aſſaſſinat de Zaïre n'inſpirera que de l'étonnement & de l'horreur. *Ce dénouement ne paroîtra plus vraiſemblable.*

Depuis l'âge de dix-huit ans juſqu'à dix-huit & demi, Adèle lut *le Théâtre de Molière*, *les Œuvres de Boileau*, *Regnard*, *Dufreni*, *les Poëſies de J. B. Rouſſeau* [1], *les Sermons de Maſſillon*; *le Spectateur*, en Anglois; *Pétrarque*, en Italien.

Après le mariage d'Adèle, Madame d'Almane l'engagea à continuer ſon plan de lecture. Adèle, ſuivant ſa coutume, liſoit à ſa toilette; & comme elle ne reçut perſonne chez elle les deux premières années de ſon mariage, elle eut le temps de lire, depuis l'âge de dix-huit ans & demi, juſqu'à vingt ans & demi, *les Lettres ſur l'Éducation*, *Émile*, *l'Odyſſée*, *Hiſtoire Naturelle par M. de Buffon*, *Télémaque*, *Flechier*, *Boſſuet*, *Maſcaron*, *les Caractères de la Bruyère*, *les Maximes de M. de la Rochefoucault* : elle lut en Anglois *Loke*, *Pope*, ce qui comprenoit l'Iliade d'Homère ſi ſupérieurement traduite par Pope; *l'Hiſtoire de l'Italie*, par Guiciardini, & *le Dante*, en Italien.

Depuis vingt ans & demi juſqu'à vingt-deux,

---

1 Le grand mérite des Poéſies de Rouſſeau conſiſte moins dans les idées que dans l'harmonie; il faut avoir lu beaucoup de vers pour ſentir toute la beauté des ſiens. C'eſt pourquoi Madame d'Almane ne ſe preſſa point de les donner à ſa fille.

elle lut *les Penſées de Paſcal*, *Gilblas*, *quelques Mémoires ſur l'Hiſtoire de France*, *les Œuvres d'Hamilton*, *Traité de la Sageſſe* par Charron, *les Lettres Perſannes*, & *l'Eſprit des Lois* : elle lut en Anglois *Shakeſpear* & *Milton* : elle relut en Italien la *Jéruſalem délivrée.*

A vingt-deux ans elle reçut de Madame d'Almane, la notice des Ouvrages modernes qui méritent d'être lus, & le conſeil de reprendre enſuite le plan de lecture qu'elle avoit ſuivi depuis l'âge de ſeize ans juſqu'à vingt-deux, ce qui devoit la conduire juſqu'à vingt-ſept ou vingt-huit ans, en y ajoutant même quelques Ouvrages eſtimables qu'il faut connoître, tels que *les Mondes*, de Fontenelle, *ſes Diſcours académiques*, & pluſieurs autres.

Ce plan de lecture paroîtra peut-être bien étendu ; cependant on n'y comprend point beaucoup d'Ouvrages dont les extraits ſe trouvent dans les ſept volumes des *Annales de la Vertu*, tels que les Hiſtoires *d'Écoſſe*, *d'Irlande*, *d'Allemagne*, *de la Pologne*, *des Turcs*, *des Arabes*, *de la Ruſſie*, *&c.* Il eſt à remarquer que ce plan de lecture n'exigea, dans les premières années, qu'une demie-heure par jour, & à peu près une heure trois

quarts depuis l'âge de 13 ans, jusqu'à 22, en supposant même qu'on ne lise pas avec rapidité. Dans tout ce plan il n'y a que deux ou trois Ouvrages qui soient volumineux [1], & pas une année où l'on ait plus de cinquante volumes à lire. Il faut observer que les Théâtres se lisent en beaucoup moins de temps que les autres Ouvrages, les noms des Personnages occupant dans chaque volume une place très-considérable.

Le plan de lecture de Théodore étoit beaucoup plus étendu : quelques Ouvrages Latins dont Adèle n'a jamais lu les traductions, s'y trouvoient compris, ainsi que plusieurs Ouvrages sur les Lois & la Politique ; cependant ce plan n'embrassa pas un espace de temps plus considérable. Théodore, depuis l'âge de seize ans jusqu'à vingt-deux, lut par jour environ deux heures & demie. Il n'apprit point la Musique, il ne chantoit pas, il ne jouoit d'aucun instrument, il dessinoit moins long-temps que sa sœur. Quand le temps ne permettoit pas la promenade, Adèle employoit ses heures de délassement à broder, à faire différens petits Ouvrages ; & Théodore, à

1 L'*Histoire Naturelle*, l'*Histoire Ancienne*, & l'*Histoire de France*.

lire & à jouer au billard ; de manière que Théodore lut infiniment plus que ſa ſœur : cependant on dit qu'Adèle rencontra dans le monde peu de femmes qui euſſent autant d'inſtruction qu'elle, & des idées plus juſtes & plus nettes ; car elle avoit compris & ſenti tout ce qu'elle avoit lu.

Une mère qui voudroit adopter ce plan de lecture pour ſa fille, & qui, en même-temps, ne lui feroit apprendre ni l'Anglois, ni l'Italien, n'auroit que peu de choſes à changer à ce plan ; il faudroit ſeulement ſubſtituer les traductions aux Ouvrages originaux, puiſqu'il faut néceſſairement avoir une idée des Chef-d'œuvres qui exiſtent dans les langues Angloiſe & Italienne ; ainſi l'on ne retrancheroit de ce plan que ſept Ouvrages qu'il n'eſt pas abſolument indiſpenſable de connoître, & qu'Adèle lut ou écrivit en exemples depuis l'âge de dix ans juſqu'à treize. Ces Ouvrages ſont : *Beauties of Hiſtory*, *Fathers Inſtructions*, *Macaulay's Hiſtory*, *The Travels of Cyrus*, *Letters of Lady Montagu*, *Lettere d'una Peruviana*, & les Comédies de Goldoni. On pourroit remplacer ces ſept Ouvrages par ceux-ci : *Modèles Militaires*, 2 vol. *Hiſtoire générale des Voyages*, abrégée par M. de

la Harpe, 21 volumes, *la Traduction des Fables de Phèdre*; *Avis d'une mère à ſa fille*, par Madame de Lambert; *Avis d'une mère à ſon fils*, par la même. On remplace les volumes Anglois & Italiens par une plus grande quantité de volumes François, parce qu'on lit toujours avec plus de rapidité dans ſa propre langue; cependant quand on ſait parfaitement une langue étrangère, la différence eſt à peine ſenſible. Mais quand Adèle lut les Ouvrages Anglois & Italiens dont on vient de parler, elle ne liſoit pas avec facilité ces deux Langues; c'eſt pourquoi l'on a ſubſtitué aux Ouvrages étrangers, des Ouvrages François plus volumineux.

TABLE

Des Lettres relatives à l'éducation des Princes.

TOME PREMIER.

LETTRE XXIV. Du Comte de Roſeville au Baron d'Almane. *Page* 166
LETTRE XXXVI. 280
LETTRE XLVII. 345

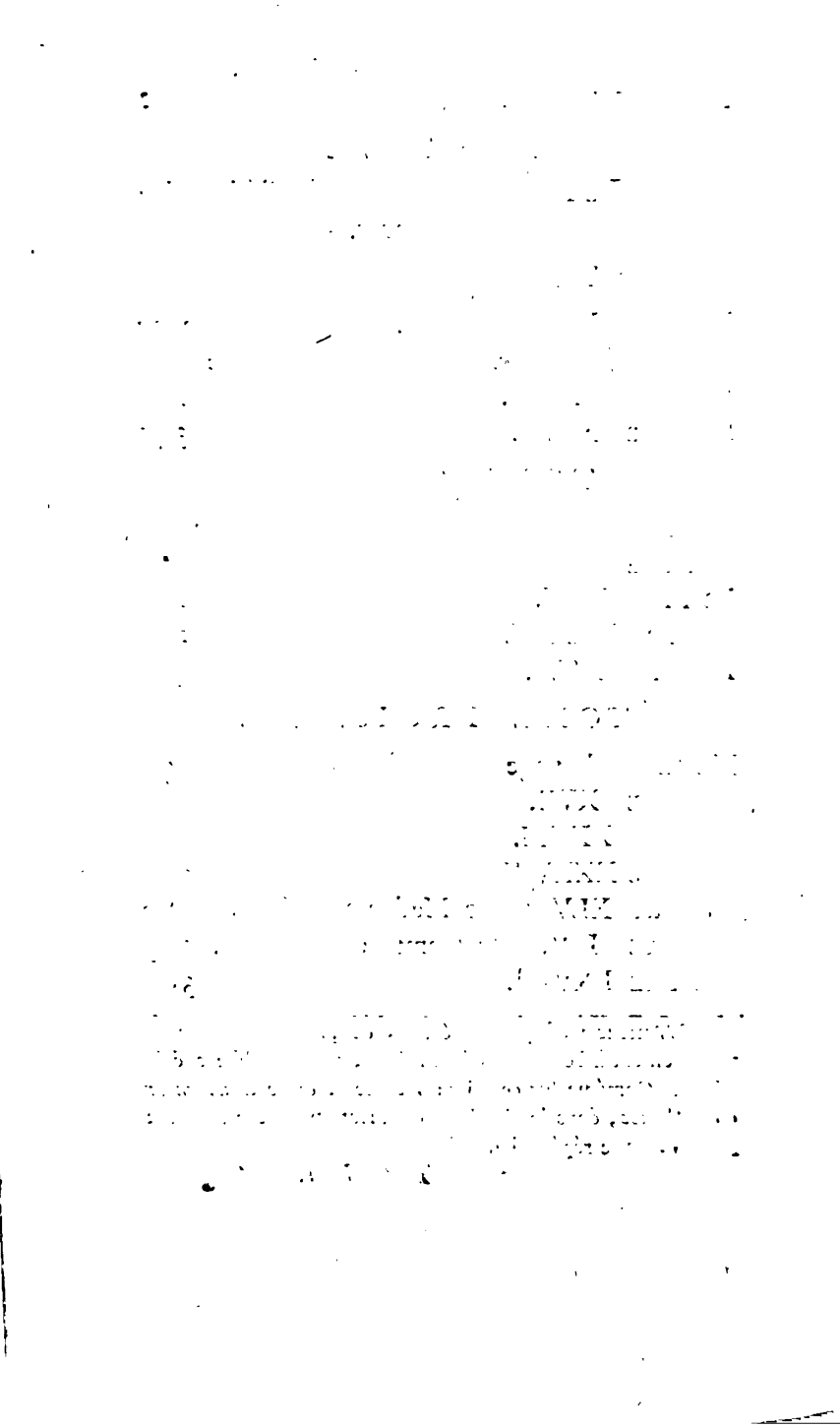
TOME SECOND.

LETTRE I. *Page* 1
LETTRE IX. 111
LETTRE XXV. 198
LETTRE XXXVII. 261
LETTRE XLVI. 416

TOME TROISIÈME.

NOTE de la page 76
LETTRE XVII. 95
LETTRE XXVIII. 166
LETTRE XXXVIII. 215
LETTRE XLVIII. De Madame d'Oſtalis. 280
LETTRE LIV. Du Comte de Roſeville. 313
LETTRE LXVI *. 394

* L'Auteur n'eſt pas entré dans de plus grands détails relativement à l'éducation d'un Prince, parce qu'elle a déjà fait une Comédie ſur ce ſujet : *Vatheck, ou le Gouverneur d'un Prince*, dans le Théâtre d'Éducation, & qu'elle n'a point voulu ſe répéter ici.



Ouvrages du même Auteur, & qui ſe trouvent chez les mêmes Libraires.

Théâtre d'Éducation à l'uſage des jeunes perſonnes, 4 vol. in-8°. brochés, 20 liv.

Le même, 4 vol. in-12 brochés, 10 liv.

Annales de la Vertu, *ou* Cours d'Hiſtoire, à l'uſage des jeunes perſonnes; les deux premiers vol. in-8°. brochés, 10 liv.

Le Tome troiſième ſous preſſe.

Théâtre de Société, 2 vol. in-8°. brochés, 10 liv.

Le même, 2 vol. in-12 brochés, 5 liv.

Adèle & Théodore, *ou* Lettres ſur l'Éducation, contenant tous les principes relatifs aux trois différens plans d'éducation des Princes, des jeunes perſonnes, & des hommes; 3 vol. in-8°. brochés, 15 liv.

Le même, 3 vol. in-12 brochés, 7 liv. 10 ſ

Les Veillées de Château, Contes, ſous preſſe.

Les Hochets Moraux, *ou* Contes pour la première enfance, dédiés à leurs Alteſſes Séréniſſimes Mademoiſelle d'Orléans & Mademoiſelle de Chartres, par M. Monget, 1 vol. in-12 broché, 1 liv.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Comte DE GENLIS, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage intitulé : *Œuvres de Madame la Comteſſe de* ***, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilège, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à perſonne; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'Acte qui la contiendra ſera enregiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la ceſſion; & alors, par le fait ſeul de la ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent Privilége ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décède avant l'expiration deſdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du trente Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Priviléges en Librairie. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons : A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'im-

preſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMÉNIL; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMÉNIL; le tout à peine de nullité des Préſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le ſeizième jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix-neuf, de notre Règne le ſixième.

Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 1737, fol. 155, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilège; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires preſcrits par l'article CVIII. du Réglement de 1723. A Paris, ce 17 Juin 1779.

GOGUÉ, Adjoint.